



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



CHEFS-D'OEUVRE

LITTÉRAIRES

DU XVII^e SIÈCLE

COLLATIONNÉS SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

ET PUBLIÉS PAR M. LEFÈVRE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

Racine, Jean

ŒUVRES

POÉTIQUES

DE J. RACINE

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS

RECUEILLIES

PAR AIMÉ-MARTIN

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

RUE JACOB, 56

M DCCC LIV

848

R12

M38

1854

v.3

Gl/Buhr
coll
Henry B. Joy
12-1-58

IPHIGÉNIE EN AULIDE,
TRAGÉDIE.

1674.

MACINE. — T. III.

PRÉFACE.

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie ; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Électre*, et, après eux, Lucrèce, Horace, et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

« Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
« Iphianassaï turparunt sanguine fœde
« Ductores Danaum, etc. ¹. »

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avait enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'allait sacrifier, et que la déesse avait fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse de ce nom avait été sacrifiée, mais que cette Iphigénie était

¹ « Comment les chefs des Grecs, rassemblés dans l'Aulide, souillèrent honteusement l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. » (G.)

une fille qu'Hélène avait eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avait osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osait déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias (*Corinth.*, p. 125) rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment, et il ajoute que c'était la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des poètes, a si peu prétendu que Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le neuvième livre de l'*Iliade*, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycènes, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents¹, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurais jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous?

¹ Les préfaces de Racine attestent son exactitude, sa sagesse, l'attention avec laquelle il méditait ses sujets, et son respect pour les autorités de l'histoire et de la mythologie. Il ne prenait point son imagination pour guide; il ne sacrifiait point à des situations, à des coups de théâtre, les traditions connues et les témoignages des auteurs: il cherchait au contraire à s'y conformer, et ne marchait jamais qu'appuyé sur des monuments historiques. C'est ainsi que, dans *Iphigénie* même, Racine s'est fait un scrupule de mêler ses propres inventions; et son épisode d'Ériphile, qui a l'air romanesque, est fondé sur une tradition rapportée par un écrivain très-grave, dans un ouvrage estimé des savants. On ne se douterait pas qu'une fiction qui semble n'être qu'un jeu de l'imagination de Racine est le résultat de profondes recherches et d'une grande érudition. (G.)

Je puis dire donc que j'ai été très-heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénoûment de la pièce est tiré du fond même de la pièce; et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle qu'il n'aurait pu souffrir, parce qu'il ne le saurait jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poète très-connu parmi les anciens, et dont Virgile (*Eclog.* x) et Quintilien (*Instit.*, lib. X) font une mention honorable, parlait de ce voyage de Lesbos. Il disait dans un de ces poèmes, au rapport de Parthénus, qu'Achille avait fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avait même trouvé une princesse qui s'était éprise d'amour pour lui¹.

¹ Euphorion de Chalcide n'a pas beaucoup d'autorité dans la mythologie, puisqu'il vivait plus de deux siècles après Euripide. Virgile a parlé de ce poète uniquement parce que son ami Gallus l'avait pris pour modèle. La mention qu'il en fait dans sa dixième églogue ne dit rien, ni pour ni contre Euphorion. Pour ce qui regarde Parthénus, c'est, relativement à Euphorion, un moderne qui vivait du temps d'Auguste, et qui a recueilli un assez grand nombre d'anecdotes, d'historiettes et d'aventures, qui roulent sur les malheurs de l'amour. (G.) — Dans la suite de sa note, Geoffroy met en doute la conquête de Lesbos par Achille, qui, dit-il, ne pouvait avoir alors que seize à dix-sept ans. Non-seulement la jeunesse d'un héros tel qu'Achille ne peut être regardée comme un obstacle à cette conquête, mais encore il faut bien se rendre au témoignage d'Homère, qui dit expressément, livre IX de l'*Iliade*: « Agamemnon te donnera sept filles de Lesbos, aux doigts industrieux; il les

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie¹; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes Euripide était extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*. Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*; mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs : je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que

choisit quand tu subjuguas cette île fortunée, où les femmes excellent en beauté. »

¹ Rendons hommage à la noble reconnaissance, à la touchante simplicité de Racine, qui, déjà fort de plusieurs chefs-d'œuvre, et partageant avec Corneille l'empire du théâtre, regarde comme un devoir et se fait un honneur d'avouer qu'il doit à Euripide les plus grandes beautés de son *Iphigénie*. Il n'est pas inutile d'observer dans les auteurs ces traits de caractère : les mœurs d'un homme influent plus qu'on ne pense sur son esprit et sur son talent. (G.)

J'ai raison de parler ainsi. Je dis *la plus importante de leurs objections*, car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on puisse répliquer¹.

Il y a, dans l'*Alceste* d'Euripide, une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déjà la rame et la barque fatale ;
 J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
 Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas ;
 « Tout est prêt , descends , viens , ne me retarde pas. »

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original ; mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus : il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin, à côté de ces vers, un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle ; et à côté des vers suivants, un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde : ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déjà Caron qui le vient prendre* ; et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Caron, impatient, presse Alceste de le venir trouver, selon ces messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte, ce sont leurs termes, à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce ; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir.* Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a

¹ Toute la suite de la préface est consacrée à relever une méprise de Ferrault sur un passage d'Euripide.

paru *fort vilain*, et ils ont raison : il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable : car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : « Que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir dans l'état où il la voit. « Il la conjure de l'entraîner avec elle ; il ne peut plus vivre si elle meurt ; il vit en elle, il ne respire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste ; que l'un est un *vieux mari*, et l'autre une *princesse déjà sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur qu'Alceste, toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on peint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser ?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celle-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avaient envie de le condamner ; ils devaient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement cir-
« conspect et très-retenu à prononcer sur les ouvrages de ces
« grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plu-
« sieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas ; et s'il
« faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pé-
« cher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant

« beaucoup de choses. » — « Modeste tamen et circumspecto
« judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod pleris-
« que accidit, damnet quæ non intelligunt. Ac si necesse est
« in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere
« quam multa displicere maluerim¹. »

¹ *Inst. Orator.*, lib. X, cap. 1.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNÈSTRE, femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.

ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.

ARCAS, } domestiques d'Agamemnon ¹.
EURYBATE, }

ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, confidente d'Ériphile.

GARDES.

Noms des acteurs qui ont joué d'original dans
Ipigénie.

AGAMEMNON.

LA FLEUR

ACHILLE.

BARON.

IPHIGÉNIE.

Mademoiselle CHAMPESLÉ.

CLYTEMNÈSTRE.

Madame BEAUCHATEAU.

ÉRIPHILE.

Madame D'ENNEBAUT.

ULYSSE.

HAUTEROCHE.

La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

¹ Les Grecs, dit Geoffroy, avaient des esclaves et point de domestiques. Geoffroy se trompe. Du temps de Racine, on comprenait, sous le nom de domestiques, le secrétaire d'un grand seigneur, son intendant et même l'aumônier de sa maison, comme on peut le voir dans le *Traité des Maîtres et des Domestiques*, par l'abbé Fleury. Or, le mot pris dans ce sens n'a rien de contraire aux mœurs des anciens. Au-dessus des esclaves il y avait aussi chez eux des économistes, des intendants, des secrétaires; or, du temps de Racine toutes ces fonctions étaient classées sous le titre général de domestiques. Le poète a donc pu donner ce nom à des officiers du palais d'Agamemnon, sans blesser ni les usages ni les convenances: il a parlé sa langue. Xénophon, dans les *Choses mémorables* de Socrate, livre II, chap. VIII, conseille à un citoyen qui a éprouvé des pertes, de se faire économiste dans une grande maison; et, pour le décider à prendre ce parti, il lui démontre que cette domesticité n'est pas un esclavage.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille¹.

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?

¹ D'après l'abbé de Villiers, ancien ami de l'auteur, Racine avait mis d'abord :

Viens, Arcas; prête-moi ton cœur et ton oreille.

L'anecdote de l'abbé de Villiers, quoique rapportée par le fils de Racine, n'en est pas moins incroyable : il est impossible que l'auteur d'*Ipigénie* ait fait un vers aussi mauvais que celui qu'on lui prête. Cette exposition, et le plan général de la scène, sont empruntés d'Euripide.

AGAMEMNON. — Vieillard, sors de cette tente, et viens ici.

LE VIEILLARD. — Me voilà. Que méditez-vous donc de nouveau, ô roi Agamemnon?

AGAMEMNON. — Tu vas l'apprendre.

LE VIEILLARD. — J'accours : le sommeil n'appesantit point ma vieillesse ; mon œil est encore vif et perçant.

AGAMEMNON. — Hé bien ! nomme-moi donc l'astre qui dans ce moment passe sur nos têtes.

LE VIEILLARD. — Ah ! c'est le Sirius, qui n'est encore qu'au milieu de sa course. Voilà, tout auprès, les sept étoiles de la Pléiade.

A peine un faible jour vous éclaire et me guide¹ ;
 Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide².
 Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
 Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
 Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune³.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
 Libre du joug superbe où je suis attaché,
 Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage ?
 Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage

AGAMEMNON. — Hélas ! on n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer ; les vents se taisent ; le silence règne sur l'Europe.

LE VIEILLARD. — Pourquoi donc sortez-vous de votre tente, ô roi Agamemnon ! lorsque autour de nous tout est assoupi dans un calme profond, lorsqu'on n'a point encore relevé la garde qui veille sur les remparts ? Allons, seigneur, rentrons. (Acte I, sc. 1.) (G.)

On voit combien Racine est supérieur à Euripide. Imiter ainsi, c'est créer. En dernier résultat, dit La Harpe, l'auteur français a emprunté l'exposition et le plan général de la scène à l'auteur grec, mais il y a tant mis du sien qu'on peut dire que le fond n'était qu'un canevas grossier qu'il a brodé d'or et de perles.

¹ Dès le début, je me sens intéressé et attendri : ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'Agamemnon : vers harmonieux, vers charmants, vers tels qu'aucun poète n'en faisait alors ! (VOLT.)

² *Aulide*, dont Racine a fait une province, n'était, suivant Strabon, qu'une bourgade dépendante de Tanagre ; son véritable nom était Aulis ; elle s'élevait sur la partie la plus resserrée du détroit d'Europe, aujourd'hui de Négrepont. Son port était très-vaste.

³ Quels sentiments ! quels vers heureux ! quelle voix de la nature ! s'écrie Voltaire. Quel vers, continue La Harpe, que celui qui réunit le silence de l'armée, des vents, et de Neptune ! Quelle élégance dans tout ce qui précède ! Quel intérêt, quel mouvement dans ces vers, par lesquels Agamemnon sort de sa profonde préoccupation : *Heureux qui, satisfait, etc.* ! Actuellement que nous en sommes aux chefs-d'œuvre de Racine, nous devons répéter qu'un commentaire où l'on voudrait remarquer toutes les beautés serait sans fin. (L.)

Les dieux, à vos désirs toujours si complaisants,
 Vous font-ils méconnaître et haïr leurs présents?
 Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
 Vous possédez des Grecs la plus riche contrée :
 Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
 L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez ;
 Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
 Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
 Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
 Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
 Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
 Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent ;
 Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois¹,
 N'attendent que les vents pour partir sous vos lois ?
 Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes² ;
 Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes
 D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin :
 Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin³ ;

¹ C'est, je crois, la seule fois qu'on a mis le mot *tous* avec un nombre déterminé. Je ne connais point de construction plus originale et plus hardiment créée; et cette nouveauté dans le langage se dérobe sous l'extrême vérité du sentiment qui a suggéré l'expression. Quelle place tiennent dans ce vers, comme dans l'imagination, ces *mille vaisseaux* ! Grâce au mot *tous*, il y en a bien plus de *mille*. (L.)

² Homère ne fait aucune mention de ce calme, ni même du sacrifice d'Iphigénie. Ovide parle de cet obstacle qui retient la flotte des Grecs; il l'attribue à Neptune, protecteur d'une ville dont il avait bâti les remparts : (G.)

« Permarct Aoniis Nereus violentus in undis,
 « Bellaque non transfert : et sunt qui parcere Trojæ
 « Neptunum credant, quia mœniâ fecerat urbis. »

Metam., lib. XII, v. 24.

« Soudain les flots de la mer d'Aonie restent immobiles, et refusent de transporter l'armée. Quelques-uns s'imaginent que Neptune veut sauver Troie, dont il éleva les murs. »

³ Le vieillard dit de même dans Euripide : « Est-ce donc là le langage d'un grand roi tel que vous ? Atrée vous a-t-il donné le jour pour

Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
 Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
 Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
 Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez ?
 Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
 Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie ?
 Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir ¹.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point ; je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur..?

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprendz ce qui le cause,
 Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
 Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
 Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés :
 Nous partions, et déjà, par mille cris de joie,
 Nous menacions de loin les rivages de Troie.
 Un prodige étonnant fit taire ce transport ;
 Le vent qui nous flattait nous laissa dans le port.
 Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
 Fatigua vainement une mer immobile ².

« goûter constamment tous les biens de la vie ? Vous êtes né mortel.
 « La joie et la douleur sont votre partage : ainsi l'ont voulu les dieux,
 « et leur volonté s'accomplira malgré vous. Dans quel désordre avez-
 « vous passé la nuit ? Je vous ai vu allumer une lampe, écrire une lettre
 « et l'effacer aussitôt, y imprimer le cachet et le rompre, jeter de dé-
 « pit vos tablettes, et répandre un torrent de larmes : enfin, tout
 « annonçait en vous l'égarément et le délire. » (G.)

¹ *Daignez me l'apprendre, m'en instruire, m'en informer*, était la phrase absolument nécessaire. Mais ce mot *avertir* est la seule tache de cette scène, si riche en beautés de toute espèce. (L.)

² Vers remarquable par l'harmonie et la richesse poétique. L'expression *fatiguer* est de Virgile :

« Olli remigio noctemque, diemque fatigant. »

Æneid., lib. VIII, v. 94.

C'est-à-dire : « En ramant sans relâche, ils fatiguent le jour et la

Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
 Vers la divinité qu'on adore en ces lieux :
 Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
 J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
 Quelle fut sa réponse ! et quel devins-je, Arcas¹,
 Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas :
 « Vous armez contre Troie une puissance vaine,
 « Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
 « Une fille du sang d'Hélène,
 « De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
 « Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie ;
 « Sacrifiez Iphigénie. »

ARCAS.

Votre fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
 Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
 Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
 Que par mille sanglots qui se firent passage.
 Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
 Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
 Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée !
 Je voulais sur-le-champ congédier l'armée².

nuit. » La Harpe en convient ; « mais, dit-il, une mer immobile n'est qu'à Racine. » La Harpe se trompe ; la mer immobile est aussi à Virgile :

« Et in lento luctantur marmore tonse. »

Æneid., lib. VII, v. 28.

« Les rames luttent contre une mer immobile. » (G.) — *Marmore* est pris ici dans le sens figuré, pour exprimer l'immobilité de la mer, et ce mot est plus poétique que le mot *immobile*, dont il ne fallait pas louer Racine, car il appartient à tout le monde.

¹ *Quel devins-je*, pour *quel homme devins-je*, expression usitée du temps de Racine. On dirait aujourd'hui *que devins-je*. Nous avons déjà vu un exemple de cette locution dans *Mithridates*, acte I.

² Euripide fait dire à Agamemnon : « A peine ai-je entendu cet oracle « cruel, que j'ordonne à Thaltibius de proclamer hautement que je con-

Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
 De ce premier torrent laissa passer le cours.
 Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
 Il me représenta l'honneur et la patrie,
 Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
 Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
 De quel front, immolant tout l'État à ma fille¹,
 Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille.
 Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
 Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
 Ces noms de roi des rois, et de chef de la Grèce,
 Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse².
 Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
 Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
 Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,

« gédie l'armée, ne pouvant consentir à égorger ma fille. » (Acte I, sc. 1.) (G.)

¹ *Il me représenta l'honneur et la patrie*, et trois vers après : *De quel front.... j'irais*, etc. Ces phrases différentes, gouvernées par le même verbe, et qui changent la construction sans la blesser, servent à varier la marche d'une période, et ont de la grâce dans le style, surtout dans la versification, mais ne sont qu'à l'usage des écrivains qui manient supérieurement leur langue et la poésie. (L.) — Voilà le caractère d'Ulysse établi. Tout ce morceau prépare la belle scène d'Agamemnon et d'Ulysse, dans laquelle le roi d'Ithaque développe toutes les idées qu'Agamemnon lui prête ici. (G.)

² *Chatouiller* est du style familier; mais, dit La Harpe, *chatouiller l'orgueilleuse faiblesse* forme une suite d'expressions neuves, et embellies par leur assemblage. Corneille avait dit avant Racine, et beaucoup moins heureusement, qu'à la vue de la tête de Pompée, présentée à César, un plaisir secret

Chatouillait malgré lui son âme avec surprise.

Les deux poètes ont emprunté cette expression à Virgile, que Corneille a, pour ainsi dire, traduit mot à mot. On trouve dans le poète latin :

« Latona tacitum pertentant gaudia pectus. »

Æneid., lib. I, v. 506.

Me venaient reprocher ma pitié sacrilège ;
 Et présentant la foudre à mon esprit confus,
 Le bras déjà levé, menaçaient mes refus.
 Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
 De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
 Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher¹.
 Quel funeste artifice il me fallut chercher !
 D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage :
 J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage²,
 Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
 Voulait revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille³?
 Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
 Ce héros, qu'armera l'amour et la raison⁴,
 Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
 Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

¹ Ce vers est une inadvertance de Racine; partout ailleurs il suppose que l'intention d'Agamemnon était que Clytemnestre accompagnât sa fille en Aulide. Dans la même scène on lit :

..... Cours au devant de la reine :
 Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer, etc.
 Pour renvoyer la fille, et la mère offensée, etc.

Chez Euripide, Agamemnon ne mande point Clytemnestre, mais lui ordonne seulement d'envoyer sa fille en Aulide. (G.)

² Marmontel et Desfontaines ont cherché à justifier Racine de cette expression, *en Argos*. Marmontel voulait qu'*en Argos* signifiat *en Argolide*. C'est aller chercher bien loin l'explication d'une phrase reçue du temps de Racine; l'usage alors permettait d'employer la préposition *en* à la place des prépositions *à* et *dans*. Corneille en offre plusieurs exemples.

³ L'*impatient Achille* veut dire le *bouillant*, l'*impétueux Achille*. Racine a pris ce mot dans le sens des Latins. (G.)

⁴ Quand le verbe précède, on peut le mettre au singulier; s'il suivait, il faudrait le mettre au pluriel. *Ce héros que la raison et l'amour armeront*, *Ce héros que conduit l'amour et la fortune*. *Ce héros que l'amour et la fortune conduisent*. (L. R.)

AGAMEMNON.

Achille était absent ; et son père Pélée ,
 D'un voisin ennemi redoutant les efforts ,
 L'avait , tu t'en souviens , rappelé de ces bords ;
 Et cette guerre , Arcas , selon toute apparence ,
 Aurait dû plus longtemps prolonger son absence.
 Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
 Achille va combattre , et triomphe en courant ;
 Et ce vainqueur , suivant de près sa renommée ,
 Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
 Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras :
 Ma fille , qui s'approche , et court à son trépas ;
 Qui , loin de soupçonner un arrêt si sévère¹ ,
 Peut-être s'applaudit des bontés de son père ;
 Ma fille... Ce nom seul , dont les droits sont si saints ,
 Sa jeunesse , mon sang , n'est pas ce que je plains² :
 Je plains mille vertus , une amour mutuelle ,
 Sa piété pour moi , ma tendresse pour elle ,
 Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer ,
 Et que j'avais promis de mieux récompenser.
 Non , je ne croirai point , ô ciel , que ta justice
 Approuve la fureur de ce noir sacrifice :
 Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver ;
 Et tu me punirais si j'osais l'achever.
 Arcas , je t'ai choisi pour cette confiance ;
 Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.

¹ *Sévère*, le mot est faible, lorsqu'il s'agit d'un acte si barbare. Quant au mot *arrêt*, il n'est pas plus convenable : ces deux mots supposent l'action de la justice, et il n'y a rien de juste dans le meurtre de cette jeune fille. Agamemnon en parlera mieux tout à l'heure, en se plaignant aux dieux *des fureurs de ce noir sacrifice*.

² Si l'on adopte la règle donnée par Racine le fils dans la note 4 de la page 17, il faut dire ici : sa jeunesse, mon sang, *ne sont pas ce que je plains*.

La reine, qui dans Sparte avait connu ta foi,
 T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
 Prends cette lettre, cours au-devant de la reine,
 Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
 Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer¹,
 Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
 Mais ne t'écarte point, prends un fidèle guide² :
 Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
 Elle est morte : Calchas, qui l'attend en ces lieux,
 Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux ;
 Et la religion, contre nous irritée,
 Par les timides Grecs sera seule écoutée ;
 Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
 Réveilleront leur brigue et leur prétention,
 M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
 Va, dis-je, sauve-la de ma propre faiblesse.
 Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
 Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
 Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,

¹ Agamemnon dit aussi dans Euripide : « Hâte-toi, cœurs, oublie
 « ta vieillesse... Ne te repose point à l'ombre des bois, au bord des
 « fontaines; ne te laisse point séduire par la douceur du sommeil;
 « observe surtout les endroits où les chemins se croisent; prends
 « garde que le char de ma fille n'échappe à ta vigilance, et ne la con-
 « duise au camp des Grecs... Hâte-toi donc de franchir l'enceinte du
 « camp; et si tu rencontres le cortège d'Iphigénie, prends toi-même les
 « rênes des chevaux, et fais-les retourner vers les murs bâtis par les
 « Cyclopes. » (Acte I, sc. II.) (G.) — Ces détails sont trop longs. Le temps
 est précieux, et Agamemnon le perd en discours inutiles. Racine a dit
 ce qu'il fallait dire, et Euripide a été ce qu'il est souvent, un peu
 prolixe.

² Il y a quelques négligences dans ces vers. Le mot *reine* y est répété
 deux fois; *prends cette lettre*, *prends un guide*, quoique éloignés l'un de
 l'autre, nuisent à l'élégance du style. On en peut dire autant de *va*,
dis-je, *ne va point*, qui se trouvent quelques vers plus bas. Les répé-
 titions ne sont permises qu'autant qu'elles produisent un effet agréable.

Ignore à quel péril je l'avais exposée¹ ;
 D'une mère en fureur épargne-moi les cris ;
 Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
 Pour renvoyer la fille , et la mère offensée² ,
 Je leur écris qu'Achille a changé de pensée ;
 Et qu'il veut désormais jusques à son retour
 Différer cet hymen que pressait son amour.
 Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille³
 On accuse en secret cette jeune Ériphile
 Que lui-même captive amena de Lesbos,
 Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
 C'est leur en dire assez : le reste , il le faut taire.
 Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire ;
 Déjà même l'on entre , et j'entends quelque bruit.
 C'est Achille. Va, pars. Dieux ! Ulysse le suit⁴ !

¹ Dans la pièce grecque, Agamemnon dit aussi : « La seule grâce que je vous demande, ô Ménélas, c'est d'aller au camp, d'empêcher que ce funeste secret ne parvienne aux oreilles de Clytemnestre avant que le fatal sacrifice ne soit consommé. Dans un si grand malheur, vous m'aurez du moins épargné quelques larmes. (*Au chœur.*) Et vous, ô étrangères, gardez le plus profond silence sur ce que vous venez d'entendre. » (Acte II, sc. iv.) (G.)

² *Offensée*, au singulier, est une licence commandée par la rime ; la grammaire veut qu'*offensée* se rapporte à la mère et à la fille. (G.)

³ Voltaire, d'ailleurs enthousiaste des beautés de cette première scène, trouve cette petite précaution au-dessous de la dignité du roi des rois, et trop éloignée des mœurs des temps héroïques ; mais ce détail un peu froid était nécessaire pour fonder l'épisode d'Ériphile, sans lequel Racine convient lui-même qu'il n'aurait pu faire sa tragédie. (G.)

⁴ Exclamation pleine de goût et d'art : elle confirme ce qu'Agamemnon a déjà dit du caractère d'Ulysse, et prépare la situation embarrassante où le père d'Iphigénie va se trouver entre les deux hommes que dans ce moment il doit redouter le plus. (G.)

SCÈNE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi ! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
 La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
 D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
 Quels triomphes suivront de si nobles succès !
 La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
 Lesbos même conquise en attendant l'armée,
 De toute autre valeur éternels monuments,
 Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une faible conquête :
 Et que puisse bientôt le ciel, qui nous arrête,
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
 Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté !
 Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
 D'un bruit qui me surprend et me comble de joie ?
 Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
 Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
 On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
 Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille ! Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner ?

AGAMEMNON.

(à Ulysse.)

Juste ciel ! saurait-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.

Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
 O ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?
 Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
 Trouble toute la Grèce et consume l'armée ;
 Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux¹,
 Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
 Achille seul, Achille à son amour s'applique !
 Voudrait-il insulter à la crainte publique,
 Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
 Préparât d'un hymen la pompe et les festins ?

¹ *L'inclémence des dieux*, c'est *l'inclementia divum* des Latins, que Racine a fait passer dans notre langue. (L. B.) — On a reproché à Racine de n'avoir pas motivé la cause de la colère des dieux. Pourquoi l'oracle demande-t-il le sacrifice d'Iphigénie ? Comment Agamemnon peut-il consentir à ce sacrifice ? D'abord il n'est pas vrai que Racine ait été obligé de motiver la colère des dieux. Rien n'est plus fréquent dans l'ancienne mythologie que des oracles dont le motif n'est point expliqué. Les oracles n'étaient, le plus souvent, que les arrêts d'une fatalité invincible de ce destin qui, selon les idées reçues dans l'antiquité païenne, commandait aux dieux comme aux mortels. Et comment, par exemple, justifier l'oracle qui condamnait Œdipe à être le mari de sa mère et le meurtrier de son père ? Œdipe est le plus honnête homme du monde, et cependant telle est sa destinée. De plus, le sacrifice d'une victime exigée pour le salut de tous n'est pas une chose rare, ni dans la Fable, ni même dans l'histoire. Le dévouement de Codrus, roi d'Athènes, fut la suite d'un oracle qui déclarait que l'armée dont le chef périrait serait victorieuse. Il n'est donc point du tout extraordinaire que les dieux disent aux Grecs par la bouche de Calchas :

Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
 Sacrifiez Iphigénie.

Et comme en écoutant la pièce nous devons nous mettre à la place des Grecs, nous ne devons pas plus qu'eux demander compte aux dieux de leurs volontés. Mais quand ces principes ne seraient pas aussi reconnus qu'ils le sont par tous ceux qui ont étudié l'antiquité, Racine n'en serait pas plus répréhensible. En effet, dans le plan de Racine, ce n'est pas Iphigénie qui périt, c'est Ériphile ; et l'on doit avouer qu'elle mérite son sort. Donc, puisque ce n'est pas Iphigénie, fille d'Agamemnon, qui est sacrifiée, il n'était nullement nécessaire, il eût même été très-déraisonnable qu'Iphigénie ou Agamemnon eussent été coupables. (L.)

Ah! seigneur, est-ce ainsi que votre Âme attendrie
 Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi¹
 Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi :
 Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle ;
 Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
 Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
 Des victimes vous-même interrogez le flanc,
 Du silence des vents demandez-leur la cause ;
 Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
 Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
 Un hymen dont les dieux ne sauraient s'irriter.
 Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
 Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive :

¹ Les Troyens sont nommés Phrygiens dans Euripide, et cependant la Troade n'était point la Phrygie ; car, dans le troisième livre de l'*Illiade*, Hélène, qui est à Troie, dit à Vénus : « Ne voulez-vous pas me mener « dans quelques villes de la Phrygie? » Mais, suivant la remarque du Scoliaſte, les écrivains postérieurs à Homère confondirent la Troade et la Phrygie ; et cela ſuffit ſans doute pour excuſer Racine. D'autres paſſages de cette pièce pourraient donner lieu à de ſemblables obſervations ; nous en rasſemblersons ici quelques-unes, en remarquant que Racine était trop rempli de la lecture d'Homère pour ignorer les coutumes des Grecs, mais qu'il a eu de bonnes raiſons toutes les fois qu'il ne s'y eſt pas aſſervi : ainſi il parle d'étendards, quoiqu'il n'y en eût point dans le camp d'Agamemnon ; il fait mention de vaiſſeaux dont les poupes ſont couronnées, quoique ce ne fût pas encore l'uſage de mettre des couronnes aux poupes des vaiſſeaux. Ici il pouvait ſ'appuyer des anciens, qui offrent ſouvent de pareils anachroniſmes ; de Sophocle, par exemple, qui, dans ſon *Ajax*, parle des trompettes de l'armée, quoiqu'elles ne fuſſent point connues à l'époque du ſiège de Troie. Racine met encore le mot *prêtre* dans la bouche de Clytemneſtre ; et Homère cependant, qui met des prêtres à Troie, n'en met point dans l'armée des Grecs : les rois alors faiſaient eux-mêmes les ſacrifices, et Calchas n'était qu'un devin. Mais l'exemple des tragiques grecs était ſuffiſant pour autoriser le poète français, puisque c'eſt un prêtre qui, dans Euripide, prend le glaive pour immoler Iphigénie. (L. R.)

J'aurais trop de regret si quelque autre guerrier
 Au rivage troyen descendait le premier.

AGAMEMNON.

O ciel! pourquoi faut-il que ta secrète envie
 Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie!
 N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
 Que pour m'en retourner avec plus de douleur!

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, prince, qu'il faut que chacun se retire;
 Que, d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
 Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
 Le ciel protégé Troie; et par trop de présages
 Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
 Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
 Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête;
 Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
 Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;
 Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
 Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
 D'un opprobre éternel retourneront comblés;
 Et PARIS, couronnant son insolente flamme,
 Retiendra sans péril la sœur de votre femme¹!

¹ C'est ici qu'Achille devrait répondre à l'objection tirée du danger qui le menace dans les champs troyens; mais Racine avait encore besoin de

AGAMEMNON.

Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,
 N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?
 Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
 Épouvantent encor toute la mer Égée :
 Troie en a vu la flamme ; et jusque dans ses ports
 Les flots en ont poussé le débris et les morts.
 Que dis-je ? les Troyens pleurent une autre Hélène
 Que vous avez captive envoyée à Mycène :
 Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
 Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;
 Et son silence même, accusant sa noblesse,
 Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :
 Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
 Moi, je m'arrêteraï à de vaines menaces ?
 Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces ?
 Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit¹,

parler de Lesbos, d'Eriphile, de l'obscurité qui enveloppait la naissance de cette jeune captive : le poète songe à bien établir son épisode. (G.)

¹ Ce morceau est d'un véritable héros, et d'une éloquence antique. Racine n'a pris dans Homère que l'idée de la prédiction des Parques, et du choix qu'Achille peut faire d'une grande gloire ou d'une longue vie ; mais il doit à Quinte-Curce l'héroïsme des sentiments qui respire dans cette tirade. (G.) — Cet historien fait ainsi parler Alexandre : « Ego « me metior, non ætatis spatio, sed gloriæ. Licuit paternis opibus contento intra Macedoniæ terminos per otium corporis expectare obscuram « et ignobilem senectutem. Quanquam ne pigri quidem sibi fata disponunt, sed unicum bonum diuturnam vitam æstimantes sæpe acerba « mors occupat. Verum ego, qui non annos meos, sed victorias numero, « si munera fortunæ bene computo, diu vixi.... Videorne vobis in exco- « lenda gloria, cui me uni devovi, posse cessare? Ego vero non deero, « et ubicumque pugnabo, in theatro terrarum orbis esse me credam. « Dabo nobilitatem ignobilibus locis, aperiam cunctis gentibus terras « quas natura longe submoverat. In his operibus extingui me, si fors ita « feret, pulchrum est : ea stirpe sum genitus, ut multam prius quam

Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
 Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
 Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
 Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
 Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
 Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
 Attendre chez mon père une obscure vieillesse,
 Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
 Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier¹?
 Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
 L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles².

« longam vitam debeam optare. » — « Que m'importe la longueur de ma vie? c'est par la gloire que j'en mesure l'étendue. Fallait-il, satisfait du royaume de mes pères, languir au sein de la Macédoine, et attendre dans le repos une vieillesse honteuse et obscure? Les lâches même ne règlent pas leur destin; et quoiqu'une longue vie soit pour eux le plus grand des biens, souvent une mort prématurée vient les surprendre. Pour moi, je compte mes victoires et non mes années; si j'apprécie les faveurs de la fortune, j'ai longtemps vécu... Croyez-vous que je puisse m'arrêter dans la carrière de la gloire à laquelle je me suis consacré? Ah! je ne lui manquerai pas; et, dans quelque lieu que je combatte, je me croirai toujours en présence de l'univers. Je donnerai de la célébrité aux pays les plus inconnus, et je découvrirai à toutes les nations des contrées que la nature a cachées aux extrémités du monde. Si j'y trouve le terme de mes destinées, il est beau de mourir au milieu de pareils travaux. Je dois au sang dont je sors, non de vivre longtemps, mais de vivre avec gloire. » (Q. CURTIUS lib. IX, cap. VI.)

¹ Cette belle expression appartient à Horace : *Non omnis moriar*, « Je ne mourrai pas tout entier. » Corneille s'en est d'abord emparé :

Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?

Cinna, acte I, sc. 1.

La coutume de Racine étant d'embellir et de perfectionner tout ce qu'il imite, cette expression, placée à la fin du vers, a bien plus d'énergie, et produit bien plus d'effet que dans Corneille, qui la place au premier hémistiche, et l'affaiblit dans le second, *avec leurs grands desseins*. (G.)

² Ce vers est imité d'Homère. Polydamas vient d'annoncer à Hector que les auspices ne sont pas favorables à la bataille qu'il veut livrer. Hector lui répond : « Combattre pour la patrie, voilà le meilleur et le plus sûr des oracles. » (*Iliade*, liv. XII.) (G.)

Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
 Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
 Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-
 Et, laissant faire au sort, courons où la valeur¹ [mêmes ;
 Nous promet un destin aussi grand que le leur.
 C'est à Troie, et j'y cours ; et, quoi qu'on me prédise,
 Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise ;
 Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
 Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger².
 Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre ;
 Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
 Je ne vous presse plus d'approuver les transports
 D'un amour qui m'allait éloigner de ces bords ;
 Ce même amour, soigneux de votre renommée,
 Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
 Et me défend surtout de vous abandonner
 Aux timides conseils qu'on ose vous donner³.

¹ Cette expression, *laisser faire*, est ici d'une simplicité très-noble, et semble empruntée, ainsi que la pensée elle-même, de cet admirable vers de Corneille :

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Horace, acte II, sc. VIII.

Dans le vers suivant, *le leur* est sec et peu harmonieux ; et ce pronom est d'autant moins agréable qu'il est précédé des pronoms *eux* et *leur*, qui se rapportent au même nom *les dieux*. (G.)

² Ce mouvement d'une âme sublime est égal aux plus beaux mouvements de Corneille. Homère l'a peut-être inspiré, lorsque, dans l'*Iliade*, Achille dit à Patrocle : « Puissent les Grecs et les Troyens s'entre-tuer, « afin que nous deux, restés seuls, nous ayons la gloire de renverser « les murs de Troie ! »

³ Dans Euripide, Iphigénie n'est pas promise à Achille ; il ne vient pas non plus dans la tente d'Agamemnon pour presser son hymen, mais pour s'informer des raisons qui suspendent le départ des Grecs. L'invention de Racine donne plus de mouvement et d'intérêt à la pièce. (L. B.)

SCÈNE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,
 Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
 Nous craignons son amour : et lui-même aujourd'hui
 Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas !

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure ?
 Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
 Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
 Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
 Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :
 Vous nous l'avez promise ; et, sur cette promesse,
 Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
 Leur a prédit des vents l'infailible retour.
 A ses prédictions si l'effet est contraire,
 Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;
 Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
 Laissent mentir les dieux sans vous en accuser ?
 Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
 Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
 N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
 Nous a tous appelés aux campagnes du Xante ;
 Et qui de ville en ville attestiez les serments
 Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
 Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,

La demandaient en foule à Tyndare, son père ?
 De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
 Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits ;
 Et, si quelque insolent lui volait sa conquête,
 Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
 Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté¹ ?
 Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
 Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
 Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ;
 Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
 Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage ;
 Que ses rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
 Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
 Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
 N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire ;
 Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
 Ne commande les Grecs que pour les renvoyer² !

AGAMEMNON.

Ah, seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
 Votre cœur aisément se montre magnanime !
 Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
 Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
 Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
 Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
 Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,

¹ Tout ce morceau est emprunté de la première scène d'Euripide ; mais il fait bien plus d'effet ici, parce que Euripide ne l'a mis qu'en récit, et que Racine en a fait une raison puissante dans la bouche d'Ulysse. (L. B.)

² Vers heureux, qui devait piquer vivement l'ambition d'Agamemnon. En général, Ulysse, aussi grand orateur que politique habile, profite de la faiblesse du roi d'Argos, et oppose son ambition à sa tendresse paternelle. (G.)

Et courir vous jeter entre Calchas et lui !
 Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
 Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
 Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
 La retient dans Argos ou l'arrête en chemin,
 Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
 En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
 Que j'ose pour ma fille accepter le secours
 De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
 Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;
 Et je rougis...

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Ah! que vient-on me dire?

EURYBATE.

La reine, dont la course a devancé mes pas¹,
 Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;
 Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
 Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée :
 A peine nous avons, dans leur obscurité,
 Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
 Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,

¹ Ce message est un coup de théâtre bien préparé ; mais il est plus intéressant dans Euripide, parce qu'il vient au plus fort de la querelle des deux frères, dont il amène la réconciliation. (G.)

Et qui, de son destin qu'elle ne connaît pas,
 Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
 Déjà de leur abord la nouvelle est semée¹ ;
 Et déjà de soldats une foule charmée,
 Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
 Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité².
 Les uns avec respect environnaient la reine
 D'autres me demandaient le sujet qui l'amène.
 Mais tous ils confessaient que si jamais les dieux
 Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
 Également comblé de leurs faveurs secrètes,
 Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes³.

¹ *Abord* signifie proprement *accès, entrée*; l'*entrée* d'un port, l'*accès* d'une côte. Figurément il se dit des personnes, pour exprimer la manière dont elles accueillent ceux qui les abordent. On dit aussi *abord* pour *approche*; à son *abord*, pour à son *approche*. Mais ici il s'agit de l'arrivée de Clytemnestre et de sa fille dans le camp des Grecs. Le mot *abord* n'est donc point admissible, et c'est avec raison que Louis Racine et La Harpe ont blâmé l'emploi qu'en a fait Racine.

² Déjà nous avons observé que *pousser* n'était pas noble; *pousser des vœux au ciel* n'a rien d'agréable ni d'élégant. (G.)

³ Vers plein d'art, parce qu'il augmente le trouble et la douleur d'Agamemnon. On peut remarquer le même genre de beauté dans ce vers de la première scène :

Roi, père, époux heureux, fils du puissant Astrée. (G.)

— Le messager, dans Euripide, acte II, scène III, peint avec détail le mouvement que cause dans l'armée l'arrivée d'Iphigénie. « Déjà la nouvelle s'en est répandue dans l'armée : les soldats, impatientes de voir Iphigénie, volent à sa rencontre; tous les regards se portent sur les grands de la terre; tout ce qui les intéresse excite l'attention et la curiosité. De toutes parts on se demande quel hymen, quelle fête se prépare. Est-ce Agamemnon qui n'a pu résister au désir de voir sa fille? voudrait-il la consacrer à Diane, reine d'Aulide? qui doit la conduire à l'autel? Mais allons, hâtez-vous, heureux père, de cueillir les premières fleurs dans les corbeilles sacrées; couronnez tous vos têtes! Ménélas, faites les apprêts de l'hymen; que le son de la flûte retentisse dans votre tente; formez des danses joyeuses : le jour du bonheur vient d'éclorre pour la jeune Iphigénie! » (G.)

AGEMEMNON.

Eurybate, il suffit; vous pouvez nous laisser :
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!
Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur!
Triste destin des rois! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins !¹

¹ Euripide est peut-être ici plus touchant que Racine; mais les traits les plus pathétiques de ce morceau se retrouvent dans la suite de la pièce. Racine n'a rien perdu de ce qu'il pouvait emprunter, mais il a pris garde à la progression et à la convenance. Ce n'est pas devant Ulysse qu'Agamemnon doit se livrer à toute sa sensibilité, et le poète en ménage les expressions, parce qu'il n'est qu'au premier acte. (L.) — « Hélas! qui dois-je plaindre? par qui commencer? Malheureux, c'est « par toi-même! Je suis tombé dans les filets de la nécessité : un dieu « plus fort et plus habile que moi a déconcerté tous mes projets. Le der- « nier des hommes est plus heureux que moi : il peut répandre des « larmes, s'abandonner librement à sa douleur. Les grands n'ont pas « cet avantage : le peuple est notre maître; nous sommes esclaves de « tout ce qui nous environne. Tu rougis de pleurer, malheureux! rougis « encore plus de ne pas pleurer dans un si grand malheur! Eh bien! « que vais-je dire à Clytemnestre? comment faut-il la recevoir? de quel « œil pourrai-je la regarder? sa présence ici met le comble à mes maux. « Elle arrive sans être mandée. Mais ne devait-elle pas naturellement « accompagner sa fille, pour la remettre à son époux, pour remplir « auprès d'elle l'office d'une tendre mère? Hélas! elle vient pour être « témoin de ma perfidie! Et ma fille, ma malheureuse fille, c'est donc « au dieu des enfers que je vais la donner pour épouse! Que je la plains!

ULYSSE

Je suis père, seigneur, et faible comme un autre¹;
 Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre²;
 Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
 Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
 Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime;
 Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
 Il le sait, il l'attend; et, s'il la voit tarder,
 Lui-même à haute voix viendra la demander.
 Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
 Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre;
 Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
 Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :

« je crois entendre ses reproches : « Ah! père barbare, la mort est donc
 « l'hymen que vous me destinez! Puissiez-vous en célébrer un pareil,
 « vous et vos amis! » Mon fils au berceau va déchirer mon âme par ses
 « cris. Je verrai cet enfant pleurer un malheur qu'il ne peut ni connaître
 « ni sentir encore. Maudit soit Paris! maudit soit ce fils de Priam, ce
 « ravisseur d'Hélène, auteur de tous mes maux! » (G.)

¹ Rien n'égale l'éloquence de ce discours d'Ulysse; c'est un des plus beaux morceaux d'une tragédie où les beautés fourmillent. Le caractère d'Ulysse s'ennoblit ici, et devient presque intéressant. Ce rôle, quoique fort court, est un de ceux qui font le plus admirer l'art et le goût de Racine. Il n'était pas possible au poète d'introduire Ménélas, quoique bien plus intéressé à l'action. Le mari d'Hélène ne pouvait être que ridicule dans nos mœurs. D'ailleurs, un autre inconvénient pour nous, c'est qu'un homme qui, pour recouvrer sa femme, veut forcer son frère à faire périr sa fille, est odieux et méprisable. Euripide lui-même l'a senti : car Ménélas, touché de la douleur de son frère, dépouille tout l'intérêt qu'il pouvait prendre à ce sacrifice, et ne reparait plus; ce qui est contraire aux règles de l'art, qui ne permettent pas qu'on montre au commencement d'une pièce un personnage qu'on ne revoit plus dans la suite. Ulysse est mieux lié à l'action que Ménélas, quoiqu'il n'y prenne pas autant d'intérêt : après avoir paru dans les premières scènes, il est censé agir dans tout le cours de la pièce, et revient au dernier acte faire le récit du sacrifice. (G.)

² Nous avons déjà observé, au commencement de cet acte, que, du temps de Racine, on employait encore la préposition *en* au lieu des prépositions *à* et *dans*.

Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux ;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance :
Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous,
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux;
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie¹.

DORIS.

Quoi, madame! toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?
Je sais que tout déplait aux yeux d'une captive,
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive :
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos,
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,

¹ C'est avec une adresse bien digne de lui que Racine fait paraître Ériphile avant qu'on ait vu Iphigénie. Si l'amante aimée d'Achille s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir Ériphile sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à Clytemnestre, et une juste jalousie à Iphigénie; et, par un art encore plus admirable, l'auteur sait intéresser pour cette Ériphile elle-même. Elle a toujours été malheureuse, elle ignore ses parents; elle a été prise dans sa patrie mise en cendres: un oracle funeste la trouble; et, pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même Achille, dont elle est captive. (VOIR.)

Vous voyez devant vous ce vainqueur homicide ¹,
 Le dirai-je? vos yeux de larmes moins trempés
 A pleurer vos malheurs étaient moins occupés.
 Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie
 D'une amitié sincère avec vous est unie;
 Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur;
 Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
 Vous vouliez voir l'Aulide où son père l'appelle,
 Et l'Aulide vous voit arriver avec elle :
 Cependant , par un sort que je ne conçois pas,
 Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi! te semble-t-il que la triste Ériphile
 Doive être de leur joie un témoin si tranquille?
 Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
 A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?
 Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;
 Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère
 Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
 Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
 Je reçus et je vois le jour que je respire,
 Sans que père ni mère ait daigné me sourire ².
 J'ignore qui je suis; et, pour comble d'horreur,
 Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
 Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
 Me dit que, sans périr, je ne me puis connaître.

¹ La grammaire demandait *voyiez*. Toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur portent *voyez* à l'indicatif. La même faute se retrouve dans *Mithridate*, acte III, sc. III.

² Quelques commentateurs ont vu ici une imitation de cette pensée de Virgile, *Ég.* IV, v. 61 :

« Cui non risere parentes,
 « Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili »

« Aucun dieu ne reçoit à sa table, aucune déesse ne trouve digne de son lit celui qui n'a pas vu ses parents lui sourire. »

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
 Un oracle toujours se plaît à se cacher ;
 Toujours avec un sens il en présente un autre :
 En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
 C'est là tout le danger que vous pouvez courir ;
 Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
 Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connaissance ;
 Et ton père, du reste infortuné témoin ,
 Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
 Hélas ! dans cette Troie où j'étais attendue ,
 Ma gloire, disait-il, m'allait être rendue ;
 J'allais, en reprenant et mon nom et mon rang ,
 Des plus grands rois en moi reconnaître le sang.
 Déjà je découvrais cette fameuse ville.
 Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille :
 Tout cède, tout ressent ses funestes efforts ;
 Ton père, enseveli dans la foule des morts,
 Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ;
 Et, de tant de grandeurs, dont j'étais prévenue ,
 Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
 Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah ! que perdant, madame, un témoin si fidèle,
 La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
 Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
 Qui des secrets des dieux fut toujours informé.
 Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,
 Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être¹.

¹ C'est la traduction aussi élégante que fidèle d'un vers d'Homère où Calchas est peint sous les mêmes traits : « Calchas se lève ; Calchas, fils

Pourrait-il de vos jours ignorer les auteurs ?
 Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
 Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
 Vous va sous son appui présenter un asile ;
 Elle vous l'a promis et juré devant moi.
 Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirais-tu, Doris, si, passant tout le reste,
 Cet hymen de mes maux était le plus funeste ?

DORIS.

Quoi, madame ! .

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement

Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
 Écoute, et tu te vas étonner que je vive :
 C'est peu d'être étrangère, inconnue, et captive ;
 Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
 Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
 Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
 Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père¹,
 De qui jusques au nom tout doit m'être odieux,
 Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ?

ÉRIPHILE.

Je me flattais sans cesse

« de Thestor, et le plus habile des augures ; le présent, le passé, l'ave-
 nir, lui sont également connus. » (*Iliade*, liv. I.) (G.)

¹ *Arracher la naissance* est là pour ôter les moyens de faire connaître le secret de la naissance. Cela est si clair après tout ce qui précède, qu'il ne reste à remarquer dans ce vers que la force et la précision. Mais remarquez aussi la beauté progressive de cette période de six vers, depuis *ce destructeur fatal*, etc., jusqu'à ce dernier vers, qui partout ailleurs serait fort commun, et que les cinq vers qui l'amènent rendent si frappant. Voilà ce qui fait le tissu de la diction, et ce que c'est que l'art d'écrire ! (L.)

Qu'un silence éternel cacherait ma faiblesse ;
 Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours ,
 Et te parle une fois pour se taire toujours .
 Ne me demande point sur quel espoir fondée
 De ce fatal amour je me vis possédée .
 Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
 Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs :
 Le ciel s'est fait , sans doute , une joie inhumaine
 A rassembler sur moi tous les traits de sa haine¹ .
 Rappellerai-je encor le souvenir affreux
 Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux ?
 Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
 Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie :
 Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté² ;
 Et , me voyant presser d'un bras ensanglanté ,
 Je frémisais , Doris , et d'un vainqueur sauvage
 Craignais de rencontrer l'effroyable visage .
 J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur-
 Et toujours détournant ma vue avec horreur .
 Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche³ ;
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer ;
 J'oubliai ma colère , et ne sus que pleurer .

¹ D'Olivet et La Harpe ont fait observer que *se faire une joie de* est la seule construction française.

² VAR. Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté.

³ Il le faut avouer , on ne faisait point de tels vers avant Racine ; non-seulement personne ne savait la route du cœur , mais presque personne ne savait les finesses de la versification , cet art de rompre la mesure

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche.

Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues et brèves , et de consonnes suivies de voyelles , qui font couler un vers avec tant de mollesse , et qui le font entrer dans une oreille sensible et juste-avec tant de plaisir. (VOLT.)

Je me laissai conduire à cet aimable guide¹.
 Je l'aimais à Lesbos, et je l'aime en Aulide.
 Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
 Et me tend une main prompte à me soulager :
 Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !
 Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
 Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
 Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourrait contre elle une impuissante haine ?
 Ne valait-il pas mieux, renfermée à Mycène,
 Éviter les tourments que vous venez chercher,
 Et combattre des feux contraints de se cacher ?

ÉRIPHILE.

Je le voulais, Doris. Mais, quelque triste image
 Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage
 Au sort qui me traînait il fallut consentir² :
 Une secrète voix m'ordonna de partir,
 Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
 Peut-être j'y pourrais porter mon infortune ;

¹ Il serait plus exact de mettre *par cet aimable guide* : car *se laisser conduire à quelqu'un*, c'est *se laisser conduire auprès de quelqu'un*. (L. B.) — Mais quel tableau que celui qu'Ériphile vient de tracer ! Quelle poésie, et de sentiment et de style ! Le rôle d'Ériphile est une des choses que Racine a le plus fortement écrites. (L.)

² *Au sort qui me traînait* : cet emploi du verbe *traîner* au lieu du verbe *entraîner* mérite d'être remarqué. Racine, en préférant le premier au second, qui eût également rempli la mesure du vers, voulait sans doute, par la dureté de cette expression, faire sentir qu'Ériphile parle d'un amour malheureux et qui l'humilie. Pour se convaincre de cette intention du poète, il suffit de substituer le mot *entraîner* au mot *traîner* ; alors ce vers change de signification, et il n'exprime plus que l'espèce d'abandon qu'on éprouve en parlant d'un amour heureux. Ces nuances délicates se laissent souvent apercevoir dans les vers de Racine, mais il faut y penser pour les trouver. Voilà pourquoi on l'admire d'autant plus qu'on l'étudie davantage.

Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,
 Quelqu'un de mes malheurs se répandrait sur eux¹.

Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience

D'apprendre à qui je dois une triste naissance ;

Ou plutôt leur hymen me servira de loi :

S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi :

Je périrai, Doris ; et, par une mort prompte,

Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,

Sans chercher des parents si longtemps ignorés,

Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame ! et que la tyrannie²...

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements³

¹ Idée et tournure antiques. Racine est plein de ces traits qui ajoutent à l'illusion dramatique par la vérité locale des idées et du langage. (L.)

² VAR. Que je vous plains, madame ! et que pour votre vie...

³ Le char qui amène Clytemnestre et sa fille arrive, dans Euripide, devant la tente d'Agamemnon, au milieu des femmes qui composent le chœur. Quand nous entendons Clytemnestre dire à ses femmes de descendre les premières pour lui donner la main, quand elle recommande qu'on se tienne devant les chevaux pour qu'ils ne s'effraient pas, et quand elle réveille le petit Oreste qui dort, nous trouvons des mœurs simples ; mais cette simplicité devient ici une grande beauté. Plus cette mère paraît empressée de descendre, plus elle paraît contente, plus elle attendrit. Elle a pris pour un augure favorable les premières paroles que lui ont dites les femmes du chœur ; elle ne doute point qu'elle ne vienne célébrer un heureux hymen ; elle dit au petit Oreste : « Tu dors, mon fils, le mouvement du char t'a assoupi ; réveille-toi pour être témoin du mariage de ta sœur, qui va se faire sous de si heureux aus-

Vous dérobent sitôt à nos embrassements?
 A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
 Mon respect a fait place aux transports de la reine;
 Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
 Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?¹
 Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père;
 Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!
 Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
 Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller²!

« pices. Tu es déjà illustre par ta naissance, tu vas l'être encore par
 « l'alliance avec le fils d'une déesse. » Elle dit à Iphigénie : « Approchez-
 « vous de moi, afin que ces femmes étrangères voient combien je suis
 « heureuse d'être mère d'une telle fille. » Alors Iphigénie lui demande
 la permission de se jeter dans les bras de son père :

« Pectus paterno pectori adprimum meum. »

Cette arrivée triomphante n'a pu être imitée sur notre théâtre, où l'action ne se passe pas en public. Agamemnon, qui a reçu dans son appartement Clytemnestre, en sort brusquement, parce qu'il ne peut soutenir la vue de sa fille; elle le suit, et, étonnée de sa froideur, lui en demande la raison : plus elle lui témoigne de tendresse, plus elle augmente son trouble. Quel spectateur peut retenir ses larmes pendant cette scène si touchante? (L. R.)

¹ Cette scène appartient en partie à Euripide.

IPHIGÉNIE. — O mon père! après une si longue absence, qu'il m'est doux de vous presser contre mon cœur! que j'avais d'impatience de vous revoir! Excusez mes transports.

AGAMEMNON. — Ne vous contraignez point, ma fille; vous avez toujours aimé votre père plus que tous ses autres enfants.

IPHIGÉNIE. — O mon père! que j'ai de plaisir à vous voir après un si long temps!

AGAMEMNON. — Je partage avec vous ce plaisir; vos sentiments sont les miens. (G.)

² Les petites négligences que l'on remarque dans les vers suivants :
 Quel plaisir de vous voir dans cet éclat dont je vous vois, un peu plus

Quels honneurs! quel pouvoir! Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avait informée;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON, à part.

Grands dieux! à son malheur dois-je la préparer?

bas, mais que voyant, et encore quel bonheur de me voir, semblent ne rien ôter à la beauté de ce passage. (L. B.)

IPHIGÉNIE. — Que vous avez bien fait de m'appeler auprès de vous!

AGAMEMNON, à part. — Hélas! je n'ose l'assurer.

IPHIGÉNIE. — Quel trouble dans vos regards! Puisque vous me voyez avec plaisir, pourquoi cette tristesse?

AGAMEMNON. — Un roi, un général, a bien des soucis et des inquiétudes.

IPHIGÉNIE. — Soyez tout à moi dans ce moment; oubliez les soins de votre rang.

AGAMEMNON. — Oui, ma fille, mon esprit n'est occupé que de vous: vous êtes seule présente à ma pensée.

IPHIGÉNIE. — Dérisez donc ce front, adoucissez ce regard.

AGAMEMNON. — Eh bien! vois, je souris; ton seul aspect peut encore appeler le sourire sur mes lèvres.

IPHIGÉNIE. — Pourquoi donc une larme s'échappe-t-elle de vos yeux?

AGAMEMNON. — Nous touchons au moment d'une longue séparation.

IPHIGÉNIE. — Que voulez-vous dire, mon père? Je ne vous entends pas.

AGAMEMNON. — Tu ne dois pas m'entendre, tu as raison; c'est ce qui redouble ma douleur.

IPHIGÉNIE. — Je serai moins raisonnable si cela peut dissiper vos ennuis.

AGAMEMNON. — Quel tourment! Je ne puis plus me taire. Ma fille, je suis content de toi. (Acte III, sc. 1. (G.)

IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer ;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine :
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse ;
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille !

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice ?

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille¹.

Adieu.

¹ Quel tendre et prodigieux effet cause l'arrivée d'Iphigénie ! Elle vole auprès de son père aux yeux d'Eriphile même, de son père, qui a pris enfin la résolution de la sacrifier ; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. Iphigénie ne dit pas des choses outrées, comme dans Euripide : *Je voudrais être folle, ou faire la folle, pour vous égayer, pour vous plaire*. Tout est noble dans la pièce française, mais d'une simplicité attendrissante ; et la scène finit par ces mots terribles : *Vous y serez ma fille*, sentence de mort, après laquelle il ne faut plus rien dire. On prétend que ce mot déchirant est dans Euripide ; on le répète sans cesse : non, il n'y est pas... Mais comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'Iphigénie ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, et même des coups de théâtre frappants ? C'est là, selon moi, qu'est le comble de la perfection. (VOLR.) Voici le passage d'Euripide :

IPHIGÉNIE. — Ma mère m'accompagnera-t-elle, ou partirai-je seule ?

AGAMEMNON. — Seule : sans votre père, sans votre mère.

IPHIGÉNIE. — Vous avez donc dessein de m'envoyer dans une autre maison et dans une famille étrangère ?

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner ?
 D'une secrète horreur je me sens frissonner :
 Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
 Justes dieux ! vous savez pour qui je vous implore !

ÉRIPHILE.

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler ,
 Quelque froideur suffit pour vous faire trembler !
 Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
 Moi qui , de mes parents toujours abandonnée ,
 Étrangère partout, n'ai pas , même en naissant ,
 Peut-être reçu d'eux un regard caressant !
 Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père ,
 Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère ;
 Et , de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez ,
 Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés ?

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point : mes pleurs , belle Ériphile ,
 Ne tiendraient pas longtemps contre les soins d'Achille ;
 Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
 Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.

AGAMEMNON. — Cessez de m'interroger : c'est un secret qu'à votre âge il ne vous convient pas de vouloir pénétrer.

IPHIGÉNIE. — Hâtez-vous de vaincre les Phrygiens , et revenez promptement avec nous.

AGAMEMNON. — Avant mon départ, il faut que j'offre ici un sacrifice.

IPHIGÉNIE. — Ce soin regarde les prêtres.

AGAMEMNON. — Il vous regarde aussi ; vous y serez , près de l'autel.
 (G.)

Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?
 Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
 Que les Grecs de ces bords ne pouvaient arracher,
 Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
 S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
 Qu'avec tant de transports je croyais attendue ?
 Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
 Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
 Je l'attendais partout; et, d'un regard timide,
 Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
 Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi,
 Et je demande Achille à tout ce que je voi.
 Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
 Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;
 Lui seul ne paraît point : le triste Agamemnon
 Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
 Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystère?
 Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
 Et les soins de la guerre auraient-ils en un jour
 Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
 Mais non, c'est l'offenser par d'injustes alarmes :
 C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
 Il n'était point à Sparte entre tous ces amants
 Dont le père d'Hélène a reçu les serments :
 Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
 S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
 Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
 Il veut même y porter le nom de mon époux¹.

¹ Tous les détails de cette scène sont précieux; tous ont un dessein et un effet. Quel parti le poëte a tiré de son épisode d'Ériphile, pour fortifier les autres rôles! Combien il est naturel que le sombre accueil d'Agamemnon et l'absence d'Achille alarment Iphigénie, et troublent les premiers instants du bonheur qu'elle croit trouver! Comme cela prépare ce qu'on va lui dire, et dispose d'avance tout ce qui peut justifier ses

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,
DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait,
Votre père ait paru nous revoir à regret :
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre¹,
Il m'avait par Arcas envoyé cette lettre².
Arcas s'est vu trompé par notre égarement³,

souppçons sur Ériphile ! Et ces vers, que la situation rend si heureux :

Et je demande Achille à tout ce que je voi....
S'il part pour Iliou, c'est pour moi qu'il y vole...
Trouverai-je l'amant glacé comme le père? (L.)

¹ On dit bien *commettre quelqu'un*, et *se commettre*, pour signifier exposer quelqu'un, et s'exposer soi-même ; mais ce verbe ne s'emploie qu'absolument, c'est-à-dire qu'il ne prend pas de régime indirect, et qu'on ne dit point *se commettre à quelque chose* ; *craignant de vous commettre aux affronts d'un refus* n'est donc pas français. (D'O.)

² Des critiques ont dit qu'Arcas commet une faute considérable en remettant la lettre sans avoir pris de nouveaux ordres. L'observation serait juste, si cet Arcas n'était pas beaucoup plus dévoué à Clytemnestre qu'à son mari ; il l'est au point que tout à l'heure il va révéler à l'une le secret de l'autre. On peut donc supposer qu'il lui a remis la lettre afin qu'elle s'en explique avec Agamemnon, et que, d'accord avec lui, elle prenne tous les moyens possibles pour sauver sa fille ; et ce qu'il sait des dispositions du roi doit lui donner cette espérance. Il faut y regarder à deux fois avant de noter une invraisemblance dans un plan de Racine. (L.)

³ *Égarement* ne se prend qu'au figuré, pour désigner les désordres de l'esprit et du cœur. Il n'est pas en usage pour signifier l'erreur qui fait qu'on s'égare en route. L'autorité de Racine, et la pauvreté de notre langue poétique, sont peut-être deux motifs pour l'admettre dans les vers. (G.) — Le Dictionnaire de l'Académie autorise l'emploi du mot *égarement* dans le sens propre ; mais les lexicographes modernes disent avec raison qu'il a vieilli.

Et vient de me la rendre en ce même moment.
 Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée :
 Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
 Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
 Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
 Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
 Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
 Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
 Et mon choix, que flattait le bruit de sa noblesse¹,
 Vous donnait avec joie au fils d'une déesse.
 Mais, puisque désormais son lâche repentir
 Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
 Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
 Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
 Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
 Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?
 Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
 J'ai fait de mon dessein avertir votre père ;
 Je ne l'attends ici que pour m'en séparer ;
 Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(à Ériphile.)

Je ne vous presse point, madame, de nous suivre ;
 En de plus chères mains ma retraite vous livre.

¹ Ces vers n'ont point, comme le croient Louis Racine et Geoffroy, un sens ironique. Le cœur d'une mère s'y laisse voir tout entier dans les nuances délicates du regret, de la fierté et du dépit. Clytemnestre s'associe d'abord à la douleur de sa fille, pour l'associer à son tour aux sentiments d'orgueil qui peuvent la consoler. Ce sont les secrets de l'amour maternel ; mais il fallait être Racine pour les deviner.

De vos desseins secrets on est trop éclairci ;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici¹.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !
Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas !
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas !

ÉRIPHILE.

Madame , à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez , si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux ;
Madame , à mon malheur m'abandonnez-vous ?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène ;
Me verra-t-on sans vous partir avec la reine ?

ÉRIPHILE.

Je voulais voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous , madame , à le faire avertir ?

ÉRIPHILE.

D'Argos , dans un moment , vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais , madame , je vois que c'est trop vous presser ;

¹ Ce mot est terrible pour Iphigénie , qui vient de confier à Ériphile ses inquiétudes sur le peu d'empressement d'Achille. Cette scène n'est point dans la pièce grecque ; Racine n'a dû qu'à lui-même les sentiments pleins d'une fierté noble et d'un juste orgueil que fait éclater Clytemnestre : aussi ce personnage est-il bien autrement caractérisé chez Racine que chez Euripide. (L. B.)

Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser :
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.

Moi? vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi, j'aimerais, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide¹;
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme²;
Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avais écarté.
Vous l'aimez. Que faisais-je? Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale?
Crédule, je l'aimais : mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettait l'appui.

¹ C'est le seul emportement que le poète ait donné à la douce et timide Iphigénie. Cette jeune princesse va bientôt apprendre l'arrêt de sa mort avec plus de tranquillité qu'elle n'en fait paraître en recevant la nouvelle de l'infidélité de son amant. (G.) — Cela est dans la nature d'une passion violente; et cette passion est un moyen d'accroître l'intérêt, et de faire ressortir la résignation d'Iphigénie.

² Quelle profondeur de vérité dans ces vers, sans parler de tous les autres mérites! Quelle connaissance du cœur humain, et surtout de cette étrange passion de l'amour! Et quelle alternative encore de douleur et de joie dans l'âme d'Ériphile, qui tout à l'heure a tant souffert à nos yeux, quand Iphigénie parlait de tous ses droits sur Achille! (L.)

Voilà donc le triomphe où j'étais amenée !
 Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
 Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,
 Et la perte d'un cœur que vous me ravissez ;
 Mais que, sans m'avertir du piège qu'on me dresse,
 Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
 L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
 Perfide, cet affront se peut-il pardonner ?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
 Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre :
 Et les dieux, contre moi dès longtemps indignés,
 A mon oreille encor les avaient épargnés¹.
 Mais il faut des amants excuser l'injustice.
 Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?
 Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
 Achille préférât une fille sans nom,
 Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
 C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre² ?

¹ Les grammairiens s'accordent à condamner cet *encor*, mis pour *jusqu'ici* ; tous conviennent qu'*encore* ne signifie *jusqu'ici* que lorsque la phrase est négative. Sans contester cette règle, il est facile de justifier Racine, puisque ce vers, sous l'apparence d'une phrase affirmative, cache une négation : en effet, *épargner* a ici une force négative ; *les avaient encore épargnés à mon oreille* signifie *ne les avaient pas encore fait entendre à mon oreille*. (G.)

² Cette phrase est très-extraordinaire, et je ne sais si l'on trouverait ailleurs une pareille construction. « Qui n'a rien pu comprendre de son « destin, si ce n'est que, etc. » Voilà la phrase régulière. Essayez de construire celle de Racine, vous verrez que le *qui* ne se rapporte à rien, et n'amène aucun verbe à sa suite. Ce n'est là ni une licence ni un gallicisme : c'est tout simplement un barbarisme de phrase. Il n'y a pas moyen d'admettre une construction où le nominatif ne gouverne rien. Pour cette fois, c'est oser trop, et d'autant qu'il n'en résulte aucune beauté. Otez le *qui*, et lisez : « Ce qu'elle a pu comprendre de tout son « destin, c'est qu'elle sort d'un sang qu'Achille brûle de répandre. » Il

; IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
 Je n'avais pas encor senti tout mon malheur :
 Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,
 Que pour mieux relever votre injuste victoire.
 Toutefois vos transports sont trop précipités :
 Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
 Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
 Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même
 Mes larmes par avance avaient su le toucher ;
 J'ai surpris ses soupirs qu'il me voulait cacher.
 Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse ¹,
 J'osais me plaindre à lui de son peu de tendresse !

n'y a pas un mot à dire : cela est clair comme le jour. Mais que fait là ce qui ? que devient-il ? Il reste tout seul. Encore une fois, cette construction n'est même d'aucune langue. Il n'y en a point d'autre exemple dans Racine ; mais celui-là est bien singulier. Au reste, c'est la seule fois que Racine a osé trop, lui qui ose si souvent et si heureusement. (L.)

¹ Tout sert à justifier l'erreur d'Iphigénie, le triste accueil que lui fait Agamemnon, et le triomphe insultant d'Ériphile, qu'elle doit regarder comme sa rivale, et le bruit répandu et confirmé par Clytemnestre même, qu'Achille ne songe plus à l'épouser. Ainsi les fausses alarmes précèdent naturellement le véritable danger dont elle va tout à l'heure être instruite, et empêchent que, même à la veille d'un mariage qui semble promettre le bonheur, les amours d'Iphigénie et d'Achille aient rien qui ressemble à l'épithalame ou à l'épigramme. Il n'y a pas un moment de langueur dans cette marche : le trouble et le péril y sont toujours, et, de plus, tout ce qui s'est passé motive la brusque sortie d'Iphigénie, qui ne répond que par deux mots aux empresses d'Achille. Le rôle d'Ériphile, qu'on a blâmé fort mal à propos, ce me semble, sert encore à tout ce trouble intéressant. Il n'y a jamais eu d'épisode mieux entendu. (L.)

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, madame, et c'est vous que je vois!
 Je soupçonnais d'erreur tout le camp à la fois.
 Vous en Aulide! vous! Hé! qu'y venez-vous faire!¹
 D'où vient qu'Agamemnon m'assurait le contraire?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous : vos vœux seront contents.
 Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

SCÈNE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe?
 Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
 Madame, je ne sais si sans vous irriter
 Achille devant vous pourra se présenter;
 Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,
 Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
 Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
 Vous savez...

¹ Il semble que cette question froide et incivile ne soit placée là que pour amener la réponse très-sèche d'Iphigénie. Si Achille eût débuté d'une manière plus tendre, Iphigénie n'aurait pu ni faire éclater son dépit, ni s'éloigner si brusquement. L'explication aurait eu lieu sur-le-champ, et l'auteur avait besoin de la reculer jusqu'au troisième acte. Quelque parfait que soit Racine, encore faut-il bien qu'on s'aperçoive qu'il est homme : on découvre quelques taches dans ses chefs-d'œuvre, mais ce sont de ces taches qu'Horace veut qu'on excuse, comme échappées à la négligence et à la faiblesse humaine. (G.)

ÉRIPHILE.

Quoi, seigneur, ne le savez-vous pas,
Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE.

Quoi! lorsque Agamemnon écrivait à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi! vous qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurais devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattaient mon amour, et semblaient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourrait être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée¹?
Entrons : c'est un secret qu'il leur faut arracher

¹ Ce vers a quelque chose de familier. Cependant, il fait trembler dans la bouche d'Achille, et l'annonce tel qu'il va se montrer bientôt, c'est-à-dire celui de tous les hommes le moins fait pour supporter une injure. (L.)

SCÈNE VIII.

ERIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
 Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures!
 Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures¹?
 Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
 Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
 J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
 On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;
 Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
 Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
 Je saurai profiter de cette intelligence
 Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance².

¹ Racine a trouvé moyen d'employer très-heureusement le mot *injures* dans le sens d'*insectives*, quoique dans cette acception *injure* en poésie ne soit pas noble. Cette expression, qui s'emploie très-bien lorsqu'elle signifie injure faite ou reçue, devient basse et triviale lorsqu'elle signifie paroles injurieuses. Il faut beaucoup d'art pour l'employer en ce sens. On en trouve encore un autre exemple dans la tragédie d'*Andromaque*. (L. B.)

² Le sens et la construction exigeraient en prose que l'on répétait la négation. On ne peut pardonner cette licence à la poésie que parce que le sens est si clair qu'il n'y a pas lieu à se méprendre. Mais la licence est forte, et il ne faudrait pas l'imiter. Je ne sais même si Racine l'a risquée deux fois. (L.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laisait bientôt Achille et le camp loin de nous :
Ma fille dans Argos courait pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de serments dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter!
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connaître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troublaient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez : je consens qu'on le croie.
Je reconnais l'erreur qui nous avait séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;
Je l'attends¹. Mais, avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.

¹ *Je l'attends* a quelque chose de cruel dans la bouche d'Agamemnon. On l'*attend* serait plus générique, et formerait un sens moins dur et moins révoltant. (L. B.)

Vous voyez dans quels lieux vous l'avez amenée :
 Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
 Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
 Un autel hérissé de dards, de javelots,
 Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ;
 Et les Grecs y verraient l'épouse de leur roi
 Dans un état indigne et de vous et de moi.
 M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
 A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie¹.

CLYTEMNESTRE.

Qui? moi! que, remettant ma fille en d'autres bras²,

¹ Le fond de cette scène est emprunté d'Euripide, c'est-à-dire seulement l'idée d'écarter Clytemnestre; Racine s'est bien gardé d'emprunter les moyens employés par le poète grec. Il en a trouvé un qui est excellent, qui est pris dans les mœurs antiques, très-sévères, comme on sait, sur tout ce qui concernait la décence et la dignité du sexe : et quels détails ce moyen lui a fournis! quels vers! quelle sublime poésie!

Un autel hérissé de dards, de javelots,
 Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille, etc.

Pompe digne d'Achille est admirable, et ici Racine est au-dessus d'Euripide par le génie autant que par l'art. (L.)

² Voici le passage d'Euripide :

AGAMEMNON. — Savez-vous maintenant ce que j'attends de vous? Êtes-vous disposée à m'obéir?

CLYTEMNESTRE. — Pouvez-vous douter de mon obéissance? N'y suis-je pas accoutumée?

AGAMEMNON. — Dans ce lieu où se trouve l'époux, nous ferons...

CLYTEMNESTRE, l'interrompant. — Que ferez-vous? Quoi! prétendriez-vous sans moi remplir un office qui n'appartient qu'à une mère?

AGAMEMNON. — Nous célébrerons le mariage à la face de tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE. — Et pendant cette cérémonie, où serai-je donc, moi?

AGAMEMNON. — Retournez à Argos : votre famille réclame votre présence et vos soins.

CLYTEMNESTRE. — Comment! que j'abandonne ma fille! Eh! qui portera le flambeau de l'hymen?

AGAMEMNON. — C'est moi qui présenterai la torche sacrée.

CLYTEMNESTRE. — L'usage ne le permet pas; et vous jugez vous-même ces fonctions peu convenables à un homme.

Ce que j'ai commencé je ne l'achève pas !
 Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
 Je refuse à l'autel de lui servir de guide ?
 Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
 Et qui présentera ma fille à son époux ?
 Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée :
 Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis ;
 Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
 Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière ;
 Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère ¹.
 Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
 Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
 Daignez à mon amour accorder cette grâce.
 J'ai mes raisons.

AGAMEMNON. — Mais est-il plus convenable à une femme de se mêler
 parmi les soldats, de paraître au milieu d'une armée ?

CLYTEMNESTRE. — Il est beau pour une mère d'accompagner sa fille
 aux autels de l'hymen.

AGAMEMNON. — Oui, mais il n'est pas beau que ses autres filles restent
 seules.

CLYTEMNESTRE. — Mes filles sont soigneusement gardées dans des ap-
 partements inaccessibles à tous les hommes.

AGAMEMNON. — Obéissez.

CLYTEMNESTRE. — Non : j'en jure par la déesse qui règne dans Argos !
 Les affaires du dehors vous regardent ; les soins intérieurs, ceux surtout
 que réclame une épouse nouvelle, appartiennent à une mère.

(Acte III, sc. III.) (G.)

¹ Clytemnestre, qui parle ainsi, est la même femme qui dit au second
 acte qu'il ne faut voir dans Achille que le dernier des hommes. C'est
 là connaître le cœur humain, et peindre les passions avec vérité. (G.)

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avais plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez¹.

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE.

D'où vient que d'un soin si cruel²
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître ?
Me croit-il à sa suite indigne de paraître ?

¹ Dans le poète grec, Clytemnestre résiste aux ordres d'Agamemnon. Quelques critiques ont dit que cette résistance produisait plus d'effet que la soumission très-bien motivée que lui donne Racine. Comment n'ont-ils pas vu que c'est un inconvénient très-grave que de compromettre à ce point l'autorité d'Agamemnon comme époux et comme roi, et que cela vise de très-près au comique dans la plus tragique des situations ? Combien, au contraire, toutes les bienséances sont ménagées quand Agamemnon, après avoir compté sur la *complaisance* de Clytemnestre pour son mari, s'explique enfin en maître, et, après avoir dit :

Je le veux, et je vous le commande.

Obéissez,

se retire sans attendre de réplique, et comme ne doutant pas d'être obéi ; quand Clytemnestre elle-même, ne sachant à quoi attribuer cet ordre imprévu, se console par cette pensée si touchante et si maternelle :

Ma fille, ton bonheur me console de tout ! (L.)

² *D'un soin*, au lieu de *par un soin*, est une licence que les entraves de notre versification font pardonner aux poètes.

Ou, de l'empire encor timide possesseur,
 N'oserait-il d'Hélène ici montrer la sœur?
 Et pourquoi me cacher? et par quelle injustice
 Faut-il que sur mon front sa honte rejailisse?
 Mais n'importe; il le veut, et mon cœur s'y résout.
 Ma fille, ton bonheur me console de tout¹!
 Le ciel te donne Achille; et ma joie est extrême
 De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, madame, à mon empressement;
 Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
 Il en croit mes transports; et, sans presque m'entendre²,
 Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre³.
 Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
 Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
 Les dieux vont s'apaiser : du moins Calchas publie
 Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;
 Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,

¹ Il y a de l'adresse à couvrir cette petite mortification, qui se perd, pour ainsi dire, dans les jouissances de l'amour maternel. L'observation de toutes ces bienséances est un des avantages du théâtre français sur celui de toutes les autres nations. (L.)

² Ces vers sont pleins d'adresse; ils vont au-devant du reproche qu'on pouvait faire à Racine d'avoir laissé trop peu de temps à l'entrevue d'Agamemnon et d'Achille : Clytemnestre n'a eu que le temps de dire douze vers, et l'explication est finie, tout est arrangé et conclu. Mais on conçoit aisément qu'Agamemnon devait être trop confus et trop embarrassé pour soutenir un long entretien avec Achille. (G.)

³ Cette fausseté d'Agamemnon, qui partout ailleurs serait odieuse, n'est ici que la preuve du malheur de sa situation, qui le réduit à cet excès de faiblesse. (G.)

N'attendent que le sang que sa main va verser.
 Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
 Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
 Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
 Dût encore des vents retarder le retour,
 Que je quitte à regret la rive fortunée
 Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée!
 Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
 D'aller du sang troyen sceller notre union,
 Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
 Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie!

SCÈNE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
 ÉRIPHILE, ÆGINE, DORIS.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous ;
 Votre père à l'autel vous destine un époux :
 Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore ;
 La reine permettra que j'ose demander
 Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
 Je viens vous présenter une jeune princesse :
 Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
 De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
 Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
 Moi-même (où m'emportait une aveugle colère!)
 J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
 Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours¹,

¹ Le poète n'a pas manqué un seul trait pour rendre Iphigénie intéressante. Lorsqu'on présume qu'Iphigénie n'est occupée que de son bon-

Réparer promptement mes injustes discours !
 Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
 Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage :
 Elle est votre captive ; et ses fers, que je plains,
 Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
 Commencez donc par là cette heureuse journée.
 Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
 Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
 Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
 A des embrasements ne borne point sa gloire,
 Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire¹,
 Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
 Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
 La guerre dans Lesbos me fit votre captive ;
 Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
 Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux².

ACHILLE.

Vous, madame?

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur ; et, sans compter le reste,
 Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
 Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
 De la félicité de mes persécuteurs ?

heur, son premier soin est de réparer l'injure qu'elle croit avoir faite à Ériphile. (L. B.)

¹ *Attendrir sa victoire*, expression neuve et poétique, pour dire *se laisser attendrir dans sa victoire*. Tout le monde, dit La Harpe, entend ce que c'est qu'*attendrir la victoire*, qui est par elle-même, comme dit Cicéron, insolente et cruelle.

² Plusieurs grammairiens ont condamné la suppression de la préposition *de* devant l'infinitif *joindre*. Il paraît cependant que la poésie admet cette licence. Boileau en offre un exemple dans sa satire X, et Voltaire dans la scène VIII de l'acte IV de *Brutus*.

J'entends de toutes parts menacer ma patrie ;
 Je vois marcher contre elle une armée en furie ;
 Je vois déjà l'hymen , pour mieux me déchirer ,
 Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer .
 Souffrez que , loin du camp et loin de votre vue ,
 Toujours infortunée et toujours inconnue ,
 J'aïlle cacher un sort si digne de pitié ,
 Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié¹ .

ACHILLE.

C'est trop , belle princesse : il ne faut que nous suivre .
 Venez , qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;
 Et que le doux moment de ma félicité
 Soit le moment heureux de votre liberté .

SCÈNE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
 ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame , tout est prêt pour la cérémonie .
 Le roi près de l'autel attend Iphigénie ;
 Je viens la demander : ou plutôt contre lui ,
 Seigneur , je viens pour elle implorer votre appui² .

¹ « Je vous tais la moitié de mes malheurs » serait de la prose. *Mes pleurs vous en taisent la moitié*, voilà la poésie. Ce ne sont pas là les figures qui font le sublime ; ce sont celles qui font l'élégance continue du style , et l'élèvent au-dessus de la simple pureté. Personne n'en a un aussi grand nombre que Racine. (L.)

² Quelle scène ! quel coup de théâtre ! La fille et la mère sont au comble de leurs vœux , Achille se félicite avec elles de son bonheur ; et d'un seul mot Arcas détruit leur illusion. Observez que la révélation du secret d'Agamemnon fait bien plus d'effet dans Racine que chez le poète grec. En effet , chez le dernier , l'esclave ne le révèle que devant Achille et la reine ; ici , c'est devant Achille , devant Clytemnestre , devant Iphigénie , et devant Ériphile : d'un seul mot , Racine a mis en mouve-

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS, à Achille.

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre¹.

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret :
 Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.
 Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête ;
 Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
 Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
 Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craignons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ment la tendresse de la mère, l'amour de la fille, le caractère bouillant de l'amant, et la jalousie de la rivale. (L. B.) — Voltaire, dans son admiration pour cette belle scène, dit : « Je sais que l'idée de cette situation est dans Euripide, mais elle y est comme le marbre dans la carrière, et c'est Racine qui a construit le palais. »

¹ Quelques éditeurs ont ainsi corrigé ce vers,

Je ne vois plus que vous qui la puissiez défendre :

mais toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur donnent le vers tel qu'il est ici ; et nous devons préférer les fautes de Racine aux plus heureuses corrections : il n'en est pas moins vrai que la grammaire exige *qui la puissiez*.

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier¹.

¹ Quel changement dans la situation des personnages ! Quel tableau présentent au spectateur la douleur et l'indignation de Clytemnestre, la douleur et la consternation d'Iphigénie, la surprise et la fureur d'Achille, la joie cruelle et les espérances d'Eriphile ! Et c'est un vers très-ordinaire qui produit toutes ces beautés ! Voilà le grand art de la tragédie, le grand secret de plaire et de toucher. Le mouvement n'est pas, à beaucoup près, si vif et si théâtral dans Euripide.

L'ESCLAVE. — O descendant d'Éaque, arrêtez ! O fils de Thétis, et vous, fille de Lédà, écoutez-moi !

ACHILLE. — Qui m'appelle ? D'où viennent ces cris ? Que signifient ce trouble et ce désordre ?

L'ESCLAVE. — C'est un esclave qui vous implore : oubliez la condition où la fortune m'a réduit, pour vous souvenir que je suis homme.

ACHILLE. — Que cherches-tu ? ton maître ? Ce n'est pas moi. Je n'ai rien de commun avec Agamemnon.

L'ESCLAVE. — Je suis un esclave de la famille d'Agamemnon. Tyndare m'a donné à Clytemnestre.

ACHILLE. — Parle, et dis-nous pourquoi tu nous arrêtes ici.

L'ESCLAVE. — Êtes-vous seul devant cette tente ?

CLYTEMNESTRE. — Oui, nous sommes seuls ; sors, approche ; tu peux t'expliquer avec confiance.

L'ESCLAVE. — O fortune, ô providence, aide-moi à sauver d'innocentes victimes !

ACHILLE. — Cette emphase promet un long discours.

CLYTEMNESTRE. — Par la fidélité que tu me dois, esclave, hâte-toi de m'instruire.

L'ESCLAVE. — Vous connaissez mon dévouement pour vous et pour vos enfants ?

CLYTEMNESTRE. — Oui, je sais que tu es un ancien serviteur de ma maison.

L'ESCLAVE. — Agamemnon m'a reçu comme faisant partie de votre dot.

CLYTEMNESTRE. — Tu es venu avec nous à Argos, et tu as toujours été attaché à ma personne.

L'ESCLAVE. — Cela est vrai ; et j'ai toujours montré plus de zèle pour vos intérêts que pour ceux de votre époux.

CLYTEMNESTRE. — Révèle-nous donc maintenant ce grand secret.

L'ESCLAVE. — Agamemnon s'apprête à égorger votre fille de sa propre main.

Lui!

ACHILLE.

Sa fille!

CLYTEMNESTRE.

Mon père!

IPHIGÉNIE.

ÉRIPHILE.

O ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS.

Ah! seigneur! plutôt au ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande;
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Paris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneraient un meurtre abominable?

IPHIGÉNIE.

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée!

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée :
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

CLYTEMNESTRE. — O ciel! Quel affreux discours! Vieillard, as-tu perdu la raison?

L'ESCLAVE. — Non : votre époux va plonger le glaive dans le sein de la malheureuse Iphigénie. (Acte IV, sc. III.) (G.)

ACHILLE, la relevant.

Ah, madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune¹ ;
 Ce triste abaissement convient à ma fortune :
 Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
 Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
 C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée ;
 Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
 C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
 Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
 Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
 Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
 Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
 Son père, son époux, son asile, ses dieux.

¹ La fière Clytemnestre tombant aux pieds d'Achille, pour lui demander la vie de sa fille, offre une situation bien touchante, que Racine doit à Euripide. Dans l'un et dans l'autre poète le discours est digne de la situation ; mais le poète grec n'a rien qui approche de cette élégante, de cette énergique précision. Voici le passage :

CLYTEMNESTRE. — Je ne rougirai point de tomber à vos genoux. Mortelle, je puis m'abaisser devant le fils d'une déesse. Qu'ai-je à faire d'une gloire importune ? Est-il pour moi quelque chose de plus cher au monde que le salut de ma fille ? Fils de Thétis, secourez une mère au désespoir ; secourez une fille qui a porté le nom de votre épouse, bien en vain, il est vrai. Cependant c'est pour vous que je l'ai couronnée, c'est à vous que je l'amenais ; et maintenant je la conduis à la mort ! Ne sera-ce pas pour vous une honte de l'avoir abandonnée ? Si ma malheureuse fille n'a pas eu le bonheur d'être unie avec vous, on vous a du moins appelé son époux. Par cette main que je baigne de mes larmes, par votre illustre mère, je vous en conjure, ayez pitié de nous. C'est votre nom qui nous a perdues : c'est un devoir pour vous de nous défendre. Je n'ai plus d'autres autels que vos genoux ; je suis ici sans amis ; vous entendez les projets barbares et sanguinaires d'Agamemnon ; vous voyez une femme au milieu d'un camp séditieux, toujours ardent pour le crime. Notre sort est entre vos mains ; osez nous protéger, et nous sommes sauvées.

(ACTE IV, SC. III.) (G.)

Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
 Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
 Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
 A mon perfide époux je cours me présenter :
 Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,
 Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
 Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
 Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE¹.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
 Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille?
 Une mère pour vous croit devoir me prier!
 Une reine à mes pieds se vient humilier!
 Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
 Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes!
 Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi²?

¹ Suivant nos mœurs, la bienséance ne défend pas à une princesse de s'entretenir seule avec un homme; mais il n'en était pas ainsi chez les anciens, et c'est par l'ignorance de leurs usages que nous ne sommes point choqués de voir Achille seul avec Iphigénie. Dans Euripide, sitôt qu'il voit Clytemnestre, il s'écrie : « O lois de la pudeur ! » et veut se retirer. (L. R.)

² Euripide donne les mêmes sentiments à Achille : « O femme si indignement traitée par ce que vous avez de plus cher, comptez sur les secours d'un jeune guerrier vivement touché de vos malheurs ! Votre fille ne sera point immolée par son père, puisqu'elle a été appelée mon épouse. Je ne souffrirai point que votre époux me prenne pour l'instrument de sa perfidie ; sa main aurait levé le fer sur la victime, mais ce serait mon nom qui l'aurait immolée. Agamemnon serait coupable ; mais serais-je innocent, si je lui avais fourni le prétexte et les moyens du crime ? Quoi ! cette vierge douce et modeste, après avoir éprouvé ce que l'humiliation et la douleur ont de plus insupportable et de plus cruel, serait arrachée à la vie pour avoir espéré des'unir à moi ! Ah ! je serais le plus lâche des Grecs .

Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
 L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
 Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
 C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
 Et punir à la fois le cruel stratagème
 Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE.

Ah ! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi, madame ! un barbare osera m'insulter ?
 Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
 Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
 Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;
 Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
 Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
 Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
 Content et glorieux du nom de votre époux,
 Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous¹ :
 Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
 C'est peu de violer l'amitié, la nature ;
 C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
 Me montrer votre cœur fumant sur un autel :

je serais le dernier des hommes, en un mot un Ménélas, et non pas le
 fils de Pélée, si je souffrais que mon nom servit à commettre un meurtre.
 Non, j'en jure par le père de celle qui m'a donné le jour, par Nérée,
 nourri au sein des flots, Agamemnon ne touchera pas votre fille : sa
 main ne se portera pas même à l'extrémité de son voile. »

(ACTE IV, sc. III.) (G.)

¹ Ce vers est peut-être celui de la pièce où Racine s'est le plus écarté
 des mœurs antiques. Ce n'est plus ici l'Achille d'Homère, c'est un cour-
 tisan de la cour de Louis XIV. Jamais, chez les Grecs, un guerrier ne
 parle de l'honneur d'appartenir à une femme ; jamais un amant ne dit
 qu'il *serait* à son épouse. C'est une faute sans doute ; mais aussi par
 combien de beautés elle est rachetée ! et dans le reste de la scène on re-
 connaît assez Achille à son orgueil et à ses emportements.

D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau!
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoi donc! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous aurait trompée?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osait abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver :
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père? Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore.
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense;
Et, loin d'oser ici, par un prompt changement,

Approuver la fureur de votre emportement,
 Loin que par mes discours je l'attise moi-même ,
 Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime
 Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
 Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
 Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare,
 Il ne gémissé pas du coup qu'on me prépare ?
 Quel père de son sang se plaint à se priver ?
 Pourquoi me perdrait-il s'il pouvoit me sauver ?
 J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
 Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
 Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
 Doit-il de votre haine être encore accablé ?

ACHILLE.

Quoi , madame ! parmi tant de sujets de crainte ,
 Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte !
 Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)
 Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
 Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
 Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?
 On me ferme la bouche ? on l'excuse ? on le plaint ?
 C'est pour lui quel'on tremble, et c'est moi que l'on craint ?
 Triste effet de mes soins ! est-ce donc là , madame ,
 Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme ?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
 Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
 Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
 J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante :
 Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
 A quel excès tantôt allait mon désespoir,
 Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
 M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !
 Qui sait même , qui sait si le ciel, irrité,

A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas ! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle !

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez !

SCÈNE VII.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez¹.
Agamemnon m'évite ; et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage :
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame, et je vais lui parler².

IPHIGÉNIE.

Ah, madame !... Ah, seigneur ! où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

¹ Voyez comme le poète fait avancer le péril à chaque scène. Clytemnestre espérait fléchir ou intimider Agamemnon ; il a refusé de la voir : des gardes l'ont repoussée. Et comme toute cette scène qui termine l'acte est animée et menaçante ! Ni cette marche ni cette scène ne sont d'Euripide. (L.)

² Dans la situation où l'on est, c'est Achille qui dit d'Agamemnon : *Il me verra !* C'est là de la terreur ; et combien celle que va témoigner Iphigénie ajoute à celle du spectateur ! (L.)

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein , ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux ,

Madame , retenez un amant furieux :
 De ce triste entretien détournons les approches.
 Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.
 Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
 Et mon père est jaloux de son autorité.
 On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
 Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
 Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
 Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
 Il entendra gémir une mère oppressée ;
 Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
 De prévenir les pleurs que vous verseriez tous ,
 D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous ?

ACHILLE.

Enfin vous le voulez : il faut donc vous complaire.
 Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire¹ :

¹ ACHILLE. — Il faut d'abord essayer d'attendrir le père d'Iphigénie, et de le ramener à de meilleurs sentiments.

CLYTEMNESTRE. — Lui ! C'est un lâche : il craint trop l'armée.

ACHILLE. — Mais on peut lui opposer des raisons qui détruisent les siennes, et le fassent changer d'avis.

CLYTEMNESTRE. — Je n'ai qu'une espérance bien faible : dites-moi cependant ce qu'il faut faire ?

ACHILLE. — Jetez-vous à ses pieds, mettez tout en œuvre pour l'é-mouvoir : réveillez la tendresse paternelle. S'il reste inflexible, alors venez à moi ; mais s'il se rend à vos prières, s'il se laisse toucher par votre douleur, mon secours vous est inutile, et vous êtes sauvées. Je retrouve un ami dans Agamemnon ; et l'armée n'a point à me reprocher d'avoir employé la violence où la persuasion suffisait. Il sera doux pour vous et pour vos amis de n'avoir pas eu besoin d'un autre défenseur que vous-mêmes.

CLYTEMNESTRE. — Que de sagesse dans vos conseils ! c'est mon devoir

Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
 Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
 Je perds trop de moments en des discours frivoles¹ ;
 Il faut des actions, et non pas des paroles.

(à Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer :
 Dans votre appartement allez vous reposer.
 Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
 Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
 Les dieux auront en vain ordonné son trépas :
 Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas².

de les suivre ; mais si Agamemnon reste inflexible, où pourrai-je vous trouver ? malheureuse, où me faudra-t-il chercher votre main secourable ? (ACTE IV, sc. III.) (G.)

¹ Ce vers condamne l'Achille d'Euripide, qui perd un temps très-long à assurer Clytemnestre qu'il sera son dieu tutélaire, que sa fille ne mourra point, et que son honneur l'oblige à la défendre. (L. R.)

² Je ne sais pas si Euripide, qui a excellé dans le pathétique, était de force à peindre un pareil personnage : ce qui est certain, c'est qu'il a laissé cette gloire à Homère et à Racine ; c'est que celui qui dit, « Allez vous jeter aux pieds d'Agamemnon, et, si vous n'obtenez rien, venez me retrouver, » et qui finira par dire à Iphigénie, résolue de mourir, « Si vous changez de résolution, je serai auprès de l'autel pour vous défendre, » joue un rôle qui n'est ni théâtral ni poétique ; mais que celui qui dit à Clytemnestre,

Votre fille vivra, je puis vous le prédire.

Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,

Les dieux auront en vain ordonné son trépas, etc.,

est l'Achille de la tragédie et de l'épopée. (L.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, madame ? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche ;
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls ! Espérance inutile !
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille ?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce héros si terrible au reste des humains,
Qui ne connaît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre¹,
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
Suça même le sang des lions et des ours²,

¹ Le pronom *eux*, qui se rapporte à *pleurs*, ne produit pas ici un bon effet. On lit dans le vers suivant, *faire un discours*, pour *faire un récit*, un *rapport* : il faut laisser cette liberté aux poètes. (G.)

² Le poète, selon la remarque de Louis Racine, a su ennoblir des détails qu'il a empruntés à Stace :

• Non ullas ex more dapes habuisse, nec ullis
• Uberibus satiasse famem, sed scissa leonum

Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
 Elle l'a vu pleurer, et changer de visage.
 Et tu la plains, Doris ! Par combien de malheurs
 Ne lui voudrais-je point disputer de tels pleurs !
 Quand je devrais comme elle expirer dans une heure...
 Mais que dis-je, expirer ? ne crois pas qu'elle meure.
 Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli,
 Achille aura pour elle impunément pâli¹ ?
 Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
 Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
 Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment²,
 Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
 Hé quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
 On supprime des dieux la sentence mortelle ;
 Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,
 Le nom de la victime est encore ignoré :

« Viscera, semi-animesque libens traxisse medullas. »

Achill., lib. II.

« On le vit dédaigner les aliments ordinaires, et les mamelles d'une nourrice n'allaitèrent point son enfance ; mais il dévorait les entrailles déchirées des lions, et leur moelle encore toute fumante. »

¹ *Impunément pâli* ! Quelle énergie et quelle originalité d'expression ! Et tout ce rôle d'Ériphile est écrit avec la même force, et rempli de traits semblables. Racine n'a rien écrit de plus parfait dans l'expression des sentiments amers et violents. (L.)

² Nous avons déjà vu, dans *Bajazet*, le mot *croître* employé activement :

Je ne prends point plaisir à croître ma misère.

Nous en trouverons un autre exemple dans *Esther* :

Que ce nouvel honneur va croître son audace !

Voltaire, dans ses remarques sur Corneille, s'exprime ainsi : « *Croître*, « aujourd'hui, n'est plus actif : on dit *accroître* ; mais il me semble qu'il est permis en vers de dire *croître mes tourments, mes ennuis, mes douleurs, mes peines*. » On peut ajouter à cette observation que *croître*, selon l'Académie, peut s'employer dans le sens actif en poésie ; alors il signifie, comme ici, *augmenter*. Nous pensons que l'exemple de Racine et l'autorité de l'Académie doivent faire loi.

Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
 Ne reconnais-tu pas un père qui balance ?
 Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci
 Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici :
 Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
 Les cris, le désespoir de toute une famille,
 Le sang, à ces objets facile à s'ébranler,
 Achille menaçant, tout prêt à l'accabler¹ ?
 Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée :
 Je suis et je serai la seule infortunée.
 Ah ! si je m'en croyais...

DORIS.

Quoi ! Que méditez-vous ?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
 Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe²,
 Je ne coure des dieux divulguer la menace,
 Et publier partout les complots criminels
 Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah ! quel dessein, madame !

¹ *L'accabler* se rapporte à Agamemnon : la grammaire veut qu'il se rapporte au sang. Le pronom est trop éloigné du nom. (G.) — Quant au vers précédent, on ne saurait dire que le sang *s'ébranle*. *Ebranler* n'est pas ici le synonyme d'*émouvoir*, qui était le mot propre. (L.)

² C'est la phrase si commune, *je ne sais qui me tient que je ne fasse telle chose*, phrase elliptique, où l'on sous-entend et empêche que, etc. C'est un gallicisme très-favorable à la rapidité du style. Racine est celui de tous nos poètes qui a fait entrer dans le style noble le plus de ces tournures familières qu'il sait ennoblir pour la poésie, et qui donnent à la sienne tant de vérité. C'est un art très-particulier, et beaucoup plus rare qu'on ne pense, très-essentiel à la poésie dramatique, où l'auteur, forcé de faire parler le personnage en vers, doit pourtant le ramener, le plus qu'il est possible, au langage naturel, sans nuire au langage de convention. Mais combien peu d'écrivains y ont réfléchi ! Combien peu même se doutent de tous ces secrets de l'art ! (L.)

ÉRIPHILE.

Ah! Doris! quelle joie¹!

Que d'encens brûlerait dans le temple de Troie,
Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
Je pouvais contre Achille armer Agamemnon;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournait contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisaient à ma patrie un sacrifice heureux!

DORIS.

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et, pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux².

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie :
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,

¹ Dans cette scène entre Ériphile et sa confidente, ce qui lie au sujet le personnage épisodique, c'est la crainte que cette rivale jalouse ne révèle à l'armée l'oracle de Calchas : elle devient utile à l'action, en augmentant le danger d'Iphigénie. Tout le rôle d'Ériphile est en général véhément, passionné, théâtral; il fait mieux ressortir la douceur, la tendresse délicate d'Iphigénie. (G.)

² Ici la scène reste vide : Ériphile et sa confidente s'en vont d'un côté, Clytemnestre avec la sienne entrent de l'autre : défaut bien remarquable dans une tragédie dont la conduite est si justement admirée; mais Racine a mieux aimé laisser la scène vide que de ne pas préparer l'atroce perfidie d'Ériphile. Il a jugé que ce défaut de liaison entre deux scènes était moins essentiel que le défaut de préparation d'un coup de théâtre si important pour l'intérêt. L'art est donc bien difficile, puisqu'il arrive quelquefois que le poète n'a que le choix des défauts! (G.)

Elle excuse son père, et veut que ma douleur
 Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
 O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
 Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse¹!
 Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
 Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
 Il vient. Sans éclater contre son injustice,
 Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCÈNE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, madame? et d'où vient que ces lieux
 N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux²?
 Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée :
 Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
 A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas?

¹ Observez ce que c'est que d'adapter l'expression à la situation et au personnage. Si ce mot *paresse* n'était pas ici en dénigrement, ou si c'était Agamemnon qui s'en servit, il ne serait pas supportable. Il est ici pour *lenteur*, et vaut beaucoup mieux. (L.)

² C'est une idée très-heureuse dans le plan de Racine, et une idée qui lui appartient, d'avoir tout arrangé de manière qu'Agamemnon soit obligé de venir chercher Iphigénie. C'est ainsi qu'on produit cette suspension qui tient le spectateur en transe. Le spectateur dit comme Clytemnestre :

Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

Et l'effet redouble lorsque après les premiers mots Clytemnestre s'écrie, en voyant entrer sa fille :

Venez, venez, ma fille : on n'attend plus que vous.

Ce n'est pas tout encore d'avoir de belles situations : le sujet les donne quelquefois à l'homme médiocre ; mais l'homme habile sait aussi les préparer et les graduer pour en augmenter l'effet, et le grand poète les remplit comme Racine. (L.)

Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime¹.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? et de quel soin jaloux...

SCENE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous²;

¹ Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre Agamemnon, Clytemnestre et Iphigénie, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur âme, et qui laissent ensuite éclater tous les sentiments qui les déchirent. (VOLT.)

² Cette magnifique scène a essuyé la critique de La Motte: Suivant cet écrivain, ce n'est que dans les délibérations et les conseils que les discours peuvent être continus; partout ailleurs il faut des interruptions fréquentes: « Iphigénie et Clytemnestre disent ici tout ce qu'elles ont à dire sans être interrompues: et il n'est pas naturel qu'au milieu d'in-

Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même¹.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Que trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi² !

IPHIGÉNIE.

Mon père,

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.

« téréts si violents, des personnages se donnent le loisir de se haranguer « réciproquement. Attendre que quelqu'un ait tout dit, pour lui répondre ensuite avec ordre, n'est pas le caractère de la passion. » L'auteur, qui connaissait mieux les passions que La Motte, a voulu peindre dans cette scène un homme qui veut paraître, devant sa femme et sa fille, agir sans passion, et par obéissance aux dieux. Il ne répond rien à sa femme ; ainsi il n'y a point de plaidoyer entre eux : s'il répond à sa fille, ce n'est que pour l'exhorter à l'obéissance et l'encourager. Si dans cette scène les personnages s'interrompaient, ce serait une querelle entre un père, sa fille et sa femme. Il n'y aurait aucune dignité ; et elle est observée lorsqu'un roi donne à son épouse et à sa fille le temps de lui dire tout ce qu'elles ont à lui dire, et les écoute tranquillement. (L. R.)

¹ Ironie amère extrêmement théâtrale, parce qu'elle porte le trouble dans le cœur d'Agamemnon, et lui apprend que ses desseins sont découverts. Ce malheureux roi, surpris comme dans un piège entre sa femme et sa fille, se trouve dans la situation la plus tragique. (G.)

² AGAMEMNON. — Quoi ! vous pleurez, ma fille ! Vos yeux sont tristement baissés vers la terre ! Vous voilez votre visage !

IPHIGÉNIE. — Hélas ! dans l'abîme de maux où je suis plongée, quelles seront mes premières plaintes ? Par où commencer, et comment finir ?

AGAMEMNON. — Que vois-je ? Vous m'offrez toutes les deux le même trouble, la même consternation !

CLYTEMNESTRE. — Mon époux permet-il que je l'interroge ?

AGAMEMNON. — Parlez : je suis disposé à vous répondre.

CLYTEMNESTRE. — Hé bien, on dit que vous allez égorguer votre fille et la mienne. Dois-je le croire ? (ACTE V, sc. III.) (G.)

Ma vie est votre bien, vous voulez le reprendre :
 Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre ;
 D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
 Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
 Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
 Et, respectant le coup par vous-même ordonné¹,
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
 Si pourtant ce respect, si cette obéissance
 Parait digne à vos yeux d'une autre récompense ;
 Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
 J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
 Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
 Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
 Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
 Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père²,

¹ Cette admirable résignation était inconnue des temps qu'on nomme héroïques. L'Iphigénie d'Euripide parle d'une manière bien différente ; elle s'écrie : « Ah ! ne m'arrachez pas la vie que je commence à peine à goûter. C'est le premier des biens... La mort la plus glorieuse ne vaut pas la vie la plus méprisable. » Telle est notre délicatesse, qu'Iphigénie, dans le siècle de Racine, en exprimant de pareils sentiments, eût détruit l'intérêt qu'inspire sa situation. Obligé de se conformer à nos mœurs pour être entendu patiemment, le poète a su embellir la victime d'une résignation vraiment religieuse, qui semble n'être que la soumission aux volontés d'un père : ainsi, pour ne pas blesser les mœurs antiques, il est rentré dans la peinture des sentiments les plus sublimes de la piété filiale. Ce nouveau genre de beautés est dû évidemment à l'influence de notre morale religieuse. On en retrouve l'empreinte dans tous les ouvrages de Racine ; mais cette scène est un des exemples les plus dignes d'être remarqués.

² Cette idée si touchante a pu être inspirée à Racine par le passage suivant de Lucrece :

« Muta metu, terram genibus summissa petebat ;
 « Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,

C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
 Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
 Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
 Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
 Hélas! avec plaisir je me faisais conter
 Tous les noms des pays que vous allez dompter;
 Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
 D'un triomphe si beau je préparais la fête.
 Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
 Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
 Non que la peur du coup dont je suis menacée
 Me fasse rappeler votre bonté passée :
 Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux

« Quod patrio princeps donarat nomine regem. »

(*Lcc.*, lib. I.)

« Soumise et muette d'effroi, de ses genoux elle presse la terre : que lui servit dans ce moment cruel d'avoir, la première, flatté le roi des rois du nom de père? » (Traduction de M. de Pongerville.)

Il y a dans cette scène plusieurs imitations d'Euripide. Mais Racine conserve à Iphigénie l'espèce de naïveté qui sied à une jeune fille, en y joignant toujours la dignité d'une princesse, et tout le sérieux inséparable d'une grande douleur. La naïveté qu'il lui donne d'après Euripide n'est donc pas celle d'Euripide. Il ne lui fait pas redire les propos de son enfance; mais il la fait parler selon son âge, dans des vers tels que ceux-ci :

Hélas! avec plaisir je me faisais conter
 Tous les noms des pays que vous allez dompter.

Voilà le naïf. Il ajoute tout de suite :

Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
 D'un triomphe si beau je préparais la fête.

Voilà le noble; et tout de suite après il rentre dans la situation :

Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
 Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

Voilà le pathétique; et c'est de toutes ces nuances que se composent la vérité de la nature et la convenance de l'art. Cette réunion, qui, dans l'ancienne tragédie, n'a été bien connue que de Sophocle, n'a été perfectionnée que dans la nôtre, et cet art va sans doute beaucoup plus loin que celui d'Euripide. (L.)

Ne fera point rougir un père tel que vous ;
 Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre ,
 J'aurais su renfermer un souvenir si tendre ;
 Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
 Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
 Un roi digne de vous a cru voir la journée
 Qui devait éclairer notre illustre hyménée ;
 Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis ,
 Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
 Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
 Ma mère est devant vous ; et vous voyez ses larmes.
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
 La colère des dieux demande une victime :
 Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
 Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
 Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
 Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
 Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
 Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
 J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
 Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
 Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
 Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;
 Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
 Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
 Ne vous assurez point sur ma faible puissance :
 Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
 Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
 L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?

Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
 Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :
 Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois ;
 Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi ¹.
 Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
 Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
 Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
 Reconnassent mon sang en le voyant couler ².

¹ Voilà parler en père : ce qui n'empêche pas qu'il n'ait parlé aussi en roi. Ce qu'il dit dans le grec est fort bien raisonné, et n'est pas assez senti. Les anciens tragiques ne savent peindre le plus souvent qu'un sentiment à la fois. L'art de réunir et de tempérer l'un par l'autre des sentiments opposés, est proprement des modernes. (L.)

² Dans Euripide, le discours d'Iphigénie est, comme nous l'avons déjà remarqué, beaucoup moins touchant. Nous le donnons ici avec la réponse d'Agamemnon :

IPHIGÉNIE. — Mon père, si j'avais la douce mélodie d'Orphée ; si, comme lui, je pouvais par mes accents émouvoir les rochers, et attendrir à mon gré les êtres les plus durs, je ferais sur votre cœur l'essai d'un charme si puissant ; mais toute mon éloquence est dans mes larmes, je n'ai que ma douleur pour vous toucher. Suppliante, j'embrasse vos genoux ; vous voyez à vos pieds cette fille qui vous fut chère ; ne m'arrachez pas une vie que je commence à peine à goûter. Il est doux de voir la lumière du jour : ne me précipitez pas, avant le temps, dans l'éternelle nuit. C'est moi qui, la première, vous ai donné le nom de père ; c'est moi que vous avez appelée la première du nom de fille. Assise sur vos genoux, je vous ai souri la première ; vous avez reçu mes innocentes caresses ; vous me les avez rendues. Combien de fois ne m'avez-vous pas dit : « O ma fille ! quand te verrai-je, brillante et fortunée, dans la maison d'un époux illustre et digne de moi ! » Et moi, qui suis maintenant prosternée à vos pieds, alors suspendue à votre cou, je vous répondais : « Quel bonheur pour moi, ô mon père ! de vous recevoir dans ma maison, d'être l'appui et la consolation de votre vieillesse, de payer à vos dernières années les soins que vous avez pris de mon enfance ! » Ces entretiens si doux sont encore présents à ma pensée ; je m'en souviens ; et vous les avez oubliés, et vous voulez ma mort ! Ah ! ne portez pas jusque-là votre cruauté. Je vous en conjure au nom de Pélops, au nom d'Atrée, votre père ; au nom de cette tendre mère, qui, après m'avoir enfantée dans les plus vives douleurs, éprouve en ce moment la plus cruelle de toutes !

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste ;
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :

Je n'ai rien de commun avec Héléne ni Paris. D'où est venu cet étranger qui m'apportait la mort? Tournez vers moi les yeux ; accordez-moi un regard, un baiser ; et, s'il me faut mourir, si mes prières, si mes larmes ne vous peuvent émouvoir, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre tendresse ! O mon frère, à ton âge tu n'es encore pour tes amis qu'un bien faible défenseur ! Prête-moi cependant le secours de tes pleurs ; viens avec moi supplier ton père ; demande la vie de ta sœur. Il y a dans l'enfance même un sentiment du malheur. Voyez, ô mon père ! le silence de cet enfant est une prière. Que votre cœur s'attendrisse ; cédez à la pitié. Vos deux enfants vous supplient, ils sont dans vos bras. L'un, encore au berceau, ne vous donne que des espérances ; l'autre, déjà grande, est capable de les remplir. Je ne dis plus qu'un mot, et ce mot dit tout : la vie est pour les mortels le premier des biens ; la nature a horreur du trépas. Il n'y a qu'un insensé qui puisse invoquer la destruction de son être : une vie malheureuse vaut mieux que la plus belle mort.

LE CŒUR. — O malheureuse Héléne ! c'est toi, c'est ton hymen qui arme aujourd'hui les Atrides contre leurs enfants !

AGAMEMNON. — Je sais quand il faut céder à la pitié, et quand il faut lui résister. J'aime mes enfants, et j'aurais perdu la raison si j'étais insensible à la nature ; mais, ô femmes ! s'il en coûte à mon cœur de les sacrifier, il n'est pas moins terrible pour moi de les épargner. Cet affreux sacrifice est nécessaire. Voyez autour de nous cette armée hériassée de fer ; voyez ces rois, ces généraux, qui nous environnent : le sang de ma fille peut seul leur ouvrir les chemins de Troie ; Calchas leur annonce qu'ils n'ont pas d'autre moyen de renverser la ville de Priam. L'armée brûle d'impatience de mettre à la voile ; nos guerriers n'écoutent plus que la passion de la gloire qui les entraîne vers la terre des Barbares. A quelque prix que ce soit, ils veulent leur apprendre à respecter les femmes des Grecs ; et, dans l'excès de leur fureur, ils iront à Argos égorger mes filles ; ils nous massacreront, vous et moi, si je n'accomplis l'oracle de la déesse. Non, ma chère Iphigénie, je ne suis point esclave des intérêts de Ménélas ; ce n'est point sa volonté qui me subjugue, c'est la Grèce qui me fait une loi de vous immoler malgré moi ; et il n'est pas en mon pouvoir de lui désobéir. Notre devoir est d'acheter à nos dépens sa liberté, et de ne pas souffrir que des Barbares souillent impunément le lit des Grecs, et viennent à nos yeux ravir leurs femmes.

Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
 Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
 Que vos soins préparaient avec tant d'artifice!
 Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
 N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
 Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus?
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
 Quel débris parle ici de votre résistance?
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
 Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
 Cruel! que votre amour a voulu la sauver.
 Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
 Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
 Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille¹ :
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
 Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
 Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
 Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,

¹ Voltaire blâme cette idée de Clytemnestre, quoique ce soit une des plus raisonnables de tout son discours; il blâme la férocité de la reine d'Argos, qui, selon lui, demande le sang de sa nièce. Clytemnestre ne demande point la mort d'Hermione: elle dit seulement que, si le crime d'Hélène doit être expié par sa famille, c'est sa fille Hermione qu'il faut prendre pour victime, et non pas sa nièce Iphigénie. (G.)

Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
 Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
 Thésée avait osé l'enlever à son père :
 Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit ¹,
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ;
 Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
 Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
 Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
 L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
 Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
 Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
 De votre propre sang vous courez le payer ;
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.
 Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison

¹ L'épisode de l'enlèvement d'Hélène, dit La Harpe, au milieu d'une tirade si véhémence, est la seule imperfection de ce morceau, partout ailleurs si pathétique. Malgré l'autorité d'un si grand critique, nous ne pouvons adopter cette opinion. Ce récit, qui n'a que six vers, est bien placé, puisque c'est un moyen de sauver Iphigénie, et que l'amour maternel ne peut en oublier aucun. Après avoir accablé le roi des rois des outrages les plus sanglants, Clytemnestre couvre de mépris cette Hélène pour laquelle il veut immoler sa fille. Cette idée semble la calmer un moment, parce qu'elle flatte ses espérances. C'est un repos qui était nécessaire au milieu d'une tirade si longue et si vive, et qui donne encore plus de véhémence aux transports que dans le moment même Clytemnestre va faire éclater. Remarquez que dans ce récit elle passe rapidement de la fureur au raisonnement, et du raisonnement au pathétique. Elle veut effrayer, convaincre, et toucher ; et l'on sent que tout cela doit se présenter à la fois dans le cœur maternel.

Cède à la cruauté de cette trahison.
 Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
 Portera sur ma fille une main criminelle,
 Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
 Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
 Je m'en retournerai seule et désespérée !
 Je verrai les chemins encor tout parfumés
 Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher :
 De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère ¹.
 Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
 Obéissez encor pour la dernière fois ².

¹ Dans Euripide, Clytemnestre menace son mari, par deux fois, du terrible exemple qu'il donne contre lui-même, et lui fait entendre clairement qu'on pourra le traiter comme il a traité sa fille. Racine, qui a profité habilement de tout ce qui était bon à prendre dans son original, mais qui ne doit qu'à lui-même tous les traits les plus sublimes du sentiment maternel exalté par le désespoir, Racine avait trop de jugement pour commettre la même faute qu'Euripide. Quelle maladresse, dans le moment où cette femme est si intéressante comme mère, de faire souvenir le spectateur qu'elle sera un monstre comme épouse ! (L.)

² Les comédiens se donnent la liberté de supprimer ces deux vers : l'actrice qui joue le rôle de Clytemnestre trouve qu'ils refroidissent sa sortie. Je crois qu'une pareille licence ne doit pas être permise. (G.) — Racine le fils a remarqué avec raison que la déclamation de tout ce morceau est l'écueil des plus habiles.

SCÈNE V.

AGAMEMNON.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
 Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre.
 Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
 Je n'avais toutefois à craindre que ses cris!
 Hélas! en m'imposant une loi si sévère,
 Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père¹?

SCÈNE VI.

AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi²,
 Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
 On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
 Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
 Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
 Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.

¹ Vers heureux et touchant, absolument dans la manière et dans le goût particulier à Racine. Il justifie Agamemnon, et met à la place d'un roi barbare, à qui l'ambition fait oublier la nature, un père malheureux et digne de pitié. (G.)

² C'est là cette scène immortelle, l'une des plus imposantes et des plus vigoureuses que l'on connaisse sur aucun théâtre, et l'un des chefs-d'œuvre du genre héroïque; et cet héroïsme est animé de l'esprit de la tragédie, parce que la terreur est ici avec l'admiration: elle y est au point que, sans le nom d'Iphigénie, qui est ici pour Achille ce qu'est pour lui Minerve dans l'*Iliade*, le glaive d'Achille serait tiré contre le diadème du roi des rois. C'est un coup de génie d'avoir su transporter sur notre théâtre cette grande scène de l'*Iliade*, et d'avoir su la placer si heureusement. Racine est le seul des modernes qui nous ait rendu le sublime d'Homère dans le dramatique, et nous retrouverons encore le sublime de l'épopée dans les tableaux du cinquième acte. (L.)

On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
 Je ne l'y conduisais que pour être immolée;
 Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
 Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
 Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que j'en pense¹?
 Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
 Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
 Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
 Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée².

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire,
 Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?
 Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux³,
 Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
 Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente⁴?

¹ Ce premier effort que se fait Achille pour ne pas éclater d'abord devant le père d'Iphigénie, est supérieurement conçu, et ne fait que rendre la terreur plus grande. (L.)

² Ce n'était pas une médiocre difficulté de soutenir la dignité d'Agamemnon devant Achille, qui, d'après la Fable et notre imagination, est pour nous d'une grandeur presque surnaturelle. Racine en est venu à bout. Agamemnon ne dit pas un mot qui soit au-dessous de son rang et de la fierté des Atrides. *J'en instruirai l'armée* est le premier trait de ce mépris froid et calme qu'il devait opposer à la violence d'Achille. Il le confond avec le reste de l'armée. Quel dédain pour Achille! et ce dédain finira par aller jusqu'au dernier outrage, quand Achille l'aura menacé. (L.)

³ VAR. Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux...

⁴ C'est la troisième fois que Racine met au singulier un verbe précédé de plusieurs substantifs. Nous croyons devoir remarquer, à cette

AGAMEMNON.

Mais vous , qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime , et qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je , sans vous , disposer de ma fille ?
Ne suis-je plus son père ? Êtes-vous son époux ?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non , elle n'est plus à vous :

On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments ;
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier ,
Ulysse , Ménélas , et vous tout le premier .

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous , qui , de l'Asie embrassant la conquête ,
Querellez tous les jours le ciel , qui vous arrête ;
Vous , qui , vous offensant de mes justes terreurs ,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs .

occasion, d'après les exemples qu'on trouve dans les meilleurs écrivains, qu'on peut établir pour règle que lorsque le sujet est composé de plusieurs substantifs exprimant des idées partielles qui n'en font qu'une par leur nature, ou qui sont présentées dans la proposition comme n'en faisant qu'une, l'accord se fait avec l'idée simple qui est dans l'esprit, plutôt qu'avec les idées partielles qui sont dans les mots.

Mon cœur pour la sauver vous ouvrirait une voie ;
 Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
 Je vous fermais le champ où vous voulez courir :
 Vous le voulez, partez ; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
 Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
 Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?
 Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours¹ ?
 Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
 Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
 Et d'un père éperdu négligeant les avis,
 Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
 Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
 Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
 Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
 Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
 Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?

¹ Ce morceau est imité d'Homère, qui fait ainsi parler Achille, au premier livre de l'*Iliade* : « Je n'ai point porté la guerre en ces lieux « pour me venger des Troyens ; ils ne sont coupables envers moi d'aucune offense ; jamais ils n'ont enlevé mes génisses, mes chevaux ; mais ils n'ont ravagé les riches moissons qui couvrent les champs fertiles de Phthie. Trop de mers nous séparent, trop de montagnes élèvent entre nous, comme autant de barrières, leurs cimes couvertes de forêts. C'est pour ton intérêt, ô le plus impudent de tous les hommes, « que je t'ai suivi dans cette expédition ; c'est pour l'honneur de ton « frère Ménélas et pour le tien, monarque insolent, que je suis venu « ici combattre les Troyens, qui ne te craignent guère, et que tu l'em- « barrasses fort peu de vaincre. » On remarque dans ce passage des traits précieux de la simplicité des mœurs antiques. La guerre consistait alors à enlever des troupeaux, à faire des dégâts sur les terres de l'ennemi. Achille ne dit point que les Troyens n'ont point fait d'incursion dans ses États, parce qu'ils redoutaient sa valeur : un moderne n'y aurait pas manqué. Il dit tout naturellement que, si les Troyens ne sont pas venus l'attaquer, c'est qu'il y avait trop de montagnes à franchir, trop de mers à traverser. (G.)

Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
 Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
 Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
 Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
 Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
 Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous ?
 Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux¹ ?
 Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
 Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
 Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
 A-t-il droit de venger son amour offensé ?
 Votre fille me plut, je prétendis lui plaire ;
 Elle est de mes serments seule dépositaire :
 Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
 Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
 Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
 Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée :
 Je ne connais Priam, Hélène, ni Paris ;
 Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie².

¹ Achille dit de même, au neuvième livre de l'*Illiade* : « Et pourquoi
 « les Grecs font-ils la guerre aux Troyens ? Pourquoi le fils d'Atrée
 « a-t-il conduit une armée en ces lieux ? N'est-ce pas pour rendre Hélène
 « à son époux ? Eh bien ! les Atrides sont-ils les seuls des mortels qui
 « chérissent leurs femmes ? » Virgile, au neuvième livre de l'*Énéide*,
 fait aussi dire à Turnus, au sujet de Lavinie, qu'Énée lui enlève :

« Nec solos tangit Atridas
 « iste dolor. »

« Les Atrides ne sont pas seuls sensibles à cet outrage. » M. de La Harpe pense avec raison qu'ici Virgile et Racine lui-même sont fort au-dessous d'Homère ; mais il ajoute que c'est la seule fois que Racine ait ce désavantage. (G.)

² Nouvelle imitation d'Homère ; Agamemnon dit dans l'*Illiade* : « Fuis
 « donc, si c'est ton envie. Je ne te presse point de rester ici pour moi :
 « assez d'autres guerriers me resteront fidèles, et rendront les respects

Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
 Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
 Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
 Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
 Trouveront d'Ilion la fatale journée.
 J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
 Combien j'achèterais vos superbes secours.
 De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
 Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
 Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
 Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
 Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
 Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
 Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;
 Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
 D'Iphigénie encor je respecte le père¹.
 Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
 M'aurait osé braver pour la dernière fois.

« dus à ma dignité; Jupiter surtout, Jupiter soutiendra l'honneur du
 « chef suprême qui le représente. De tous les rois qui combattent sous
 « mes auspices, tu es le plus odieux à mes yeux : je te vois toujours
 « ami de la discorde, toujours avide de querelles et de combats. Si tu
 « l'emportes sur les autres en force et en valeur, au lieu d'abuser de ces
 « avantages, rends grâces aux dieux à qui tu les dois. Va, pars avec tes
 « vaisseaux et tes soldats, va régner sur tes Myrmidons; je n'ai pas
 « besoin de tes services, et je brave ton courroux, etc. » (G.)

¹ Dans les *Phéniciennes* d'Euripide, acte II, Étéocle répond à Polynice :
 « Rendez grâce à la foi publique; sans elle j'aurais déjà puni de mort
 « votre arrogante fierté. » Cette pensée paraît empruntée à Homère, qui,
Iliade, livre I, représente Achille portant la main sur son épée, et par-
 tagé entre le sentiment d'une injure et la crainte de manquer de respect
 au chef de tous les Grecs. « Si la Grèce, dit-il, ne t'avait pas confié le
 « commandement de ses armées, tu m'eusses outragé pour la dernière
 « fois. » (L. B.)

Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre.
 J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
 Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
 Voilà par quel chemin vos coups doivent passer¹.

SCÈNE VII.

AGAMEMNON.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
 Ma fille toute seule était plus redoutable.
 Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
 Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
 Ne délibérons plus. Bravons sa violence :
 Ma gloire intéressée emporte la balance.
 Achille menaçant détermine mon cœur :
 Ma pitié semblerait un effet de ma peur.
 Holà! Gardes, à moi!

SCÈNE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.

Seigneur².

¹ Le même sentiment se trouve dans un passage de Sophocle où Teucer s'adresse à Agamemnon, qui voulait refuser les honneurs de la sépulture à Ajax. Racine a traduit ce passage en marge d'un exemplaire de cet auteur qui lui a appartenu, et que l'on conserve à la bibliothèque du Roi. Le voici : « Si vous faites jeter Ajax, faites votre compte qu'il « faudra que vous nous jetiez tous trois avec lui : car j'aime bien mieux « mourir pour lui que pour votre femme ou votre frère; mais prenez « garde qu'en voulant nous outrager, vous ne vous repentiez de votre « entreprise. » (L. B.)

² Il est utile de remarquer combien Racine est fidèle aux convenances, jusque dans les choses les moins importantes. Ici ce n'est plus Arcas,

Que vais-je faire ¹?

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
 Cruel ! à quel combat faut-il te préparer !
 Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
 Une mère m'attend ; une mère intrépide ,
 Qui défendra son sang contre un père homicide :
 Je verrai mes soldats, moins barbares que moi ,
 Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
 Achille nous menace, Achille nous méprise ;
 Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?
 Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
 Gémit-elle du coup dont je veux la frapper ?
 Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?
 Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?
 Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
 Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés ?
 Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
 Ah ! quels dieux me seraient plus cruels que moi-même ?
 Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
 Et ne rougissons plus d'une juste pitié :
 Qu'elle vive. Mais quoi ! peu jaloux de ma gloire ,
 Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
 Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
 Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler...
 De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse !
 Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?

mais un nouveau personnage, qui se présente à Agamemnon. Arcas ne paraît plus devant le roi des rois, du moment où il a trahi le secret qui lui avait été confié.

¹ Ce beau mouvement de la nature agit sur Agamemnon à l'instant même où il vient d'être outragé et menacé, et cela n'est pas non plus dans Euripide. Comment Brumoy a-t-il pu dire qu'Agamemnon était plus roi dans Racine, et plus père dans Euripide ? (L.)

Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui¹ :
 Il l'aime ; elle vivra pour un autre que lui.
 Eurybate , appelez la princesse, la reine :
 Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Grands dieux ! si votre haine
 Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
 Que peuvent devant vous tous les faibles humains !
 Loin de la secourir, mon amitié l'opprime.
 Je le sais ; mais , grands dieux ! une telle victime
 Vaut bien que , confirmant vos rigoureuses lois,
 Vous me la demandiez une seconde fois².

SCÈNE X.

AGAMEMNON, GLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez , madame , allez ; prenez soin de sa vie :
 Je vous rends votre fille , et je vous la confie.

¹ Vers faible, où l'expression n'est pas égale à la pensée. Cette faute vient en partie de ce qu'alors le mot d'ennui avait une valeur qu'il n'a plus, et qu'il ne doit pas avoir. Un sujet de regret, de douleur et de désespoir, voilà ce qu'Agamemnon doit dire, et ce que le mot ennui ne dit pas. (L.)

² Les scènes VII, VIII et IX ne forment qu'une scène, et même un monologue ; car qu'Eurybate entre quand Agamemnon l'appelle, ou sorte quand il le renvoie, c'est toujours à soi-même que parle Agamemnon. Ce monologue est la peinture du plus violent combat entre l'amour paternel et la fierté. (L. R.)

Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas ;
 Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas :
 Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
 Tout dépend du secret et de la diligence :
 Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé ;
 Gardez que ce départ ne leur soit révélé¹.
 Cachez bien votre fille , et que tout le camp croie
 Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
 Fuyez. Puissent les dieux , de mes larmes contents ,
 A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps !
 Gardes, suivez la reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah , seigneur !

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon père !

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
 Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
 Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser.
 Je vais faire suspendre une pompe funeste,
 Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

SCÈNE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi : ce n'est pas là , Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas ?

¹ *Gardez que*, pour *prenez garde que*, est un gallicisme qui répond au *cave* des Latins, et qui est favorable à la précision poétique. (L.) — *Que tout le camp croie*, dans le vers suivant, forme une consonnance désagréable.

ÉRIPHILE.

Ah ! je succombe enfin.

Je reconnais l'effet des tendresses d'Achille.

Je n'emporterai point une rage inutile :

Plus de raisons ; il faut ou la perdre ou périr.

Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir¹.

¹ Ce dernier vers fait trembler pour Iphigénie, et termine de la manière la plus intéressante ce quatrième acte, le meilleur de la pièce, le plus riche en grandes situations, en magnifiques scènes, et en beautés de détail. Les comédiens ont eu quelquefois la témérité de supprimer cette dernière scène, absolument nécessaire pour lier le quatrième acte au cinquième, mais dont malheureusement ils ne sentaient point assez la nécessité. (G.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine : il faut des dieux apaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prêt à tomber :
Considère l'état où la reine est réduite ;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite ;
Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards ;
Nos gardes repoussés, la reine évanouie...
Ah ! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie,
Et, sans attendre ici ses secours impuissants,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, madame ! Quoi donc ? qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE.

Achille, trop ardent, l'a peut-être offensé :
Mais le roi, qui le hait, veut que je le haisse ;
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice :
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits ;
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, madame !

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence! ah, rigueur inouïe!
 Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!
 Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi?
 Dieux! Achille?

SCÈNE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, madame, suivez-moi :
 Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
 D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
 Paraissez; et bientôt, sans attendre mes coups,
 Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
 Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
 De mes Thessaliens vous amènent l'élite :
 Tout le reste, assemblé près de mon étendard¹,
 Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
 A vos persécuteurs opposons cet asile :
 Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille².
 Quoi, madame! est-ce ainsi que vous me secondez?
 Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez!
 Vous fiez-vous encore à de si faibles armes?
 Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes.

¹ Suivant la remarque d'un commentateur, il y a ici une faute de costume. Les Grecs des temps héroïques ne connaissaient pas l'*étendard*.

² Cette scène, pleine d'intérêt et de chaleur, est entièrement de Racine, qui, heureusement pour nous, a conçu son Achille comme Homère; et son rôle finira dans cette scène par un orage de fureur épouvantable, comme celui de Clytemnestre dans la grande scène de l'acte précédent. C'est l'accent que devaient avoir l'amour et la nature combattant contre les dieux, et leur disputant une victime. Mais quelle force de sentiment et de diction ne fallait-il pas pour le saisir! (L.)

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir¹.

ACHILLE.

Vous, mourir? Ah! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?
Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée²
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avait rejetée :
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez; à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles;
Vous-même dégagez la foi de vos oracles;
Signalez ce héros à la Grèce promis;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.

¹ *Au coup pour dans le coup* : il faut accorder aux poètes ces libertés favorables à la précision, et à la rapidité du style. (G.)

² Les scènes d'Achille avec Iphigénie offrent d'un côté les transports de l'enthousiasme et d'une aveugle fureur, de l'autre la vertu héroïque d'une jeune fille de quinze ans; tout son discours est un modèle d'élégance et de sensibilité : notre langue et notre poésie n'ont rien de plus enchanteur dans le pathétique doux et tendre. (G.)

Allez ; et , dans ses murs vides de citoyens ,
 Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens .
 Je meurs dans cet espoir , satisfaite et tranquille .
 Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille ,
 J'espère que du moins un heureux avenir
 A vos faits immortels joindra mon souvenir ;
 Et qu'un jour mon trépas , source de votre gloire ,
 Ouvrira le récit d'une si belle histoire .
 Adieu , prince ; vivez , digne race des dieux .

ACHILLE.

Non , je ne reçois point vos funestes adieux .
 En vain , par ce discours , votre cruelle adresse
 Veut servir votre père , et tromper ma tendresse .
 En vain vous prétendez , obstinée à mourir .
 Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
 Ces moissons de lauriers , ces honneurs , ces conquêtes ,
 Ma main , en vous servant , les trouve toutes prêtes .
 Et qui de ma faveur se voudrait honorer ,
 Si mon hymen prochain ne peut vous assurer¹ ?
 Ma gloire , mon amour , vous ordonnent de vivre :
 Venez , madame ; il faut les en croire , et me suivre .

IPHIGÉNIE.

Qui ? moi ? que , contre un père osant me révolter ,
 Je mérite la mort que j'irais éviter ?
 Où serait le respect ? Et ce devoir suprême...

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même .
 C'est un titre qu'en vain il prétend me voler² :
 Ne fait-il des serments que pour les violer ?

¹ Le mot *assurer* ne signifie *mettre en sûreté* que dans ce sens , *assurer une place , un pays , une province* . Du temps de Racine , son acception était beaucoup plus étendue .

² Racine a jugé sans doute que *voler* était un terme assez noble ,

Vous-même, que retient un devoir si sévère,
 Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?
 Suivez-vous seulement ses ordres absolus
 Quand il cesse de l'être et ne vous connaît plus ?
 Enfin c'est trop tarder, ma princesse ; et ma crainte...

• IPHIGÉNIE.

Quoi, seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte ?
 D'un coupable transport écoutant la chaleur,
 Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?
 Ma gloire vous serait moins chère que ma vie ?
 Ah, seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.
 Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
 C'est déjà trop pour moi que de vous écouter :
 Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;
 Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
 Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
 Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
 Et cherchez une mort qui vous semble si belle :
 Portez à votre père un cœur où j'entrevois
 Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
 Une juste fureur s'empare de mon âme :
 Vous allez à l'autel ; et moi, j'y cours, madame.
 Si de sang et de morts le ciel est affamé,
 Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.
 A mon aveugle amour tout sera légitime :
 Le prêtre deviendra la première victime ;

puisque'il l'a déjà employé au commencement de la pièce, acte I, scène III :

Et, si quelque insolent lui volait sa conquête... (G.)

Mais ce mot a ici une énergie et une insolence qui ne se seraient rencontrées dans aucun autre mot de la langue. C'est Achille qui parle, il insulte celui qui veut lui enlever sa maîtresse ; le mot le plus bas produit l'effet le plus terrible.

Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;
 Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
 Votre père, frappé, tombe et périt lui-même,
 Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
 Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, seigneur ! Ah, cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.
 O toi qui veux ma mort, me voilà seule, frappe ;
 Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
 Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, EURYBATE,
 ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée¹.
 Lâches, vous trahissez votre reine opprimée !

EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous me commandiez² :
 Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
 Mais de nos faibles mains que pouvez-vous attendre ?
 Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre ?
 Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;
 C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé ;
 Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande :
 La piété sévère exige son offrande³.

¹ Le trouble croît à chaque minute, et cependant l'espérance n'est point encore tout à fait perdue. Le spectateur, toujours agité et toujours incertain, attend le dénouement avec impatience. (L. R.)

² VAR. Non, madame, il suffit que vous nous commandiez.

³ La religion est ici personnifiée sous le nom de piété. Sévère, cette épithète a paru trop faible à quelques critiques ; elle est, au contraire,

Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
 Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
 Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
 Voudrait lui-même en vain opposer son courage :
 Que fera-t-il, madame? et qui peut dissiper
 Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
 Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!
 La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
 Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux :
 Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
 Que je souffre jamais... Ah, ma fille ! !

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
 Le malheureux objet d'une si tendre amour!
 Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
 Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
 Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
 N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
 Seule à me retenir vainement obstinée,
 Par des soldats peut-être indignement traînée,

parfaitement mesurée et convenable. Eurybate croit que les dieux eux-mêmes ont parlé par la voix de Calchas. *Son offrande*, c'est l'offrande promise à *la pitié*. (G.)

' La désolation est sur la scène jusqu'au dénoûment, qu'il n'est pas possible de prévoir, et qui, par l'oracle de Calchas et la mort d'Ériphile, est à la fois vraisemblable et satisfaisant. Cette marche, on ne saurait trop le redire, est un modèle de perfection. (L.) — Il semble qu'Iphigénie devrait répondre : *Ah, ma mère!* Pourquoi le poète lui fait-il dire, *madame*, et dans le dernier adieu :

Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
 Madame; et rappelant votre vertu sublime...?

Pour que sa mère et elle s'attendrissent moins, et que, dans ce cruel moment, Clytemnestre oublie qu'elle est mère. (L. R.)

Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
 Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
 Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
 Et quittez pour jamais un malheureux rivage :
 Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
 La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
 Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
 Ne reprochez jamais mon trépas à mon père¹.

CLYTEMNESTRE.

Lui ! par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE.

Il me cédait aux dieux, dont il m'avait reçue.
 Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
 De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds ;
 Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
 Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mère !
 D'un peuple impatient vous entendez la voix.
 Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,

¹ Les détails, les sentiments, les vers, tout répond au mérite de la situation et du plan. Rien n'est plus touchant que ces adieux d'Iphigénie : ce dernier vers est imité du grec : « Ne laissez point votre époux et mon père : » il y a aussi un endroit imité de l'*Hécube* :

Par des soldats peut-être indignement traînée, etc.

Mais il y a encore ici un grand avantage du poète français sur le poète grec : c'est que, dans celui-ci, Clytemnestre, d'abord si furieuse, finit par se montrer résignée ; elle tient des discours et fait des questions qui sont d'une douleur tranquille : chez Racine, au contraire, elle est dans un désespoir dont les accès deviennent plus violents jusqu'à la catastrophe : repoussée par les soldats, elle vomit des imprécations, et tombe dans une espèce de délire. C'est là de la force tragique, et c'est ce qui fait que le spectateur ne respire pas un moment. (L.)

Madame; et rappelant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas seule; et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides! contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors¹.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie?

ÆGINE.

Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avait retiré dans son sein?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre que Mègère en ses flancs a porté²!

¹ Rentrer au trouble, pour retomber dans le trouble, est une expression peu correcte. D'ailleurs le mot trouble est faible, même avec l'épithète affreux, pour exprimer le désespoir et la fureur de l'amour maternel. On peut reprocher au vers suivant quelque recherche dans la pensée :

Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie!

il est plus dans le goût de Sénèque que dans celui de Racine.

² Toutes ces imprecations de Clytemnestre contre Ériphile et les Grecs, cette apostrophe au soleil, sont d'une admirable éloquence, et donnent un grand mouvement à notre théâtre. Chez Euripide, Clytemnestre se retire lorsqu'on enlève Iphigénie : les poètes grecs désespéraient de peindre cette douleur extrême, que les paroles semblent devoir affaiblir. (G.)

Monstre, que dans nos bras nos enfers ont jeté!
 Quoi! tu ne mourras point! Quoi! pour punir son crime...
 Mais où va ma douleur chercher une victime?
 Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux¹,
 Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?
 Quoi! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
 L'Aulide aura vomé leur flotte criminelle,
 Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
 Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
 Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
 Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
 Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
 Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
 Mais cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
 De festons odieux ma fille couronnée
 Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés!
 Calchas va dans son sang... Barbares! arrêtez :
 C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...
 J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre :
 Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups².

¹ Suivant la remarque de Luneau de Boisjerman, le mot *engloutir* aurait offert une image plus grande et plus juste; car on ne peut dire *noyer des vaisseaux*, comme on dit *noyer des Grecs*. Cette expression d'ailleurs eût mieux répondu à la belle image :

L'Aulide aura vomé leur flotte criminelle.

² Dans ce morceau de poésie, quelle variété de sentiments, quelle force d'expressions! que d'images, et que de figures! Cette répétition du mot *monstre*, ces apostrophes à Eriphile, à la mer, au soleil, au ciel, à elle-même, aux sacrificateurs; ces images d'un monstre sorti des enfers, de la mer ouvrant ses abîmes, du port qui vomit la flotte des Grecs, du soleil qui recule, d'Iphigénie qui, couronnée de festons, tend la gorge aux couteaux, du tonnerre qu'elle croit entendre : toutes les beautés de la poésie la plus grande sont rassemblées dans ces vingt vers, parce qu'ils contiennent une peinture des plus violents mouvements de la nature.
(L. R.)

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
 Achille, en ce moment, exauce vos prières ;
 Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières :
 Achille est à l'autel. Calchas est éperdu :
 Le fatal sacrifice est encor suspendu ¹.
 On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
 Achille fait ranger autour de votre fille
 Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
 Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
 Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
 Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage ².
 Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
 De votre défenseur appuyer le secours.
 Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
 Il veut entre vos bras remettre son amante ;

¹ Et l'événement l'est aussi jusqu'à la dernière extrémité. Jamais on n'a porté plus loin ces alternatives de crainte et d'espérance qui soutiennent la machine du drame et l'attention du spectateur. (L.)

² C'est Euripide qui a fourni à Racine ce beau trait d'Agamemnon qui se voile le visage. La tragédie française n'offrant pas la même situation que la tragédie grecque, on a dit que l'imitation n'était pas heureuse, et qu'Agamemnon, qui voit Achille aux prises avec l'armée, ne devait pas rester étranger à l'événement. Cependant il est certain qu'Agamemnon ne peut s'armer pour ceux qui veulent immoler sa fille, sans cesser d'être père, ni combattre pour Achille, qui veut empêcher ce sacrifice, sans cesser d'être roi. Car, si d'un côté il s'agit du sort d'Iphigénie, de l'autre il s'agit du sort de la Grèce assemblée. Agamemnon a donc fait tout ce qu'il devait comme roi, en cédant aux vœux de l'armée ; à présent le père doit se résigner, et attendre ce que les dieux vont en ordonner, et c'est ce qu'Euripide et Racine ont exprimé par une image sublime.

Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah! courons, cher Arcas!
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout... Mais, dieux! ne vois-je pas Ulysse?
C'est lui : ma fille est morte! Arcas, il n'est plus temps!

SCÈNE VI.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE,
GARDES.

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents¹.
Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'est moi qui longtemps, contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux;

¹ VAR. Non, madame, elle vit, et les dieux sont contents.

Pourquoi Achille ne vient-il pas lui-même, à la place d'Ulysse, remettre Iphigénie dans les bras de sa mère? Pourquoi Agamemnon ne l'accompagne-t-il pas? Pourquoi un si doux message est-il confié à un étranger, à un ennemi, ou du moins à un homme odieux à Clytemnestre? Puisque Achille, Agamemnon, Iphigénie, brûlent de revoir Clytemnestre, pourquoi ne viennent-ils pas? Est-il naturel qu'une mère, au lieu de voler dans les bras de sa fille, s'amuse à écouter une longue narration? Je réponds qu'Achille ne pouvait guère faire lui-même le récit d'une action où il a joué un si grand rôle, et qu'Agamemnon, qui s'est voilé le visage, n'a rien vu, et ne peut rien raconter : Ulysse était donc le seul en état de se charger d'une pareille narration. Quant à la patience de Clytemnestre, qui, au lieu de s'élançer vers sa fille, s'amuse à écouter le récit de ce qui vient de se passer, l'extrême beauté de ce récit est une excuse suffisante pour cette faute. Mais je ne vois pas pourquoi, après le récit d'Ulysse, Achille, Agamemnon et Iphigénie ne reparaissent pas. (G.)

Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé¹.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah, prince! O ciel! je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie, et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée, et partageait les dieux².
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage:
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé³,
Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute :
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix

¹ Nous avons déjà remarqué que le mot *ennui* a beaucoup perdu de son ancienne énergie. Racine l'a employé cinq fois dans *Iphtigénie*, et l'emploi n'en a pas toujours été heureux.

² Voilà le dernier coup de pinceau qui achève ce beau tableau de l'Achille français modelé sur l'Achille grec. Homère et Corneille n'ont rien de plus grand que ces trois vers pour la pensée et l'expression. (L.)

³ Sans la réunion de ces traits, *l'œil farouche*, *l'air sombre*, et ce mot pittoresque, *hérissé*, qui finit le vers, le mot *poil*, désagréable en vers, n'aurait pu passer : il passe ici, comme faisant partie d'un tableau d'effroi. (L.)

« M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
 « Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
 « Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
 « Thésée avec Hélène uni secrètement
 « Fit succéder l'hymen à son enlèvement :
 « Une fille en sortit, que sa mère a celée ;
 « Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
 « Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours :
 « D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
 « Sous un nom emprunté sa noire destinée
 « Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
 « Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ;
 « Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »

Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
 L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
 Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur
 Du fatal sacrifice accusait la lenteur.

Elle-même tantôt, d'une course subite,
 Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
 On admire en secret sa naissance et son sort.
 Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
 L'armée à haute voix se déclare contre elle,
 Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
 Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :

« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas¹.
 « Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
 « Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
 Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,

¹ Le caractère fier, énergique d'Ériphile se soutient jusqu'à la fin. Ce trait est imité du récit de la mort de Polyxène, dans l'*Hécube* d'Euripide, act. III, sc. 1 ; la jeune princesse dit à ceux qui voulaient s'approcher pour la saisir : « O Grecs, destructeurs de ma patrie, je meurs volontairement ; que personne ne porte sur moi une main profane, je saurai tendre courageusement la tête. » (G.)

Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
 A peine son sang coule et fait rougir la terre,
 Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
 Les vents agitent l'air d'heureux frémissements¹,
 Et la mer leur répond par des mugissements;
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume :
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous².
 Le soldat, étonné, dit que dans une nue
 Jusque sur le bûcher Diane est descendue
 Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
 Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
 Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
 Dans ce commun bonheur pleure son ennemie³.
 Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
 Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,
 Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
 Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
 Récompenser Achille, et payer tes bienfaits⁴!

¹ Racine prodigue, dans ce récit, les trésors de la poésie épique. Il faut remarquer surtout :

Les vents agitent l'air d'heureux frémissements...
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume.

Vers très-harmonieux, très-pittoresques, et d'une facture antique. (G.)

² Cette *sainte horreur qui rassure* est l'expression singulièrement heureuse d'un sentiment religieux, et semble n'avoir pu être trouvée que par un poète aussi chrétien que Racine. (L.)

³ Dernier trait du plus aimable et du plus intéressant caractère de jeune princesse qu'on ait jamais mis au théâtre, sans en excepter Zaire, tracé sur son modèle, mais qui lui est bien inférieure. Ce récit d'Ulysse est d'autant plus beau qu'il finit un acte plein d'art et d'intérêt, et forme le plus heureux dénouement. (G.)

⁴ Voltaire a écrit que, s'il fallait donner le prix de la tragédie, il serait

difficile de le refuser à *Iphigénie en Aulide*. Il y trouve tous les genres de beautés : l'intérêt du sujet, la force des situations, la variété et la vérité des caractères ; le pathétique violent dans Clytemnestre, le pathétique doux dans Iphigénie, les combats de la nature et du rang suprême dans Agamemnon, et enfin le plan le plus irréprochable et la texture dramatique la plus parfaite ; l'incertitude, la crainte, l'espérance, la pitié, la terreur, étant soutenues, graduées, et variées, sans un seul moment de relâche, depuis le premier vers jusqu'à la dernière scène. Il ne dit rien du style : c'est celui de Racine dans toute sa perfection. Il ne mêle aucun reproche à ses louanges. S'il eût trouvé l'épisode d'Ériphile répréhensible, sans doute il en aurait fait mention : son silence sur cet objet important doit faire penser qu'il n'était pas de l'avis des censeurs de ce rôle, et qu'il n'a pas même cru leur opinion assez appuyée pour y faire attention. Racine s'estimait très-heureux d'avoir trouvé cette fable d'Ériphile, d'une autre *Iphigénie*, dans des traditions anciennes ; il a su la lier à son sujet si essentiellement, que l'unité n'en paraît jamais rompue ; en un mot, elle est parfaite, et conforme aux principes de l'art. L'invention de ce rôle me paraît, ainsi que l'exécution, un trait de génie, puisque cet épisode nécessaire, non-seulement ne distrait pas un moment du danger d'Iphigénie, mais en fait même une partie essentielle, et fournit d'ailleurs à un chef-d'œuvre un dénotment aussi heureux dans toutes ses parties que le reste de la pièce. (L.)

FIN D'IPHIGÉNIE.

PHÈDRE,

TRAGÉDIE.

1677.

PREFACE.

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devrais que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre¹. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente : elle est engagée, par sa destinée, et par la colère des dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter : elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne ; et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avait quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvait avoir des inclinations plus serviles,

¹ *Raisnable* est une expression bien modeste. Le caractère de Phèdre est un chef-d'œuvre du génie tragique ; mais Racine a raison de dire qu'il n'a pris dans Euripide que l'idée du caractère de Phèdre. Dans le poète grec, Phèdre a bien plus de réserve et de pudeur ; elle ne s'abandonne point aveuglément à sa passion. (G.)

et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence, et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : *viam corpus tulit*¹. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'aurait pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avais remarqué dans les anciens qu'on reprochait à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisait que la mort de ce jeune prince causait beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque faiblesse qui le rendrait un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle faiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité². Et j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avait épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s'appelait Aricie, et qui avait donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parce que je me suis très-scrupuleusement attaché à suivre la Fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avait donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, était un voyage que ce prince avait fait en Épire vers la source de l'Achéron, chez un roi dont

¹ Act. III, sc. II.

² *Æneid.*, lib. VII.

Pirithoüs voulait enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire, sans rien perdre des ornements de la Fable, qui fournit extrêmement à la poésie; et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'aurait jamais osé faire tant qu'elle aurait cru que son mari était vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse et aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci; les moindres fautes y sont sévèrement punies: la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même; les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer; et c'est ce que les premiers poètes tragiques avaient en vue sur toute chose. Leur théâtre était une école où la vertu n'était pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poëme dramatique; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignait pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poètes. Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeraient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivaient en cela la véritable intention de la tragédie.

PERSONNAGES. :

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.

PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.

THERAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.

OENONE, nourrice et confidente de Phèdre.

ISMÈNE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phèdre.

GARDES.

Acteurs qui ont joué d'original dans *Phèdre*.

THÉSÉE.

CHAMPMESLÉ.

HIPPOLYTE.

BARON.

PHÈDRE.

Mademoiselle CHAMPMESLÉ.

ARICIE.

Mademoiselle D'ENNEBAUT.

THERAMÈNE.

GUÉRIN.

OENONE.

Mademoiselle BEAUVAL.

La scène est à Trézène, ville du Péloponnèse.¹

¹ Le lieu où l'action se passe n'est pas marqué avec assez de précision. On ne peut choisir une ville tout entière pour théâtre de la scène. Nécessairement il fallait l'établir dans une des salles du palais de Thésée. (G.) — Dans la première édition, on lit *acteurs* au lieu de *personnages*, et la pièce a pour titre *Phèdre et Hippolyte*.

PHÈDRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris : je pars, cher Théramène
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène¹.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère ;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE.

Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc chercher ?
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe ;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts ;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?

¹ Cette épithète, *aimable*, appliquée à une ville, est du goût et du style antique : rien n'est si commun chez les poètes grecs. (G.)

Qui sait même , qui sait si le roi votre père
 Veut que de son absence on sache le mystère ?
 Et si , lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours ,
 Tranquille , et nous cachant de nouvelles amours ,
 Ce héros n'attend point qu'une amante abusée ¹...

HIPPOLYTE.

Cher Théràmène , arrête , et respecte Thésée.
 De ses jeunes erreurs désormais revenu ,
 Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
 Et , fixant de ses vœux l'inconstance fatale ,
 Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.
 Enfin , en le cherchant je suivrai mon devoir ,
 Et je fuirai ces lieux , que je n'ose plus voir.

THÉRÀMÈNE.

Hé ! depuis quand , seigneur , craignez-vous la présence ²
 De ces paisibles lieux si chers à votre enfance ,
 Et dont je vous ai vu préférer le séjour
 Au tumulte pompeux d'Athènes et de la cour ³ ?
 Quel péril , ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face ,
 Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
 La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRÀMÈNE.

J'entends ; de vos douleurs la cause m'est connue.
 Phèdre ici vous chagrine , et blesse votre vue.

¹ Théràmène , gouverneur d'Hippolyte , est beaucoup moins discret et moins réservé que son élève. Lui convient-il de rappeler au fils de Thésée les faiblesses de son père ? Nous le verrons bientôt conseiller à Hippolyte de les imiter. (G.)

² La présence des lieux est une figure d'une hardiesse très-heureuse , également avouée par le goût et par le sentiment : les lieux sont personnifiés , et mis à la place des objets dont ils nous rappellent le souvenir. (G.)

³ VAR. Au tumulte pompeux d'Athènes , de la cour.

Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
 Que votre exil d'abord signala son crédit.¹
 Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
 Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
 Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
 Une femme mourante, et qui cherche à mourir?
 Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
 Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
 Peut-elle contre vous former quelques desseins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
 Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :
 Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
 Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi! vous-même, seigneur, la persécutez-vous?
 Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides²
 Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?
 Et devez-vous haïr ses innocents appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssais, je ne la fuirais pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
 Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte

¹ Cet *exil* est une heureuse imagination de Racine; il feint que Phèdre, encore vertueuse, a fait éloigner Hippolyte, qu'elle aime, pour se soustraire au danger de le voir souvent. (L. B.)

² *Pallantides* ; c'étaient les fils de Pallante, frère d'Égée, père de Thésée, qui, se voyant frustrés de l'espérance de succéder à leur oncle dans le royaume d'Athènes par l'arrivée de son fils, conjurèrent contre lui. Thésée les fit tous mourir. (PLUTARQ., *Vie de Thésée*, pag. 5 et 6.) Ce meurtre l'obligea à s'exiler d'Athènes. (PAUSAN., *Attiq.*, p. 20.) (L. B.) — Nous remarquons ici, pour la dernière fois, que Racine emploie souvent la préposition *au* pour la préposition *dans*. *Trempa-t-elle* est un tour désagréable et dur.

Implacable ennemi des amoureuses lois,
 Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?
 Vénus, par votre orgueil si longtemps méprisée,
 Voudrait-elle à la fin justifier Thésée ?
 Et, vous mettant au rang du reste des mortels,
 Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels ?
 Aimeriez-vous, seigneur ?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire ?
 Toi, qui connais mon cœur depuis que je respire,
 Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,
 Peux-tu me demander le désaveu honteux ?
 C'est peu qu'avec son lait une mère amazone¹
 M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne ;
 Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
 Je me suis applaudi quand je me suis connu.
 Attaché près de moi par un zèle sincère,
 Tu me contais alors l'histoire de mon père.
 Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
 S'échauffait au récit de ses nobles exploits ;
 Quand tu me dépeignais ce héros intrépide
 Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
 Les monstres étouffés, et les brigands punis²,

¹ Cette *mère amazone* était Antiope, reine des Amazones, selon Plutarque, *Vie de Thésée*, p. 12 ; ou Hippolyte, selon Athénée, liv. XIII, p. 557, que Thésée épousa après sa première expédition contre ces célestes héroïnes. (PAUSAN., *Attiq.*, p. 25.) (L. B.)

² Racine a imité et embelli Ovide, qui fait ainsi l'énumération des exploits de Thésée :

« Te, maxime Theseu,

- « Mirata est Marathon Cretæi sanguine tauri ;
- « Quodque suis securus arat Cromyona colonus,
- « Munus opusque tuum est. Tellus Epidauria per te
- « Clavigeram vidit Vulcani occumbere prolem ;
- « Vidit et immitem Cephisia ora Procrusten ;
- « Cercyonis letum vidit Cerealis Eleusis.
- « Occidit ille Sinis, magnis male viribus usus ;

Procuste, Cercyon, et Sciron, et Sinis,
 Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
 Et la Crète fumant du sang du Minotaure.
 Mais, quand tu récitais des faits moins glorieux,
 Sa foi partout offerte, et reçue en cent lieux;
 Hélène à ses parents dans Sparte dérobée;
 Salamine témoin des pleurs de Périclès¹;
 Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,
 Trop crédules esprits que sa flamme a trompés;
 Ariane aux rochers contant ses injustices²;
 Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
 Tu sais comme, à regret écoutant ce discours,

- Qui poterat curvare trabes, et agebat ab alto
- Ad terram late sparsuras corpora pinus.
- Tutus ad Alcatheen, Lelegeia mœnia, limes
- Composito Scirone, patet : sparsique latronis
- Terra negat sedem, sedem negat ossibus unda. »

« Illustre Thésée, Marathon t'admira lorsque tu lui apparus tout couvert du sang du Minotaure. Si l'humble laboureur cultive paisiblement les champs de Cromyon, c'est à toi, c'est à ta valeur qu'il le doit. Vainement le fils de Vulcain s'arma d'une massue; la terre d'Épidaure le vit tomber sous tes coups; les bords du Céphise furent témoins de ta victoire sur l'impitoyable Procuste. Éleusis, consacrée à Cérés, applaudit à la mort de Cercyon. Tu délivras le monde de ce Sinis qui n'usait de sa force prodigieuse que pour le crime. Le monstre courbait le tronc des plus grands arbres; il abaissait jusqu'à terre la cime des pins, et y attachait ses victimes; et soudain l'arbre, en se redressant, dispersait dans les airs leurs membres déchirés. Enfin la mort de Sciron laisse aux voyageurs un chemin libre pour arriver aux murs d'Alcatheë, bâtis par Lélex. La terre refuse de couvrir les restes épars de ce brigand, et l'onde, indignée, les rejette sur la rive. » (*Métam.*, liv. VII, v. 433, etc.)

¹ Cet enlèvement d'Hélène, par Thésée, a fourni à Racine le dénouement de son *Iphigénie*. *Périclès*, mère d'Ajax. (G.)

² Ce vers est le plus beau de ceux qui composent ce résumé rapide et brillant, et qui tous sont beaux. Quel intérêt dans ce trait narratif, jeté comme en passant : *aux rochers contant ses injustices!* C'est l'imagination qui produit cet intérêt de style dans les plus petits détails. (L.)

Je te pressais souvent d'en abrégier le cours¹.
 Heureux si j'avais pu ravir à la mémoire
 Cette indigne moitié d'une si belle histoire!
 Et moi-même, à mon tour, je me verrais lié?
 Et les dieux jusque-là m'auraient humilié?
 Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
 Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
 Qu'aucuns² monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
 Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui. [d'hui
 Quand même ma fierté pourrait s'être adoucie,
 Aurais-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
 Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés
 De l'obstacle éternel qui nous a séparés?
 Mon père la réproûve, et, par des lois sévères
 Il défend de donner des neveux à ses frères :
 D'une tige coupable il craint un rejeton ;
 Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom,
 Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
 Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
 Dois-je épouser ses droits contre un père irrité?
 Donnerai-je l'exemple à la témérité?
 Et, dans un fol amour ma jeunesse embarquée³...

THÉRAMÈNE.

Ah, seigneur! si votre heure est une fois marquée⁴,

¹ VAR. Je te pressais souvent d'en arrêter le cours.

² *Aucun* s'employait autrefois au pluriel avec la négation; on en trouve des exemples dans Corneille; La Fontaine, J.-B. Rousseau, etc. Aujourd'hui on ne met plus ce mot au pluriel, si ce n'est dans le style maritime. D'Olivet en a fait une règle fondée sur l'usage, et même sur la raison. En effet, *aucun* signifiant *pas un*, on ne voit pas comment le pluriel pourrait convenir à cette expression.

³ *Une jeunesse embarquée dans un amour*: Boileau, satire III, et Molière, acte V d'*Amphitryon*, offrent des exemples de l'emploi de cette locution; mais elle est trop familière pour entrer dans le style tragique.

⁴ Il y a soixante ans que Voltaire a condamné, avec tous les bons

Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
 Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
 Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
 Prête à son ennemie une grâce nouvelle.
 Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
 S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
 En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
 Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
 Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
 Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez¹,
 Si toujours Antiope à ses lois opposée
 D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
 Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
 Avouez-le, tout change : et, depuis quelques jours,
 On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
 Tantôt faire voler un char sur le rivage,
 Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
 Rendre docile au frein un coursier indompté ;
 Les forêts de nos cris moins souvent retentissent ;
 Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.
 Il n'en faut point douter : vous aimez, vous brûlez ;
 Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
 La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire² ?

juges, les leçons de Thérémène contenues dans ce couplet, doublement répréhensibles, comme au-dessous de la gravité tragique, et peu sées dans la bouche d'un gouverneur. C'est le seul exemple de disconvenance qui s'offre dans cette pièce, et il étonne dans Racine, qui probablement n'y a été entraîné que par trop d'envie de justifier l'amour d'Hippolyte, comme Louis Racine, qui justifie cette disconvenance, a été entraîné par trop de complaisance pour son père. (L.)

¹ Cet argument de Thérémène est loin d'être tragique ; il semble que Racine l'ait emprunté des *Femmes savantes*, acte I, sc. I. (G.)

² Ce dernier vers est du style de la comédie, et termine d'une manière un peu faible dix vers d'une poésie admirable. Nous remarquerons que la question de Thérémène ne peut être placée ici que pour faire ressortir davantage le caractère sauvage d'Hippolyte. C'est un de ces traits sur

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, et vais chercher mon père¹.

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère Œnone?

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, ŒNONE.

ŒNONE.

Hélas, seigneur ! quel trouble au mien peut être égal ?
La reine touche presque à son terme fatal.

lesquels il faut réfléchir, et que Racine a toujours l'art de placer à propos. Théramène ne doit point ignorer l'amour d'Hippolyte, qui vient de lui dire :

Si je la haïssais, je ne la fuirais pas.

Son interrogation n'a donc d'autre objet que d'ajouter un trait de plus au caractère d'un jeune héros qui ne veut pas avouer son amour, parce qu'il le regarde comme une faiblesse.

¹ La manière dont cette conversation est coupée mérite d'être remarquée. L'amour d'Hippolyte est suffisamment entrevu par le spectateur pour le préparer à la déclaration qu'il entendra au second acte, et qui ne ressemblera pas à ces déclarations subites et imprévues, si fréquentes sur notre théâtre, et malheureusement d'après l'exemple de Corneille : c'est une faute grave que Racine n'a jamais commise. Il savait trop bien que, dans le drame, tout exige des préparations, et que rien surtout n'est si ridicule qu'un amour qui tombe pour ainsi dire des nues, comme celui de Maxime, au quatrième acte de *Cinna*. De plus, Hippolyte laisse deviner son amour, et ne l'avoue pas : il ne l'avouera que devant Aricie, et au moment de se séparer d'elle. Il convenait que le sauvage Hippolyte regardât comme une faiblesse l'amour même le plus soumis aux lois de l'innocence, et qui d'ailleurs est une désobéissance à son père, dont il lui demandera pardon. Toutes les bienséances sont observées. (L.)

En vain à l'observer jour et nuit je m'attache ;
 Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
 Un désordre éternel règne dans son esprit ;
 Son chagrin inquiet l'arrache de son lit :
 Elle veut voir le jour ; et sa douleur profonde
 M'ordonne toutefois d'écartier tout le monde...
 Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit : je la laisse en ces lieux,
 Et ne lui montre point un visage odieux.

SCÈNE III.

PHÈDRE, OENONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant, demeurons, chère Oenone¹.
 Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne ;
 Mes yeux sont éblouis du jour que je revois ;
 Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
 Hélas !

(Elle s'assied.)

OENONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent !

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent² !

¹ On sait que tout le commencement de cette scène, tout ce tableau si vrai et si original du délire d'une passion violente et contrainte, est à Euripide. C'est sans contredit une des plus belles conceptions de ce poète, et une des plus théâtrales que l'on connaisse. Mais qu'il s'en faut qu'il l'ait soutenue, comme Racine, dans tout le cours de la pièce ! (L.)

² Des voiles qui pèsent ! Quelle vérité d'idées dans cette espèce de contre-vérité d'expression ! Cette singulière espèce de beauté n'est qu'indiquée dans le grec, qui dit seulement : *Je souffre avec peine le voile qui couvre ma tête* ; mais Danys d'Halicarnasse remarque une intention imitative dans le commencement du vers grec, comme il y en a une dans

Quelle importune main , en formant tous ces nœuds ,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit , et conspire à me nuire.

OENONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même , condamnant vos injustes desseins ,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;
Vous-même , rappelant votre force première
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez , madame ; et , prête à vous cacher ,
Vous haissez le jour que vous veniez chercher ?

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille ,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille ,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois ,
Soleil , je te viens voir pour la dernière fois !

OENONE.

Quoi ! vous ne perdez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours , renonçant à la vie ,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !¹

les dernières syllabes du vers français. Le vers grec commence par une sorte de pied composé de deux brèves et d'une longue (l'anapest), en sorte que le vers semble tomber à la troisième syllabe, comme la tête de Phèdre. Voilà de ces finesses de diction et d'harmonie qui doivent souvent échapper aux modernes dans les écrits des anciens. (L.)

¹ Nouvel exemple de cette préoccupation dont Racine a le premier su tirer des effets admirables. Tous les commentateurs ont dit que cette scène était imitée d'Euripide ; mais Euripide est long, et Racine est précis. Enlever ainsi, c'est créer. Phèdre, dans le désordre de ses idées, ne répond point à Oenone, elle ne voit qu'Hippolyte; elle s'occupe de ses amusements favoris, dont Thémistocle vient de parler; et l'on sent que, sur le char qui fuit dans la carrière, elle place secrètement l'objet qu'elle aime. C'est ainsi que, sans avoir à rougir de l'aveu qui lui échappe, elle instruit Oenone de son secret. Cela peut bien être un effet de l'art inouï de

Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

OENONE.

Quoi, madame?

PHÈDRE.

Insensée ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
Oenone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs².

OENONE.

Ah ! s'il vous faut rongir, rongissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?

l'auteur ; mais c'est un art caché, ou plutôt c'est l'expression même de la nature. En un mot, cette scène nous paraît si admirable, qu'un commentateur doit renoncer à toute espérance de pouvoir la louer dignement.

¹ Le passage suivant, de l'*Hippolyte* d'Euripide, a certainement inspiré Racine ; mais Euripide est toujours long, et Racine toujours précis.

PHÈDRE. — O dieux ! que ne puis-je me désaltérer dans l'eau pure d'une claire fontaine ! que ne suis-je étendue à l'ombre des peupliers d'une verte prairie !

LA NOURRICE. — Que dites-vous, ma fille ? Ne parlez pas ainsi devant un si grand nombre de témoins : vos discours feraient croire que votre raison est égarée.

PHÈDRE. — Oh, conduisez-moi sur la montagne ! Je veux aller dans les forêts de pins, où les chiens poursuivent avec ardeur les animaux sauvages, et s'élançant sur les traces du cerf ; je veux les animer de la voix, et lancer le dard théssalien.

LA NOURRICE. — Hé, de quoi vous occupez-vous donc, ô ma fille ! Laissez là la chasse et les chasseurs. (*Hippolyte*, acte II, scène II.) (G.)

² Imitation d'Euripide :

PHÈDRE. — Qu'ai-je fait, malheureuse ? où mes sens se sont-ils égarés ? Hélas ! j'ai perdu la raison : un dieu cruel m'en a ravi l'usage ! O infortunée ! Chère nourrice, rends-moi mon voile, couvre-moi la tête : je rou-

Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
 Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
 Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
 Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
 Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.
 A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter¹ ?
 De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
 Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;
 Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
 Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
 Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
 Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
 Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
 A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
 Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
 Cet Hippolyte²...

gis des discours insensés qui me sont échappés. Cache-moi : les larmes inondent mon visage, et la honte m'empêche de lever les yeux. Que le retour à la raison est douloureux ! L'égarement de l'esprit est sans doute un malheur ; mais, quand il faut périr, ne vaut-il pas mieux subir son sort sans le connaître ? (Acte II, scène II.) (G.)

¹ Corneille a dit dans *Héraclius* :

Impatient déjà de se laisser séduire
 Au premier imposteur, etc.

Voltaire fait observer avec raison que *se laisser séduire à quelqu'un* est une faute. L'expression de Racine ne nous paraît pas plus admissible. On ne peut pas dire *se laisser tenter à une chose*, comme on dit *se laisser entraîner, emporter à*.

² Dans Euripide, la nourrice tient le même langage.

LA NOURRICE. — Eh bien ! cruelle, plus sourde à mes vœux que les flots de la mer, mourez, puisque telle est votre envie ; mais sachez que votre mort entraîne la ruine de vos enfants ! Bientôt ils seront chassés de la maison paternelle, ils céderont la place au fils de l'étrangère. Vous connaissez ce superbe ennemi de notre sexe, cet orgueilleux jeune homme à qui une Amazone a donné le jour, et dont la fierté convient si peu à sa naissance illégitime, cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah dieux !

OENONE.

Ce reproche vous touche.

PHÈDRE.

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche !

OENONE.

Hé bien ! votre colère éclate avec raison :
 J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
 Vivez donc : que l'amour, le devoir, vous excite :
 Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
 Accablant vos enfants d'un empire odieux,
 Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
 Mais ne différez point, chaque moment vous tue :
 Réparez promptement votre force abattue,
 Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
 Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

OENONE.

Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?
 Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
 Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.

PHÈDRE. — Ah dieux !

LA NOURRICE. — Ce reproche vous touche.

PHÈDRE. — Ah ! dans quel trouble tu m'as jetée ! Que jamais, je t'en
 conjure par tous les dieux, ce funeste nom ne soit prononcé devant moi !

LA NOURRICE. — Oui, sans doute, ce nom doit vous être odieux : votre
 haine est juste. Mais réglez votre conduite sur vos sentiments ; vivez
 pour sauver vos enfants ; votre mort les livre à leur ennemi.

PHÈDRE. — J'aime mes enfants, je voudrais vivre pour eux ; mais
 mon cruel destin veut aujourd'hui que je meure. (*Hippolyte*, acte II,
 scène II.) (G.)

Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

OENONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doit être épouvanté ?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

OENONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première ;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité ?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence ?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

OENONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux !
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins ; j'en mourrai plus coupable.

OENONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,

¹ Le *gérondif en naissant* se rapporte par le sens à Phèdre, et par la construction à Oenone. C'est une faute de grammaire, excusable en faveur de la clarté et de la précision du vers, mais qu'il ne faudrait se permettre qu'avec la plus grande réserve, et avec les mêmes excuses bien avérées. Racine se l'est très-rarement permise. (L.)

Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux : lève-toi.

OENONE.

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ?

OENONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! O fatale colère !

Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

OENONE.

Oubliions-les, madame, et qu'à tout l'avenir

Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée¹

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

OENONE.

Que faites-vous, madame ? et quel mortel ennui

Centre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable

Je périr la dernière et la plus misérable².

¹ La mort d'Ariane n'est point une fiction du poète, comme le prétend M. de La Harpe, d'après Luceau : c'est une des nombreuses traditions mythologiques dont cette fille de Minos a été l'objet. (G.)

² C'est une traduction littérale d'un vers de Sophocle dans la tragédie d'*Antigone*. Cette fille d'Œdipe, sur le point d'être ensevelie vivante dans une grotte profonde, s'écrie : « O tombeau, ô chambre nuptiale, ô souterrain ma demeure éternelle, tu vas me rejoindre à mes parents, qui sont descendus en foule dans l'empire de Proserpine ! Hélas ! encore ô la fleur de l'âge, j'y descends la dernière et la plus misérable. » (Acte IV, scène II.) (G.)

OENONE.

Aimez-vous?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.

J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.

J'aime...

OENONE.

Qui?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone,

Ce prince si longtemps par moi-même opprimé?

OENONE.

Hippolyte! Grands dieux!

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé¹!

¹ Quel dialogue! les commentateurs y indiquent plusieurs imitations d'Euripide; mais, nous le répétons, imiter ainsi, c'est créer. On pourra s'en convaincre à la lecture de la scène grecque, traduite par Geoffroy, et que nous plaçons à la suite de cette note. On doit remarquer avec quel sentiment de terreur Phèdre rappelle le sort de sa famille; et cependant chaque crime qu'elle rappelle diminue l'horreur du sien. Ce n'est point un artifice de Phèdre, mais c'en est un du poète, qui avait besoin de préparer le public à un aveu interdit par les lois de la décence. Et la difficulté est si bien vaincue, qu'il n'y a qu'un lecteur très-attentif qui s'aperçoive de l'art profond de cette scène. Voici la scène d'Euripide :

LA NOURRICE. — O ma fille, vos mains ne se sont point trempées dans le sang?

PHÈDRE. — Mes mains sont pures; mon cœur seul est souillé.

LA NOURRICE. — Un perfide ennemi n'exercerait-il point sur vous sa vengeance par quelque maléfice?

PHÈDRE. — Ah! c'est plutôt un ami qui, sans le vouloir, m'entraîne au tombeau!

LA NOURRICE. — Quoi! Thésée serait-il coupable de quelque infidélité envers vous?

OENONE.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
 O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
 Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
 Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE. — Plaise au ciel qu'on ne m'en reproche jamais aucune envers lui !

LA NOURRICE. — Quel est donc ce terrible malheur qui vous force à mourir ?

PHÈDRE. — Que t'importe mon crime ? ce n'est pas envers toi que je suis criminelle.

LA NOURRICE. — Je veux le connaître : je mourrai près de vous plutôt que de vous abandonner.

PHÈDRE. — Que fais-tu ? Pourquoi t'attacher à ma main ? quelle est cette violence ?

LA NOURRICE. — J'embrasse vos genoux, je ne les quitterai point.

PHÈDRE. — Malheur à toi si je te fais cette horrible confidence !

LA NOURRICE. — Est-il un plus grand malheur pour moi que celui de vous perdre ?

PHÈDRE. — Tu me perdras : mais je sauverai mon honneur.

LA NOURRICE. — Et pourquoi me cacher ce qui vous fait honneur ? C'est pour votre intérêt que je vous presse de parler.

PHÈDRE. — Mais, si je parle, l'honneur s'évanouit et se change en opprobre.

LA NOURRICE. — Votre confiance en vos amis ne sera-t-elle pas pour vous plus honorable qu'un pareil silence ?

PHÈDRE. — Ah ! retire-toi. Au nom des dieux, laisse ma main !

LA NOURRICE. — Non, puisque vous ne m'avez pas fait le don que j'attends.

PHÈDRE. — Eh bien, je vais te satisfaire. Je respecte ta main suppliant.

LA NOURRICE. — Je me tais donc : c'est à vous maintenant de parler.

PHÈDRE. — O ma mère, de quel fatal amour ne fûtes-vous pas la victime !

LA NOURRICE. — Pourquoi rappeler cette passion insensée ?

PHÈDRE. — Et toi, sœur infortunée, épouse de Bacchus !

LA NOURRICE. — Que dites-vous, ma fille ? Écartez des souvenirs injurieux à votre illustre famille.

PHÈDRE. — Et moi, la troisième et la plus malheureuse, comment vais-je terminer mes jours ?

LA NOURRICE. — Je tremble. Où doit aboutir ce discours ?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
 Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
 Mon repos, mon bonheur semblait être affermi;
 Athènes me montra mon superbe ennemi¹ :
 Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
 Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
 Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;

PHÈDRE. — Ma mort aura la même cause : l'origine de nos maux n'est pas nouvelle.

LA NOURRICE. — Je n'en suis pas plus instruite de ce que je veux savoir.

PHÈDRE. — Hélas ! que ne peux-tu me dire toi-même ce qu'il faut que je dise !

LA NOURRICE. — Je ne possède pas l'art de deviner.

PHÈDRE. — Dis-moi : quel est ce sentiment que l'on nomme amour ?

LA NOURRICE. — Ah ! c'est le plus doux et souvent le plus douloureux qu'on puisse éprouver.

PHÈDRE. — Hé bien ! je n'en ai éprouvé que les douleurs.

LA NOURRICE. — Que dites-vous, ma fille ? Vous aimez !

PHÈDRE. — Quel est celui qu'on appelle le fils de l'Amazone ?

LA NOURRICE. — Hippolyte !

PHÈDRE. — C'est toi qui l'as nommé !

¹ Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre, dans aucune langue, est celui de Phèdre. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante, si c'était une autre qui parlât de la passion de Phèdre. Il est bien clair que, puisque Athènes lui montra son superbe ennemi, Hippolyte, elle vit Hippolyte. Si elle rougit et pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme, une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de Phèdre ; mais c'est Phèdre amoureuse et honteuse de sa passion ; son cœur est plein, et tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malis abstulit error !

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter Virgile ?

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter Sapho ? Ces vers, quoique imités, coulent de source ; chaque mot trouble les âmes sensibles, et les pénètre. Ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature et de l'art. (VOLT.)

Je sentis tout mon corps et transir et brûler¹ ;
 Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
 D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables,
 Par des vœux assidus je crus les détourner :
 Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner² ;
 De victimes moi-même à toute heure entourée,
 Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
 D'un incurable amour remèdes impuissants³ !

¹ Dans tout ce morceau sublime de passion et de style, depuis ces mots, *Mon mal vient de plus loin*, etc., rien n'est emprunté d'Euripide, mais le poëte, toujours plein de l'esprit des anciens, a fondu dans ce couplet quelques-uns des vers les plus passionnés que l'antiquité nous ait laissés ; celui de Virgile :

« Ut vidi, ut perii, ut me maia abstatit error ! »
 Je je vis, je rougis, je pédis à sa vue.

Celui d'Horace :

« In me tota ruens Venus. »

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Et trois vers de la fameuse ode de Sapho, traduite par Boileau (*Traité du Sublime*, chap. 8), mais qui sont rendus ici avec plus de noblesse et d'élégance :

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.
 Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
 Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Et, dans tous ces endroits imités, Racine pas paraît supérieur aux originaux, et quels originaux ! Et, dans ce qui est à lui, il n'est pas au-dessous. On convient généralement que la scène entière est un modèle étonnant de toutes les beautés tragiques et poétiques dans leur perfection : intérêt, dialogue et style, tout y est au plus haut point. (L.) — Racine avait une grande prédilection pour la *Symèbe* de Théocrite. Il la citait souvent comme un modèle de la peinture de l'amour ; et c'est dans cette idylle qu'il a puisé quelques-uns des traits admirables de ce morceau.

² Il est parlé de ce temple dans Euripide, dans le scolaste d'Homère, dans Diodore de Sicile, et dans Pausanias : elle le fit nommer *Hippolytion* ; et il fut dans la suite nommé le temple de *Vénus la Spéculatrice*, parce que Phèdre l'avait fait élever sur un endroit fort haut, d'où elle pouvait voir Trézène, où demeurait Hippolyte. (L. B.)

³ Ces deux mots, *incurables* et *remèdes*, qui ne sont pas toujours très-

En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
 Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
 J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
 Même au pied des autels que je faisais fumer,
 J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
 Je l'évitais partout. O comble de misère !
 Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
 Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
 J'excitai mon courage à le persécuter.
 Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
 J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
 Je pressai son exil ; et mes cris éternels
 L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
 Je respirais, OEnone ; et, depuis son absence,
 Mes jours, moins agités, coulaient dans l'innocence :
 Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
 De son fatal hymen je cultivais les fruits.
 Vaines précautions ! Cruelle destinée !
 Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
 J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
 Ma blessure, trop vive, aussitôt a saigné.
 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
 C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
 J'ai conçu pour mon crime une juste terreur :

nobles dans notre langue, sont ici très-élégants et très-poétiques. (G.)

— Racine imite ici ces beaux vers de Virgile :

- Instauratque diem donis, pecudumque reclusis
- Pectoribus inhians, spirantia consult exta.
- Heu vatam ignaræ mentes ! Quid vota furentem
- Quid delabra juvant ?

« Ses offrandes précèdent le jour qu'elle appelle ; et, l'œil fixé sur les flancs ouverts des victimes, elle interroge leurs entrailles palpitantes. O vanité d'une science mensongère ! Que peuvent les vœux, que peuvent les sacrifices pour calmer les fureurs d'une amante ? » (*Æneid.*,) lib. IV, v. 68.

J'ai pris la vie en haine , et ma flamme en horreur ;
 Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire ,
 Et dérober au jour une flamme si noire :
 Je n'ai pu soutenir tes larmes , tes combats ;
 Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas ,
 Pourvu que , de ma mort respectant les approches ,
 Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches ,
 Et que tes vains secours cessent de rappeler
 Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler¹.

SCÈNE IV.

PHÈDRE, OËNONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrais vous cacher une triste nouvelle ,
 Madame ; mais il faut que je vous la révèle.
 La mort vous a ravi votre invincible époux ;
 Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous².

¹ On convient universellement avec Voltaire que le rôle de Phèdre est le plus tragique qu'on ait jamais mis en scène. Mais comme il n'est point d'ouvrage qui puisse tout réunir, la supériorité même de ce personnage de Phèdre, unique au théâtre, jette quelque ombre sur tous les autres, qui sont, il est vrai, à peu près ce qu'ils pouvaient être, mais qui, par eux-mêmes et par la nature du sujet, sont d'un effet médiocre, et le paraissent encore davantage à côté de Phèdre, qui heureusement suffit pour soutenir la pièce et la remplir. La conception originale de ce rôle est due à Euripide, et c'est un des plus beaux titres de sa gloire; mais Racine en a porté si loin les développements et les effets, qu'on peut dire avec vérité qu'il a créé en perfectionnant. S'il a pu ajouter à la conception de ce rôle au point de se l'approprier, c'est d'abord parce qu'elle est ici adaptée à une nouvelle conception du sujet, toute différente de celle d'Euripide, et qui n'a jamais encore été bien aperçue. On n'a pas assez vu que l'objet des deux poètes n'était pas le même, et la différence du titre l'indiquait déjà. C'est *Hippolyte* qu'Euripide a fait et voulu faire, ainsi que Sénèque : Racine est le seul qui ait voulu faire une *Phèdre*, et qui l'ait faite. (L.)

² Cette nouvelle doit bientôt se trouver fausse; mais elle est d'autant

OENONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la reine, abusée,
 En vain demande au ciel le retour de Thésée ;
 Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
 Hippolyte, son fils, vient d'apprendre sa mort.

PHÈDRE.

Ciel!

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage :
 Au prince votre fils l'un donne son suffrage,
 Madame ; et, de l'État l'autre oubliant les lois,
 Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
 On dit même qu'au trône une brigade insolente
 Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
 J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
 Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
 Et l'on craint, s'il parait dans ce nouvel orage,
 Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

plus vraisemblable, qu'il est dit, dès les premiers vers de la pièce, qu'on ne sait depuis six mois ce que Thésée est devenu. Ce moyen est indiqué par Sénèque ; mais il est bien plus adroitement employé par Racine. Il fallait un incident qui changeât l'état des choses, et rendit à la reine quelque motif de vivre et d'espérer. Celui-ci, ménagé avec art, termine parfaitement le premier acte. Il engage Phèdre à vivre, par le plus louable de tous les motifs, la tendresse maternelle. Il lui donne une raison plausible pour voir Hippolyte ; il donne au spectateur, comme à Phèdre, un intervalle de soulagement et une lueur d'espérance ; il amène la déclaration, et en fournit en même temps l'excuse. Enfin il prépare une révolution terrible, lorsque Phèdre apprendra le retour de Thésée. Combien de choses dans un moyen qui paraît si simple ! que de bienséances théâtrales réunies dans un seul fait ! Telle est la science de l'intrigue : et, l'on ne saurait trop le redire, elle n'a été approfondie que par les modernes. (L.)

ŒNONE.

Panope, c'est assez : la reine, qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.

SCÈNE V.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Madame, je cessais de vous presser de vivre ;
Déjà même au tombeau je songeais à vous suivre ;
Pour vous en détourner, je n'avais plus de voix ;
Mais ce nouveau malheur nous prescrit d'autres lois.
Votre fortune change, et prend une autre face :
Le roi n'est plus, madame ; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez ;
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie ?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
Et ses cris innocents, portés jusques aux dieux,
Iront contre sa mère irriter ses ayeux.
Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
Votre flamme devient une flamme ordinaire¹ ;
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisaient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition :

¹ On sent qu'il n'y a que l'esclave Œnone qui puisse risquer une proposition si révoltante. Il n'y a ici, dans l'amour de Phèdre, que l'adultère de moins ; mais il n'est ni ordinaire, ni honnête, ni permis nulle part à une veuve d'épouser le fils de son mari : cela répugne à la nature. Aussi Phèdre ne donne pas la moindre marque d'assentiment à cette idée de sa nourrice, et ne consent à vivre que *par amour pour son fils*. (L.)

Détrompez son erreur, fléchissez son courage ¹.
 Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage ;
 Mais il sait que les lois donnent à votre fils
 Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
 Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie :
 Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien ! à tes conseils je me laisse entraîner ².
 Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
 Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
 De mes faibles esprits peut ranimer le reste ³.

¹ On *détrompe quelqu'un*, on le fait revenir de son erreur ; mais on ne dit pas également *détromper l'erreur de quelqu'un*. (D'O.)

² Il importe de remarquer que tout l'artifice du plan, jusqu'à la moitié du troisième acte, c'est-à-dire jusqu'au retour de Thésée, tient à ce ressort si habilement imaginé du faux avis de la mort de ce prince, avis qui change d'abord la face des choses en un sens à la fin du premier acte, et la change encore en un sens tout opposé au milieu du troisième. C'est la supposition de la mort de Thésée qui ouvre quelque espérance à Phèdre, et l'enhardit à risquer une déclaration, lorsque auparavant elle ne voulait que mourir. C'est ensuite l'apparition imprévue de Thésée, et l'effroi qu'elle conçoit des suites terribles de ce qu'elle vient de hasarder, qui la met hors d'elle-même, et qui sert à excuser le consentement qu'elle accorde, comme malgré elle, à l'accusation d'Œnone. Que d'effets dans un moyen qui paraît si simple ! Ce sont là les ressorts qui appartiennent aux maîtres de l'art, comme la multiplicité des incidents aux artistes médiocres. (L.)

³ Que de profondeur, que de mélancolie dans ces vers ! Comme on sent que Phèdre se fait illusion à elle-même ! C'est dans l'intérêt d'un fils qu'elle *consent à être ramenée vers la vie*, et cette seule expression nous révèle toutes ses secrètes espérances.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE¹.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu ?
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu ?
Ismène, dis-tu vrai ? N'es-tu point abusée ?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie, à la fin, de son sort est maîtresse, *

¹ On ne peut nier que cette scène et la suivante, quoique soutenues, autant qu'il est possible, par le mérite du style, ne soient nécessairement froides après la scène de Phèdre : la disproportion est sensible. Elles sont de plus étrangères au sujet établi jusqu'ici : c'est là l'inconvénient réel de cet épisode, et c'est pour cela qu'il n'est pas irrépréhensible comme celui d'Ériphile. Dans la suite de la pièce, ce défaut me paraît non-seulement effacé, mais bien pleinement racheté par les beautés qu'il produit. Ainsi, dans le quatrième acte, cet amour influe puissamment et sur l'action et sur l'intérêt : c'est cet amour découvert pour la première fois à Phèdre qui fait rentrer dans son cœur la vérité prête à en sortir, la frappe d'une *douleur non encore éprouvée*, et la livre au dernier désespoir ; et de là une des situations les plus violentes et une des plus éloquents scènes qui aient signalé le génie tragique. (L.) — Lope de Véga, poète espagnol du seizième siècle, est auteur d'une pièce intitulée *el Perseguido*, qui a plus d'un rapport avec *Phèdre*. Il est probable que Racine la connaissait, puisqu'il avait, ainsi que Corneille, cultivé la littérature castillane. Cette pièce a pu lui fournir l'idée du rôle d'Aricie, que les anciens n'avaient pas indiqué.

Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi¹?
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi?

ISMÈNE.

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires;
Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMÈNE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, et ce bruit est partout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour².

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,

¹ Le mot *bruit*, pris dans le sens de Racine, a quelque chose de plus vague que *nouvelle*; et, comme on dit *une nouvelle mal fondée*, on peut dire par analogie un *bruit mal fondé*, c'est-à-dire un bruit dénué de fondement, dénué de vraisemblance; mais le mot *fondé* a ici une signification qu'on ne peut donner au mot *affermi*: car, en supposant qu'il pût se joindre au mot *bruit*, il ne pourrait exprimer la consistance de la nouvelle dans les esprits. Ainsi, un *bruit mal affermi* pourrait être *très-bien fondé*, comme un *bruit mal fondé* pourrait être *fort bien affermi*. On peut donc dire que le bruit de la mort de Thésée n'était pas *mal affermi*, puisque tout le monde croyait à cette mort; mais il était *mal fondé*, puisque Thésée vivait encore. Les commentateurs n'ont donné aucune raison contre l'emploi de cette expression; mais tous se sont accordés à la blâmer.

² Il était impossible de mieux rendre l'*onde irrépassable* de Virgile : *ripam irremobilis undæ*.

Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?
 Quel charme l'attirait sur ses bords redoutés ?

ISMÈNE.

Thésée est mort, madame, et vous seule en doutez :
 Athènes en gémit ; Trézène en est instruite,
 Et déjà pour son roi reconnaît Hippolyte ;
 Phèdre, dans ce palais, tremblante pour son fils,
 De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi plus humain que son père,
 Hippolyte rendra ma chaîne plus légère ;
 Qu'il plaindra mes malheurs ?

ISMÈNE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi ?
 Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
 Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne ?
 Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
 Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMÈNE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite ;
 Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte ;
 Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
 A redoublé pour lui ma curiosité.
 Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre¹ :
 Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre ;
 Ses yeux, qui vainement voulaient vous éviter,
 Déjà pleins de langueur, ne pouvaient vous quitter.
 Le nom d'amant peut-être offense son courage ;

¹ Une présence qui répond au bruit ; cela n'est pas assez nettement exprimé. Ismène veut dire que l'extérieur et la contenance d'Hippolyte démentaient sa renommée. (G.)

Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage¹.

ARICIE.

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement
 Un discours qui peut-être a peu de fondement !
 O toi qui me connais, te semblait-il croyable
 Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
 Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
 Dût connaître l'amour et ses folles douleurs ?
 Reste du sang d'un roi noble fils de la terre,
 Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre :
 J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
 Six frères... Quel espoir d'une illustre maison² !
 Le fer moissonna tout, et la terre humectée
 But à regret le sang des neveux d'Érechthée³.
 Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi
 Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi :
 On craint que de la sœur les flammes téméraires
 Ne raniment un jour la cendre de ses frères.

¹ Au premier examen, ces quatre vers, où la confidente se plaint à peindre la langueur des yeux d'Hippolyte, semblent mal s'accorder avec la rudesse et les mœurs sauvages du fils de Thésée. Un commentateur en a même fait la remarque. Mais comment n'a-t-il pas vu qu'Hippolyte est déjà amoureux lorsque la confidente le peint ainsi ? Cette passion, qui peut échapper aux hommes les plus exercés, n'échappe jamais aux regards d'une femme. Voilà ce que le cœur de Racine lui avait appris, lorsqu'il mettait ce langage dans la bouche d'Ismène. Il faut, avant d'accuser ce poète, approfondir ses pensées ; et le plus souvent on découvrira une beauté où l'on avait cru trouver une faute.

² Plutarque en compte jusqu'à cinquante. (*Vie de Thésée.*)

³ L'expression *la terre but le sang* est prise d'Eschyle, dans *les Sept chefs devant Thèbes*, act. IV, sc. 1. Racine ajoute que la terre

But à regret le sang d'Érechthée.

C'est que ce roi était fils de la terre. (L. B.) — On a remarqué avec justesse que, la terre étant personnifiée par l'action de *boire à regret*, une épithète applicable aux personnes eût été préférable à celle d'*humectée*.

Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
 Je regardais ce soin d'un vainqueur soupçonneux :
 Tu sais que , de tout temps à l'amour opposée ,
 Je rendais souvent grâce à l'injuste Thésée ,
 Dont l'heureuse rigueur secondait mes mépris.
 Mes yeux alors , mes yeux n'avaient pas vu son fils.
 Non que , par les yeux seuls lâchement enchantée ,
 J'aime en lui sa beauté , sa grâce tant vantée ,
 Présents dont la nature a voulu l'honorer ,
 Qu'il méprise lui-même , et qu'il semble ignorer :
 J'aime , je prise en lui de plus nobles richesses ,
 Les vertus de son père , et non point les faiblesses ;
 J'aime , je l'avouerai , cet orgueil généreux
 Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
 Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
 Pour moi , je suis plus fière , et fuis la gloire aisée
 D'arracher un hommage à mille autres offert ,
 Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
 Mais de faire fléchir un courage inflexible ¹ ,
 De porter la douleur dans une âme insensible ,
 D'enchaîner un captif de ses fers étonné ,
 Contre un joug qui lui platt vainement mutiné ,
 C'est là ce que je veux , c'est là ce qui m'irrite.
 Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte ;
 Et , vaincu plus souvent , et plus tôt surmonté ,
 Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
 Mais , chère Ismène , hélas ! quelle est mon imprudence !
 On ne m'opposera que trop de résistance :

¹ L'auteur dit avec élégance *fléchir un courage inflexible* ; et , dans *Athalie* , *réparer un outrage irréparable*. La beauté de ces vers consiste dans l'apparente incompatibilité des deux hémistiches ; mais si l'on fait le verbe négatif , on n'a plus qu'une niaiserie ou un jeu de mots , comme dans ce vers de l'*Électre* de Longepierre :

Mais on n'efface point des traits ineffaçables.

Tu m'entendras peut-être , humble dans mon ennui ,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimerait ! par quel bonheur extrême
Aurais-je pu fléchir...

ISMÈNE.

Vous l'entendrez lui-même :

Il vient à vous.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juste défiance
Présageait les raisons de sa trop longue absence :
La mort seule , bornant ses travaux éclatants ,
Pouvait à l'univers le cacher si longtemps.
Les dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Écoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle :
Je puis vous affranchir d'une austère tutelle ;
Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur¹.
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur ;
Et, dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage ,
Qui m'a , sans balancer, reconnu pour son roi²,

¹ Avant Racine, on aurait dit : *dont la rigueur a été cause que je vous ai plaint*. Ces tours, si remarquables par leur vivacité, ont été introduits par ce poète dans notre langue.

² VAR. Qui m'a, sans hésiter, reconnu pour son roi.

Je vous laisse aussi libre, et plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrâce,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austères lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athènes incertaine,
Parle de vous, me nomme, et le fils de la reine.

ARICIE.

De moi, seigneur ?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter :
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais, si pour concurrent je n'avais que mon frère,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits
Que je saurais sauver du caprice des lois.
Un frein plus légitime arrête mon audace :
Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu,
De ce fameux mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Égée.
Athènes, par mon père accrue et protégée,
Reconnut avec joie un roi si généreux,
Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle :
Assez elle a gémi d'une longue querelle ;
Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il était sorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais, pour vous,
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends, étonnée et confuse,
 Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
 Veillé-je? Puis-je croire un semblable dessein?
 Quel dieu, seigneur, quel dieu l'a mis dans votre sein?
 Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée!
 Et que la vérité passe la renommée!
 Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir!
 N'était-ce pas assez de ne me point haïr,
 Et d'avoir si longtemps pu défendre votre âme
 De cette inimitié...

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, madame!
 Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
 Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté?
 Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
 Pourrait, en vous voyant, n'être point adoucie?
 Ai-je pu résister au charme décevant¹...

ARICIE.

Quoi, seigneur!

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
 Je vois que la raison cède à la violence :
 Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
 Madame, il faut poursuivre; il faut vous informer
 D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
 Vous voyez devant vous un prince déplorable,
 D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
 Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
 Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté;

¹ *Décevant* : vieux mot qui signifie *trompeur*; il était déjà tombé en désuétude du temps de Racine, qui n'a pu le rajeunir, mais qui l'emploie ici avec un rare bonheur, puisqu'il est un trait de caractère. Même en déclarant son amour, Hippolyte n'ose en avouer les charmes : il y voit quelque chose de trompeur.

Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
 Pensais toujours du bord contempler les orages;
 Asservi maintenant sous la commune loi,
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
 Un moment a vaincu mon audace imprudente :
 Cette âme si superbe est enfin dépendante.
 Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
 Portant partout le trait dont je suis déchiré,
 Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
 Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve¹;
 Dans le fond des forêts votre image me suit;
 La lumière du jour, les ombres de la nuit,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
 Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
 Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus;
 Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,
 Je ne me souviens plus des leçons de Neptune;
 Mes seuls gémissements font retentir les bois,
 Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
 Peut-être le récit d'un amour si sauvage
 Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
 D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
 Quel étrange captif pour un si beau lien !
 Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère :
 Songez que je vous parle une langue étrangère :
 Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
 Qu'Hippolyte sans vous n'aurait jamais formés².

¹ Ce vers, qui, isolé, sentirait un peu le madrigal, dans la bouche du farouche Hippolyte a quelque chose de si vrai, qu'il devient réellement tragique.

² Euripide et Sénèque, fidèles aux traditions de l'antiquité, ont représenté Hippolyte comme un jeune chasseur inaccessible aux traits de l'amour. L'Hippolyte de Racine est amoureux; le poëte, en altérant le

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE, ISMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, la reine vient, et je l'ai devancée¹ :
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi ?

THÉRAMÈNE.

J'ignore sa pensée.
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phèdre ! Que lui dirai-je ? et que peut-elle attendre...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre :

caractère sauvage de son héros, a peut-être affaibli l'intérêt des principales situations de sa tragédie. Les critiques ont remarqué avec raison que la déclaration de Phèdre serait plus dramatique encore, si le langage de la passion était inconnu à celui à qui elle s'adresse. Dans la tragédie de Racine, la vertu seule ne défend pas Hippolyte de l'amour de Phèdre : il aime Aricie, et cette passion ne peut laisser de place à aucune autre. Mais qui ne pardonnerait à Racine une faute qui est l'origine de tant de beautés inimitables ? Aricie est si tendre, si touchante, ses sentiments sont si purs, et le poète les exprime dans une langue si harmonieuse, qu'il vous tient dans un enchantement continu. D'ailleurs la découverte de cet amour jette un grand intérêt dans le quatrième acte, et fait naître une des scènes les plus déchirantes de la pièce. Nous ne dirons rien de la déclaration d'Hippolyte, c'est un chef-d'œuvre de poésie et d'éloquence. Qui pourrait se souvenir, en la lisant, qu'Euripide a donné à son héros une tainte plus fière et plus prononcée ?

¹ La démarche de Phèdre paraît choquer la bienséance : en sa qualité de femme, de reine et de belle-mère, elle ne doit point venir chercher Hippolyte ; c'est à Hippolyte d'aller la trouver : mais l'aveuglement de la passion est une excuse légitime pour cette violation des bienséances. (G.)

Quoique trop convaincu de son inimitié,
 Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars : et j'ignore
 Si je n'offense point les charmes que j'adore !
 J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, prince, et suivez vos généreux desseins :
 Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
 J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
 Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
 N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE

Ami, tout est-il prêt? Mais la reine s'avance.
 Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
 Fais donner le signal, cours, ordonne; et revien
 Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, CÉNONE.

PHÈDRE, à CÉNONE, dans le fond du théâtre.

Le voici : vers mon cœur tout mon sang se retire¹.

¹ Les anciens Grecs n'auraient point souffert une pareille scène, si belle pour les Français. Les Romains, beaucoup moins délicats, ne furent point blessés de la déclaration d'amour d'une belle-mère à son beau-fils. C'est un de leurs auteurs qui en a conçu l'idée; Racine n'a fait qu'imiter et embellir Sénèque. Les Français regardent cette même scène comme une des plus théâtrales de la tragédie de *Phèdre*; et il faut bien que, sur cet article si important pour les mœurs, il y ait en France des

J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

OENONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes ;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père ; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance :
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas¹,
Seigneur : vous m'avez vue attachée à vous nuire ;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir :
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir ;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée ;

idées diamétralement opposées à celles des Grecs, puisque le chef d'une secte de rigoristes, le grave et sévère Arnauld, fut très-content de l'amour criminel de Phèdre, et de la manière dont elle l'exprime. Il ne blâma que l'amour innocent et vertueux d'Hippolyte : décision très-bonne pour un littérateur, mais fort étrange pour un janséniste et pour un docteur en théologie. (G.)

¹ Vers heureux et naturel : la douceur, la soumission de Phèdre, sont parfaitement dans le ton de la passion. Tout ce commencement de scène, dont le dialogue est si vrai, si juste et si touchant, appartient à Racine. (G.)

J'ai même défendu, par une expresse loi,
 Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
 Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
 Si la haine peut seule attirer votre haine,
 Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
 Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mère jalouse
 Pardonne rarement au fils d'une autre épouse;
 Madame, je le sais : les soupçons importuns
 Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
 Tout autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages¹,
 Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE.

Ah, seigneur ! que le ciel, j'ose ici l'attester,
 De cette loi commune a voulu m'excepter !
 Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore !

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore :
 Peut-être votre époux voit encore le jour² ;
 Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
 Neptune le protège, et ce dieu tutélaire
 Ne sera pas en vain imploré par mon père³.

¹ VAR. *Toute autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages.*

Le mot *ombrage*, dans le sens figuré, ne s'emploie guère qu'au singulier. Quant à la préposition *pour*, il paraît que, du temps de Racine, on disait également *prendre ombrage pour quelqu'un*, ou *prendre ombrage de quelqu'un*. Cette dernière locution est la seule en usage aujourd'hui.

² Si Hippolyte a lieu de croire que son père vit encore, pourquoi se hâte-t-il d'en hériter ? Pourquoi fait-il le partage de ses États ? Pourquoi dispose-t-il du royaume d'Athènes en faveur de cette Aricie si odieuse à son père ? (G.) — La répétition du mot *encore* est une légère négligence.

³ Ces vers préparent le dénoûment. Hippolyte prédit son propre malheur. C'est une grande adresse du poète, et l'une de ces délicatesses dont Racine seul semble avoir connu le secret. (G.)

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts¹,
 Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
 En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
 Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie².
 Que dis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
 Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
 Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... je m'égare,
 Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux :
 Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux³ ;
 Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée⁴ :
 Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,

« Non unquam amplius
 « Convexa tetigit supera, qui mersus semel
 « Adiit silentem nocte perpetua domum, etc. »

« Il ne revoit jamais la lumière du jour, celui qui est une fois descendu dans la nuit éternelle, demeure silencieuse des morts. » (SÉNÈQUE, *Hippolyte*, act. I, sc. II.)

² On croit que Racine a voulu exprimer, par ce mot *avare*, l'épithète de *tenacis* qui est dans Sénèque : mais pourquoi ce grand poète aurait-il cherché à traduire Sénèque, quand il avait sous les yeux Virgile, qui dit beaucoup mieux que Sénèque, au second livre des *Géorgiques*, v. 492 :

« Strepitumque Acherontis avari ! »

L'épithète d'*avari*, en latin, est bien plus riche et plus poétique que celle de *tenacis*. Ce n'est donc point à Sénèque que Racine doit l'*avare Achéron* : c'est à Virgile, bien plus digne d'avoir un tel imitateur. (G.)

³ *Tout mort qu'il est*, expression un peu trop familière, qui est relevée par l'hémistiche suivant, mais qui, placée à la fin du vers, ne serait pas supportable. Nul poète n'offre un plus grand nombre de ces locutions familières, qui empruntent toute leur noblesse de la place qu'elles occupent.

⁴ Cette scène est en grande partie imitée de Sénèque.

Volage adorateur de mille objets divers,
 Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
 Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
 Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi¹,
 Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
 Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;
 Cette noble pudeur colorait son visage
 Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
 Digne sujet des vœux des filles de Minos.
 Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
 Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
 Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
 Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
 Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite :
 Pour en développer l'embarras incertain,
 Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
 Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée² ;
 L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée :
 C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours
 Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
 Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante³ !
 Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :

¹ *Après soi* : la grammaire voudrait *après lui*.

² Cette fin du couplet n'est imitée de personne : c'est la passion portée à son comble, c'est l'ivresse de l'amour, peinte avec les couleurs les plus brillantes, les plus vives, et les plus vraies. « Quelle fécondité d'idées, « de sentiments et d'images ! » s'écrie ici M. Le Franc de Pompignan, dans sa lettre à Louis Racine. « Rien n'échappe à Phèdre amoureuse ; ce « que l'amour lui représente, elle croit le voir ; et tout ce qu'elle voit, « elle le rend visible au spectateur. » (L. B.)

³ Cette épithète, qui ne s'applique point à un homme dans le style noble, est ici justifiée et ennoblie par l'excès de la passion. Dans *Bajazet*, acte I, scène 1, Acomat dit à Osmin, en parlant de la sultane :

Je plains Bajazet, je lui vantai ses charmes. (G.)

Compagne du péril qu'il vous fallait chercher¹,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher;
Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue
Se serait avec vous retrouvée ou perdue².

HIPPOLYTE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez : j'avoue, en rougissant,
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais...

PHÈDRE.

Ah, cruel ! tu m'as trop entendu !
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.

¹ *Compagne du péril*, pour *votre compagne dans le péril*, est une de ces finesses de diction qui la rendent poétique. Nous ne les faisons remarquer si rarement dans Racine que parce qu'elles s'offrent à tout moment. (L.)

² Phèdre ne finit pas ici, comme dans Sénèque, par un aveu formel de son amour, et par un mouvement qui en est la plus humiliante expression. L'égarement est porté à son comble, et son secret qui lui échappe n'est que le dernier degré du délire de la passion. On dirait que toutes les fois que Racine se sert de ce qu'un autre a fait, c'est pour montrer comment il fallait faire. (L.)

Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
 Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
 Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
 De séduire le cœur d'une faible mortelle.
 Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
 C'est peu de t'avoir fui , cruel , je t'ai chassé ;
 J'ai voulu te parattre odieuse , inhumaine ;
 Pour mieux te résister , j'ai recherché ta haine.
 De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
 Tu me haïssais plus , je ne t'aimais pas moins ;
 Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
 J'ai languï , j'ai séché dans les feux , dans les larmes :
 Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
 Si tes yeux un moment pouvaient me regarder¹.
 Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire ,
 Cet aveu si honteux , le crois-tu volontaire² ?
 Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
 Je te venais prier de ne le point haïr :
 Faiblés projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
 Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même !
 Venge-toi , punis-moi d'un odieux amour :
 Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
 Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.

¹ Quelle amertume d'idée et d'expression dans ce vers ! La passion a-t-elle quelque chose de plus douloureux ? Et tout ce couplet si admirable appartient au poète français. Il semble que quand Racine marche tout seul, il n'a d'abord suivi des modèles que pour faire voir combien il savait les devancer. (L.)

² Voilà peut-être ce qu'il y a de plus profond et de plus beau dans tout ce morceau. Il était impossible de mieux peindre l'irrésistible ascendant de la passion qui maîtrise Phèdre, et, par conséquent, de la rendre plus excusable ; et, comme on ne pouvait la rendre intéressante qu'autant qu'elle serait à excuser et à plaindre, l'auteur a saisi le point capital. C'était là l'effort et le triomphe de son art ; mais il dépendait d'une force de conception et de style interdite à la médiocrité. (L.)

La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
 Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper ;
 Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
 Impatient déjà d'expié son offense,
 Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
 Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
 Si ta haine m'envie un supplice si doux,
 Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée¹,
 Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
 Donne².

¹ D'Olivet trouve un barbarisme de phrase dans l'emploi du conditionnel présent : *si ta main serait trempée*. Desfontaines essaie longuement de justifier Racine par des règles de logique, qui ne décident pas la question. Il nous semble que, pour la décider, il suffit d'exprimer en prose l'idée de Racine, en rappelant l'indicatif des deux vers précédents. La phrase de Racine peut se construire ainsi : *Si tu crois mon cœur indigne de tes coups*, ou *si tu crois que d'un sang trop vil ta main serait trempée*. Racine a sous-entendu le verbe *croire* dans le second membre de la phrase, et il suffit de le rétablir pour montrer la justesse de son expression. C'est une ellipse qui seule pouvait rendre son idée ; car la phrase ne présenterait plus le même sens si l'on substituait, comme le veut l'abbé d'Olivet, le mot *était* au mot *serait*. *Si tu crois que d'un sang trop vil ta main serait trempée*, ou *si tu crois que d'un sang trop vil ta main était trempée*, ont deux significations différentes. En admettant cette ellipse, la phrase est correcte.

² L'épée d'Hippolyte demeurée entre les mains de Phèdre est une très-ingénieuse invention de Sénèque, que Racine n'a pas manqué de s'approprier. Mais ce qu'il emprunte devient toujours meilleur entre ses mains. Dans Sénèque, c'est Hippolyte qui tire son épée pour tuer Phèdre, prosternée à ses genoux : l'abjection de l'une et la brutalité de l'autre sont également répréhensibles. On voit combien Racine s'y est mieux pris : mais, pour en venir jusqu'à troubler et effrayer Hippolyte au point de laisser, avec quelque vraisemblance, son épée dans les mains de Phèdre, il fallait pousser le délire et les emportements de celle-ci jusqu'à pouvoir s'emparer de cette épée et l'emporter, tandis qu'Hippolyte reste confondu et comme hors de lui. Si tout n'était pas passionné jusqu'au sublime, tout serait froid jusqu'au ridicule. Ce sujet, comme celui d'*Athalie*, dépendait particulièrement de l'exécution. (L.) — *Au défaut de ton bras* :

OENONE.

Que faites-vous, madame? Justes dieux!
 Mais on vient : évitez des témoins odieux.
 Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne?
 Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
 Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur!

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
 Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
 Phèdre... Mais non, grands dieux! qu'en un profond oubli
 Cet horrible secret demeure enseveli!¹

THÉRAMÈNE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
 Mais Athènes, seigneur, s'est déjà déclarée;
 Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus :
 Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phèdre?

on dirait aujourd'hui à défaut, mais, du temps de Racine, au défaut se disait pour au lieu de, en place de, etc.

¹ Cette réserve dans un pareil moment, ce silence absolu, est une beauté morale qui appartient entièrement à Racine. Il n'est pas besoin de dire combien cette discrétion est supérieure aux déclamations forcées et froides de Sénèque et d'Euripide dans la même situation, et combien elle répand d'intérêt sur Hippolyte. Mais on ne peut refuser au poète français cet éloge, que seul il a connu et saisi, en cet endroit, le vrai caractère de la vertu, dont le poète grec et le poète latin ne se sont pas doutés. (L.)

THÉRAMÈNE.

Un héraut chargé des volontés d'Athènes
De l'État en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connaissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez?

THÉRAMÈNE.

Pendant un bruit sourd veut que le roi respire :
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire.
Mais moi qui l'y cherchai, seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe ; écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source :
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons ; et, quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter¹.

¹ Luneau de Boisjermain trouve ce second acte un peu *vide d'action*, tout en convenant qu'une scène comme celle de la déclaration de Phèdre suffit pour faire valoir un acte. J'ajouterai qu'elle suffit pour le remplir. Voltaire disait qu'il fallait regarder les cinq actes d'une tragédie comme cinq provinces, dont chacune devait avoir sa capitale. En adoptant cette figure, il me semble que la capitale de ce second acte en vaut bien une autre, et vaut même toute une province. (L.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PHÈDRE, CENONE.

PHÈDRE.

Ah ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie :
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
Cache-moi bien plutôt : je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre :
J'ai dit ce que jamais on ne devait entendre.
Ciel ! comme il m'écoutait ! par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mes discours !
Comme il ne respirait qu'une retraite prompte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoi détournais-tu mon funeste dessein ¹ ?
Hélas ! quand son épée allait chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi ? me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains,

¹ Je ne fais remarquer que comme des hardiesses *détromper une erreur, convaincre des amours, détourner un dessein*. Car les poètes ont droit de personnifier tout ce qu'ils veulent ; mais encore faut-il qu'on sache à quel style appartient ces manières de parler, si l'on veut discerner en quoi l'exemple de nos bons auteurs peut faire loi, ou n'être pas suivi aveuglément. (D'O.) — Dans cet acte, Racine change de modèle, ce n'est plus Euripide qu'il imite, c'est Sénèque ; et ce qu'il lui emprunte devient sous sa plume une véritable création.

Et ce fer malheureux profanerait ses mains.

OENONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
 Vous nourrissez un feu qu'il vous faudrait éteindre.
 Ne vaudrait-il pas mieux, digne sang de Minos,
 Dans de plus nobles soins chercher votre repos ;
 Contre un ingrat qui plait recourir à la fuite,
 Régner, et de l'État embrasser la conduite ?

PHÈDRE.

Moi, régner ! Moi, ranger un État sous ma loi
 Quand ma faible raison ne règne plus sur moi,
 Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire,
 Quand sous un joug honteux à peine je respire,
 Quand je me meurs¹ !

OENONE.

Fuyez.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

OENONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter ?

PHÈDRE.

Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées.
 De l'austère pudeur les bornes sont passées : -
 J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
 Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur².

¹ Comme ce vers, coupé au second pied, semble tomber avec la phrase et avec Phèdre, et peint l'abattement et la défaillance ! On pourrait remarquer en mille endroits cet art de couper le vers et de le varier, suivant l'intention de la phrase, comme dans cet autre vers,

Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
 Elle est morte. Calchas, etc.

Mais, dans chaque genre de beautés, on a cru ne devoir s'arrêter qu'à quelques exemples, et autant qu'il le fallait pour indiquer les autres.
 (L.).

² Trait de vérité frappant dans la peinture des passions. C'est ici la

Toi-même, rappelant ma force défaillante,
 Et mon âme déjà sur mes lèvres errante,
 Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer :
 Tu m'as fait entrevoir que je pouvais l'aimer.

OENONE.

Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable,
 De quoi pour vous sauver n'étais-je point capable ?
 Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
 Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris ?
 Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
 Vous laissait à ses pieds peu s'en faut prosternée !
 Que son farouche orgueil le rendait odieux !
 Que Phèdre en ce moment n'avait-elle mes yeux !

PHÈDRE.

OEnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse ;
 Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
 Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
 Entend parler d'amour pour la première fois :
 Peut-être sa surprise a causé son silence ;
 Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

OENONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé¹.

première fois que Phèdre parle d'espérance : jusque-là elle ne voulait que mourir. Elle a fait le premier pas : elle ne peut plus s'arrêter. Voilà pour la partie morale. Pour la partie dramatique, observez que ce beau développement d'espérance qui va suivre sert à varier les effets dans une même situation ; ce qui est essentiel pour sauver l'uniformité d'une plainte continue, et amener les alternatives indispensables au théâtre. Cette théorie n'est connue que des excellents artistes, et pas un n'y a manqué ; c'est une des principales sources d'intérêt. (L.)

¹ Ce dialogue coupé est une imitation de Sénèque :

NUTRIX. — « Tibi ponet odium, cæcus odio forsitan

« Persequitur omnes?

PHÆDRA. — « Precibus haud vinci potest?

NUTRIX. — « Feros est.

PHÆDRA. — « Amore didicimus vinci feros...

PHÈDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

OENONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale¹.
 Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison !
 Sers ma fureur, OEnone, et non point ma raison.
 Il oppose à l'amour un cœur inaccessible ;
 Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible :
 Les charmes d'un empire ont paru le toucher ;
 Athènes l'attirait, il n'a pu s'en cacher ;
 Déjà de ses vaisseaux la pointe était tournée,
 Et la voile flottait aux vents abandonnée.
 Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
 OEnone ; fais briller la couronne à ses yeux :
 Qu'il mette sur son front le sacré diadème ;
 Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même².
 Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.

NUTRIX. — « Genus omne profugit.

PHÆDRA. —

« Pellicis careo metu. »

LA NOURRICE. — « Cessera-t-il de vous hair, vous qui peut-être lui faites hair toutes les femmes ?

PHÈDRE. — Les prières ne peuvent-elles le fléchir ?

LA NOURRICE. — C'est un cœur farouche.

PHÈDRE. — Ne sait-on pas que les cœurs les plus farouches cèdent à l'amour ?...

LA NOURRICE. — Il hait tout votre sexe.

PHÈDRE. — Je n'ai point à craindre de rivale. » (*Hippolyte*, acte I, scène II.)

¹ Ce vers, qui dans Sénèque n'est qu'un trait de passion, est dans Racine le germe d'une situation. Cette femme, qui attache un si grand prix à n'avoir point de rivale, dans quel état sera-t-elle, lorsqu'un moment après elle apprendra qu'elle en a une ! (L.)

² L'idée appartient à Sénèque ; mais le sentiment passionné que présente le dernier vers est à Racine. Sénèque ne connaissait point les sentiments : il n'y a chez lui que des traits et des sentences. (G.)

Il instruira mon fils dans l'art de commander ;
 Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
 Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
 Pour le fléchir enfin tente tous les moyens :
 Tes discours trouveront plus d'accès que les miens :
 Presse, pleure, gémis ; peins-lui Phèdre mourante :
 Ne rougis point de prendre une voix suppliante :
 Je t'avouerai de tout ; je n'espère qu'en toi.
 Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II.

PHÈDRE.

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
 Implacable Vénus, suis-je assez confondue !
 Tu ne saurais plus loin pousser ta cruauté.
 Ton triomphe est parfait, tous tes traits ont porté.
 Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
 Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
 Hippolyte te fuit ; et, bravant ton courroux,
 Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux ;
 Ton nom semble offenser ses superbes oreilles :
 Déesse, venge-toi, nos causes sont pareilles ¹.
 Qu'il aime... Mais déjà tu reviens sur tes pas,
 OEnone ! On me déteste ; on ne t'écoute pas !

¹ Corneille avait dit, dans *Médée* :

Dieux.
 Et m'aidez à venger cette commune injure.

Ce vers, dit Voltaire, n'appartient qu'à Corneille. Racine l'a imité dans *Phèdre* : mais dans Corneille il n'est qu'une beauté de poésie ; dans Racine, il est une beauté de sentiment.

SCÈNE III.

PHÈDRE, OËNONE.

OËNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
 Madame; rappelez votre vertu passée :
 Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux ;
 Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux ¹.
 Le peuple pour le voir court et se précipite.
 Je sortais par votre ordre, et cherchais Hippolyte,
 Lorsque jusques au ciel mille cris élançés...

PHÈDRE.

Mon époux est vivant, OËnone; c'est assez.
 J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage ;
 Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

OËNONE.

Quoi ?

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu ² :
 Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
 Je mourais ce matin digne d'être pleurée ;
 J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

¹ Observez qu'il n'y a dans toute la pièce d'autres ressorts d'intrigue pour soutenir, graduer, et varier l'action, que le double incident de la mort de Thésée faussement annoncée, et de son retour inopiné; et qu'il n'en a pas fallu davantage au poète pour une machine de cinq actes. Cependant l'action ne languit nulle part. C'est cette riche simplicité qui est un des caractères du grand talent. (L.)

² Il y a dans cette phrase, qui n'est point achevée, *Je te l'ai prédit : mais tu n'as pas voulu*, une espèce d'ellipse familière, qui est d'une singulière vérité. Tout le monde supplée aisément : *tu n'as pas voulu me croire, tu n'as pas voulu me laisser mourir*; mais s'en tenir à cette phrase de la conversation ordinaire, *tu n'as pas voulu*, est une manière de peindre le désordre et la vivacité du sentiment qui préoccupe l'âme, et cette manière est propre à l'auteur. (L.)

OENONE.

Vous mourez?

PHÈDRE.

Juste ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?
 Mon époux va paraître, et son fils avec lui.
 Je verrai le témoin de ma flamme adultère
 Observer de quel front j'ose aborder son père,
 Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés¹,
 L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés !
 Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
 Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
 Laissera-t-il trahir et son père et son roi ?
 Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
 Il se tairait en vain : je sais mes perfidies,
 OEnone, et ne suis point de ses femmes hardies
 Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix
 Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
 Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes :
 Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
 Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
 Attendent mon époux pour le désabuser.
 Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
 Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre² ?
 La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
 Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
 Pour mes tristes enfants quel affreux héritage !
 Le sang de Jupiter doit enfler leur courage ;

¹ Comme ce vers et le suivant sont pleins de tristesse ! *Le cœur gros* est une phrase familière ; mais que ne relèveraient pas *les soupirs qu'ils n'a point écoutés* ? C'est ainsi que l'on tire parti, en poésie, de toutes les sortes de langage. (L.)

² Traduction de cet hémistiche de Virgile :

« Usque adeone mori miserum est ? »

« Est-ce donc un si grand malheur de mourir ? » (*Æneid.*, lib. XII, v. 646.) (G.)

Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
 Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
 Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
 Un jour ne leur reproche une mère coupable.
 Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
 L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

OENONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre;
 Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
 Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
 Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
 C'en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,
 De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
 Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours
 Vous-même en expirant appuyez ses discours¹.
 A votre accusateur que pourrai-je répondre?
 Je serai devant lui trop facile à confondre :
 De son triomphe affreux je le verrai jouir,
 Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
 Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !
 Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
 De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

PHÈDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux².

OENONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
 Vous le craignez : osez l'accuser la première³

¹ La grammaire demande *appuyés*. (Voyez une note sur le même sujet, *Mithridate*, acte III, scène III.)

² Trait naturel et vrai, qui peint bien l'illusion que, dans certains moments, la passion se fait à elle-même. *Je le vois et à mes yeux* forme une espèce de pléonasme très-excusable dans le trouble et le désordre de Phèdre. (G.)

³ Dans Sénèque, la nourrice dit à Phèdre :

« Regeramus ipsi crimen, atque ultro implam

Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui,
 Qui vous démentira? Tout parle contre lui :
 Son épée en vos mains heureusement laissée,
 Votre trouble présent, votre douleur passée,
 Son père par vos cris dès longtemps prévenu,
 Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence !

OENONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
 Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords.
 Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
 Mais puisque je vous perds sans ce triste remède,
 Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède :
 Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
 Bornera sa vengeance à l'exil de son fils :
 Un père, en punissant, madame, est toujours père,
 Un supplice léger suffit à sa colère.
 Mais, le sang innocent dût-il être versé,
 Que ne demande point votre honneur menacé?
 C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.

• Venerem arguamus. Scelere velandum est scelus.

• Tutissimum est inferre, cum timeas, gradum.

• Ausa priores simus, an passæ nefas,

• Secreta cum sit culpa, quis testis sciet? »

« Rejetons l'attentat sur lui. Nous-mêmes accusons-le d'un amour incestueux. Cachons un crime par un crime. Lorsqu'on craint, le plus sûr est d'avancer toujours. Le secret nous favorise. Quel témoin déposera contre nous? Qui saura distinguer le criminel de la victime? (*Hippolytus*, acte II, sc. III.)

¹ Cette réponse, qui respire l'horreur du crime, sort du cœur de Phèdre, et n'est point démentie, quoi qu'on en dise, par la fin de la scène. C'est alors la vue d'Hippolyte à côté de Thésée qui bouleverse l'âme de cette malheureuse femme, au point qu'elle laisse dire et faire à Oenone tout ce qu'elle a proposé. C'est cette adresse dont Euripide et Sénèque sont également loin. (L.)

Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
 Madame; et, pour sauver votre honneur combattu¹,
 Il faut immoler tout, et même la vertu.
 On vient; je vois Thésée.

PHÈDRE.

Ah! je vois Hippolyte;
 Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite².
 Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
 Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE,
 THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
 Madame, et dans vos bras met...

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
 Et ne profanez point des transports si charmants :
 Je ne mérite plus ces doux empressements ;
 Vous êtes offensé. La fortune jalouse
 N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
 Indigne de vous plaire et de vous approcher,
 Je ne dois désormais songer qu'à me cacher³.

¹ *Combattu* : mot impropre pour *attaqué, menacé, en danger*. Trois vers plus haut, Racine avait placé le mot propre :

Que ne demande point votre honneur menacé? (G.)

² Ces deux derniers vers offrent une négligence : les mots *je vois* y sont répétés trois fois.

³ Elle n'a pas dit un mot qui ne soit plein d'une profonde confusion, d'une profonde douleur; pas un qui, au fond, ne l'accuse elle-même, et pas un qui puisse démentir Œnone quand elle accusera Hippolyte. (L.)

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais, si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir ;
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparaisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter ?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchais pas ;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie et la reine¹ :
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder ?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse :
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avait de votre bras senti la pesanteur ;
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur²,

¹ *Confier à qui ? Il faudrait me confier. La phrase n'est pas complète.*

² Vainement le poète a voulu, par une épithète, modifier une expression qu'il sentait bien être ici en sens contraire. *Persécuteur* ne peut

Vous aviez des deux mers assuré les rivages ;
 Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages ;
 Hercule , respirant sur le bruit de vos coups ,
 Déjà de son travail se reposait sur vous ¹.
 Et moi , fils inconnu d'un si glorieux père ,
 Je suis même encor loin des traces de ma mère !
 Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper :
 Souffrez , si quelque monstre a pu vous échapper ,
 Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable ,
 Ou que d'un beau trépas la mémoire durable ,
 Éternisant des jours si noblement finis ,
 Prouve à tout l'univers que j'étais votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je ? Quelle horreur dans ces lieux répandue
 Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
 Si je reviens si craint et si peu désiré ,
 O ciel ! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré ?
 Je n'avais qu'un ami : son imprudente flamme
 Du tyran de l'Épire allait ravir la femme ;
 Je servais à regret ses desseins amoureux ;
 Mais le sort irrité nous aveuglait tous deux.
 Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
 J'ai vu Pirithoüs , triste objet de mes larmes ,

jamais être pris qu'en mauvaise part. On peut poursuivre les méchants, mais on ne persécute que la vertu : ce sont deux nuances que notre langue ne permet pas de confondre ; et le vers de Racine, quoique nombreux, forme une dissonance réelle entre la pensée et les mots. C'est, au reste, la seule incorrection de ce morceau, d'ailleurs plein d'une noblesse qui caractérise le fils de Thésée. (L.)

¹ *De son travail* ne paraît pas une expression noble et heureuse ; mais on hésite à prononcer, lorsqu'on pense qu'il ne tenait qu'à Racine de mettre *ses travaux*, et qu'il a préféré *son travail*. (G.) — Racine a préféré *son travail*, parce qu'en parlant d'Hercule, *les travaux* auraient signifié *les douze travaux*. Or, il est clair qu'il ne pouvait pas dire :

De ses douze travaux se reposait sur vous.

Son travail, c'est-à-dire sa tâche habituelle d'exterminer les monstres.

Livré par ce barbare à des monstres cruels
Qu'il nourrissait du sang des malheureux mortels.
Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds, et voisins de l'empire des ombres.
Les dieux, après six mois, enfin m'ont regardé¹ :
J'ai su tromper les yeux par qui j'étais gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
A ses monstres lui-même a servi de pâture.
Et lorsque avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher ;
Que dis-je ? quand mon âme, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chère vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements ;
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrais être encor dans les prisons d'Épire.
Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi ? pourquoi ne suis-je pas vengé ?
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile ?
Vous ne répondez point ! Mon fils, mon propre fils,
Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable.
Connaissons à la fois le crime et le coupable :
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

¹ *M'ont regardé* : expression tirée de la Bible, pour dire *ont eu pitié de moi*, *m'ont regardé favorablement*. (G.)

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE¹.

HIPPOLYTE.

Où tendait ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
 Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
 Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même ?
 Dieux ! que dira le roi ? Quel funeste poison
 L'amour a répandu sur toute sa maison !
 Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
 Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve !
 De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
 Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter :
 Allons : cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
 Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
 Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
 Mais que tout son pouvoir ne saurait ébranler.

¹ Dans toutes les éditions faites pendant la vie de Racine, Théràmène ne sort point avec Thésée : il reste sur la scène avec Hippolyte, dont il est le gouverneur. Luncu de Boisjerman et La Harpe ont fait sortir Théràmène ; mais Racine n'avait pas violé la règle qui veut que les entrées et les sorties soient motivées.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉSÉE, OENONE.

THÉSÉE.

Ah! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire!
Préparait cet outrage à l'honneur de son père?

Phèdre, depuis sa sortie, a eu le loisir de réfléchir sur le conseil d'Oenone; elle a pu l'approuver dans le premier moment de son trouble; mais elle a dû révoquer depuis son consentement, si réellement elle a tant d'horreur pour une aussi noire calomnie. Puisqu'elle permet volontairement à sa nourrice d'opprimer et de noircir l'innocence, elle est donc encore plus odieuse que la Phèdre d'Euripide, qui du moins n'est pas hypocrite, et qui meurt pour expier d'avance l'atrocité d'une vengeance aussi barbare. Thésée est sorti à la fin du troisième acte, dans l'intention d'interroger Phèdre :

Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi...

Acte III, sc. v.

et il ne l'a point interrogée. Il rentre au commencement du quatrième, à l'instant où Oenone vient d'accuser Hippolyte : tout annonce qu'il n'a parlé qu'à cette confidente, qu'il n'a entendu qu'elle; et il paraît déjà convaincu du crime de son fils, sur ce seul rapport, et sur l'indice très-suspect de l'épée d'Hippolyte. Thésée ajoute foi, avec une légèreté inexcusable, à l'accusation la plus monstrueuse, la plus invraisemblable. Si le jeune prince avait réellement employé la violence, les cris de Phèdre, la fuite du téméraire, auraient excité un grand tumulte dans le palais; il y aurait beaucoup de témoins : et la seule Oenone dépose! Phèdre elle-même se tait! Que de motifs de douter! M. de La Harpe croit avoir trouvé un argument nouveau, décisif, péremptoire et *sans réplique*, pour justifier la crédulité de Thésée. « D'abord, dit-il, le fait est consacré par la Fable, et dès lors il est reçu que le spectateur s'y prête « jusqu'à un certain point... De plus, les apparences sont ici très-fortes,

Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis !
 Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
 O tendresse ! ô bonté trop mal récompensée !

« par la réunion des circonstances, et particulièrement celle de l'épée
 « d'Hippolyte, moyen fort adroit que Racine a pris de Sénèque. Mais la
 « raison la plus décisive en faveur de Thésée, et celle dont personne,
 « que je sache, n'a fait mention, c'est que, pour ne pas croire au crime
 « de son fils, dont il a tant d'indices, il faut qu'il croie à un crime
 « de sa femme encore plus grand, dont il n'y a pas la moindre appa-
 « rence, et qui doit lui répugner le plus à imaginer. Je ne vois pas de
 « réplique à cette raison. » Rien n'est plus faible qu'un pareil raisonne-
 ment. Le fait est constaté par la Fable, c'est-à-dire : la Fable nous app-
 prend que Thésée fit périr son fils sur l'accusation de sa belle-mère ;
 mais les moyens de persuader Thésée étaient au choix du poète : la
 Fable n'en fait aucune mention. La circonstance de l'épée est très-mal
 imaginée ; c'est une ruse grossière et un moyen fort maladroit : ce pré-
 tendu indice du crime d'Hippolyte est si invraisemblable, qu'il donne
 une grande apparence au crime de Phèdre. Depuis quand répugne-t-il
 moins à un père de croire son fils coupable d'un inceste, que de croire
 sa femme coupable d'une calomnie ? Depuis quand la nature parle-t-elle
 moins au cœur d'un père que l'amour conjugal au cœur d'un mari,
 qu'on ne nous donne pas comme très-amoureux de sa femme ? N'est-il
 pas incroyable qu'un jeune homme jusque-là si vertueux, si timide et
 même si sauvage, se soit porté tout à coup à cet horrible excès de vio-
 lence à l'égard d'une femme qui n'est plus jeune et qui est mère de fa-
 mille ? N'est-il pas moins invraisemblable que Phèdre, qui s'est laissé
 enlever par Thésée, qui a trahi sa sœur, qui a reçu de sa mère *un sang
 rempli de toutes ces horreurs*, ait jeté un œil profane sur un beau
 jeune homme encore paré de son innocence et de sa pudeur ? D'ailleurs,
 il n'est pas ici question de croire sur-le-champ au crime de l'un des
 deux. Il n'y a point de nécessité de déclarer à la hâte l'un ou l'autre
 coupable ; mais il y a beaucoup de raisons de douter, d'examiner, d'ap-
 profondir la chose. C'est ce que ne fait point Thésée, et c'est en cela sur-
 tout que pèche l'argument *sans réplique* de M. de La Harpe. Thésée,
 par une imprudence inconcevable, néglige le plus sûr moyen de con-
 naître la vérité : la confrontation des accusateurs avec l'accusé. Mais,
 dans le plan de Racine, la confrontation eût détruit le dénouement. Il
 est nécessaire que Thésée soit inconséquent et crédule à l'excès. Euripide
 est le seul qui ait évité cet écueil, en fournissant à Thésée, par la
 mort de sa femme, un argument invincible contre son fils, en mettant
 l'innocent dans l'impossibilité de se justifier. (G.)

Projet audacieux ! détestable pensée !
 Pour parvenir au but de ses noires amours,
 L'insolent de la force empruntait le secours !
 J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
 Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
 Tous les liens du sang n'ont pu le retenir !
 Et Phèdre différait à le faire punir !
 Le silence de Phèdre épargnait le coupable !

OENONE.

Phèdre épargnait plutôt un père déplorable¹ :
 Honteuse du dessein d'un amant furieux
 Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux²,
 Phèdre mourait, seigneur, et sa main meurtrière
 Éteignait de ses yeux l'innocente lumière.
 J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
 Moi seule à votre amour j'ai su la conserver :
 Et, plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
 J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide ! il n'a pu s'empêcher de pâlir :

¹ Racine observe lui-même, dans sa préface, que Thésée serait moins agréable aux spectateurs, si on lui apprenait que son outrage est aussi complet qu'il peut l'être. Quoique la disgrâce d'un mari ne le rendit point ridicule chez les Grecs, Euripide laisse cependant ignorer au public les expressions dont Phèdre se sert pour accuser Hippolyte. Sénèque, moins délicat, fait dire grossièrement à Phèdre qu'elle a été violée : *Vim corpus tulit.* (G.)

² C'est dans l'édition d'Amsterdam, 1750, que l'on trouve pour la première fois ce vers refait de la manière suivante :

Phèdre épargnait toujours un père déplorable.

Luneau, La Harpe et M. Didot ont adopté cette prétendue correction, qui n'est certainement pas de Racine. (G.)

³ *Prendre du feu dans les yeux* est une expression recherchée, et qui n'aurait pas dû trouver place dans une tragédie. Racine l'a cependant encore employée quelques vers plus bas : *Et ce feu dans Trézène a donc recommencé ?* Ce qui n'est ni élégant ni poétique.

De crainte , en m'abordant , je l'ai vu tressaillir.
 Je me suis étonné de son peu d'allégresse :
 Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.
 Mais ce coupable amour dont il est dévoré
 Dans Athènes déjà s'était-il déclaré?

OENONE.

Seigneur , souvenez-vous des plaintes de la reine :
 Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?

OENONE.

Je vous ai dit , seigneur , tout ce qui s'est passé.
 C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle ,
 Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.

SCÈNE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah ! le voici. Grands dieux ! à ce noble maintien
 Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?
 Faut-il que sur le front d'un profane adultère¹

¹ La pensée est d'Euripide, ainsi que toute la scène ; mais, dans ce début, l'imitateur l'emporte sur l'original. Euripide a gâté sa pensée en la délayant trop, en l'exposant mal. Racine l'a embellie et perfectionnée par la grâce et l'élégance du tour. Voici le passage d'Euripide :

THÉSÉE. — Hélas ! pourquoi le ciel n'a-t-il pas donné aux hommes des signes certains pour distinguer les amis vertueux et fidèles d'avec les hypocrites et les fourbes ! L'homme devrait avoir deux langages, l'un pour la justice et la vérité, l'autre pour les circonstances, afin que, si son âme tramait quelque perfidie, il fût, malgré lui, trahi et dénoncé par la voix de la vérité et de la justice.

HIPPOLYTE. — M'aurait-on calomnié près de vous ? Vous me traitez en criminel ; cependant ma conscience ne me reproche rien. Si je reste

Brille de la vertu le sacré caractère !
Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains !

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

THÉSÉE.

Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?
Monstre qu'a trop longtemps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie !
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie !
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu !
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine :
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel

interdit et troublé, c'est que les paroles échappées au transport de votre colère portent l'épouvante dans mon âme.

THÉSÉE. — De quoi n'est pas capable la perversité des hommes ! L'audace et la témérité n'auront-elles donc jamais de frein ni de bornes ! S'il faut que la vie humaine ne soit qu'un progrès continu de vices, et que les enfants soient toujours pires que leurs pères, ô dieux ! créez donc un autre univers pour recevoir les méchants et les scélérats. Voyez ce jeune homme qui, né de mon sang, n'en a pas moins souillé mon lit, et que mon épouse, du sein de la mort même, a convaincu du plus grand des crimes ! Traître ! après avoir commis le plus noir des attentats, ose présenter ici à ton père un visage odieux ; vante les vertus qui t'élèvent au-dessus de l'humanité ; nomme les dieux avec qui tu entretiens commerce ; exalte ta pudeur sauvage, ta chasteté incorruptible ; fais parade de ta frugalité ; affecte de ne point toucher à la chair des animaux, pour éblouir le vulgaire par une fausse austérité, etc. (*Hippolyte*, acte IV, sc. v.) (G.)

D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
 Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
 De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
 Fuis : et, si tu ne veux qu'un châtement soudain
 T'ajoute aux scélérats qu'à punis cette main,
 Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
 Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
 Fuis, dis-je; et, sans retour précipitant tes pas,
 De ton horrible aspect purge tous mes États.
 Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
 D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
 Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
 Je n'ai point imploré ta puissance immortelle ;
 Avare du secours que j'attends de tes soins,
 Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :

Thésée dit dans Sénèque :

- « Genitor æquoreus dedit
 • Ut vota prono trina concipiam deo,
 • Et invocata munus hoc sanxit Styge.
 • En perage donum triste, regnator freti.
 • Non cernat ultra lucidum Hippolytus diem...
 • Fer abominandam nunc opem nato parens.
 • Nunquam supremum numinis munus tui
 • Consumeremus, magna ni premerent mala.
 • Inter profunda Tartara, et ditem horridum,
 • Et imminentes regis inferni minas,
 • Voto peperci. Redde nunc pactam fidem,
 • Genitor. »

(*Hippolytus.*, act. III, sc. III.)

« Neptune m'a permis de lui adresser trois vœux, et il a juré par le Styx de les exaucer. Dieu des mers, accorde-moi aujourd'hui cette faveur funeste. Que le jour qui nous éclaire soit le dernier d'Hippolyte!... Prête à ton fils un horrible secours. Il n'eût jamais imploré ta puissance, sans le poids des maux qui l'accablent. Dans les abîmes du Tartare, au milieu des divinités infernales, malgré les menaces terribles du roi des morts, je n'ai point réclamé ta promesse. O mon père! c'est maintenant que tu dois l'accomplir. »

Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père ;
 J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
 Étouffe dans son sang ses désirs effrontés :
 Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte !
 Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite ;
 Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
 Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendais qu'en un lâche silence
 Phèdre ensevelirait ta brutale insolence :
 Il fallait, en fuyant, ne pas abandonner
 Le fer qui dans ses mains aide à te condamner ;
 Ou plutôt il fallait, comblant ta perfidie,
 Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
 Je devrais faire ici parler la vérité,
 Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche.
 Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
 Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
 Examinez ma vie, et songez qui je suis.
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
 Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés¹ ;
 Et jamais on n'a vu la timide innocence

¹ On a toujours admiré cette justification d'Hippolyte, également remarquable par la mesure et par la force. Les maximes générales, extrêmement rares dans Racine, qui les tourne toujours en sentiments, sont ici d'un grand effet, parce que l'application en est si sensible, que les conséquences immédiates de ces grandes vérités sont l'apologie nécessaire et évidente du vertueux Hippolyte. (L.)

Passer subitement à l'extrême licence.
 Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
 Un perfide assassin, un lâche incestueux.
 Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
 Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
 Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
 C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
 On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
 Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche! qui te condamne.
 Je vois de tes froideurs le principe odieux :
 Phèdre seule charmaït tes impudiques yeux¹
 Et pour tout autre objet ton âme indifférente
 Dédaignait de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
 N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
 Je confesse à vos pieds ma véritable offense :

¹ S'il eût dit *tes yeux impudiques*, on aurait pu en être blessé, parce que le mot *impudique* est désagréable à nos oreilles, et n'entre guère que dans le style moral et religieux. Il ne choque point ici, par deux raisons : parce qu'il exprime l'indignation et le mépris, et parce qu'il est placé de manière que l'oreille ne s'y arrête pas, la fin du vers tombant sur le mot *yeux*. Il n'est pas hors de propos de faire sentir quelquefois ces petites délicatesses de diction, dont la connaissance n'est pas une petite chose, et qui font voir combien l'art des vers est difficile. (L.)

J'aime , j'aime , il est vrai , malgré votre défense.
 Aricie à ses lois tient mes vœux asservis ;
 La fille de Pallante a vaincu votre fils :
 Je l'adore ; et mon âme , à vos ordres rebelle ,
 Ne peut ni soupirer ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes ? ciel ! Mais non , l'artifice est grossier :
 Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur , depuis six mois je l'évite et je l'aime :
 Je venais , en tremblant , vous le dire à vous-même.
 Hé quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer !
 Par quel affreux serment faut-il vous rassurer¹ ?
 Que la terre , le ciel , que toute la nature...

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
 Cesse , cesse , et m'épargne un importun discours ,
 Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paraît fausse et pleine d'artifice :

¹ Idée empruntée au passage suivant d'Euripide :

« J'atteste devant vous Jupiter qui préside aux serments , j'atteste cette terre qui m'a vu naître , que je n'ai jamais attenté à l'honneur de votre lit , et que je n'en ai jamais eu ni la pensée ni le désir. Si je mens , si le crime habite dans mon cœur , que je périsse sans nom , sans gloire , sans patrie , fugitif , errant , en horreur à tout le monde ! Que la mer et la terre repoussent mon cadavre ! Si la reine a terminé sa vie dans la crainte d'exposer son honneur , je l'ignore , et je ne dois pas en dire davantage. Ne pouvant être sage ; elle a du moins acquis une réputation de sagesse : et moi qui suis véritablement sage , je ne puis réussir à le paraître.

LE CHŒUR , à Hippolyte. — Vous avez assez prouvé votre innocence par les serments les plus respectables , en attestant le nom redoutable des dieux.

THÉSÉE. — Le fourbe compte sans doute sur le secours des enchantements et des prestiges , si , après m'avoir déshonoré , il se flatte d'apaiser ma colère , et de m'en imposer par de frivoles serments. » (*Hippolyte* , acte IV , scène v.) (G.)

Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide ,
Je me croirais encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez ;
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez ?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste,
Des traitres, des ingrats sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère :
Je mé tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi ! ta rage à mes yeux perd toute retenue¹ ?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue ;
Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

¹ Cette scène, l'une des plus belles de la pièce, appartient tout entière à Euripide ; mais, d'après le caractère des deux nations, le poète grec y a mis plus de simplicité et de naturel, plus d'abandon et de chaleur ; le poète français, plus de précision et de noblesse, un choix plus délicat et un goût plus fin. (G.)

SCÈNE III.

THÉSÉE.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible!
 Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible,
 M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
 Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
 Je t'aimais; et je sens que, malgré ton offense¹,
 Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
 Mais à te condamner tu m'as trop engagé :
 Jamais père, en effet, fut-il plus outragé?
 Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
 Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable?

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi;
 Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi :
 Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
 S'il en est temps encore, épargnez votre race,
 Respectez votre sang, j'ose vous en prier :
 Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;
 Ne me préparez point la douleur éternelle
 De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé;

¹ Ce retour vers la tendresse paternelle est naturel et touchant : on n'en a pas aperçu la plus légère trace dans le long entretien du père avec le fils, parce que l'aspect du coupable aigrissait la colère du juge. Thésée, chez Euripide, est encore plus dur, plus irrité, plus violent. La mort de sa femme, et la lettre qu'il regarde comme une preuve évidente, doivent aussi l'enflammer d'un plus violent courroux. (G.)

Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé :
 Une immortelle main de sa perte est chargée,
 Neptune me la doit ; et vous serez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit ! Quoi ! vos vœux irrités...

THÉSÉE.

Quoi ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés ?
 Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes :
 Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes ;
 Échauffez mes transports trop lents , trop retenus.
 Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus :
 Sa fureur contre vous se répand en injures ;
 Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures ;
 Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
 Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi, seigneur !

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi :

Mais je sais rejeter un frivole artifice.
 Espérons de Neptune une prompte justice :
 Je vais moi-même encore au pied de ses autels
 Le presser d'accomplir ses serments immortels.

SCÈNE V.

PHÈDRE.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?
 Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille ?
 Quel coup de foudre, ô ciel ! et quel funeste avis !
 Je volais tout entière au secours de son fils¹ ;

¹ Ici tout est parfaitement conçu. Le sentiment qui amène Phèdre au secours de l'innocence est noble et intéressant ; il prouve que le crime n'est pas dans son cœur, et que ce n'est pas ce cœur qui a consenti à la calomnie ; et, dans le moment où elle a le plus de droits à la compassion,

Et, m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
 Je cédaï au remords dont j'étais tourmentée.
 Qui sait même où m'allait porter ce repentir ?
 Peut-être à m'accuser j'aurais pu consentir ;
 Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
 L'affreuse vérité me serait échappée.
 Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi !
 Aricie a son cœur ! Aricie a sa foi !
 Ah, dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
 S'armait d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
 Je pensais qu'à l'amour son cœur toujours fermé
 Fût contre tout mon sexe également armé :
 Une autre cependant a fléchi son audace ;
 Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grâce.
 Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir :
 Je suis le seul objet qu'il ne saurait souffrir¹.
 Et je me chargerais du soin de le défendre !

SCÈNE VI.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

ŒNONE.

Non, mais je viens tremblante, à ne vous point mentir² :

le coup de foudre tombe sur elle ; car c'en est un pour une femme qui aime comme Phèdre, et qui aime malgré elle. Que de beautés déjà, sans ce qu'on va voir ! Et toutes dépendent de cet épisode tant blâmé des amours d'Hippolyte et d'Aricie. Ah ! que ne commet-on souvent de pareilles fautes, dût-on faire toujours de semblables critiques ! nous aurions des chefs-d'œuvre de plus. (L.)

¹ Voilà ce que Phèdre doit dire et sentir ; et que peut-on dire et sentir de plus déchirant quand on aime ? O grand peintre de la nature et des passions ! (L.)

² A ne vous point mentir : nous avons déjà remarqué la faiblesse de ces hémistiches. (G.)

J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir ;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

OEnone, qui l'edt cru ? j'avais une rivale !

OENONE.

Comment ?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

OENONE.

Aricie ?

PHÈDRE.

Ah ! douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me suis réservée !
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un cruel refus l'insupportable injure,
N'était qu'un faible essai des tourments que j'endure.
Ils s'aiment ! par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils vus ? depuis quand ? dans quels lieux ?
Tu le savais : pourquoi me laissais-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire ?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher ?
Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence :
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence ;
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux ;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux !
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière ;

Mes homicides mains, promptes à me venger,
 Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
 Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
 De ce sacré soleil dont je suis descendue!
 J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
 Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
 Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
 Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale¹;
 Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
 Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
 Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
 Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
 Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible²;

¹ On a cru trouver dans les vers suivants, que Sénèque met dans la bouche de Thésée (*Hippolyt.*, acte V, scène II), le germe des vers de Racine :

« *Dum falsum nefas*

- *Exsequor vindex severus, incidi in verum scelus.*
- *Sidera et manes et undas scelere complevi meo;*
- *Amplius sors nulla restat : regna me noruat tria. »*

« Vengeur trop rigoureux, j'ai commis un crime véritable pour punir un crime imaginaire. Le ciel, la mer, les enfers, en ont été témoins. Ma destinée est remplie. Les trois royaumes me connaissent. »

² Il est inutile de chercher ici, comme l'a fait Luceau de Boisjermain, quelques ressemblances éloignées ou forcées avec les anciens. Tout ce qu'il y a d'hommes instruits sait que cet inappréciable morceau de plus de quatre-vingts vers, ces transports du repentir et du désespoir, après ceux de la jalousie et de la rage, ne ressemblent absolument à rien, si ce n'est à l'inspiration d'un génie supérieur. C'est la seule fois qu'on a pu mêler à ce qu'il y a de plus fort dans la peinture des passions ce qu'il y a de plus éclatant dans les couleurs de la poésie; et cet usage de la Fable, ce mélange d'un double sublime, dont l'un est ordinairement étranger à l'autre, ne s'était trouvé qu'une fois dans l'épopée (*Énéide*, liv. IV), et, quelque beau qu'il soit dans Virgile, Racine l'a porté beaucoup plus loin : il est monté beaucoup plus haut, parce que dans Didon il n'y a ni

Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
 Pardonne : un dieu cruel a perdu ta famille ;
 Reconnaiss sa vengeance aux fureurs de ta fille.
 Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
 Je rends dans les tourments une pénible vie.

OENONE.

Hé ! repoussez, madame, une injuste terreur !
 Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
 Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée :
 Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
 Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
 L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
 La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
 Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

crime ni remords. Les vers sublimes de pensée, de sentiment, ou d'images, sont ici pressés les uns sur les autres, comme le sont ailleurs dans Racine les vers qui ne sont que beaux. En total, c'est un morceau unique, et qu'on ne peut comparer à rien. C'est à propos de ce morceau, c'est après l'avoir déclamé à la suite d'une conversation sur Racine, que Voltaire me disait, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine : « Mon ami, je ne suis qu'un polisson en comparaison de cet homme-là ; » et ce n'est pas la seule fois qu'il me l'a dit. J'ai observé ailleurs comment il fallait entendre ce mot, qui m'a paru si remarquable, que j'ai cru devoir le conserver en vers et en prose. (L.) — Remarquez que Racine, ayant à peindre le dernier égarement de la passion, n'y mêle aucun de ces traits qui sentent la folie physique. Les idées de Phèdre ne sont point interrompues par ce désordre factice, qui n'est qu'un charlatanisme du poète; les phrases ne sont point coupées par des points, par une foule de réticences affectées : tous ces prestiges de l'école moderne, si favorables à la médiocrité, mais que le véritable talent dédaigne, n'étaient pas à la mode du temps de Racine. Il y a de la suite et de la liaison dans le discours de Phèdre, quoiqu'elle soit égarée par la passion, parce que toute passion a sa logique, sa manière de raisonner, qu'elle suit constamment : le poète qui s'écarte de cette marche ignore son art et le cœur humain. (G.)

Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
 Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants,
 Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
 Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends-je ? Quels conseils ose-t-on me donner ?
 Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
 Malheureuse ! Voilà comme tu m'as perdue ;
 Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue.
 Tes prières m'ont fait oublier mon devoir ;
 J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
 De quoi te chargeais-tu ? Pourquoi ta bouche impie
 A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
 Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
 Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.
 Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable ;
 Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
 Puisse le juste ciel dignement te payer !
 Et puisse ton supplice à jamais effrayer
 Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
 Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
 Et leur osent du crime aplanir le chemin !
 Détestables flatteurs, présent le plus funeste
 Que puisse faire aux rois la colère céleste !

OENONE, seule.

Ah, dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté ;
 Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité¹.

¹ Louis Racine nous apprend qu'il a découvert que ce dernier mot est emprunté de Corbulon. Corbulon soit : j'aurais cru que bien d'autres pouvaient l'avoir dit sans l'emprunter à personne. (L.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE¹.

ARICIE.

Quoi ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême ?
vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime ?
Cruel , si , de mes pleurs méprisant le pouvoir,
vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez ; séparez-vous de la triste Aricie ;

Mais du moins en partant assurez votre vie,
défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre père à révoquer ses vœux :
Il en est temps encor. Pourquoi, par quel caprice,
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice ?
Éclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé ! que n'ai-je point dit ?

Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit² ?
Devais-je , en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père ?
Vous seule avez percé ce mystère odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux³.

¹ Dans la première édition, Ismène ne fait pas partie des personnages de cette scène.

² *Ai-je dû, devais-je*, est une légère négligence de style. (G.)

³ Quelle pureté dans cet amour réciproque d'Hippolyte et d'Aricie ! Ne forme-t-il pas ici un contraste doux et intéressant avec la passion honteuse et forcée de Phèdre ? N'en forme-t-il pas un autre qui est de si-

Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
 Tout ce que je voulais me cacher à moi-même.
 Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé :
 Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
 Madame; et que jamais une bouche si pure
 Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
 Sur l'équité des dieux osons nous confier;
 Ils ont trop d'intérêt à me justifier :
 Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
 N'en saurait éviter la juste ignominie.
 C'est l'unique respect que j'exige de vous.
 Je permets tout le reste à mon libre courroux :
 Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite :
 Osez me suivre, osez accompagner ma fuite ;
 Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
 Où la vertu respire un air empoisonné ;
 Profitez, pour cacher votre promptre retraite,
 De la confusion que ma disgrâce y jette.
 Je vous puis de la fuite assurer les moyens :
 Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens ;
 De puissants défenseurs prendront notre querelle¹ ;

tuation, celui des espérances flatteuses d'Hippolyte et des apprêts de son mariage avec le danger qui le menace, et que le spectateur voit approcher? (L.)

¹ Quelques commentateurs ont vu ici une révolte du fils contre le père : il n'est pourtant question que d'assurer les droits héréditaires d'Hippolyte, dans le cas où Phèdre voudrait les transporter à son fils. Ces projets sur un avenir éventuel ne sont nullement une rébellion. Louis Racine, il est vrai, voulant à toute force qu'Hippolyte soit *coupable* dans cette pièce, donne beaucoup trop d'importance et à ces mêmes projets et à la désobéissance d'Hippolyte, qui aime Aricie contre les ordres de son père. Mais Racine dit seulement dans sa préface, « qu'il a voulu que le jeune prince fût un peu coupable envers son père, afin qu'il ne fût pas exempt de toute imperfection, et que sa mort n'excitât pas plus d'indignation que de pitié. » Ces vues sont justes, parce qu'elles sont mesurées; elles reviennent à ce principe, qu'un personnage au-

Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle :
 A nos amis communs portons nos justes cris ;
 Ne souffrons pas que Phèdre , assemblant nos débris ,
 Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre ,
 Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre .
 L'occasion est belle , il la faut embrasser...
 Quelle peur vous retient ? Vous semblez balancer ?
 Votre seul intérêt m'inspire cette audace :
 Quand je suis tout de feu , d'où vous vient cette glace ¹ ?
 Sur les pas d'un hanni craignez-vous de marcher ?

ARICIE.

Hélas ! qu'un tel exil , seigneur , me serait cher !
 Dans quels ravissements , à votre sort liée ,
 Du reste des mortels je vivrais oubliée !
 Mais , n'étant point unis par un lien si doux ,
 Me puis-je avec honneur dérober avec vous ² ?
 Je sais que , sans blesser l'honneur le plus sévère ,
 Je me puis affranchir des mains de votre père :
 Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents ;
 Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans .
 Mais vous m'aimez , seigneur : et ma gloire alarmée...

dessus de tous les intérêts et de toutes les faiblesses serait trop peu théâtral, à moins qu'il ne fût, comme Joad, l'interprète et le ministre de Dieu même. (L.)

¹ Comme il n'y a point d'auteur plus sobre d'antithèses que Racine, on peut dire que celle-là est assez commune pour qu'il ait dû n'en pas faire usage. (L.)

² Il y a une grande délicatesse dans ce mot *me dérober* : c'est une femme qui parle, elle n'ose encore prononcer le mot *fuir*, elle le prononcera plus loin, mais après l'avoir justifié en parlant de la tyrannie dont elle est la victime : en attendant, elle le prépare par ce mot *me dérober*. *Se dérober*, c'est *se soustraire* ; on dit *se dérober* aux ennuyeux, c'est presque comme si l'on disait *se voler* aux ennuyeux. Le mot reste fidèle à son étymologie. *Me dérober avec vous*, c'est *me soustraire avec vous* à mes tyrans.

HIPPOLYTE.

Non, non ; j'ai trop de soin de votre renommée.
 Un plus noble dessein m'amène devant vous :
 Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
 Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
 Le don de notre foi ne dépend de personne.
 L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
 Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
 Des princes de ma race antiques sépultures,
 Est un temple sacré, formidable aux parjures.
 C'est là que les mortels n'osent jurer en vain
 Le perfide y reçoit un châtement soudain ;
 Et, craignant d'y trouver la mort inévitable,
 Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
 Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
 Nous irons confirmer le serment solennel ;
 Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère :
 Nous le prions tous deux de nous servir de père.
 Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
 Et la chaste Diane, et l'auguste Junon ;
 Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
 Garantiront la foi de mes saintes promesses¹.

ARICIE.

Le roi vient : fuyez, prince, et partez promptement.
 Pour cacher mon départ je demeure un moment.
 Allez ; et laissez-moi quelque fidèle guide,
 Qui conduise vers vous ma démarche timide².

¹ M. de La Motte a dit qu'Hippolyte devait proposer à son père de venir entendre sa justification dans ce temple, où l'on n'osait jurer en vain. Il est vrai que Thésée n'aurait pu douter alors de l'innocence de ce jeune prince ; mais il eût eu une preuve trop convaincante contre la vertu de Phèdre, et c'est ce qu'Hippolyte ne voulait pas faire. (L. R.)

² Quelques commentateurs ont blâmé cette expression ; mais on doit faire observer que le mot *démarche* est pris ici dans le sens propre, et

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE.

Dieux! éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux ¹!

ARICIE.

Songez à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.

SCÈNE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame : que faisait Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE.

Seigneur, il me disait un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage ;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage ².

qu'il doit s'entendre de la manière et de l'action de marcher : *Il venait à vous d'une démarche fière, lente, contrainte, embarrassée*, dit l'Académie; Racine a donc pu dire : *conduire une démarche timide*.

¹ Quel motif peut engager Thésée à chercher la vérité dans ces lieux ? S'il cherche encore la vérité, s'il est encore dans l'incertitude, pourquoi a-t-il déjà condamné son fils ? Pourquoi ne révoque-t-il pas son vœu à Neptune ? Pourquoi n'appelle-t-il pas son fils ? Pourquoi ne le confronte-t-il pas avec Phèdre ? Enfin, dans le moment où il va perdre un fils chéri, pourquoi paraît-il si indifférent ? (G.)

² Est-ce donc ainsi que doit parler Thésée dans un jour de deuil, quand sa femme se meurt, quand son fils court à une mort certaine ? Louis Racine essaie de justifier cette froide ironie : elle n'est, suivant lui, qu'un dépit concentré et une affectation de tranquillité devant une ennemie que Thésée craint de réjouir par le spectacle de sa douleur. M. de La Harpe est de l'avis de Louis Racine. (G.)

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité
De votre injuste haine il n'a pas hérité ;
Il ne me traitait point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends : il vous jurait une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant ;
Car à d'autres que vous il en jurait autant.

ARICIE.

Lui, seigneur ?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage :
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours ?
Avez-vous de son cœur si peu de connaissance ?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu , qui brille à tous les yeux ?
Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez : repentez-vous de vos vœux homicides ;
Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haisse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes :
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat :
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables :
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables¹.

¹ Un défaut particulier à cette scène, c'est que Thésée y parle avec une incroyable légèreté de l'amour de son fils pour Aricie ; amour

ARICIE.

Prenez garde, seigneur : vos invincibles mains
 Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
 Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
 Un ¹... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
 Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
 Je l'affligerais trop si j'osais achever.
 J'imité sa pudeur, et fuis votre présence
 Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCÈNE IV.

THÉSÉE.

Quelle est donc sa pensée, et que cache un discours
 Commencé tant de fois, interrompu toujours ?
 Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
 Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?
 Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,
 Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
 Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
 Une seconde fois interrogeons OEnone :
 Je veux de tout le crime être mieux éclairci,
 Gardes, qu'OEnone sorte, et vienne seule ici.

bien contraire à ses vues, puisqu'il destinait Aricie à un éternel célibat. (G.)

¹ Cette réticence est très-belle : ce n'est pas ici une figure de diction, c'est une beauté de situation. Elle est assez frappante pour produire sur-le-champ son effet. Aussi Thésée commence-t-il à s'interroger lui-même sur sa sévérité, et avec la plus vive inquiétude. (L.)

SCÈNE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la reine médite,
 Seigneur ; mais je crains tout du transport qui l'agite.
 Un mortel désespoir sur son visage est peint ;
 La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
 Déjà, de sa présence avec honte chassée,
 Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.
 On ne sait point d'où part ce dessein furieux ;
 Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux¹.

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la reine ;
 Le trouble semble croître en son âme incertaine.
 Quelquefois , pour flatter ses secrètes douleurs ,
 Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs ;
 Et soudain , renonçant à l'amour maternelle ,
 Sa main avec horreur les repousse loin d'elle ;
 Elle porte au hasard ses pas irrésolus ;
 Son œil tout égaré ne nous reconnaît plus
 Elle a trois fois écrit ; et , changeant de pensée ,

¹ C'est un certain Gilbert, secrétaire de la reine Christine, qui, dans une tragédie d'*Hippolyte, ou le Garçon insensible*, a imaginé le premier de faire mourir de mort violente la confidente de Phèdre. Dans Euripide et dans Sénèque, cette confidente est chassée, et l'on ignore ce qu'elle devient. Il est douteux cependant que Racine ait eu besoin de Gilbert pour concevoir une idée si simple, et qui lui était indiquée par son sujet. Ce Gilbert est encore le premier qui ait prêté à son Hippolyte cette délicatesse héroïque qui le fait s'exposer à perdre la vie, plutôt que d'exposer son père à rougir.

Trois fois elle a rompu sa lettre commencée¹.
 Daignez la voir, seigneur ; daignez la secourir.

THÉSÉE.

O ciel ! OEnone est morte, et Phèdre veut mourir²?
 Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre ;
 Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.

(seul.)

Ne précipite point tes funestes bienfaits,
 Neptune ; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
 J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
 Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
 Ah ! de quel désespoir mes vœux seraient suivis !

SCÈNE VI.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Théramène, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?
 Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre³.
 Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?

¹ Quelle vérité dans cette peinture, et quelle adresse dans toutes les scènes de suspension et de gradation, qui vont accroissant, d'un instant à l'autre, le trouble et l'effroi de Thésée, jusqu'à ce qu'il reçoive le dernier coup ! (L.)

² Vers très-heureux, qui peint parfaitement la situation, et qui accélère le repentir et les remords de Thésée, par un secret pressentiment. Tout le récit de Panope est d'une beauté et d'une éloquence parfaites : le pinceau ne rendrait pas avec autant de vérité et de force les mouvements du désespoir de Phèdre. (G.)

³ Il a demandé la mort de ce fils à Neptune : croit-il que Théramène l'aura défendu contre Neptune ? La douleur se prend à tout ce qu'elle trouve, et ne réfléchit point. Une mère, à qui la maladie venait d'enlever un fils de trente ans, apercevant, parmi ceux qui venaient pour la consoler, celui qui avait été, vingt ans auparavant, précepteur de ce fils, court à lui en s'écriant : « Rendez-le-moi ; c'était à vous que je l'avais confié. » Ce trait, dont je fus témoin, me rappela ce vers de Thésée, et me fit comprendre que la nature y était peinte. (L. R.)

Que fait mon fils ?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs et superflus !
Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux !

THÉRAMÈNE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus ? Hé quoi ! quand je lui tends les bras,
Les dieux impatients ont hâté son trépas ?
Quel coup me l'a ravi ? quelle foudre soudaine ?

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène¹,

¹ Boileau et Racine, en leur qualité de classiques, ont été traités comme des anciens par les scolastes et les commentateurs de profession au point qu'on ferait un volume de ce qui a été écrit sur ce seul récit de Théràmène, et qu'on trouve dans Saint-Marc une énorme dissertation sur ce seul vers,

Le flot qui l'apporta recule épouventé.

Comme il y a, dans toutes ces diatribes, beaucoup plus de verbiage et de pédanterie que de vraie critique, c'est un avertissement de plus pour nous de nous restreindre purement à l'essentiel. Il est indubitable qu'il y a du luxe de style dans ce récit d'ailleurs si beau ; mais ce qui est de trop se réduit à sept ou huit vers à retrancher, et à la description du monstre, qui est trop détaillée. Il est d'ailleurs très-naturel que Thésée, accablé d'abord par la terrible nouvelle de la mort de son fils, veuille ensuite en apprendre les circonstances, et d'autant plus qu'elles sont autant de prodiges, effets de la colère des dieux, provoquée par ses imprécations. Il n'est pas moins naturel que Théràmène, revenu de cette première épouvante qu'il a dû éprouver, raconte toutes ces circonstances avec toute la vivacité d'une imagination encore frappée des objets comme s'ils étaient présents ; et, de plus, le poète a eu soin d'animer le récit des faits par les mouvements et les exclamations, et les interruptions de la douleur. Dans tout cela rien de répréhensible, rien que de louable, rien qui d'ailleurs ne soit attendu et même exigé par la curiosité des spectateurs. C'est à quoi n'a pas assez réfléchi Fénelon, qui avait tant de goût, mais qui avait fort

Il était sur son char; ses gardes affligés¹
Imitaient son silence, autour de lui rangés

¹ Les fils de rois, les rois eux-mêmes, chez les anciens, n'avaient point de gardes. Dans Euripide, les amis d'Hippolyte lui composent un cortège plus naturel et plus intéressant.

peu étudié, comme de raison, l'art du théâtre, que de simples lectures n'enseignent pas assez. Fénelon croit que Thérémène ne doit pas avoir la force de faire ce récit, ni Thésée celle de l'entendre. C'est une double erreur : la douleur, en pareil cas, dès qu'elle peut écouter, est avide de savoir, et dès qu'elle peut parler, elle est éloquente; et le poète, avant son récit, a donné tout ce qu'il fallait au premier mouvement de la nature. Ce vers fameux,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

est une imitation de celui de Virgile :

« Dissultant ripæ refluitque exterritus amnis. »

Mais j'avoue qu'en cette occasion faire reculer le flot qui apporta le monstre, et le faire reculer d'épouvante, offre un rapport trop ingénieux pour la situation de Thérémène. Son imagination ne doit se porter naturellement que sur ce qui tient à l'horreur réelle des objets, et non pas sur des idées qui ne sont que de l'esprit poétique. C'est, je crois, la seule fois où le poète ait trahi Racine, et l'ait montré derrière le personnage. Le vers est beau; il serait admirable dans un récit épique : mais c'est le seul de ceux de l'auteur dont on puisse dire qu'il est trop beau. Quant à la critique de l'abbé d'Olivet sur le prétérit défini *apporta*, qui ne doit pas, du moins en prose, se dire d'un événement du jour, c'est ici un véritable purisme. S'il n'était pas permis en vers de dire *qui l'apporta* pour *qui l'avait apporté*; si, dans cent occasions pareilles, on ne pouvait pas mettre le prétérit pour le plus-que-parfait, il ne faudrait pas faire de vers dans notre langue, ou il faudrait la débarrasser de ses détestables auxiliaires, qui la font marcher si lentement, (L.) — Plusieurs hommes de goût, et entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'Hippolyte. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que Thérémène ne devait pas, après la catastrophe d'Hippolyte, avoir la force de parler si longtemps; qu'il se plait trop à décrire *les cornes menaçantes* du monstre, et *ses écailles jaunissantes*, et *sa croupe qui se recourbe*; qu'il devait dire, d'une voix entrecoupée : *Hippolyte est mort; un monstre l'a fait périr; je l'ai vu*. Je ne prétends point défendre

Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;
 Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes ;
 Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois¹
 Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
 L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
 Semblaient se conformer à sa triste pensée.
 Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
 Des airs en ce moment a troublé le repos ;
 Et, du sein de la terre, une voix formidable

les écailles jaunissantes, et la croupe qui se recourbe ; mais, en général, cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que Thérémène dise seulement : *Hippolyte est mort, je l'ai vu, c'en est fait.* C'est précisément ce qu'il dit en moins de mots encore... *Hippolyte n'est plus.* Le père s'écrie ; Thérémène ne reprend ses sens que pour dire :

. . . J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

et il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour Thésée :

.Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre. Le père, attendri, demande *quel dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine?*... Et il n'a pas le courage d'achever ; il reste muet dans sa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. Thérémène doit répondre ; on lui demande des détails, il doit en donner. Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'Hippolyte ? Qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête, inutile à la pièce ; ce n'est pas la une amplification mal écrite ; c'est la diction la plus pure et la plus touchante : enfin c'est Racine. (VOLT.)

¹ Ces quatre vers me paraissent une longueur, et ont même une sorte de recherche. Les précédents sont à leur place, parce que Thérémène a dû être frappé de cette espèce de calme mélancolique et profond qui accompagne le départ de son maître dans les premiers moments, et qui est troublé tout à coup par un accident si épouvantable. Ce contraste a dû être saisi ; mais aller jusqu'à s'occuper d'un rapport de *conformité* entre la tristesse des chevaux et la *pensée* d'Hippolyte, c'est passer les bornes, et ce n'était pas là le moment d'imiter Homère et Virgile quand ils font pleurer les chevaux. L'idée de ces quatre beaux vers n'est pas fautive ; elle est déplacée, et d'autant plus que Thésée est pressé d'entendre le fait, et que Thérémène doit l'être d'y venir. (L.)

Répond en gémissant à ce cri redoutable.
 Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
 Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
 Cependant , sur le dos de la plaine liquide,
 S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
 L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
 Parmi des flots d'écume , un monstre furieux.
 Son front large est armé de cornes menaçantes ¹ ,
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
 Indomptable taureau , dragon impétueux ,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
 Ses longs mugissements font trembler le rivage.
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
 La terre s'en émeut ; l'air en est infecté ;
 Le flot qui l'apporta recule épouventé.
 Tout fuit ; et , sans s'armer d'un courage inutile ,
 Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
 Hippolyte lui seul , digne fils d'un héros ,
 Arrête ses coursiers , saisit ses javelots ² ,

¹ Ces huit vers ne pouvaient-ils pas se réduire à quatre ? *Les écailles jaunissantes* ne font rien à la chose, non plus que les *cornes menaçantes*, puisque le monstre est *taureau*, ni *la terre qui s'en émeut*. On ne peut trop vite aller au fait.

Ses longs mugissements font trembler le rivage ;
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
 Indomptable taureau , dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
 Tout fuit, etc.

Il me semble que de cette manière le monstre était suffisamment dépeint (car il fallait le dépeindre, quoi qu'en aient dit les critiques) ; et alors la description ne ralentissait plus la narration. (L.)

² Brumoy reproche aigrement à Racine d'avoir fait *des lâches* des compagnons d'Hippolyte ; mais ce n'est pas des *compagnons* d'Hippolyte qu'il s'agit ici. Il s'agit de montrer dans ce dernier moment le fils d'un héros, le fils de Thésée, celui qui se plaignait de n'avoir point encore dompté de monstres. *Tout fuit*, et lui seul est intrépide ; il fait au monstre *une large blessure*, il n'est pas vaincu ; c'est l'épouvante de ses chevaux qui le fait périr, et son malheur excite d'autant plus de pitié,

Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée
 Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
 La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
 Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
 En efforts impuissants leur maître se consume;
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
 Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
 A travers les rochers la peur les précipite;
 L'essieu crie et se rompt¹ : l'intépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé;
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
 Excusez ma douleur : cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
 Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
 De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
 Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques².

qu'on admire plus son courage. Ce combat d'Hippolyte est de l'invention de Racine, et il faut lui en savoir gré : elle lui a fourni un tableau de plus, celui de la chute du monstre. (L.)

¹ On a souvent rappelé l'harmonie imitative de cet hémistiche. On ne s'attend pas sans doute que nous relevions toutes les beautés de ce style descriptif. On sait assez que ce morceau en est, dans notre langue, un des modèles les plus accomplis que nous puissions opposer aux anciens. (L.)

² Nous avons eu l'occasion de remarquer, dans *Bajazet*, que *reliques*

J'y cours en soupirant, et sa garde me suit :
 De son généreux sang la trace nous conduit ;
 Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive, je l'appelle ; et, me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
 « Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
 « Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
 « Cher ami, si mon père un jour désabusé
 « Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
 « Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
 « Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ;
 « Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré¹
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
 Triste objet où des dieux triomphe la colère,
 Et que méconnaîtrait l'œil même de son père².

est le *reliquæ* des Latins, qui, chez eux, signifiait les restes de quelque chose de grand. Employé seul dans notre langue, ce mot ne se dit que des choses saintes ; mais, joint à une épithète, il conserve la signification latine. Cependant Voltaire a remarqué que, dans ce dernier sens, ce mot a vieilli.

¹ On reproche à Racine le *héros expiré*. Quelle misérable vétaille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire *ce héros expiré*, comme on dit *il est expiré, il a expiré* ? Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue, à laquelle il a donné tant de charmes en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent. (VOLT.) — Nous pensons, comme Voltaire, que l'expression est heureuse, et que Racine doit faire autorité. Toutefois, la raison donnée par Voltaire ne nous semble pas bonne : on ne dit pas *qu'un homme est expiré* ; on dit seulement, en parlant du temps : *l'heure est expirée, la trêve est expirée*.

² La description du monstre, dans Ovide, semble avoir fourni à Racine quelques traits qu'il a fort embellis :

- Jamque Corinthiaci carpeham littora ponti,
- Cum mare surrexisset, cumulusque immanis aquarum
- In montis speciem curvari, et crescere, visus,
- Et dare mugitus, summoque cacumine findi.
- Corniger hinc taurus ruptis expellitur undis,
- Pectoribusque tenus molles crectus in auras,

THÉSÉE.

O mon fils ! cher espoir que je me suis ravi !
 Inexorables dieux, qui m'avez trop servi !
 A quels mortels regrets ma vie est réservée !

THÉRAMÈNE.

La timide Aricie est alors arrivée :

- Naribus et patulo partem maris evomit ore.
- Corda pavent comitum, mihi mens interrita mansit,
- Exsiliis contenta suis : cum colla feroces
- Ad freta convertunt, arrectisque auribus, horrent
- Quadrupedes; monstrique metu turbantur, et altis
- Præcipitant currum scopulis. Ego ducere vana
- Frena manu, spumis æbentibus oblita, luctor;
- Et retro lentas tendo resupinus habenas.
- Nec vires tamen hæc rabies superasset equorum,
- Ni rota, perpetuum qua circumvertitur axem,
- Stipitis occursu fracta ac disjecta fuisset.
- Excutor curru, lorisque tenentibus artus,
- Viscera viva trahi, nervos in stirpe teneri,
- Membra rapi partim, partim reprensa relinqui,
- Ossa gravem dare fracta sonum, fessamque videres
- Exhalari animam; nullasque in corpore partes
- Noscere quas posses : unumque erat omnia vulnus.

« Déjà je parcourais le rivage de la mer de Corinthe; tout à coup les flots s'irritent, l'onde se soulève, les vagues amoncelées présentent l'aspect d'une énorme montagne dont il sort d'horribles mugissements. Elle s'ouvre, et de ses flancs brisés s'élançe un taureau armé de cornes menaçantes. Sa tête domine sur les flots; l'onde jaillit par torrents de ses naseaux et de sa large gueule. Soudain la terreur s'empare de mes compagnons; seul je suis sans crainte : puis-je sentir d'autres maux que ceux de mon exil ! Cependant mes chevaux tournent la tête vers le rivage; leurs oreilles se dressent; saisis d'horreur, ils s'emportent, et l'épouvante les précipite à travers les rochers. Vainement je veux les retenir, vainement je me penche en arrière, et tire d'une main ferme le frein qu'ils blanchissent d'écume. Mon bras eût cependant dompté leur furie: mais le char rapide se brise contre le tronc d'un vieux chêne. Il vole en éclats. Je tombe embarrassé dans les rênes; mes nerfs sont déchirés; mes entrailles arrachées s'attachent aux buissons. Je traîne avec moi une partie de mes membres brisés, le reste m'abandonne; mes os font entendre d'horribles craquements, et mon corps défiguré n'est plus qu'une seule plaie d'où mon âme fatiguée s'exhale douloureusement. » (*Metam.*, lib. XV, v. 506, etc.)

Elle venait, seigneur, fuyant votre courroux,
 A la face des dieux l'accepter pour époux.
 Elle approche; elle voit l'herbe rouge et fumante;
 Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
 Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
 Elle veut quelque temps douter de son malheur;
 Et, ne connaissant plus ce héros qu'elle adore,
 Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
 Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
 Par un triste regard elle accuse les dieux;
 Et, froide, gémissante, et presque inanimée,
 Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
 Ismène est auprès d'elle; Ismène, tout en pleurs,
 La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
 Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
 Vous dire d'un héros la volonté dernière,
 Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
 Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
 Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCÈNE VII.

THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE, PANOPE,
 GARDÉS.

THÉSÉE.

Hé bien! vous triomphez, et mon fils est sans vie!
 Ah! que j'ai lieu de craindre! et qu'un cruel soupçon,
 L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison!
 Mais, madame, il est mort, prenez votre victime,
 Jouissez de sa perte, injuste ou légitime:
 Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
 Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
 Son trépas à mes pleurs offre assez de matières¹

¹ *Matières* est une expression très-fréquente, on peut même dire pa-

Sans que j'aïlle chercher d'odieuses lumières,
 Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
 Peut-être ne feraient qu'accroître mon malheur.
 Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,
 De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
 Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
 De l'univers entier je voudrais me bannir.
 Tout semble s'élever contre mon injustice ;
 L'éclat de mon nom même augmente mon supplice :
 Moins connu des mortels, je me cacherais mieux.
 Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux ;
 Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
 Sans plus les fatiguer d'inutiles prières ¹.
 Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
 Ne me saurait payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence ;
 Il faut à votre fils rendre son innocence :
 Il n'était point coupable ².

rasite, dans Corneille et dans les poètes du même temps. Racine s'est servi de ce mot dans le sens reçu à cette époque. Aujourd'hui, on dirait *le sujet de mes pleurs*, et non pas *la matière de mes pleurs*. (L.) — Les Anglais, qui nous ont emprunté ce mot, l'emploient encore aujourd'hui très-fréquemment dans le sens de Corneille et de Racine.

¹ La pensée de Thésée se porte sur les *prières futures*, qui, même exaucées, ne pourraient lui rendre le bonheur. Cependant ce vers fait entendre que Thésée a déjà, fatigué en vain les dieux de ses prières, ce qui n'est pas, car ses prières n'ont été que trop exaucées. (Voy. acte IV, sc. II et sc. III.) — Dans son trouble, Thésée a oublié sa prière, et c'est au moins ce que le poète a dû supposer.

² Racine s'était proposé d'inspirer plus de pitié pour Phèdre coupable que pour Hippolyte innocent, et il en est venu à bout. Pourquoi? En voici, je crois, les raisons : c'est que Phèdre est à plaindre, pendant toute la pièce, par sa passion, ses remords et ses combats, et qu'Hippolyte n'est à plaindre que par sa mort. Jusque-là, tout calomnié, tout proscrit qu'il est par son père, il a pour lui le témoignage de sa conscience, et l'amour d'Aricie. Phèdre, au contraire, est malheureuse

THÉSÉE.

Ah ! père infortuné !

Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné¹ !

Cruelle ! pensez-vous être assez excusée...

PHÈDRE.

Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thésée :

C'est moi qui , sur ce fils chaste et respectueux ,

Osai jeter un œil profane , incestueux.

Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :

La détestable OEnone a conduit tout le reste.

Elle a craint qu'Hippolyte , instruit de ma fureur ,

Ne découvrit un feu qui lui faisait horretr :

La perfide , abusant de ma faiblesse extrême ,

S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.

Elle s'en est punie , et , fuyant mon courroux ,

A cherché dans les flots un supplice trop doux.

Le fer aurait déjà tranché ma destinée ;

Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée :

J'ai voulu , devant vous exposant mes remords ,

Par un chemin plus lent descendre chez les morts.

J'ai pris , j'ai fait couler dans mes brûlantes veines

Un poison que Médée apporta dans Athènes.

Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu

Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;

Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage

par son cœur, malheureuse par son crime, et par conséquent malheureuse sans consolation et sans remède; en sorte qu'il n'y a personne qui, dans le fond de son âme, ne préférât le sort d'Hippolyte au sien, et d'autant plus que l'un paraît toujours calme, et l'autre toujours tourmentée. C'est un tableau des malheurs du crime et de ceux de la vertu, et le peintre a mis au bas : « Choisissez. » (L.)

¹ Thésée prononce lui-même son arrêt. Quel père condamne son fils sur la foi d'une belle-mère? Mais ce n'est pas même sur la foi de Phèdre qu'il a condamné Hippolyte : c'est sur la foi d'OEnone, sur la foi d'une confidente! (G.)

Et le ciel et l'époux que ma présence outrage,
Et la mort, à mes yeux dérochant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté¹.

PANOPE.

Elle expire, seigneur!

THÉSÉE.

D'une action si noire

Que ne peut avec elle expirer la mémoire!

¹ Chez Sénèque, Phèdre vient aussi s'accuser elle-même, et mourir sur le théâtre. Mais ce qui met une grande différence entre les deux scènes, c'est que la Phèdre du poète latin n'est point mourante; elle n'est ni affaiblie par le poison, ni accablée par les remords; elle tient en main une épée, probablement celle d'Hippolyte. Elle ose encore braver son époux; elle fait éclater devant lui sa passion pour Hippolyte, avec d'autant plus de force et d'audace qu'elle a sous les yeux le cadavre de ce jeune homme, et qu'elle est décidée à mourir. Ses discours, pleins d'extravagances et de déclamations, étincellent pourtant de quelques beautés. (G.) — Elle s'écrie :

Hippolyte, tales intuo vultus tuos?
 « Talesque feci?...
 « Heu me! quo tuus fugit decor,
 « Oculique, nostrum sidus? Exanimis jaces?
 « Ades parumper, verbaque exaudi mea:
 « Nil turpe loquimur. Hac manu pœnas tibi
 « Solvam, et nefando pectori ferrum inseram,
 « Animaque Phœdræ pariter ac scelere exuam;
 « Et te per undas, perque Tartareos lacus,
 « Per Styga, per amnes igneos amens sequar.
 « Placemus umbras. Capitis exuvias cape,
 « Laceræque frontis accipe abscissam comam.
 « Non licuit animos jungere. At certe licet
 « Junxisse fata. Morere, si casta es, viro;
 « Si incesta amori....
 « O mors, amoris una sedamen mali;
 « O mors, pudoris maximum læsi decus;
 « Confugimus ad te! Pandæ placatos sinus.
 « Audite, Athenæ; tuque funesta pater
 « Pejor noverca: falsa memoravi et nefas,
 « Quod ipsa demens pectore insano hauseram,
 « Mentita finxi. Falsa punisti pater;
 « Juvenisque castus crimine incestæ jacet,
 « Pudicus, insons. Recipe jam mores tuos;
 « Mucrone pectus impium iusto patet,
 « Cruorque sancto solvet inferias viro.

Allons, de mon erreur, hélas ! trop éclaircis¹,
 Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils !
 Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
 Expier la fureur d'un vœu que je déteste :
 Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
 Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
 Que, malgré les complots d'une injuste famille,
 Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille²

« Quid facere raptò debeas nato parens,
 Discè ex noverca : condere Acherontis plagis. »

(SENEC., *Hippolyt.*, act. V.)

« O Hippolyte ! sont-ce là tes traits adorés ? Et c'est moi qui l'ai fait ce que le voilà ! Comment s'est terni l'éclat de tes yeux ? Hippolyte, tu n'es plus ! Ah ! lève-toi, écoute mes paroles ; elles ne te feront plus rougir. Ma main me punira ; je vais percer ce cœur coupable, et en arracher à la fois et le crime et la vie. Hippolyte, attends-moi : à travers le Styx, à travers les eaux du Tartare et ses fleuves de feu, je te suivrai. Mais, pour apaiser ton ombre, reçois cette chevelure, inutile ornement de mon front déchiré. Nos cœurs n'ont pu s'unir, unissons du moins nos destinées. Meurs, Phèdre ! Si tu es chaste, meurs pour ton époux ; si tu es criminelle, meurs pour ton amant... O mort ! dernier soulagement d'un amour malheureux ! seule gloire qui reste à la pudeur outragée ! sois mon refuge ; ouvre-moi ton sein paisible. O Athènes ! écoute-moi ! écoute-moi, père dénaturé, plus funeste à ton fils qu'une marâtre. Oui, je vous ai trompés ! j'ai calomnié l'innocence ; je l'ai accusé d'une infamie dont mon sein s'abreuvait. O père ! tu n'as puni qu'un forfait imaginaire. Ton fils, chaste, pudique, vertueux, est tombé victime du mensonge. Hippolyte, reprends ta renommée ! ma poitrine s'ouvre au glaive vengeur, et mon sang va couler en sacrifice expiatoire pour l'innocent. Toi, Thésée, apprends d'une marâtre le devoir d'un père ; viens te cacher dans les abîmes du Tartare. »

¹ Geoffroy pense que le mot *éclaircis* ne devrait pas être au pluriel. Cependant on peut supposer, sans s'écarter de la vérité, que Thésée s'adresse ici à Thérémène et à Panope ; et, dans ce cas, il n'y aurait point de faute. C'est comme si Racine avait dit :

Allons, de mon erreur *tous trois* trop éclaircis,
 Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.

² Ce dernier vers accomplit le dernier vœu d'Hippolyte mourant : il renferme un sentiment bien naturel, le seul qui puisse adoucir le déses-

poir de Thésée. Nous avons déjà dit que Racine s'est appliqué à dessiner et colorier sa Phèdre de manière qu'elle fût toujours digne de compassion et susceptible d'excuse. Remarquez que toute sa fable est composée dans ce dessein. Si Phèdre renonce à la résolution de mourir, qui est son premier sentiment, c'est que la mort de son époux, qu'on lui annonce, et l'intérêt de son fils orphelin, qu'on lui remet sous les yeux, diminuent d'un côté l'horreur qu'elle a pour elle-même, et, de l'autre, lui fournissent un motif au moins plausible de voir Hippolyte. Si elle consent à laisser agir Oenone, dont elle a d'abord rejeté les projets avec indignation, c'est que le poète l'a mise dans une situation si critique et si terrible au retour imprévu de Thésée, qu'il est très-concevable que sa tête n'y résiste pas. Cependant, quelques moments après, le remords l'emporte encore; elle arrive pour sauver Hippolyte; elle est même toute prête à s'accuser; mais c'est là qu'elle reçoit le dernier coup. Elle apprend que l'insensible Hippolyte aime Aricie : ce coup de foudre (et c'en est bien un) la renverse de nouveau; elle tombe dans les convulsions de la rage et du désespoir; mais ce n'est pas le désespoir de la Phèdre d'Euripide, qui fait de sa propre mort un affreux moyen d'assurer celle de l'innocent, qui trace la calomnie de la même main dont elle attende à ses jours. La Phèdre de Racine ne sort de son accablement que pour venir déclarer son crime forcé, et sa punition volontaire au moment où il n'y a plus personne au monde qui puisse servir de témoin contre elle, hors elle-même. Ajoutez à cette conduite le langage qu'elle tient toujours, celui d'une femme bourrelée par une passion qu'elle déteste, et qui se fait plus de reproches qu'on ne pourrait lui en faire, qui se condamne toujours et ne s'excuse jamais; et l'on avouera que cette conception si vraie et si intéressante, soutenue d'une exécution égale au dessein, est non-seulement hors de toute comparaison avec Euripide, mais même n'avait rien de commun avec tout ce qu'on avait vu en aucun temps sur la scène. (L.)

FIN DE PHÈDRE.

ESTHER,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1669.

PRÉFACE.

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit, et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant; on leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation: on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ; on les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées; on leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes: et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces; on a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne

pourrais pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendit la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet : d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait, à mon avis, une espèce de sacrilège, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper; et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie, et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour, le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété, qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assué-

rus : car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevaient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servaient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce¹. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très-belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions

¹ Ce musicien s'appelait Moreau.

de grâces ? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques : témoin ceux de Marie, sœur de Moïse, de Débora, et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

PROLOGUE.

PERSONNAGES †.

ASSUÉRUS, roi de Perse.
ESTHER, reine de Perse.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.
GARDES DU ROI ASSUÉRUS.
CHOEUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

LA PIÉTÉ fait le Prologue.

† Dans le privilège accordé aux dames de Saint-Cyr pour faire imprimer *Esther*, cette pièce ne porte pas le titre de tragédie, mais seulement *d'ouvrage de poésie tiré de l'Écriture sainte, propre à être récitée et à être chanté*. Les quatre principaux personnages de cette pièce de poésie furent représentés par

ESTHER.
ASSUÉRUS.
MARDOCHÉE
AMAN.

Mademoiselle DE VEILLANNE.
Mademoiselle DE LALIE.
Mademoiselle DE GLAPION.
Mademoiselle D'ABANCOURT.

PROLOGUE ¹.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu par la Grâce habité²;
L'Innocence s'y plait, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides :
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.

Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire !
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris !

¹ Tous les rôles de cette pièce étaient distribués aux demoiselles de Saint-Cyr, lorsque la jeune mademoiselle de Caylus, qui avait été élevée dans cette maison et n'en était sortie que depuis peu de temps, témoigna une grande envie de faire quelque personnage, ce qui engagea l'auteur à faire pour elle ce prologue très-heureusement imaginé. Il ne ressemble point à ces prologues d'Euripide où tout ce qui doit arriver dans la pièce est froidement annoncé. C'est un cadre où Racine a su renfermer délicatement les plus magnifiques éloges du roi, de madame de Maintenon, et de la communauté de Saint-Cyr. (L. R.)

² La maison de Saint-Cyr. (*Note de Racine.*)

Tu m'écoutes ; ma voix ne t'est point étrangère :
 Je suis la Piété, cette fille si chère,
 Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs
 Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
 Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
 La chaleur se répand du couchant à l'aurore¹.
 Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
 Humilier ce front de splendeur couronné ;
 Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
 Baiser avec respect le pavé de tes temples.
 De ta gloire animé, lui seul, de tant de rois,
 S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
 Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
 S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie ;
 La discorde en fureur frémit de toutes parts ;
 Tout semble abandonner tes sacrés étendards ;
 Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres²,
 Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
 Lui seul, invariable et fondé sur la foi,
 Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi ;
 Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
 De la religion soutient tout l'édifice.
 Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui
 Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,
 Lorsque des nations à sa perte animées

¹ Il s'agit ici des missions étrangères et des travaux apostoliques dans l'Orient et dans le nouveau monde, que Louis XIV encourageait par ses bienfaits. (G.)

² La Beaumelle prétend que Jacques II, roi d'Angleterre, alors réfugié à la cour de France, ayant désiré de voir *Esther*, on en donna exprès pour lui une représentation remarquable par une magnificence extraordinaire. Selon lui, le roi et la reine d'Angleterre crurent reconnaître le pape dans ce vers et dans le suivant. Il est certain qu'on en fit l'application au pape Innocent XI, alors brouillé avec la cour de France ; mais cette application maligne était très-éloignée de l'intention de l'auteur, qui avait en vue les troubles de l'Angleterre et ceux de la France. (G.)

Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
 Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil ;
 Ils viennent se briser contre le même écueil :
 Déjà , rompant partout leurs plus fermes barrières ;
 Du débris de leurs forts ils couvrent ses frontières.
 Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
 Qui sait combattre , plaire , obéir , commander ;
 Un fils qui , comme lui , suivi de la victoire ,
 Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ;
 Un fils à tous ses vœux avec amour soumis ,
 L'éternel désespoir de tous ses ennemis :
 Pareil à ces esprits que ta justice envoie ,
 Quand son roi lui dit : Pars , il s'élançe avec joie ;
 Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser ,
 Et , tranquille , à ses pieds revient le déposer¹.

Mais , tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures ,
 Vous qui goûtez ici des délices si pures ,
 S'il permet à son cœur un moment de repos ,
 A vos jeux innocents appelez ce héros ;
 Retraced-lui d'Esther l'histoire glorieuse ,
 Et sur l'impiété la foi victorieuse.

Et vous , qui vous plaisez aux folles passions
 Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions ,
 Profanes amateurs de spectacles frivoles ,
 Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles ,
 Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
 Tout respire ici Dieu , la paix , la vérité.

¹ Allusion à la campagne de 1688, dans laquelle le grand Dauphin prit Philipsbourg , Heidelberg , Mannheim , et conquit le Palatinat. (G.)

ESTHER.

ACTE PREMIER¹.

(Le théâtre représente l'appartement d'Esther.)

SCÈNE I.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise? O jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux,
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,

¹ Deux jugements opposés ont été portés sur cet ouvrage. Voltaire et La Harpe croyaient impossible qu'un auteur qui connaissait aussi bien que Racine les convenances théâtrales, eût cru les observer en faisant *Esther*; en un mot, ils n'y voyaient rien de tragique. Geoffroy, combattant cette opinion, opposait à Voltaire et à La Harpe l'entrée si dramatique de Mardochée au premier acte, le danger et le dévouement d'Esther, la surprise d'Aman dans la scène v de l'acte II, et sa chute terrible au troisième acte. Cette multitude de situations vraiment tragiques ne laisse aucun doute sur l'erreur de La Harpe, qui, ayant examiné toute la pièce avec cette prévention, n'y a vu que le récit des livres saints mis fidèlement en scène, et ne s'est occupé que d'en faire ressortir les beautés poétiques. Néanmoins il est utile de remarquer qu'*Esther* ayant été faite uniquement pour Saint-Cyr, pour madame de Maintenon et pour Louis XIV, Racine n'avait pas cru nécessaire d'y garder toutes les convenances de la scène. Mais qu'il n'ait pas voulu faire une tragédie, qu'il n'ait pas cherché à donner à chaque situation les formes les plus dramatiques, c'est une erreur dont on peut se convaincre par la lecture seule de la pièce. Sans doute Racine n'eut jamais l'intention de laisser représenter *Esther* sur un

Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,
 M'aidais à soupirer les malheurs de Sjon !
 Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !
 Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire ?
 Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
 Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
 Du reste des humains je vivais séparée,
 Et de mes tristes jours n'attendais que la fin,
 Quand tout à coup, madame, un prophète divin :
 « C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse ;
 « Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse¹ :
 « Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
 « Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs².
 « Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
 « Sion : le jour approche où le Dieu des armées
 « Va de son bras puissant faire éclater l'appui ;
 « Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui³. »

théâtre public, puisqu'on lit dans le privilège de 1689 *qu'il est fait défense expresse à tous acteurs et autres montant sur les théâtres publics, d'y représenter ni chanter ledit ouvrage*. On peut consulter, sur les représentations de Saint-Cyr, les lettres de madame de Sévigné.

¹ Les rois de Perse successeurs du grand Cyrus avaient choisi trois villes principales pour y séjourner alternativement, Suse, Ecbatane et Babylone. Suse, capitale de la Susiane, aujourd'hui le Koursistan, province du royaume de Perse vers le Tigre. (G.)

² On peut observer ici que *le sujet de tes pleurs assis sur le trône* n'est pas le terme propre. *Le sujet* se dit des choses ; *l'objet* se dit des choses et des personnes. J'ose croire que ces deux vers eussent été plus corrects, tournés ainsi :

Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
 Et sur le trône assis l'objet de tant de pleurs. (L.)

³ Métaphore sublime et touchante, dont les auteurs sacrés font un fréquent usage. On lit dans l'Exode, chap. 11, v. 23 : « *Ascenditque clamor eorum ad Deum ab operibus.* » — « Et les cris que tirait d'eux

Il dit : et moi , de joie et d'horreur pénétrée ¹ ,
 Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
 O spectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux ,
 Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !
 Le fier Assuérus couronne sa captive ,
 Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive !
 Par quels secrets ressorts , par quel enchaînement
 Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
 De l'altière Vasthi , dont j'occupe la place ² ,
 Lorsque le roi , contre elle enflammé de dépit,
 La chassa de son trône , ainsi que de son lit.
 Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
 Vasthi régna longtemps sur son âme offensée.
 Dans ces nombreux États il fallut donc chercher ³

« l'excès de leurs travaux s'élevèrent jusqu'à Dieu. » Le prophète Jérémie a imité ce passage de Moïse, lorsqu'il a dit, chap. XIV, v. 2 : « Et clamor Jerusalem ascendit. » — « Et le cri de Jérusalem est monté. » (G.)

¹ *Horreur* est ici un terme très-énergique, qui signifie un *effroi religieux mêlé de crainte et de respect*. C'est dans ce sens que Racine a dit dans *Iphigénie*, acte V, sc. vi :

Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

M. de La Harpe approuve le vers d'*Iphigénie*, parce que le sens est modifié par l'épithète *sainte* ; et il condamne celui d'*Esther*, parce que *horreur* n'a point d'épithète ; mais l'union de *joie* avec *horreur* est une modification encore plus forte que celle d'une épithète. (G.)

² Vasthi eut raison d'opposer les lois de la pudeur aux caprices d'un roi ivre qui, dans une débauche, voulait exposer sa femme aux regards des courtisans. Assuérus était doublement dégradé, et par une honteuse ivresse, et par un oubli encore plus honteux de ce qu'il devait aux mœurs et aux usages de la Perse. Mais Racine n'avait garde de rendre Assuérus odieux, et Vasthi intéressante : il a supprimé sagement la cause de cette disgrâce, laissant entendre seulement qu'elle était la suite de l'orgueil insensé de l'altière Vasthi. (G.)

³ « Postquam regis Assueri indignatio deferbuerat, recordatus est

Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
 De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent ;
 Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;
 Celles même du Parthe et du Scythe indompté¹
 Y briguerent le sceptre offert à la beauté.
 On m'élevait alors, solitaire et cachée,
 Sous les yeux vigilants du sage Mardochée² :

« Vasthi, et quæ facisset, vel quæ passa esset. Dixeruntque pueri regis
 « ac ministri ejus : Quærantur regi puellæ virgines ac speciosæ, et
 « mittantur qui considerent per universas provincias puellas speciosas et
 « virgines, et adducant eas ad civitatem Susan, et tradant eas in do-
 « mum feminarum... Et quæcumque inter omnes oculis regis placuerit,
 « ipsa regnet pro Vasthi. Placuit sermo regi : et ita ut suggesserat, jussit
 « fieri. » — « Lorsque la colère du roi Assuérus fut adoucie, il se res-
 souvint de Vasthi, et de ce qu'elle avait fait, et de ce qu'elle avait souf-
 fert. Alors les serviteurs et les officiers du roi lui dirent : Qu'on cherche
 pour le roi des filles qui soient vierges et belles, et qu'on envoie dans
 toutes les provinces des gens qui considèrent les plus belles d'entre les
 jeunes filles qui sont vierges, et qu'ils les amènent dans la ville de Suse,
 dans le palais des femmes... Et celle qui plaira davantage aux yeux du
 roi sera reine à la place de Vasthi. Cet avis plut au roi, et il leur com-
 manda de faire ce qu'ils lui avaient conseillé. » (*Esth.*, c. II, v. 2, 3 et 4.)

¹ L'histoire ne fait aucune mention des Parthes sous l'empire des Assy-
 riens et des Mèdes; mais ils existaient: c'était une colonie de Scythes
 qui s'étaient séparés du reste de la nation, et c'est pour cela qu'on leur
 donna le nom de *Parthes*, qui signifie *bannis*. (G.) — « Cumque percre-
 « bruisset regis imperium, et juxta mandatum illius multæ pulchræ
 « virgines adducerentur Susan, et Egeo traderentur eunucho, Esther
 « quoque inter cæteras puellas ei tradita est, ut servaretur in numero
 « feminarum. » — « Cette ordonnance du roi ayant donc été répandue
 partout, lorsqu'on amenait à Suse plusieurs filles très-belles, et qu'on
 les mettait entre les mains de l'eunuque Égée, on lui amena aussi Esther
 entre les autres, afin qu'elle fût gardée avec les femmes destinées pour
 le roi. » (*Esth.*, c. II, v. 8.)

² « Erat vir Judæus in Susan civitate, vocabulo Mardocheus, qui
 « translatus fuerat de Jerusalem eo tempore quo Jechoniam regem Juda
 « Nabuchodonosor rex Babylonis transtulerat. Qui fuit nutritius filie
 « fratris sui Edissæ, quæ altero nomine vocabatur Esther, et utrumque
 « parentem amiserat, pulchra nimis et decora facie. Mortuusque patre

Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
 La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;
 Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
 Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
 Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
 Il me tira du sein de mon obscurité ;
 Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
 Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
 A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis
 Je vins, mais je cachai ma race et mon pays¹.
 Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
 Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
 Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
 Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt ?
 Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages² :
 L'une d'un sang fameux vantait les avantages ;
 L'autre, pour se parer de superbes atours,

« ejus ac matre, Mardocheus sibi eam adoptavit in filiam. » — « Il y avait alors dans la ville de Suse un homme juif nommé Mardochée, qui avait été transféré de Jérusalem au temps que Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait fait amener Jéchonias, roi de Juda, de Judée à Babylone; il avait élevé auprès de lui la fille de son frère, nommée Édisse, qui s'appelait autrement Esther; elle avait perdu son père et sa mère; elle était parfaitement belle, et il paraissait une grâce extraordinaire sur son visage. Son père et sa mère étant morts, Mardochée l'avait adoptée pour être sa fille. » (*Esth.*, cap. II, v. 5, 6 et 7.)

¹ « Quæ noluit indicare ei populum et patriam suam; Mardocheus « enim præceperat ei, ut de hac re omnino reticeret. » — « Esther ne voulut pas lui dire (à l'eunuque Égée) de quel pays et de quelle nation elle était, parce que Mardochée lui avait ordonné de tenir cela très-secret. » (*Esth.*, cap. II, v. 8, 10.)

² Idée empruntée de Tacite. Racine en a déjà fait usage dans *Britannicus*, acte IV, sc. II : « Nec minore ambitu feminæ exarserant suam « quæque nobilitatem, formam, opes contendere, ac digna tanto matrimonio ostentare. » — « Les femmes, dévorées d'ambition, faisaient valoir leur naissance, leur beauté, leurs richesses, et tout ce qui pouvait les rendre dignes d'une telle union. » (*Annal.*, lib. XII.) (L. B.)

Des plus adroites mains empruntait le secours ;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice ,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.

Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus ¹.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes² ;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attrait le roi parut frappé :
Il m'observa longtemps dans un sombre silence³ ;

¹ « Evolutio autem tempore per ordinem, instabat dies quo Esther filia
« Abihail, fratris Mardochei, quam sibi adoptaverit in filiam, deberet
« intrare ad regem. Quæ non quæsivit muliebrem cultum, sed quæ
« cumque voluit Egeus eunuchus, custos virginum, hæc ei ad orna-
« tum dedit. Erat enim formosa valde; et incredibili pulchritudine om-
« nium oculis gratiosa et amabilis videbatur. » — « Après donc qu'il
se fut passé du temps, le jour vint auquel Esther, fille d'Abihail, frère
de Mardochee, et que Mardochee avait adoptée pour sa fille, devait
être présentée au roi en son rang. Elle ne demanda rien pour sa parure ;
mais Égée, eunuque qui avait le soin de ces filles, lui donna pour cela
tout ce qu'il voulut, car elle était parfaitement bien faite, et son incroya-
ble beauté la rendait aimable et agréable à tous ceux qui la voyaient. »
(*Esth.*, c. 11, v. 15.)

² « Sicut divisiones aquarum ; ita cor regis in manu Domini : quo-
« cumque voluerit, inclinabit illud. » — « Le cœur du roi est dans la
main du Seigneur, comme une eau courante : il le fait tourner de quelque
côté qu'il veut. » (*Prov.*, cap. XXI, v. 1.)

³ L'Écriture parle de la beauté d'Esther comme d'une chose incroya-
ble, *incredibili pulchritudine* ; et cependant Racine ne met rien de bien
tendre, du moins en apparence, dans le premier regard qu'Assuérus
jette sur elle :

Il l'observa longtemps dans un sombre silence ,
dit le poète ; et il semble qu'il exclut de cette contemplation le plaisir et
le transport. L'impression est cependant la même que celle qu'il donne
à Pyrrhus, lorsque ce prince guide Andromaque à l'autel ,

S'enivrant en marchant du plaisir de la voir.

Dans ces deux situations, le poète a eu égard aux mœurs. On ne de-
vait point retrouver cet abandon, cette familiarité des princes grecs,
dans un roi de Perse dont rien ne trouble jamais la majesté ; mais il fal-

Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
 Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
 Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
 Soyez reine, dit-il; et, dès ce moment même,
 De sa main sur mon front posa son diadème¹.
 Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
 Il combla de présents tous les grands de sa cour;
 Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
 Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes².

Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
 Quelle était en secret ma honte et mes chagrins³!
 Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,
 La moitié de la terre à son sceptre est soumise,

lait cependant avertir les spectateurs des sentiments d'Assuérus. La différence des mœurs fait la différence du vers, mais l'effet est le même parce que les mœurs sont connues, et que le poète, en s'y conformant, sait en tirer des beautés nouvelles. A toutes ces raisons tirées des mœurs orientales, il faut ajouter que la pièce est faite pour être jouée par des jeunes filles, et dans une maison d'éducation.

¹ La rigueur de la règle voudrait *il posa*. « Et adamavit eam rex plus quam omnes mulieres, habuitque gratiam et misericordiam coram eo super omnes mulieres; et posuit diadema regni in capite ejus, fecitque eam regnare in loco Vasthi. » — « Le roi l'aima plus que toutes ses autres femmes, et elle s'acquitt dans son cœur et dans son esprit une considération plus grande que toutes les autres; il lui mit sur la tête le diadème royal, et il la fit reine à la place de Vasthi. » (*Esth.*, cap. II, v. 17.)

² « Et jussit convivium præparari permagnificum cunctis principibus, et servis suis, pro conjunctione et nuptiis Esther. Et dedit re- quem universis provinciis, ac dona largitus est juxta magnificentiam principalem. » — « Et le roi commanda qu'on fit un festin très-magnifique à tous les grands de sa cour et à tous ses serviteurs, pour le mariage et les noces d'Esther. Il soulagea les peuples de toutes ses provinces, et il fit des dons dignes de la magnificence d'un si grand prince. » (*Esth.*, cap. II, v. 18.)

³ Tout le monde supplée l'ellipse *et quels étaient mes chagrins*, et ce tour plus vif vaut mieux en poésie que l'affectation d'une régularité très-inutile, si le poète eût mis, comme le veut l'abbé d'Olivet :

Quels étaient en secret ma honte et mes chagrins! (L.)

Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées¹!

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis² :
Celui par qui le ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée³.

ÉLISE.

Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent je le consulte, et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :

¹ Ceci est une licence, il faudrait : les fêtes *ont cessé*. *Cesser* est un verbe neutre, et se conjugue avec le verbe *avoir*.

² Ce soin de cacher sa naissance fit donner à la nièce de Mardochée le surnom d'*Esther*, qui, en hébreu, signifie *inconnu*. C'était par une inspiration divine que Mardochée lui avait défendu de se faire connaître. Voltaire et M. de La Harpe se sont récriés sur la sottise d'un roi de Perse qui ne sait pas de quel pays est sa femme. Mais, sans recourir aux desseins de Dieu, qui ne permettait pas qu'Assuérus eût cette curiosité, il importait fort peu à ce monarque de connaître précisément l'origine et la famille d'*Esther*; il lui suffisait de savoir qu'elle était belle et aimable. Les despotes orientaux ne s'informent pas d'autre chose. *Esther* était née à Suse, elle avait été élevée dans cette capitale de la Perse : on pouvait donc ignorer qu'elle était Juive. Ainsi Voltaire n'a raisonné que d'après nos idées et nos usages, sans égard pour les mœurs orientales. (G.)

³ « *Necdum prodiderat Esther patriam et populum suum, juxta mandatum ejus; quidquid enim ille præcipiebat observabat Esther, et ita cuncta faciebat, ut eo tempore solita erat quo eam parvulam nutrita bat.* » — « *Esther* n'avait point encore découvert ni son pays ni son peuple, selon l'ordre que Mardochée lui en avait donné : car *Esther* observait tout ce qu'il lui ordonnait, et faisait encore toutes choses en ce temps-là par son avis, de même que lorsqu'il la nourrissait auprès de lui, étant encore toute petite. » (*Esth.*, cap. II, vers. 20.)

Un père a moins de soin du salut de son fils.
 Déjà même, déjà, par ses secrets avis¹,
 J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
 Que formaient contre lui deux ingrats domestiques².
 Cependant mon amour pour notre nation
 A rempli ce palais de filles de Sion,
 Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
 Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
 Dans un lieu séparé de profanes témoins,
 Je mets à les former mon étude et mes soins³;
 Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
 Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
 Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,

¹ « *Eo igitur tempore quo Mardocheus ad regis januam morabatur, irati sunt Bagathan et Thares, duo eunuchi regis, qui janitores erant, et in primo palatii limine præsidebant: volueruntque insurgere in regem et occidere eum. Quod Mardocheum non latuit, statimque nuntiavit reginæ Esther; et illa regi, ex nomine Mardochei, qui ad se rem detulerat.* » — « Lors donc que Mardochée demeurait à la porte du roi, Bagathan et Tharès, deux de ses eunuques, qui commandaient à la première entrée du palais, ayant conçu quelque mécontentement contre le roi, entreprirent d'attenter contre sa personne et de le tuer. Mais Mardochée, ayant découvert leur dessein, en avertit aussitôt la reine Esther. La reine en avertit le roi au nom de Mardochée, dont elle avait reçu l'avis. » (*Esth.*, cap. II, vers. 21, 22.)

² Ces deux vers paraissent jetés ici sans dessein, et cependant ils donnent à cette pièce le mouvement qui la met en jeu : de là le songe effrayant du roi, la révision des annales de son règne, l'impression nouvelle que fait sur lui le danger qu'il a couru, le regret qu'il témoigne de n'avoir pas récompensé celui qui l'en a tiré, le triomphe de Mardochée, enfin le salut de tous les Juifs. (L. B.) — Le mot *domestique* a changé de sens : du temps de Racine, il pouvait s'appliquer même aux grands. Ces *ingrats domestiques* n'étaient pas des esclaves, c'étaient des sujets persans, comme on le voit plus loin, acte II, sc. III, lorsque Assuérus les met en opposition avec les *Juifs étrangers et esclaves*. (Voyez, sur le sens donné au mot *domestique* sous Louis XIV, la note placée à la suite des personnages d'*Iphigénie*.)

³ Ces vers sont une allusion aussi adroite que flatteuse à la maison de Saint-Cyr. (L. B.)

Et goûter le plaisir de me faire oublier¹.
 Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
 Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
 Compagnes autrefois de ma captivité,
 De l'antique Jacob jeune postérité².

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE, chantant derrière le théâtre.

Ma sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons :
 C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons ! mes sœurs, obéissons.

La reine nous appelle :

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.

La reine nous appelle :

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
 S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés !
 Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
 Prospérez, cher espoir d'une nation sainte !

¹ Ce trait admirable de la modestie d'Esther s'appliquait à madame de Maintenon, qui venait à Saint-Cyr oublier l'éclat et les grandeurs de la cour. (G.)

² Il s'en faut bien que cette scène soit, comme on l'a dit, inutile à l'action, puisqu'elle fait connaître les événements de l'avant-scène, et trace les caractères d'Esther et de Mardochee. Le sujet n'y est pas entièrement exposé ; mais ce n'est pas une règle essentielle, que toute l'exposition se trouve dans la première scène. (G.)

Fuissent jusques au ciel vos soupirs innocents
 Monter comme l'odeur d'un agréable encens¹ !
 Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques²
 Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
 De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAËLITE chante seule.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire³ ?
 Tout l'univers admirait ta splendeur :
 Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur
 Il ne nous reste plus que la triste mémoire⁴.
 Sion , jusques au ciel élevée autrefois,

¹ On lit dans l'*Apocalypse*, cap. viii, vers. 4 : « Ascendit fumus in-
 « censorum de orationibus sanctorum, de manu angeli coram Deo. » —
 « La fumée de l'encens, composé des prières des saints, s'élève de la main
 de l'ange devant Dieu. »

² Racine met dans la bouche d'Esther les paroles qu'adressaient aux
 Juifs ceux qui les avaient conduits captifs à Babylone : « Et qui ab-
 duxerunt nos : Hymnum cantate nobis de canticis Sion. » — « Ceux qui
 nous avaient enlevés nous disaient : Chantez-nous quelqu'un des can-
 tiques de Sion. » (Ps. cxxxvi, vers. 4.)

³ Dans *Esther* et dans *Athalie*, Racine a voulu nous donner une idée
 des chœurs des anciennes tragédies grecques ; mais il n'a pas poussé l'i-
 mitation jusqu'à rendre le chœur permanent sur la scène. Les chœurs
 d'*Esther* ne sont que le cortège particulier de la reine, et ne sont pas
 toujours intimement liés à l'action. Cet essai a donné lieu à Racine de
 faire briller un nouveau genre de talent, et de montrer qu'il était aussi
 habile à manier la lyre qu'à chausser le cothurne. Rien n'égale la su-
 blimité, le sentiment et la grâce touchante répandus dans les chœurs
 de Racine ; notre littérature n'a point de plus belles odes : c'est le lan-
 gage des prophètes ; c'est la poésie des écrivains sacrés dans tout son
 éclat. (G.)

⁴ Les chœurs d'*Esther* rappellent quelquefois les chœurs de l'*Hécube*
 d'Euripide. Dans Euripide, ce sont aussi de jeunes filles compagnes de
 l'exil de leur princesse qui déplorent la ruine de leur patrie : « O pa-
 « trie ! ô Ilion ! tu n'es plus comptée parmi les villes immortelles, tant
 « fut épaisse cette nuée de Grecs qui t'a enveloppée et ravagée ! Tu
 « as vu raser ta couronne de tours ; la noire fumée t'a souillée d'une

Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
 Puissé-je demeurer sans voix,
 Si dans mes chants ta douleur retracée
 Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux,
 Sacrés monts, fertiles vallées,
 Par cent miracles signalées !
 Du doux pays de nos aïeux
 Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAËLITE seule.

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
 Et de tes tours les magnifiques faites ?
 Quand verrai-je de toutes parts
 Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
 Sacrés monts, fertiles vallées,
 Par cent miracles signalées !
 Du doux pays de nos aïeux
 Serons-nous toujours exilées ?

« tache ineffaçable ! Hélas ! je n'entrerai plus dans tes murs ! » — Racine dit : *Il ne nous reste plus que ta mémoire*, idée moins touchante que celle d'Euripide : *je n'entrerai plus dans tes murs*. Il est malheureux que Racine n'ait pas profité de cette magnifique image : *tu es vu raser ta couronne de tours !*

¹ « Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non « proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ. » — « Que ma langue soit attachée à mon gosier, si je ne me souviens pas de toi, si je ne me propose pas Jérusalem comme le principal sujet de ma joie. » (Ps. cxxxvi, vers. 7 et 8.)

SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE; LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
 Que vois-je ? Mardochée ! O mon père , est-ce vous ?
 Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée ¹ ,
 A donc conduit vos pas , et caché votre entrée ?
 Mais d'où vient cet air sombre , et ce cilice affreux ,
 Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ² ?
 Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !
 O d'un peuple innocent barbare destinée
 Lisez , lisez l'arrêt détestable , cruel...
 Nous sommes tous perdus ! et c'est fait d'Israël !

ESTHER.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace ³.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.

¹ Quoi de plus frappant et de plus théâtral que cette entrée de Mardochée, qui vient, sous le sac, couvert de cendre, et dans le deuil le plus affreux, apporter à Esther la nouvelle de la proscription des Juifs ! Oui, sans doute, comme le dit Esther, c'est un ange qui, sous son aile sacrée, a conduit ses pas, et a rendu sa marche invisible. Pouvait-il sans un pareil miracle s'introduire dans l'appartement d'Esther, inaccessible à tous les hommes, suivant les lois inflexibles des Orientaux ? Les miracles sont si familiers dans l'histoire juive, qu'on ne peut pas reprocher au poète un merveilleux hors de saison. (G.)

² « Quæ cum audisset Mardochæus, scidit vestimenta sua, et indutus « est sacco, spargens cinerem capiti. » — « Mardochée ayant appris ceci, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, et se couvrit la tête de cendre. » (*Esth.*, cap. iv, v. 1.)

³ Racine avait oublié qu'il avait déjà mis ce vers, mot pour mot, dans la bouche d'Œnone, *Phèdre*, acte IV, sc. III. (G.)

Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés ;
 Les glaives, les couteaux, sont déjà préparés ;
 Toute la nation à la fois est proscrite.
 Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
 A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit ;
 Et le roi, trop crédule, a signé cet édit.
 Prévenu contre nous par cette bouche impure,
 Il nous croit en horreur à toute la nature.
 Ses ordres sont donnés ; et, dans tous ses États,
 Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
 Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage !
 Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge¹ ;
 Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours ;
 Et ce jour effroyable arrive dans dix jours².

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
 As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAËLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.

¹ *Le fer ne connaîtra* : figure si naturelle, si heureuse, et si bien placée, qu'à peine en sent-on la hardiesse extraordinaire. Homère cependant a été encore plus hardi ; il prête au fer du guerrier le désir de percer le corps de l'ennemi :

Δι' αἰώμενος χρόος ἄσαι. (G.)

² « Jussimus ut quoscumque Aman, qui omnibus provinciis præpositus est, et secundus a rege, et quem patris loco colimus, monstraverit, cum conjugibus ac liberis deleantur ab inimicis suis, nullisque eorum misereatur, quartadecima die duodecimi mensis Adar anni præsentis. » — « Nous avons ordonné que tous ceux qu'Aman, qui commande à toutes les provinces, qui est le second après le roi, et que nous honorons comme notre père, aura fait voir être de ce peuple, soient tués par leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants, le quatorzième jour d'Adar, le douzième mois de cette année, sans que personne en ait aucune compassion. » (*Esth.*, cap. XIII, vers. 6.)

En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères :
 Il faut les secourir ; mais les heures sont chères ;
 Le temps vole , et bientôt amènera le jour
 Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
 Toute pleine du feu de tant de saints prophètes ,
 Allez , osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois
 Aux timides mortels cachent ici les rois ?
 Au fond de leur palais leur majesté terrible
 Affecte à leurs sujets de se rendre invisible
 Et la mort est le prix de tout audacieux¹

¹ « Quæ respondit ei, et jussit ut diceret Mardocheo : Omnes servi regis, et cunctæ quæ sub ditione ejus sunt, norunt provinciæ, quod sive vir, sive mulier, non vocatus, interius atrium regis intraverit, absque ulla cunctatione statim interficiatur, nisi forte rex auream virgam ad eum tetenderit pro signo clementiæ, atque ita possit vivere. Ego igitur quomodo ad regem intrare potero, quæ triginta jam diebus non sum vocata ad eum? » — « Esther, pour réponse, lui ordonna de dire ceci à Mardochee : Tous les serviteurs du roi, et toutes les provinces de son empire, savent que qui que ce soit, homme ou femme, qui entre dans la salle intérieure du roi sans y avoir été appelé par son ordre, est mis à mort infailliblement à la même heure, à moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or, pour une marque de clémence, et qu'il lui sauve ainsi la vie. Comment donc puis-je maintenant aller trouver le roi, puisqu'il y a déjà trente jours qu'il ne m'a point fait appeler? » (*Esth.*, cap. iv, vers. 10 et 11.) On a objecté qu'Esther, aimée d'Assuérus, n'était pas en danger de la vie, ce qui détruisait tout l'intérêt de la scène. Mais il fallait juger l'intérêt de cette scène d'après les mœurs orientales, et l'on aurait vu que rien n'est plus commun dans les despotes de l'Asie, que ces passages rapides et imprévus d'une passion à une autre; que ces hommes violents parcourent sans cesse les deux extrêmes, aujourd'hui offrant à la beauté qui les enchante la moitié de leur trône, demain prononçant l'arrêt de sa mort. Vasthi, tendrement aimée d'Assuérus, n'était-elle pas subitement tombée dans la disgrâce, pour avoir désobéi, non pas à une loi formelle de l'empire, mais au caprice injuste et passager d'un roi privé de la raison? Esther devait d'autant plus craindre pour sa vie en paraissant devant Assuérus, sans son ordre,

Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
 Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
 Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
 Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
 Ni le rang, ni le sexe; et le crime est égal.
 Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
 Je suis à cette loi, comme une autre, soumise :
 Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
 Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
 Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
 Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
 N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
 Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas¹,
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?
 Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
 Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
 En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :

qu'il y avait trente jours, dit l'Écriture, que le roi ne l'avait appelée. (G.)

¹ « Et quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tem-
 « pore parareris. » — « Et qui sait si ce n'est point pour cela même
 que vous avez été élevée à la dignité royale, afin d'être prête d'agir
 en un temps comme celui-ci ? » (Esth., cap. iv, vers. 14.)

Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer ¹.
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ² ;
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
 Et les faibles mortels, vains jouets du trépas ,
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas ³.
 S'il a permis d'Aman l'audace criminelle ,
 Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
 C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
 Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;
 Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
 Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
 Par la plus faible main qui soit dans l'univers ;
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
 Vous périrez peut-être, et toute votre race ⁴.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
 A prier avec vous jour et nuit assidus,

¹ Voilà du sublime, tel qu'on n'en trouve point dans les tragédies profanes de Racine, ni même dans Corneille. (G.)

² *La mer fuit* est une image empruntée du psaume cxiii, vers. 3 : *Mare vidit et fugit. Le ciel tremble* est une idée d'Homère que Virgile et Ovide ont imitée. Remarquons que ce vers, dont l'harmonie est si forte, est composé tout entier de monosyllabes, à l'exception du mot *tremble*, dont la deuxième syllabe est étouffée par l'e muet. (G.)

³ Traduction littérale de ce verset d'Isaïe : « Omnes gentes quasi non « sint, sic sunt coram eo. » (Cap. xl.) (G.)

⁴ « Si enim nunc silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi : « et tu et domus patris tui peribitis. » — « Car si vous demeurez maintenant dans le silence, Dieu trouvera quelque autre moyen pour délivrer les Juifs ; et vous périrez, vous, et la maison de votre père. » — Tout ce discours de Mardochée est d'une force et d'une éloquence vraiment divine. L'effet qu'il produit sur Esther est frappant et vraiment théâtral : elle n'oppose plus rien aux ordres de Dieu, qui lui parle par la bouche du prophète ; elle ne raisonne plus, elle obéit. (G.)

Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
 Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère¹.
 Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
 Demain , quand le soleil rallumera le jour,
 Contente de périr, s'il faut que je périsse,
 J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
 Qu'on s'éloigne un moment.

(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain roi²,
 Me voici donc tremblante et seule devant toi!

¹ « Vade, et congrega omnes Judæos quos in Susan repereris, et orate pro me. Non comedatis et non bibatis tribus diebus et tribus noctibus : et ego cum ancillis meis similiter jejunabo, et tunc ingrediar ad regem, contra legem faciens, non vocata, tradensque me morti et periculo. » — « Allez ; assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suse, et priez pour moi. Ne mangez point et ne buvez point pendant trois jours et trois nuits. Je jeûnerai de même avec les femmes qui me servent ; et après cela j'irai trouver le roi, contre la loi qui le défend, et sans y être appelée, en m'abandonnant au péril et à la mort. » (*Esth.*, cap. iv, vers. 16.) — On sait que Racine avait en vue l'institution de Saint-Cyr lorsqu'il plaça dans sa pièce les chœurs des jeunes Israélites. Le sujet de lui-même se prêtait merveilleusement à l'allusion, puisque l'Écriture dit expressément qu'Esther avait des compagnes de la même religion qu'elle.

² « Domine mi, qui rex noster es solus, adjuva me solitariam, et cuius præter te nullus est auxiliator alius. Periculum meum in manibus meis est. Audivi a patre meo quod tu, Domine, tulisses Israël de cunctis gentibus, et patres nostros ex omnibus retro majoribus suis, ut possideres hereditatem sempiternam, fecistisque eis sicut locutus es. Peccavimus in conspectu tuo, et idcirco tradidisti nos in manus inimicorum nostrorum : coluimus enim deos eorum. Justus es, Domine : et nunc non eis sufficit, quod durissima nos opprimunt servitute ; sed

Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
 Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
 Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
 Même tu leur promis, de ta bouche sacrée,
 Une postérité d'éternelle durée.

« robur manuum suarum, idolorum potentiæ deputantes, volunt tua
 « mutare promissa, et delere hereditatem tuam, et claudere ora lau-
 « dantium te, atque exstinguere gloriam templi et altaris tui, ut ape-
 « riant ora gentium, et laudent idolorum fortitudinem, et prædicent
 « carnalem regem in sempiternum. Ne tradas, Domine, sceptrum tuum
 « his qui non sunt, ne rideant ad ruinam nostram; sed converte con-
 « silium eorum super eos, et eum qui in nos cœpit sævire, disperde.
 « Memento, Domine, et ostende te nobis in tempore tribulationis nos-
 « træ, et da mihi fiduciam, Domine, rex deorum et universæ potes-
 « tatis: tribue sermonem compositum in ore meo in conspectu leonis,
 « et transfer cor illius in odium hostis nostri, ut et ipse pereat, et cæter
 « qui ei consentiunt. Nos autem libera manu tua, et adjuva me, nul-
 « lum aliud auxilium habentem, nisi te, Domine, qui habes omnium
 « scientiam; et nosti quia oderim gloriam iniquorum et detester cupile
 « incircumcisorum et omnis alienigenæ. Tu scis necessitatem meam,
 « quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ quod est super caput
 « meum in diebus ostentationis meæ, et detester illud quasi pannum
 « menstruata, et non portem in diebus silentii mei, et quod non come-
 « derim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium regis, et non bi-
 « berim vinum libaminum. Et nunquam lætata sit ancilla tua ex quo
 « huc translata sum usque in præsentem diem, nisi in te, Domine,
 « Deus Abraham. Deus fortis super omnes, exaudi vocem eorum qui
 « nullam aliam spem habent, et libera nos de manu iniquorum, et erue
 « me a timore meo. » — « Mon Seigneur, qui êtes seul notre roi, assis-
 « tez-moi dans l'abandonnement où je me trouve, puisque vous êtes le seul
 « qui me puissiez secourir. Le péril où je me trouve est présent et inévitable.
 « J'ai su de mon père, ô Seigneur, que vous aviez pris Israël d'entre toutes
 « les nations, et que vous aviez choisi nos pères en les séparant de tous
 « leurs ancêtres qui les avaient devancés, pour vous établir parmi eux
 « un héritage éternel: et vous leur avez fait tout le bien que vous leur
 « aviez promis. Nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que vous
 « nous avez livrés entre les mains de nos ennemis: car nous avons adoré
 « leurs dieux. Vous êtes juste, Seigneur; et maintenant ils ne se conten-
 « tent pas de nous opprimer par une dure servitude; mais, attribuant la

Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
 La nation chérie a violé sa foi ;
 Elle a répudié son époux et son père ¹ ,

force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermer la bouche de ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel, pour ouvrir la bouche des nations, pour faire louer la puissance de leurs idoles, et pour relever à jamais un roi de chair et de sang. Seigneur, n'abandonnez pas votre sceptre à ceux qui ne sont rien, de peur qu'ils ne se rient de notre ruine; mais faites tomber sur eux leurs mauvais desseins, et perdez celui qui a commencé à nous faire ressentir les effets de sa cruauté. Seigneur, souvenez-vous de nous; montrez-vous à nous dans le temps de notre affliction, et donnez-moi de la fermeté et de l'assurance, ô Seigneur, roi des dieux et de toute puissance qui est dans le monde. Mettez dans ma bouche des paroles sages et composées en la présence du lion, et transférez son cœur de l'affection à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui-même avec tous ceux qui lui sont unis. Délivrez-nous par votre puissante main, et assistez-moi, Seigneur, vous qui êtes mon unique secours; vous qui connaissez toutes choses, et qui savez que je bais la gloire des injustes, et que je déteste le lit des incirconcis et de tout étranger. Vous savez la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours où je parais dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, et que je la déteste comme un linge souillé et qui fait horreur; que je ne la porte point dans les jours de mon silence, et que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du roi; que je n'ai point bu du vin offert sur l'autel des idoles, et que, depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jusqu'à aujourd'hui, jamais votre servante ne s'est réjoui qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham! O Dieu puissant, au-dessus de tous, écoutez la voix de ceux qui n'ont aucune espérance qu'en vous seul; sauvez-nous de la main des méchants, et délivrez-moi de ce que je crains. » (*Esth.*, cap. xiv, vers. 3, etc.)

¹ *Répudier son époux et son père* : manière énergique d'exprimer que la nation juive a renoncé à son Dieu. Cette hardiesse est d'autant plus heureuse, que Sion est toujours présentée, dans l'Écriture, comme l'épouse que Dieu avait choisie. Chez les Juifs, répudier c'était renoncer à sa femme. Ce droit ne pouvait être exercé que par le mari. Ici la puissance de répudier est attribuée à l'épouse contre son mari, et, ce qui est encore plus hardi, contre son propre père. Toute autre expression eût affaibli l'idée du poëte. C'est un crime de renier son Dieu; alors on ne croit plus :

Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave , on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs , insultant à nos larmes ,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes ,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom , ton peuple , et ton autel.
Ainsi donc un perfide , après tant de miracles ,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles ,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons ,
Le saint que tu promets et que nous attendons !
Non , non , ne souffre pas que ces peuples farouches ,
Ivres de notre sang , ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais :
Pour moi que tu retiens parmi ces infidèles ,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles ,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table , leurs festins , et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée ,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés ,
Seule et dans le secret , je le foule à mes pieds ;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre ,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt ,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu : ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;

mais le *répudier*, c'est y croire et y renoncer. Il y a à la fois mépris et ingratitude.

Commande en me voyant que son courroux s'apaise ,
 Et prête à mes discours un charme qui lui plaise :
 Les orages , les vents , les cieux , te sont soumis ;
 Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V.

(Toute cette scène est chantée.)

LE CHŒUR.

UNE ISRAËLITE , seule.

Pleurons et gémissons , mes fidèles compagnes ;
 A nos sanglots donnons un libre cours ;
 Levons les yeux vers les saintes montagnes¹
 D'où l'innocence attend tout son secours.

O mortelles alarmes !

Tout Israël périt. Pleurez , mes tristes yeux :
 Il ne fut jamais sous les cieux
 Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAËLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
 De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes ,
 Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAËLITE.

Faibles agneaux livrés à des loups furieux ,
 Nos soupirs sont nos seules armes.

¹ « Levavi oculos meos in montes , unde veniet auxilium mihi. » —
 « J'ai levé les yeux vers les saintes montagnes , d'où me doit venir du se-
 cours. » (Ps. cxx , vers. 1.)

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAËLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAËLITE, seule.

Quel carnage de toutes parts!

On égorge à la fois les enfants, les vieillards,

Et la sœur, et le frère,

Et la fille, et la mère,

Le fils dans les bras de son père!

Que de corps entassés, que de membres éparés,

Privés de sépulture!

Grand Dieu! tes saints sont la pâture

Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAËLITES.

Hélas! si jeune encore,

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur!

Ma vie à peine a commencé d'éclorre :

Je tomberai comme une fleur

Qui n'a vu qu'une aurore.

Hélas! si jeune encore,

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur¹?

¹ La répétition de ces deux vers est touchante. Racine ne se contente pas de varier la mesure de ses vers, il varie aussi le ton. Après la peinture horrible du carnage, il peint un enfant qui se plaint. Ces différents contrastes servent beaucoup à animer le style. (L. B.)

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
 Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
 Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
 Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHOEUR.

Le dieu que nous servons est le dieu des combats :
 Non, non, il ne souffrira pas
 Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Hé quoi ! dirait l'impiété,
 Où donc est-il ce dieu si redouté
 Dont Israël nous vantait la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce dieu jaloux, ce dieu victorieux,
 Frémissez, peuples de la terre,
 Ce dieu jaloux, ce dieu victorieux,
 Est le seul qui commande aux cieux :
 Ni les éclairs ni le tonnerre
 N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense¹.

TOUT LE CHOEUR.

Le dieu que nous servons est le dieu des combats :
 Non, non, il ne souffrira pas
 Qu'on égorge ainsi l'innocence.

¹ On dit *prendre la défense de quelqu'un* ; on dit aussi *prendre quelqu'un sous sa protection* ; mais *prendre sous sa défense* n'a point été reçu par l'usage. Rien de plus commun que des termes qui paraissent être synonymes, et qui ne peuvent cependant être mis l'un pour l'autre, soit avec les mêmes prépositions, soit avec les mêmes verbes. (D'O.)

DEUX ISRAËLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
 Dieu, que la lumière environne¹,
 Qui voles sur l'aile des vents,
 Et dont le trône est porté par les anges :

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfants
 Avec eux chantent tes louanges ;

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers :
 Donne à ton nom la victoire ;
 Ne souffre point que ta gloire
 Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAËLITE, seule.

Arme-toi, viens nous défendre.
 Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre ;
 Que les méchants apprennent aujourd'hui
 A craindre ta colère :
 Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
 Que le vent chasse devant lui².

¹ « Amictus lumine sicut vestimento... Qui ambulat super pennas « ventorum. » — « Tout revêtu de lumière, comme d'un vêtement... Qui marchez sur les ailes des vents. » (Ps. ciii, vers. 2 et 4.) — « Et « ascendit super Cherubim, et volavit, et lapsus est super pennas « venti. » — « Il a monté sur les Chérubins, et il a pris son vol ; il a volé sur les ailes des vents. » REG., cap. xxii, vers. 11.)

² « Sint tanquam pulvis ante faciem venti. » — « Qu'ils deviennent comme la poussière qui est emportée par le vent. » (Ps. xxiv, vers. 5.) — « Et sicut stipulam ante faciem venti. » — « Et comme la paille qui est emportée par le vent. » (Ps. lxxxii, vers. 12.) — Il est curieux et instructif d'observer avec quel art deux grands poètes, ayant à rendre la même idée dans des sujets différents, ont su choisir la couleur la plus convenable, et l'harmonie propre au sujet. Les vers de Racine, qui sont une imprécation contre les méchants, respirent un ton plus véhément, une harmonie plus vigoureuse et plus fière que ceux de Jean-Baptiste

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

Rousseau, qui n'expriment qu'une plainte touchante, et dont la teinte doit être douce et mélancolique :

Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Deviens le jouet des vents.

CANT. D'ESCHIAS. (G.)

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.)

SCÈNE I.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi ! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?¹

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi² :
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré

¹ Ce lieu est la chambre même où est le trône d'Assuérus ; le sujet ne permettait pas au poëte une observation plus exacte de l'unité de lieu. La scène se passe dans l'enceinte du palais d'Assuérus, mais dans divers appartemens de ce palais. (G.)

² Ce vers admirable est parfaitement dans le style oriental. Les portes jouent un grand rôle dans l'Orient, où il est si difficile d'approcher de celles qui renferment les rois et les grands. De plus, chez les Juifs, les juges rendaient la justice aux portes des villes : c'est ce qui fait que cette phrase, *les portes de la fille de Sion, de Jérusalem*, revient si souvent dans l'Écriture. Mais celle des portes qui n'obéissent qu'à un seul homme n'est qu'au poëte qui l'a trouvée. (L.)

D'exposer à vos yeux , par des avis sincères ,
 Tout ce que ce palais renferme de mystères.
 Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé :
 Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
 Pendant que tout gardait un silence paisible,
 Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible :
 J'ai couru. Le désordre était dans ses discours :
 Il s'est plaint du péril qui menaçait ses jours ;
 Il parlait d'ennemi , de ravisseur farouche ;
 Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
 Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
 Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit¹,
 Pour écarter de lui ces images funèbres ,
 Il s'est fait apporter ces annales célèbres²
 Où les faits de son règne , avec soin amassés ,
 Par de fidèles mains chaque jour sont tracés ;
 On y conserve écrits le service et l'offense ,
 Monuments éternels d'amour et de vengeance.
 Le roi , que j'ai laissé plus calme dans son lit ,
 D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire ,
 Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
 Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus³.

¹ On a jusqu'ici excusé dans ce vers une prétendue faute de grammaire en faveur de la vivacité du tour ; mais, en examinant mieux la chose, je trouve que la grammaire est ici d'accord avec la poésie, et qu'il est plus correct de dire *qui le fuit* que *qui le fuyait* : le sommeil fait encore Assuérus au moment où parle Hydaspes. (G.)

² Cet usage des rois de Perse, qui prenaient soin de conserver la mémoire de ce qui se passait de plus mémorable sous leur règne, est attesté par Hérodote, liv. VIII, et par Thucydide, liv. I. (G.)

³ On a déjà vu, dans la préface d'*Esther*, que Racine avait adopté

AMAN.

Ce songe, Hydaspes ; est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux...
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite ?
Votre âme en m'écoutant paraît tout interdite :
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?
Hâï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable !

HYDASPE.

Hé ! qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ! Tous les jours un homme... un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État et du roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? ce chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur ! d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix ?

l'opinion de dom Calmet et de quelques autres savants interprètes, qui pensent qu'Assuérus est le même que Darius, fils d'Hystaspe. Si l'on en croit Hérodote (liv. III), la ruse, plus que le sort, contribua à placer ce prince sur le trône de Perse. (G.)

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais ¹.
 En vain de la faveur du plus grand des monarques
 Tout révere à genoux les glorieuses marques,
 Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
 N'osent lever leurs fronts à la terre attachés ².
 Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
 Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
 Présente à mes regards un front séditieux,
 Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux!
 Du palais cependant il assiège la porte :
 A quelque heure que j'entre, Hydaspes, ou que je sorte,
 Son visage odieux m'afflige et me poursuit;
 Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
 Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :
 Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
 Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil ³
 Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
 D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
 Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe ⁴,

¹ « Solus Mardochæus non flectebat genu, neque adorabat eum. »
 — « Il n'y avait que Mardochée qui ne fléchissait point le genou devant
 lui, et qui ne l'adorait point. » (*Esth.*, cap. III, vers. 2.) — Ce n'était
 point par insolence ni par orgueil que Mardochée refusait cet hommage
 au favori d'Assuérus : c'était par principe de religion; et ce noble motif,
 qui relève encore le caractère de ce vertueux Israélite, est clairement
 énoncé dans l'éloquente prière que l'historien sacré met dans sa bouche.
 (Voyez *Esth.*, cap. XIII, vers. 12, 13, 14.) (G.)

² Voltaire affaiblit ce tour, en ôtant l'inversion, lorsqu'il fait dire à
 son Mahomet, acte II, sc. v :

Et je verrais leurs fronts attachés à la terre. (G.)

³ Comme ce vers est coupé par ces mots *tout pâle*, dont l'effet est pittoresque à l'imagination et à l'oreille! (L.)

⁴ Ce vers est une réminiscence du vers suivant de *Bajazet* :

Toi, qui dans ce palais sais tout ce qui se passe.

Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvert de Tharès le complot sanguinaire
Le roi promit alors de le récompenser :
Le roi, depuis ce temps, paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice¹.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté² ;
Mes richesses des rois égalent l'opulence ;
Environné d'enfants soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal !)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;
Mais Mardochée assis aux portes du palais³

¹ La Harpe croit voir ici un défaut de justesse dans le dialogue. Aman ne lui paraît pas répondre directement à ce que vient de dire Hydaspe. Ce prétendu défaut de justesse n'est qu'un effet de l'art : Aman, troublé par sa haine, n'est occupé que de l'insolence de Mardochée ; et, tout entier au dépit et à la vengeance, il répond à sa passion plus qu'au discours d'Hydaspe. (G.)

² Il faut admirer l'énergique brièveté de ce vers, et l'opposition hardie qui nous fait voir dans celui qui gouverne l'empire le même homme qui y fut vendu comme esclave. Ce n'est pas là une antithèse puérile, mais un contraste frappant. On ne peut dire plus en moins de mots. (G.)

³ « Egressus est itaque illo die Aman lætus et alacer. Cumque vidisset « Mardocheum sedentem ante fores palatii, et non solum non assur-
« rexisset sibi, sed nec motum quidem de loco sessionis suæ, indignatus
« est valde... Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quamdiu
« videro Mardocheum Judæum sedentem ante fores regias. » — « Aman
sortit donc ce jour-là fort content et plein de joie : ayant vu que Mardo-
chée, qui était assis devant la porte du palais, non-seulement ne s'était
pas levé pour lui faire honneur, mais ne s'était pas même remué de la

Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide¹.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours :
La nation entière est promise aux vautours².

AMAN.

Ah ! que ce temps est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance³,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime⁴

place où il était, il en conçut une grande indignation... Quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du roi quand je passe. » (*Esth.*, cap. v, vers. 9 et 13.)

¹ Il faut bien permettre aux poètes de mettre *tandis que* au lieu de *tant que*, quand cela leur est commode. C'est ainsi que Voltaire a dit :

Celui que, par deux fois, mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné *tandis qu'il a vécu*.

Mais il ne faut pas oublier que ces deux mots ne sont pas synonymes, et ne disent point du tout la même chose. *Tandis que* exprime un temps indéterminé; *tant que* signifie tout le temps déterminé par la phrase, et c'est toujours bien fait de ne pas les confondre. Au reste, Mardochée n'est nullement *perfide*, même envers Aman; mais la puissance orgueilleuse et blessée ne mesure pas les qualifications; les plus odieuses sont pour elle les meilleures. Le mensonge des paroles est un caractère propre aux méchants. (L.)

² *Promise aux vautours* : expression de la plus singulière énergie, et que Racine ne doit qu'à lui seul. (G.)

³ Ellipse, pour *le motif de ma vengeance*. Il y a peut-être quelque équivoque dans les termes : car confier à quelqu'un sa vengeance, c'est se reposer sur quelqu'un du soin d'être vengé; mais le sens par lui-même est si clair, qu'il ne résulte de cette manière de s'exprimer aucune ambiguïté réelle. (G.)

⁴ « Et pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus suas : « audierat enim quod esset gentis judæ; magisque voluit omnia Judæorum qui erant in regno Assueri perdere nationem. » — « Mais il compta pour rien de se venger seulement de Mardochée; et, ayant su

La vengeance trop faible attire un second crime.
 Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
 Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
 Il faut des châtimens dont l'univers frémissent ;
 Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice ;
 Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
 Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
 « Il fut des Juifs, il fut une insolente race ;
 « Répandus sur la terre, ils en couvraient la face ;
 « Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
 « Aussitôt de la terre ils disparurent tous ¹. »

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite
 Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
 Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
 Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ² ;

qu'il était Juif, il aima mieux entreprendre de perdre toute la nation des Juifs qui étaient dans le royaume d'Assuérus. » (Esth., cap. III, vers. 6.)

¹ Les littérateurs modernes regardent comme ridicule la vengeance d'un ministre qui, pour punir un seul homme, veut exterminer toute une nation. Ils ne connaissent guère ni l'ivresse du pouvoir, ni les mœurs de l'Orient, où rien n'est plus ordinaire que de voir d'insensés despotes sacrifier des familles, des villes, des provinces entières à leur ressentiment contre un seul coupable. Ils disent que cela n'est pas théâtral : rien, au contraire, n'est plus propre à inspirer la terreur que ces exemples épouvantables d'une férocité et d'une rage aveugle, armée d'un pouvoir sans bornes. (G.)

² Aman descendait du roi Agag, qui fut pris et épargné par Saül : ce qui fut cause de la réprobation de Saül ; et c'est apparemment par cette raison que Mardochee, qui descendait de Saül, comme Esther le dit dans la suite, ne voulait point fléchir le genou devant un homme du sang d'Agag : car il y a apparence que Nébémie, Esdras, et les autres Juifs qui se prosternaient devant le roi, se prosternaient aussi devant Aman. (L. R.)

Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
 Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé ;
 Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
 Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,
 Des intérêts du sang est faiblement touchée.
 Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
 Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus,
 J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie¹,
 J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie.
 Je les peignis puissants, riches, séditieux² ;
 Leur dieu même ennemi de tous les autres dieux.
 « Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire³,
 « Et d'un culte profane infecte votre empire ?
 « Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
 « Du reste des humains ils semblent divisés,
 « N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
 « Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
 « Prévenez, punissez leurs insolents efforts⁴ ;

¹ *J'inventai des couleurs* : cette expression, que Racine a employée plusieurs fois, n'a pas fait fortune : sortie de la langue poétique, elle est tombée dans la langue vulgaire, sans jamais avoir été adoptée par les bons écrivains.

² « Dixitque Aman regi Assuero : Est populus per omnes provincias regni tui dispersus, et a se mutuo separatus, novis utens legibus et ceremoniis, insuper et regis scita contemnens. Et optime nosti quod non expediat regno tuo ut insolescat per licentiam. » — « Et Aman dit au roi Assuérus : Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de votre royaume, divisé d'avec lui-même, qui a des lois et des cérémonies toutes nouvelles, et qui de plus méprise les ordonnances du roi. Et vous savez fort bien qu'il est de l'intérêt de votre royaume de ne souffrir pas que la licence le rende encore plus insolent. » (*Esth.*, cap. III, vers. 8.)

³ Transition sublime ! Aman, qui raconte à son confident ce qu'il a fait, adresse tout à coup la parole au roi, comme s'il était présent. Tacite, trompé par de faux mémoires, trace à peu près le même portrait des Juifs, dans ses *Histoires*, liv. V. (G.)

⁴ « Si tibi placet decerne ut pereat, et decem millia talentorum appendam arcariis gazæ tuæ. » — « Ordonnez donc, s'il vous plaît, qu'il

« De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
 Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
 Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
 « Assure, me dit-il, le repos de ton roi ;
 « Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi ¹. »
 Toute la nation fut ainsi condamnée.
 Du carnage avec lui je réglai la journée.
 Mais de ce traître enfin le trépas différé
 Fait trop souffrir mon cœur, de son sang altéré.
 Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
 Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?
 Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
 Tu connais, comme moi, ce prince inexorable :
 Tu sais combien, terrible en ses soudains transports,
 De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
 Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :
 Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
 Élever de sa mort le honteux instrument ².

périsse, et je paierai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents. »
 (Esth., cap. III, vers. 9.)

¹ « Tulit ergo rex annulum quo utebatur de manu sua : et dedit eum
 « Aman... Dixitque ad eum : Argentum quod tu polliceris, tuum sit :
 « de populo age quod tibi placet. » — « Alors le roi tira de son doigt
 l'anneau dont il avait accoutumé de se servir, et le donna à Aman, et
 lui dit : Gardez pour vous l'argent que vous m'offrez ; et pour ce qui
 est de ce peuple, faites-en ce que vous voudrez. » (Esth., cap. III, vers.
 10 et 11.)

² « Responderuntque ei, Zares, uxor ejus, et ceteri amici : Jube
 « parari excelsam trabem, habentem altitudinis quinquaginta cubitos,
 « et dic mane regi, ut appendatur super eum Mardochæus. » — « Zarès,

AMAN.

J'entends du bruit ; je sors. Toi , si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH,

SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc , sans cet avis fidèle,
Deux traitres dans son lit assassinaient leur roi ?
Qu'on me laisse , et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS , assis sur son trône.

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avais presque oublié l'attentat parricide ;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie ;
Mais ce sujet zélé qui , d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil ,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,

sa femme , et tous ses amis , lui répondirent : Commandez qu'on dresse une potence fort élevée , qui ait cinquante coudées de haut , et dites au roi , demain au matin , qu'il y fasse pendre Mardocheé. » (*Esth.* , cap. v , vers. 14.)

Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu ?

ASAPH.

On lui promet beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oublié trop condamnable !
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un prince environné¹
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe ;
Mais, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe ;
Et de tant de mortels, à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance !

¹ « Quod cum audisset rex, ait : Quid pro hac fide honoris a præ-
mii Mardocheus consecutus est? Dixerunt ei servi illius ac ministri :
« Nihil omnino mercedis accepit. » — « Ce que le roi ayant entendu,
il dit : Quel honneur et quelle récompense Mardochee a-t-il reçus pour
cette fidélité qu'il m'a témoignée? Ses serviteurs et ses officiers lui
dirent : Il n'en a reçu aucune récompense. » (*Esth.*, cap. vi, vers. 3.)
— « Assuérus, se faisant lire les annales de son règne, entendit : Une
« pièce de terre a été donnée à celui-ci, pour prix d'une belle action ; ce-
« lui-là a reçu des présents pour sa fidélité ; mais, à la conspiration dé-
« couverte par Mardochee, il remarqua que ce service était resté sans
« récompense ; aussitôt il fit cesser la lecture, pour s'occuper de répa-
« rer l'oubli d'un si grand bienfait. » (*Jos.*, *Ant. jud.*, lib. XI, cap. vi.)
(L. B.)

² Ce discours d'Assuérus ne peut être regardé comme un lieu commun :
il est si vrai, si naturel, si plein de sentiment ! Il n'est point inutile à
l'action, puisqu'il sert à excuser l'erreur et la crédulité du roi, complice,
sans le savoir, de la cruauté d'Aman. On le plaint, parce qu'on voit qu'il
est de sa nature juste et bienfaisant, et qu'il ne fait que le mal qu'on lui
cache sous l'apparence du bien. (G.)

Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi¹?
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O ciel, sur le point que la vie²
Par mes propres sujets m'allait être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants!

¹ Mouvement semblable à celui de Junon dans le premier livre de l'*Énéide* :

Et quisquam numen Junonis adoret?

« Et qui désormais adorera la divinité de Junon? »

² Sur le point que se disait encore du temps de Racine; aujourd'hui on ne dit plus que sur le point de. (L.)

Un Juif m'a préservé du glaive des Persans !
 Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
 Holà, quelqu'un !

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur ?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte,
 Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour¹.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
 Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
 Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
 Un reproche secret embarrasse mon âme.
 Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme :
 Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
 Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
 Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime

¹ « Statimque rex : Quis est, inquit, in atrio? » — « Le roi ajouta au même temps : Qui est dans la salle du palais? » (*Esth.*, cap. vi, vers. 4.) — « Responderunt pueri : Aman stat in atrio. Dixitque rex : Ingre-
 « diatur. » — « Ses officiers lui répondirent : Aman est dans la salle.
 Le roi dit : Qu'il entre. » (*Esth.*, cap. vi, vers. 5.)

Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime¹?
 Par quel gage éblouissant, et digne d'un grand roi,
 Puis-je récompenser le mérite et la foi?
 Ne donne point de borne à ma reconnaissance :
 Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, tout bas.

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer²:
 Et quel autre que toi peut-on récompenser?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
 Des monarques persans la conduite et l'usage ;
 Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous :
 Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous³?
 Votre règle aux neveux doit servir de modèle⁴.
 Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle,
 L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :
 Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux⁵,

¹ « Quumque esset ingressus, ait illi : Quid debet fieri viro quem rex honorare desiderat ? » — « Aman étant entré, le roi lui dit : Que doit-on faire pour honorer un homme que le roi désire de combler d'honneurs ? » (*Esth.*, cap. vi, vers. 6.)

² « Cogitans autem in corde suo Aman, et reputans quod nullum alium rex, nisi se, vellet honorare. » — « Aman pensant en lui-même, et s'imaginant que le roi n'en voulait point honorer d'autre que lui. » (*Esth.*, cap. vi, vers. 6.)

³ Incorection. Il faudrait : *pour que vous vous régliez sur eux*. On ne peut employer l'infinifit que lorsque son sujet sous-entendu est le même que celui du verbe principal. Ainsi on dirait : Pour vous régler sur eux, qu'êtes-vous auprès d'eux ?

⁴ *Aux neveux, nepotibus*, pour à nos neveux, tour latin, dont je crois qu'il n'existe point d'autre exemple. (G.)

⁵ « Debet indui vestibus regis, et imponi super equum qui de sella regis est, et accipere regium diadema super caput suum ; et primus de regis principibus ac tyrannis teneat equum ejus, et per plateam civitatis incedens clamet, et dicat : Sic honorabitur quemcumque vo-

De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même ,
 Et portant sur le front le sacré diadème ,
 Sur un de vos coursiers pompeusement orné ,
 Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené ;
 Que, pour comble de gloire et de magnificence ,
 Un seigneur éminent en richesse, en puissance ¹ ,
 Enfin de votre empire après vous le premier ,
 Par la bride guidât son superbe coursier ² ;
 Et lui-même marchant en habits magnifiques
 Criât à haute voix dans les places publiques :
 « Mortels, prosternez-vous : c'est ainsi que le roi
 « Honore le mérite, et couronne la foi. »

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
 Avec mes volontés ton sentiment conspire.
 Va, ne perds point de temps : ce que tu m'as dicté,
 Je veux de point en point qu'il soit exécuté ³.

« luerit rex honorare. » — « Qu'il soit vêtu des habits royaux; qu'il monte sur le même cheval que le roi monte; qu'il ait le diadème royal sur la tête, et que le premier des princes et des grands de la cour du roi tienne son cheval par la bride, et que, marchant devant lui par la place de la ville, il crie : C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » (*Esth.*, cap. vi, vers 8, 9.)

¹ Cette qualification de *seigneur* est moderne. C'est cependant un titre que tous les poètes tragiques donnent aux rois et aux grands. Dans *Andromaque*, dans *Iphigénie*, Oreste et Achille sont appelés *seigneur* : La Harpe pensait que Racine n'aurait pas dû se servir de ce titre dans un sujet persan; mais il est difficile de concevoir pourquoi ce titre serait plus déplacé dans un sujet persan que dans un sujet grec ou romain. L'usage est général, et ne doit point souffrir d'exception.

² Cette expression, *par la bride*, placée au commencement du vers, se trouve relevée et ennoblée par le reste de la phrase, dont le style est pompeux. Ainsi Racine a su placer heureusement, dans la poésie la plus noble, les mots de *paré*, de *chiens*, de *boucs*, de *chevaux*, etc. (G.)

³ « Dixitque ei rex : Festina, et sumta stola et equo, fac, ut locutus es, Mardocheo Judæo, qui sedet ante fores palatii. Cave ne quidquam de his quæ locutus es, prætermittas. » — « Le roi lui dit : Hâtez-

La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
 Aux portes du palais prends le Juif Mardochée :
 C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui ;
 Ordonne son triomphe , et marche devant lui ;
 Que Suse par ta voix de son nom retentisse ,
 Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
 Sortez tous.

AMAN.

Dieux¹!

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS.

Le prix est sans doute inouï :
 Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui ;
 Mais plus la récompense est grande et glorieuse ,
 Plus même de ce Juif la race est odieuse ,
 Plus j'assure ma vie , et montre avec éclat
 Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
 On verra l'innocent discerné du coupable :
 Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable ;
 Leurs crimes...

vous donc ; prenez une robe et un cheval , et faites tout ce que vous avez dit , à Mardochée , Juif , qui est devant la porte du palais. Prenez bien garde de ne rien oublier de tout ce que vous venez de dire. » (*Esth.* , cap. vi , vers. 10.)

¹ Ceux qui disent qu'il n'y a rien de théâtral dans la tragédie d'*Esther* pourraient-ils montrer , dans les tragédies qu'ils vantent le plus , quelque coup de théâtre plus frappant que celui de la surprise d'Aman , ou plutôt du coup de foudre qui tombe sur lui au moment où il s'y attend le moins ? Quel tableau du méchant pris dans le piège que son orgueil vient de tendre à son roi ! Comme tous les spectateurs jouissent de la confusion et du désespoir de ce misérable ! Cette situation réunit le double intérêt qu'inspirent la vertu récompensée et le crime puni. (G.)

SCÈNE VII.

ASSUERUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,
PARTIE DU CHŒUR.

(Esther entre s'appuyant sur Élise : quatre Israélites soutiennent sa robe.)

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas !
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
Gardes... C'est vous, Esther ? Quoi ! sans être attendue ?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue :
Je me meurs.

(Elle tombe évanouie.)

ASSUÉRUS.

Dieux puissants ! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frère¹ ?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

¹ *Suis-je pas pour ne suis-je pas* ; nous avons déjà remarqué cette licence. « Quid habes, Esther ? Ego sum frater tuus ; noli metuere. Non « morieris : non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est. Accede igitur, et tange sceptrum. » — « Qu'avez-vous, Esther ? Je suis votre frère ; n'ayez aucune crainte, vous ne mourrez point : car cette loi n'a pas été faite pour vous, mais pour tous les autres. Approchez-vous donc, et touchez mon sceptre. » (*Esth.*, cap. xv, vers. 12, 13, 14.)

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte¹
 L'auguste majesté sur votre front empreinte ;
 Jugez combien ce front irrité contre moi
 Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi :
 Sur ce trône sacré qu'environne la foudre
 J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
 Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
 Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux ?
 Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle²...

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeau de lumière immortelle !
 Je me trouble moi-même ; et sans frémissement
 Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
 Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
 Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
 Éprouvez seulement son ardente amitié.
 Faut-il de mes États vous donner la moitié³ ?

ESTHER.

Eh ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
 Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
 Jette sur son esclave un regard si serein,

¹ « Quæ respondit : Vidi te, domine, quasi angelum Dei, et contur-
 « batum est cor meum præ timore gloriæ tuæ. » — « Esther lui répon-
 dit : Seigneur, vous m'avez paru comme un ange de Dieu, et mon cœur
 a été troublé par la crainte de votre gloire. » (*Esth.*, cap. xv, vers. 16.)

² *La colère étincelle* : expression hardie et poétique, dont Racine a pu
 trouver l'idée dans Virgile : *ignescunt iræ* (*Æneid.*, lib. IX, v. 66) ;
 mais qui, bien des siècles avant Virgile, avait été consacrée par l'usage
 qu'en fait l'Écriture. *Exardescet, sicut ignis, ira tua.* (Ps. LXXXVIII, vers.
 45.) (G.)

³ « Dixitque ad eam rex : Quid vis, Esther regina ? Quæ est petitio
 « tua ? Etiamsi dimidiam partem regni petieris, dabitur tibi. » — « Et
 le roi lui dit : Que voulez-vous, reine Esther ? Que demandez-vous ? Quand
 vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. »
 (*Esth.*, cap. v, vers. 3.)

Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits !
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres ;
Que dis-je ? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux ¹,

¹ Cette expression d'*astres ennemis*, si belle, si poétique par elle-même, a de plus le mérite de la convenance dans la bouche d'un prince qui adorait le soleil et les astres, et qui croyait à l'astrologie. On est surpris de voir dans cette pièce cette manière toute nouvelle de parler d'amour, que le poète qu'on a surnommé *le tendre* met dans la bouche d'un de ces rois si fiers qui regardaient tous les mortels comme leurs esclaves. Assuérus ne parle à cette Esther, qui l'a charmé, qu'avec un respect mêlé d'admiration. Elle était jeune et belle : *Pulchra nimis, et decora facie* (*Esth.*, cap. 11, vers. 7) ; et cependant il ne lui parle jamais de sa beauté. Quand Néron parle à Junie, il lui dit :

Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir, etc.

Assuérus ne paraît pas songer à ces trésors, mais à des qualités plus estimables :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits !

Lorsqu'il est à table avec elle, il lui dit encore :

Où, vos moindres discours ont des grâces secrètes ;
Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.

Le poète a même eu l'attention de ne jamais joindre au nom d'Esther cette épithète si ordinaire aux noms des autres princesses : *belle Monime*, etc. Jamais Assuérus ne dit *belle Esther* : ce ne fut pas non plus sa beauté

Et crois que votre front prête à mon diadème
 Un éclat qui le rend respectable aux dieux même¹.
 Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
 Quel sujet important conduit ici vos pas.
 Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
 Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
 Parlez : de vos désirs le succès est certain,
 Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore²!
 Un intérêt pressant veut que je vous implore :
 J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
 Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
 Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
 Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon désir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,

qui le frappa quand il la vit pour la première fois : cet air seul de vertu fut cause

Qu'il l'observa longtemps dans un sombre silence.

Quand le même poète dépeint Pyrrhus auprès d'Andromaque, on voit Pyrrhus

Mener en conquérant sa nouvelle conquête,
 Et d'un œil où brillaient sa joie et son espoir
 S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.

Assuérus, quand Esther paraît devant lui, l'observe longtemps dans un profond silence; et sans lui dire, *Votre beauté me charme, vos attraits vous rendent digne de la couronne*, il lui donne le diadème, en lui disant seulement : *Soyez reine.* (L. R.)

¹ Aujourd'hui il faudrait dire aux dieux mêmes, ou même aux dieux.

² Assurer avec un régime direct ne s'emploie que pour certifier : en terme d'art il signifie affermir. Il fallait absolument dire ici rassurer. On trouve la même faute dans un vers de la scène VII de l'acte II d'*Athalie*. Cependant il est utile de remarquer que longtemps avant Racine le mot assurer était en usage dans le sens qu'il lui donne ici.

Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
 Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
 Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
 Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur¹.
 J'oserai devant lui rompre ce grand silence;
 Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !
 Toutefois, qu'il soit fait comme vous souhaitez.

(A ceux de sa suite.)

Vous, que l'on cherche Aman ; et qu'on lui fasse entendre
 Qu'invité chez la reine, il ait soin de s'y rendre².

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,
 HYDASPE, PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

Les savants Chaldéens, par votre ordre appelés,
 Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

¹ « Si inveni in conspectu regis gratiam, et si regi placet ut det mihi
 « quod postulo, et meam impleat petitionem, veniat rex et Aman ad
 « convivium quod paravi eis, et cras aperiam regi voluntatem meam. »
 — « Que si j'ai trouvé grâce devant le roi, et s'il lui plaît de m'accorder
 ce que je demande, et de faire ce que je désire, le roi vienne encore, et
 Aman avec lui, au festin que je leur ai préparé, et demain je déclarerai
 au roi ce que je souhaite. » (*Esth.*, cap. v, vers. 8.)

² « Statimque rex : Vocate, inquit, cito Aman, ut Esther obediat vo-
 « luntati. » — « Qu'on appelle Aman, dit le roi aussitôt, afin qu'il
 obéisse à la volonté de la reine. » (*Esth.*, cap. v, vers. 5.) — C'était la
 plus grande faveur à laquelle on pouvait prétendre dans la Perse. Rare-
 ment les rois admettaient à leur table leur mère, jamais leur épouse.
 Plutarque rapporte que, lorsque Artaxerxès fit venir à sa table ses frères,
 ce fut une nouveauté ; et que, dans une autre occasion, les grands de sa
 cour furent jaloux de l'honneur qu'il fit à Timagore le Crétois, ou, se-
 lon d'autres, à Eutyme de Gortine, en l'invitant à manger avec lui.
 (L. B.)

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée :
 Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
 Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
 De vos propres clartés me prêter le secours.
 Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
 Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
 A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE IX.

(Cette scène est partie déclamée, et partie chantée.)

ÉLISE, PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes ?
 D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter ?
 Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
 Dont les œuvres vont éclater ?
 Vous avez vu quelle ardente colère
 Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
 En un moment s'est-il évanoui ?

UNE DES ISRAÉLITES chante.

Un moment a changé ce courroux inflexible :
 Le lion rugissant est un agneau paisible.
 Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur

Cet esprit de douceur¹.

LE CHOEUR chante.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAËLITE chante.

Tel qu'un ruisseau docile²
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile,
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

UNE ISRAËLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieus³
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHOEUR chante.

Malheureux! vous quittez le maître des humains,

¹ « Convertitque Deus spiritum regis in mansuetudinem. » — « En même temps Dieu changea le cœur du roi, et lui inspira de la douceur. » (*Esth.*, cap. v, vers. 11.)

² Ce vers est une imitation d'un verset du livre des Proverbes, déjà cité acte I, sc. 1.

³ Louis Racine s'est approprié cette belle expression :

Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes.

LA RELIGION, ch. III.

C'est un fils qui hérite de son père ; mais, en passant entre ses mains, le bien a perdu quelque chose de sa valeur : dont se parent les cieus a plus de grâce que qui roulent sur leurs têtes. (G.)

Pour adorer l'ouvrage de vos mains¹!

UNE ISRAÉLITE chante.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?

Quand sera le voile arraché

Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :

Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! si quelque infidèle,
Écoutant nos discours, nous allait déceler !

ÉLISE.

Quoi ! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler ?

Hé ! si l'impie Aman, dans sa main homicide

Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,

A blasphémer le nom du Tout-Puissant

Voulait forcer votre bouche timide ?

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux

Si nous ne courbons les genoux,

Devant une muette idole,

Commandera qu'on nous immole

Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi ! je pourrais trahir le Dieu que j'aime ?

J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,

Reste d'un tronc par les vents abattu,

Qui ne peut se sauver lui-même ?

¹ « Confundantur omnes qui adorant sculptilia, et qui gloriantur
« in simulacris suis. » — « Que tous ceux-là soient confondus qui ado-
rent les ouvrages de sculpture, et qui se glorifient dans leurs idoles. »
(Ps. xcvi, vers. 7.)

LE CHOEUR chante.

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous im-
 Ne seront jamais entendus. [plorent
 Que les démons, et ceux qui les adorent,
 Soient à jamais détruits et confondus!

UNE ISRAÉLITE chante.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis ¹,
 Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

Dans les craintes, dans les ennuis,
 En ses bontés mon âme se confie.

Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
 Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
 Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants²;
 L'or éclate en ses vêtements;
 Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
 Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
 Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;
 Son cœur nage dans la mollesse.

¹ Cette strophe est la seule qui paraisse faible et au-dessous du génie lyrique de l'auteur. (G.)

² Racine le fils a dit, et on a répété d'après lui, que ce morceau était imité du chap. v d'Isaïe, vers. 12. La vérité est que Racine n'a imité que l'opposition de l'apparente félicité des méchants, avec le véritable bonheur des justes; et cette opposition n'est pas d'Isaïe, mais du psaume cxliii, dans lequel David, après avoir fait une énumération toute différente de celle de Racine, finit par ces mots : « Beatum dixerunt populum cui hæc sunt; beatus populus cujus Dominus Deus ejus. » — « Ils ont appelé heureux le peuple qui possède tous ces biens; mais plus heureux est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. » (Vers. 18.) (G.)

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
 Il espère revivre en sa postérité ;
 Et d'enfants à sa table une riante troupe
 Semble boire avec lui la joie à pleine coupe¹.

(Tout le reste est chanté.)

LE CHOEUR.

Heureux , dit-on , le peuple florissant
 Sur qui ses biens coulent en abondance !
 Plus heureux le peuple innocent
 Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE , seule.

Pour contenter ses frivoles désirs ,
 L'homme insensé vainement se consume :
 Il trouve l'amertume
 Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE , seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité ;
 Il erre à la merci de sa propre inconstance.
 Ne cherchons la félicité
 Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME , avec une autre.

O douce paix !
 O lumière éternelle !

¹ *Boire la joie* : expression énergique et audacieuse, empruntée de Virgile, qui dit que Didon buvait l'amour à longs traits.

« Longumque bibebat amorem. »

ÆNEID., lib. I, v. 753.

Mais Virgile est beaucoup plus hardi : Racine emploie un correctif, il se sert du mot *coupe*, qui adoucit la métaphore. J.-B. Rousseau, dans sa Cantate de Bacchus, a plus imité Racine que Racine n'a imité Virgile :

La céleste troupe,
 Dans ce jus vanté,
 Boit à pleine coupe
 L'immortalité. (G.)

Beauté toujours nouvelle !
 Heureux le cœur épris de tes attraits !
 O douce paix !
 O lumière éternelle !
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR.

O douce paix !
 O lumière éternelle
 Beauté toujours nouvelle !
 O douce paix !
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME, seule.

Nulla pax pour l'impie : il la cherche, elle fuit !
 Et le calme en son cœur ne trouve point de place :
 Le glaive au dehors le poursuit ;
 Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint ;
 L'affreux tombeau pour jamais les dévore.

« Impii autem quasi mare fervans, quod quiescere non potest... Non « est pax impiis. » — « Mais les méchants sont comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer... Il n'y a point de paix pour les méchants. » (ISAÏE, ch. LVII, vers. 20, 21 ; et ch. XLVIII, vers. 22.) — Je doute, dit l'abbé d'Olivet, que le pronom relatif *la* puisse être mis après *nulla pax*. Tout pronom rappelle son antécédent ; or l'antécédent est *nulla pax*. Ce vers signifierait donc que l'impie cherche *nulla pax*, et que *nulla pax* le fuit. Après cette observation, d'Olivet cite Dumarsais, qui a dit dans l'*Encyclopédie*, au mot ARTICLE : « Je crois que le feu, la vivacité, l'enthousiasme que le style poétique demande, ont pu autoriser « Racine à dire :

Nulla pax pour l'impie : il la cherche, elle fuit.

« Mais cette expression ne serait pas régulière en prose, parce que, la première proposition étant universelle négative, les pronoms *la* et *elle* des propositions qui suivent ne doivent pas rappeler dans un sens affirmatif et individuel un mot qui a d'abord été pris dans un sens négatif « universel. »

Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint :
Il renaltra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHOEUR.

O douce paix!

Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ÉLISE, sans chanter.

Messieurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle : allons rejoindre notre reine¹.

¹ C'est ici principalement que nous devons admirer l'adresse avec laquelle Racine a su lier ses chœurs avec l'action. Les tragiques anciens, à l'exception de Sophocle, n'ont point atteint à ce genre de perfection. Le chœur, selon la remarque de Voltaire, remplissait chez eux l'intervalle des actes, et paraissait toujours sur la scène. Il y avait en cela plus d'un inconvénient ; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédents, et c'était une répétition fatigante; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes suivants, et cette annonce dérobait le plaisir de la surprise ; ou enfin il était étranger au sujet, et par conséquent il devait ennuyer. Ces inconvénients, ou plutôt les difficultés de les éviter, déterminèrent nos poètes à ne plus faire usage des chœurs. Ce fut Hardy qui donna le premier exemple de cette réforme en 1617. (L. B.) — Cette note est un peu sévère, surtout pour les chœurs des tragédies grecques ; ceux de l'*Hécube* d'Euripide, par exemple, ne sont point étrangers à l'action, et ressemblent beaucoup à ceux d'*Esther*. Nous en avons cité un exemple, acte I, sc. II.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des côtés du salon où se fait le festin.)

SCÈNE I.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin¹,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.
Mais, tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous²,
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;

¹ Ici la scène change. Racine n'a jamais violé la règle de l'unité de lieu que dans cet endroit ; mais il n'a point prétendu faire une tragédie dans les règles : il a voulu mettre en dialogue l'histoire d'Esther, qu'il a choisie comme la plus propre à la maison de Saint-Cyr et à sa fondatrice ; il a cru que, pour jeter plus de vivacité, il devait ajouter aux charmes des vers ceux de la musique et le spectacle des décorations. (L. B.) — Le scrupule sur l'unité du lieu jusqu'au point de la renfermer dans un même appartement, comme Racine l'a pratiqué d'ordinaire, est une perfection, mais non pas une règle. Il est d'autant plus raisonnable de ne pas s'y astreindre rigoureusement, qu'on se priverait par là de bien des sujets, et de nombre de beautés tout autrement essentielles. L'esprit du précepte est rempli quand la vraisemblance n'est pas violée. (L.)

² Du temps de Racine, le mot *sacré*, placé devant le substantif, ne produisait point encore un effet désagréable. Aujourd'hui, l'usage veut qu'on mette *sacré* après son substantif. Racine offre plusieurs exemples de cette construction, sur laquelle il est inutile de revenir. (G.)

Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte :
 Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
 Seul entre tous les grands par la reine invité,
 Ressentez donc aussi cette félicité.
 Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
 Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
 Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
 Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
 Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
 Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie :
 Souvent avec prudence un outrage enduré
 Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
 O honte qui jamais ne peut être effacée !
 Un exécration Juif, l'opprobre des humains,
 S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains !
 C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire
 Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire.
 Le traître ! il insultait à ma confusion ;
 Et tout le peuple même, avec dérision
 Observant la rougeur qui couvrait mon visage,
 De ma chute certaine en tirait le présage.
 Roi cruel ! ce sont là les jeux où tu te plais.
 Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
 Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
 Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?
 Il croit récompenser une bonne action.
 Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
 Qu'il en ait si longtemps différé le salaire ?
 Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
 Vous-même avez dicté tout ce triste appareil :

Vous êtes après lui le premier de l'empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur¹,
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait tairè les lois, et gémir l'innocence ;
Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction :
Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée !

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même² ?
Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi³,

¹ On assure qu'un ministre qui était encore en place alors, mais qui n'était plus en faveur (M. de Louvois), avait donné lieu à ce vers, parce que, dans un mouvement de colère, il avait dit quelque chose de semblable. (L. R.)

² C'est dans l'esprit seul des spectateurs que ces idées doivent naître. Instruits du caractère d'Aman, ils savent bien que tout ce que ce favori se vante d'avoir fait pour le roi, il ne l'a fait que pour lui-même. Mais est-il dans les convenances que la femme d'Aman parle ainsi ? Ne devrait-elle pas plutôt se plaindre de l'injustice du roi ? Ce qu'Aman n'ose s'avouer à lui-même, est-ce à Zarès à le lui dire aussi froidement ? Nous remarquons d'ailleurs que ce discours va contre le but que Zarès se propose : au lieu d'éclairer Aman, il doit l'irriter ; car les hommes les plus méchants ne peuvent souffrir d'être avilis aux yeux de ceux qu'ils aiment.

³ « Cui responderunt sapientes quos habebat in consilio, et uxor ejus :

Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.
 Les malheurs sont souvent enchainés l'un à l'autre,
 Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
 De ce léger affront songez à profiter.
 Peut-être la fortune est prête à vous quitter;
 Aux plus affreux excès son inconstance passe :
 Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
 Où tendez-vous plus haut ? je frémis quand je voi
 Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :
 La chute désormais ne peut être qu'horrible.
 Osez chercher ailleurs un destin plus paisible :
 Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés
 Où vos aïeux errants jadis furent jetés,
 Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
 Chassa tout Amalec de la triste Idumée¹.
 Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
 Nos plus riches trésors marcheront devant nous :
 Vous pouvez du départ me laisser la conduite ;
 Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
 N'ayez soin cependant que de dissimuler.
 Contente, sur vos pas vous me verrez voler :
 La mer la plus terrible et la plus orageuse
 Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
 Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher :
 C'est Hydaspes.

« Si de semine Judæorum est Mardocheus, ante quem cadere cœpisti,
 « non poteris ei resistere, sed cades in conspectu ejus. » — « Et les sages
 dont il prenait conseil, et sa femme, lui répondirent : Si ce Mardochee,
 devant lequel vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs,
 vous ne pourrez lui résister, mais vous tomberez devant lui. » (*Esth.*,
 cap. vi, vers. 13.)

¹ On ne dirait point tout Hercule pour les *Héraclides*, tout Pallante
 pour les *Pallantides*. Mais comme, dans le style de l'Écriture sainte,
 on dit tout Israël pour le peuple sorti d'Israël, on peut dire tout Ama-
 lec pour les Amalécites, dont il fut le père. (L. R.)

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE, à Aman.

Seigneur, je courais vous chercher¹.

Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin² ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole ?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?
On a payé le zèle, on punira le crime ;
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse :
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger.
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

¹ « Adhuc illis loquentibus, venerunt eunuchi regis, et cito eum ad convivium quod regina paraverat, pergere compulerunt. » — « Lorsqu'ils lui parlaient encore, les eunuques du roi survinrent, et le forcèrent de venir aussitôt au festin que la reine avait préparé. » (*Esth.*, cap. vi, vers. 14.)

² Question amère et ironique, qui peint les tourments secrets auxquels le cœur d'Aman est en proie. (G.)

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux :
 Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
 La terre avec horreur dès longtemps les endure ;
 Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
 Ah ! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu ¹ :
 Sans doute leur concert va commencer la fête.
 Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

(Ceci se récite sans chant.)

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël la superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est lui qui trouble la terre.

¹ Aujourd'hui, dans les représentations d'Esther sans les chœurs, les comédiens substituent au vers de Racine le vers suivant de leur composition :

Esther. Assurés, s'avancent vers ce lieu ;

et de là ils passent sans interruption à la scène quatrième. Ce mauvais vers, substitué à celui de Racine, n'est pas le seul inconvénient attaché à la suppression d'un chœur si bien lié à l'action ; car cette suppression détruit l'intervalle nécessaire entre les deux scènes, pour le festin d'Esther. (G.)

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connaître pas ?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAËLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !
Je le vois, mes sœurs, je le voi :
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAËLITES.

Mnistres du festin, de grâce, dites-nous
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables ;

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne ; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse.

¹ Nouvel exemple du verbe *croître* pris activement. (G.)

Comme autrefois David , par ses accords touchants,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse!

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux ,
Lorsqu'un roi généreux ,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

(Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule
et par tout le chœur.)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie¹ :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur;

¹ Ces strophes sont remarquables par l'élégance et la grâce, par une heureuse facilité de style. On leur a souvent comparé la paraphrase du psaume cxix, contre les calomnieux; mais les vers de J.-B. Rousseau n'ont rien de commun avec ceux de Racine, qui s'adressent aux rois, et n'ont pour objet que la calomnie politique. Louis Racine dit que son père se félicitait de ces quatre stances, qui contiennent des vérités utiles aux rois. (G.)

La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, seule.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice¹,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémissé,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui².

UNE ISRAÉLITE, seule.

Déto urne, roi puissant, détourne tes oreilles

¹ Il y avait sans doute quelque courage à faire chanter de pareils vers devant Louis XIV ; mais le prince qui s'accusa si noblement lui-même d'avoir trop aimé la guerre était digne d'entendre ces sublimes leçons. (G.)

² Rousseau a presque copié ces vers (liv. I, od. v) :

Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De tout conseil barbare et mensonger.
 Il est temps que tu t'éveilles :
 Dans le sang innocent ta main va se plonger
 Pendant que tu sommeilles.
 Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
 De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !
 Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
 Le bruit de ta valeur te servir de barrière !
 S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis ;
 Que de ton bras la force les renverse ;
 Que de ton nom la terreur les disperse ;
 Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
 Comme d'enfants une troupe inutile ;
 Et si par un chemin il entre en tes États,
 Qu'il en sorte par plus de mille¹.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,
 LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, à Esther.

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes :
 Une noble pudeur à tout ce que vous faites
 Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
 Quel climat renfermait un si rare trésor ?
 Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ,

¹ L'arrangement de cette phrase a quelque chose de pénible qui nuit à la rapidité et à l'élégance du style. Racine dit : *Que la terreur de ton nom disperse tes ennemis ; et tout leur camp nombreux entre en tes États, qu'il en sorte.* Peut-on dire d'un camp qu'il entre et qu'il sort ? Sans doute le mot est employé pour *troupe* et pour *armée* : il donne même une idée de l'immensité des ennemis, mais il nous semble manquer de correction.

Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
 Mais dites promptement ce que vous demandez :
 Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés¹,
 Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
 Demander la moitié de ce puissant empire².

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
 Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
 Puisque mon roi lui-même à parler me convie,

(Elle se jette aux pieds du roi.)

J'ose vous implorer, et pour ma propre vie³,
 Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
 Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, la relevant.

A périr ? Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère⁴ ?

¹ *Désirs* pour *demande* est une hardiesse permise aux poètes. On dit en prose : *satisfaire, combler les désirs, accorder les demandes*. Racine emploie le *désir* pour la chose *désirée*. (G.)

² « Quid petis ut detur tibi ? et pro qua re postulas ? Etiamsi dimidium partem regni mei petieris, impetrahis. » — « Que désirez-vous que je vous donne, et que me demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. » (*Esth.*, cap. v, vers. 6.)

³ « Ad quem illa respondit : Si inveni gratiam in oculis tuis, o rex, « et si tibi placet, dona mihi animam meam, pro qua rogo, et populum meum, pro quo obsecro. Traditi enim sumus ego et populus meus, ut conteramur, jugulemur et pereamus... Atque utinam in servos et famulas venderemur ; esset tolerabile malum, et gemens tacerem : nunc autem hostis noster est, cujus crudelitas redundat in regem. » — « Esther lui répondit : O roi, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plait, ma propre vie, et celle de mon peuple, pour lequel j'implore votre clémence : car nous avons été livrés, moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, pour être égorgés et exterminés. Et plutôt à Dieu qu'on nous vendît au moins, et hommes et femmes, comme des esclaves ; ce mal serait supportable en quelque sorte, et je me tairais en me contentant de gémir : mais maintenant nous avons un ennemi impitoyable, dont la cruauté retombe sur le roi même. » (*Esth.*, cap. vii, vers. 3 et 4.)

⁴ « Respondensque rex Assuerus ait : Quis est iste et cujus potentia,

AMAN, tout bas.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père :
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, à part.

Ah dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous la fille d'un Juif ? Hé quoi ! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours.
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière :
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux :

« ut hæc audeat, facere? » — « Le roi Assuérus lui répondit : Qui est celui-là, et qui est assez puissant pour faire ce que vous dites? »
(*Esth.*, cap. vii, vers. 5.)

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
 Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
 Juge tous les mortels avec d'égaies lois,
 Et du haut de son trône interroge les rois¹.
 Des plus fermes États la chute épouvantable,
 Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
 Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
 Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser :
 Sous les Assyriens leur triste servitude
 Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
 Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour²,
 L'appela par son nom, le promit à la terre,
 Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
 Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
 Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
 De son temple détruit vengea sur eux l'injure :

¹ Jamais on ne fit un aussi noble usage de la poésie, jamais on ne porta aussi haut l'art des vers. C'est à la lecture de ces vers sublimes que Voltaire, dans toute la naïveté du sentiment dont il était pénétré, s'écriait : « On a honte de faire des vers quand on en lit de pareils ! » (L. et G.)

² Ce vers et les suivants sont la traduction poétique des quatre premiers versets du quarante-cinquième chapitre d'Isaïe : « Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... Ego ante te ibo : et gloriosos terræ humiliabo ; portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam... Ut scias quia Dominus, qui voco nomen tuum... Vocavi te nomine tuo. » Bossuet, dans un style digne du prophète, avait déjà traduit ou plutôt paraphrasé ce passage d'Isaïe : « Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu, qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe ? » — « Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom ; tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton approche je mettrai les rois en fuite, je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieus, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui est comme ce qui n'est pas. » (*Oraïis. fun. du grand Condé.*) (G.)

Babylone paya nos pleurs avec usure.
 Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
 Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
 Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
 Et le temple sortait déjà de ses ruines.
 Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
 Son fils interrompit l'ouvrage commencé¹,
 Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,
 Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.

Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
 Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
 Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.
 Partout du nouveau prince on vantait la clémence :
 Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
 Ciel! verra-t-on toujours par de cruels esprits
 Des princes les plus doux l'oreille environnée,
 Et du bonheur public la source empoisonnée?
 Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
 Est venu dans ces lieux souffler la cruauté;
 Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire! Moi? Ciel! Le pourriez-vous croire?
 Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu...

ASSUÉRUS.

Tais-toi².

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare³ :

¹ Cambyse.

² La dureté de cet ordre est une image fidèle du mépris qu'avaient les despotes de l'Asie pour ces premiers esclaves de leurs caprices. Auguste, dans une monarchie naissante et beaucoup plus polie que celle de Perse, parle autrement à Cinna; il lui dit, du ton le plus modéré : *Tu tiens mal ta promesse.* (Acte V, sc. 1.) (G.)

³ « Dixitque Esther : Hostis et inimicus noster pessimus iste est

C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare
 Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
 Contre notre innocence arma votre vertu.
 Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
 Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
 Partout l'affreux signal en même temps donné
 De meurtres remplira l'univers étonné :
 On verra, sous le nom du plus juste des princes,
 Un perfide étranger désoler vos provinces ;
 Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
 Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
 Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
 Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
 Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
 Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
 Pendant que votre main, sur eux appesantie,
 A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
 Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
 De rompre des méchants les trames criminelles,
 De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes¹.
 N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :

« Aman. » — « Esther lui répondit : C'est cet Aman que vous voyez qui est notre cruel adversaire et notre ennemi mortel. » (*Esth.*, cap. vii, vers. 6.)

¹ Corneille, dans *Polyeucte*, acte IV, sc. vi, dit :

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.

Voltaire remarque que Racine a exprimé la même chose dans les cinq vers qui précèdent; puis il ajoute : Sévère, qui parle en homme d'État, ne dit qu'un mot, et ce mot est plein d'énergie; Esther, qui veut toucher Assuérus, étend davantage cette idée : Sévère ne fait qu'une réflexion, Esther fait une prière. Ainsi l'un doit être concis, et l'autre déployer une éloquence attendrissante. Ce sont des beautés différentes, et toutes deux à leur place. On peut souvent, dit Voltaire, faire de ces comparaisons; rien ne contribue davantage à épurer le goût.

Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien ¹,
 Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
 Et renferma les mers dans vos vastes limites ;
 Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
 De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
 Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.
 Mon père était son frère. Il descend comme moi
 Du sang infortuné de notre premier roi ².
 Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
 Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
 Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
 Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
 De là contre les Juifs et contre Mardochée
 Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
 En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
 A la porte d'Aman est déjà préparé
 D'un infâme trépas l'instrument exécrable ;
 Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,

¹ Ce discours d'Esther réunit l'adresse à l'énergie. Ces grandes idées sur le pouvoir de la Divinité, mêlées à celles qui peuvent flatter l'orgueil d'Assuérus, devaient étonner et enchanter tout à la fois le superbe monarque, dans la bouche d'une jeune femme adorée : la nation juive ne pouvait avoir auprès du trône d'orateur plus habile et plus touchant. Quel tableau, quelle situation que celle de l'innocence plaidant elle-même sa cause en présence du calomniateur, au tribunal d'un souverain trompé par la calomnie ! Qu'y a-t-il de plus intéressant, de plus théâtral ? Et comment le triomphe de la vertu persécutée sur le crime trop longtemps heureux, triomphe si consolant pour l'humanité, si plein de charme et d'intérêt dans nos romans et dans nos compositions dramatiques, aurait-il perdu tout son effet, parce qu'il se trouve dans une tragédie sacrée ? (G.)

² Cis, de la tribu de Benjamin, était père de Saül, et l'un des aïeux de Mardochée. (L. B.)

Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme !
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer !
Un moment sans témoins cherchons à respirer¹.
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre².

(Le roi s'éloigne.)

UNE ISRAËLITE.

Vérité que j'implore, achève de descendre³ !

SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

AMAN, à Esther.

D'un juste étonnement je demeure frappé⁴.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé :

¹ « Rex autem iratus surrexit, et de loco convivii intravit in hortum arboribus consitum. » — « Le roi en même temps se leva tout en colère; et, étant sorti du lieu du festin, il entra dans un jardin planté d'arbres. » (*Esth.*, cap. VII, vers. 7.)

² Cette sortie d'Assuérus, quoique conforme à l'histoire, a été l'objet d'une juste critique. Il est évident qu'elle n'est pas assez motivée. La Harpe en conclut que la pièce n'a rien de commun avec les règles du théâtre. Ce jugement est exagéré : il est clair seulement, d'après quelques négligences de ce genre, qu'il eût été si facile d'éviter, que Racine ne croyait pas qu'*Esther* dût jamais être représentée hors de l'enceinte de Saint-Cyr : et, quant au mérite de l'ouvrage, il faut bien reconnaître avec Voltaire que, malgré le vice du sujet, trente vers d'*Esther* valent mieux que beaucoup de tragédies qui ont eu de plus grands succès.

³ La suppression des chœurs oblige les comédiens à mettre ce vers dans la bouche d'Esther.

⁴ « Quod ille audiens, illico obstupuit, vultum regis ac reginæ ferre non sustinens. » — « Aman, entendant ceci, demeura tout interdit, ne pouvant supporter les regards ni du roi ni de la reine. » (*Esth.*, cap. VII, vers. 6.)

J'en atteste du ciel la puissance suprême,
 En les perdant j'ai cru vous assurer vous-même¹.
 Princesse, en leur faveur employez mon crédit :
 Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
 Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête ;
 Et fais, comme il me plait, le calme et la tempête².
 Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.
 Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,
 Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
 De ma fatale erreur répareront l'injure.
 Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.

¹ *Vous assurer*, c'est-à-dire *assurer votre fortune et votre vie*. Nous avons déjà fait observer qu'on disait *assurer quelque chose*, et non pas *assurer quelqu'un* ; mais du temps de Racine cette expression n'avait pas une signification bien précise ; au moins la trouve-t-on employée dans des sens assez opposés par les écrivains les plus corrects.

² Aman, suivant Geoffroy, veut faire entendre à Esther que, si par son moyen il peut échapper au danger, il emploiera en faveur des Juifs le crédit qu'il aura recouvré. Il nous semble que tel n'est pas le sens des vers de Racine. Rien n'est plus positif que les paroles d'Aman :

Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit,

c'est-à-dire *doute encore s'il prendra les intérêts des Juifs*. Les deux vers suivants se rapportent à cette idée : « Employez mon pouvoir ; je sais par quels ressorts on pousse, on arrête Assuérus ; et comme je vois que les Juifs vous sont chers, leurs intérêts me seront sacrés. » Sans doute Aman est tourmenté déjà par ses craintes secrètes ; mais devant Esther il doit les dissimuler. C'est en lui faisant croire à son pouvoir qu'il peut espérer de se sauver : qu'il se rende nécessaire un moment, et son triomphe est certain. C'est seulement lorsqu'il est sûr qu'Esther a lu dans son âme, que doivent éclater les sentiments que le commentateur lui prête en ce moment. Il s'écrie alors :

C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier.

Sa fierté disparaît avec son pouvoir. Il vient d'offrir *du sang*, et maintenant il demande la vie. Telle est la marche du cœur humain, et Racine ne pouvait pas la méconnaître.

Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
 Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
 Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance!
 Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
 Tremble : son jour approche, et ton règne est passé¹.

AMAN.

Oui, ce dieu, je l'avoue, est un dieu redoutable.
 Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
 C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier ;
 L'inexorable Aman est réduit à prier².

(Il se jette à ses pieds.)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
 Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
 Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux ;
 Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,
 LE CHŒUR, GARDES.

ASSUÉRUS.

Quoi ! le traître sur vous porte ses mains hardies³ ?

¹ Corneille n'a rien de plus mâle, de plus fier, de plus terrible. Jamais on n'a mis dans un plus grand jour la supériorité naturelle de la vertu sur le vice. *Et ton règne est passé* : ce ne sont point les paroles de Daniel à Balthasar, comme l'ont imprimé quelques commentateurs ; il est probable que Racine a voulu seulement appliquer à son sujet, par une imitation adroite, le sens des paroles prononcées par une voix qui vient du ciel, au moment même où Nabuchodonosor se félicite de la grandeur de Babylone, de la magnificence de ses palais. (G.)

² « Aman quoque surrexit ut rogaret Esther reginam pro anima sua ; intellexit enim a rege sibi paratum malum. » — « Aman se leva aussi de table pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie, parce qu'il avait bien vu que le roi était résolu de le perdre. » (*Esth.*, cap. vii, vers. 7.)

³ « Qui quam reversus esset de horto nemoribus consito, et intras-
 « set convivii locum, reperit Aman super lectulum corruisse in quo

Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;
 Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
 De tous ses attentats me rappelle le cours.
 Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;
 Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée ¹,
 Apaisant par sa mort et la terre et les cieus,
 De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(Aman est emmené par les gardes.)

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE,
 LE CHŒUR.

ASSUÉRUS continue en s'adressant à Mardochée.

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
 Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie ;
 Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu :
 Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû ².

« jacebat Esther, et ait : Etiam reginam vult opprimere, me præ-
 sente, in domo mea! Necdum verbum de ore regis exierat, et sta-
 tim operuerunt faciem ejus. » — « Assuérus; étant revenu du jar-
 din planté d'arbres, et étant rentré dans le lieu du festin, trouva
 qu'Aman s'était jeté sur le lit où était Esther, et il dit : Comment!
 il veut faire violence à la reine, même en ma présence, et dans ma
 maison! A peine cette parole était sortie de la bouche du roi, qu'on
 lui couvrit le visage. » (*Esth.*, cap. vii, vers. 9.)

¹ « Dixitque Harbona, unus de ennuchis qui stabant in ministerio
 regis : En lignum quod paraverat Mardocheo, qui locutus est pro
 rege, stat in domo Aman, habens altitudinis quinquaginta cubitos.
 Cui dixit rex : Appendite eum in eo. » — « Alors Harbona, l'un
 des eunuques qui suivaient d'ordinaire le roi, lui dit : Il y a une po-
 tence de cinquante coudées de haut dans la maison d'Aman, qu'il
 avait fait préparer pour Mardochée, qui a donné un avis salutaire
 au roi. Le roi dit : Qu'Aman y soit pendu tout à cette heure. » (*Esth.*,
 cap. vii, vers. 9.)

² « Die illo dedit rex Assuerus Esther reginæ domum Aman, ad-
 versarii Judæorum. » — « Le roi Assuérus donna ce jour-là à la

Je te donne d'Aman les biens et la puissance :
 Possède justement son injuste opulence.
 Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis¹ ;
 Je leur livre le sang de tous leurs ennemis ;
 A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
 Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
 Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités ;
 Que vos heureux enfants dans leurs solennités
 Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire²,
 Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH,
 ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traltre est expiré³,
 Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
 On traîne, on va donner en spectacle funeste⁴.

reine Esther la maison d'Aman, ennemi des Juifs. » (*Esth.*, cap. VIII, vers. 1.)

¹ Où pour *auquel*; négligence grammaticale. (G.)

² Cette fête, appelée le *Phur* ou le *Sort*, est encore aujourd'hui célébrée par les Juifs le quatorzième jour d'Adar, dernier mois de l'année hébraïque, et qui répond aux mois de février et de mars. On l'appelait la fête du *Sort*, parce que le sort fut jeté dans l'urne, devant Aman, pour savoir en quel mois et quel jour on devait exterminer tous les Juifs. (G.)

³ Voilà une nouvelle preuve que l'auteur croyait cette phrase permise en poésie pour les personnes comme pour les temps. D'Olivet répéterait encore qu'il faut dire : Un jour, un terme *est expiré*, et qu'un héros *a expiré*. Il a raison dans la règle, et le poète n'a pas tort dans son vers. (L.)

⁴ On dit très-bien *donner en spectacle*; mais lorsque le substantif est

De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours !
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires¹.

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels² !

SCÈNE IX.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu fait triompher l'innocence :

joint au verbe par la préposition *en*, il ne peut être accompagné d'un adjectif : ainsi on ne peut pas dire *donner en spectacle funeste*, parce que ces locutions, *donner en spectacle*, *regarder en pitié*, n'admettent point d'épithète, et ne forment, pour ainsi dire, qu'un seul verbe composé. (D'O.)

¹ « Scribite ergo Judæis, sicut vobis placet, regis nomine, signantes « litteras annulo meo. Hæc enim consuetudo erat, ut epistolis quæ ex « regis nomine mittebantur, et illius annulo signatæ erant, nemo aude- « ret contradicere. » — « Écrivez donc aux Juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos ; et scellez les lettres de mon anneau. Car c'é- « tait la coutume, que nul n'osait s'opposer aux lettres qui étaient en- « voyées au nom du roi, et cachetées de son anneau. » (*Esth.*, cap. viii, vers. 8.)

² Ce dénoûment laisse les esprits frappés d'étonnement et d'admiration : la chute épouvantable et soudaine d'un ministre injuste et barbare, le retour d'un grand monarque vers la justice et la vérité, une nation innocente dérobée aux massacres préparés par la haine et par la vengeance, la vertu et la piété arrachées aux embrâches des méchants, et récompensées dans cette même cour où régnait l'esprit de vertige et d'erreur : tous ces grands événements ont quelque chose de plus tragique et de plus théâtral, de plus digne de la poésie et de la scène, que la peinture de folles passions. (G.)

Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre¹ :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre² ;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieus
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pièges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

¹ « Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam. » (Ps. LXXVIII, vers. 3.)

² Boileau disait « que la sublimité des psaumes étoit l'écueil de tous les traducteurs ; que leur majestueuse tranquillité ne pouvoit être rendue que bien difficilement par la plume des plus grands maîtres ; qu'elle avoit souvent désespéré M. Racine ; qu'il étoit venu pourtant à bout de traduire admirablement cet endroit du psalmiste : « Vidi impium superexaltatum, et elevetur sicut cedros Libani ; et transivi, et ecce non erat. » — « J'ai vu l'impie extrêmement élevé, et qui égalait en hauteur les cèdres du Liban ; et j'ai passé, et il n'étoit plus. » (Psal. XXXVI, vers. 35 et 36. (L. B.)

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHOEUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE seule.

De l'amour de son Dieu son cœur est embrasé ;

Au péril d'une mort funeste

Son zèle ardent s'est exposé :

Elle a parlé, le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans :

La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.

Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.

Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX ensemble.

Esther a triomphé des filles des Persans :

La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE SEULE.

Ton Dieu n'est plus irrité¹ :

Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière ;

Quitte les vêtements de ta captivité,

Et reprends ta splendeur première.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :

Rompez vos fers,

¹ « Consurge, consurge; induere fortitudine tua, Sion; induere
« vestimentis gloriæ tuæ... Excutare de pulvere, consurge, sede, Je-
« rusalem; solve vincula colli tui, captiva filia Sion. » — « Levez-
vous, ô Sion, levez-vous; revêtez-vous de votre force; parez-vous
des vêtements de votre gloire... Sortez de la poussière, levez-vous,
asseyez-vous, ô Jérusalem! rompez les chaînes de votre cou, fille de
Sion, captive depuis si longtemps. » (ISAÏAS, cap. LII, vers. 1 et 2.)

Tribus captives ;
 Troupes fugitives,
 Repassez les monts et les mers ;
 Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,
 Tribus captives ;
 Troupes fugitives,
 Repassez les monts et les mers ;
 Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE seule.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers ;
 Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE seule.

Relevez, relevez les superbes portiques
 Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré ;
 Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
 Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
 Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques ;
 Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
 Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
 Et vous, sous sa majesté sainte,
 Cieux, abaissez-vous¹ ?

¹ Cette image sublime des cieux qui s'abaissent est empruntée du deuxième livre des *Rois*, chap. xxii, vers. 10, et du psaume xvii, vers. 10 : *Inclinavit celos*, etc. Après Racine, Voltaire et J. B. Rousseau s'en sont emparés ; le premier a dit dans *la Henriade*, ch. V :

Viens ; des cieux enflammés abaisse la hauteur ;

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon , que son joug est aimable !
 Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
 Jeune peuple , courez à ce maître adorable :
 Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
 Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
 Que le Seigneur est bon , que son joug est aimable !
 Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise , il pardonne ;
 Du cœur ingrat qui l'abandonne
 Il attend le retour ;
 Il excuse notre faiblesse ;
 A nous chercher même il s'empresse.
 Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
 Une mère a moins de tendresse.
 Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAËLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHOEUR.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;
 Que l'on célèbre ses ouvrages

et l'autre s'exprime ainsi , dans sa huitième ode sacrée :

Lève ton bras , lance ta flamme ,
 Abaisse la hauteur des cieux. (G.)

Il est surprenant que Voltaire et J. B. Rousseau aient osé essayer la même expression ; toutes leurs paraphrases sont d'une extrême faiblesse après :

Cieux , abaissez-vous !

Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité¹!

¹ On ne passerait pas une pareille idée, si elle n'était pas de l'Écriture, et inspirée par l'enthousiasme prophétique : « *Regnabit Dominus in æternum et ultra.* » (L.) — *Au delà de l'éternité* est moins bon que *in æternum et ultra* ; le latin commence par exprimer tout le possible, *in æternum* ; ce n'est qu'après avoir, pour ainsi dire, épuisé l'éternité, que l'enthousiasme s'écrie *et ultra*, et plus encore. Racine suit une marche contraire : il exprime l'impossibilité avant d'avoir exprimé le possible. La véritable traduction serait donc : *Pendant l'éternité et au delà.*

FIN D'ESTHER.

ATHALIE,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1691.

PRÉFACE ¹.

Tout le monde sait que le royaume de Juda était composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam composaient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étaient de la maison de David, et qu'ils avaient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avait de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés : car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était plus permis de sacrifier ailleurs²; et tous ces autres autels qu'on élevait à Dieu sur des montagnes, appelées par cette raison dans l'Écriture les hauts lieux, ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étaient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisaient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour à tour dans le temple, d'un jour de sabbat à l'autre. Les prêtres étaient de la famille d'Aaron; et il n'y avait que ceux de cette famille³ lesquels pussent exercer la sacri-

¹ Tous ceux qui veulent bien entrer dans l'esprit de la tragédie doivent lire avec attention cette préface; c'est un chef-d'œuvre de clarté, de simplicité et d'ordre : on n'y a oublié aucun des points de l'histoire juive qui servent à fonder l'intérêt de la pièce. Une explication si juste, si nette et si détaillée, me dispense de donner de nouveaux renseignements. Il nous suffira de rappeler, dans les notes, les principaux faits sur lesquels l'auteur appuie tout son édifice dramatique. (Voyez les chapitres IX, X et XI du livre IV *des Rois*.) (G.)

² « Depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était plus permis. » Les deux temps ne s'accordent pas; il fallait : « Depuis que le temple de Salomon fut bâti, il ne fut plus...; » ou « Depuis que le temple de Salomon était bâti, il n'était plus... etc. » (*Académie*.)

³ « Il n'y avait que ceux de cette famille lesquels pussent. » Il fallait qui pussent. Peut-être Racine n'a-t-il mis lesquels que pour éviter de faire le vers : Qui pussent exercer la sacrificature. (*Acad.*)

ficature. Les lévites leur étaient subordonnés, et avaient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes, et de la garde du temple¹. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étaient en semaine avaient, ainsi que le grand prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple était environné, et qui faisaient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelait en général le lieu saint; mais on appelait plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étaient le chandelier d'or, l'autel des parfums, et les tables des pains de proposition; et cette partie était encore distinguée du Saint des saints, où était l'arche, et où le grand prêtre seul avait droit d'entrer une fois l'année. C'était une tradition assez constante que la montagne sur laquelle le temple fut bâti était la même montagne où Abraham avait autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'Ancien Testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône; et j'aurais dû, dans les règles, l'intituler Joas; mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable², et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événements qui devancèrent cette grande action :

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, qui régnaient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes³. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna

¹ On ne doit pas dire *avoir soin du chant*, ni *de la garde du temple*. (Acad.)

² Athalie est un personnage de la tragédie; elle n'y joue point un personnage: il fallait dire *joue un rôle*, ou *est un personnage*. (Acad.)

³ Il n'est point indifférent d'observer ici que le père d'Athalie n'était

bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui était le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avait pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfants, à la réserve d'Ochozias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avait fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avait fait mourir autrefois, pour s'emparer de son héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfants d'Ochozias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabeth, sœur d'Ochozias, et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeait les princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. *L'Histoire des Rois* dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des Paralipomènes, que Sévère Sulpice¹ a suivi, dit ce que fut la hui-

point de la race de David : car il s'ensuit qu'Athalie, sa petite-fille, ne pouvait être regardée par les Juifs que comme une personne fort étrangère à la succession de leurs rois. (L. B.)

¹ J'ignore pourquoi Racine a transposé les noms de cet historien ecclésiastique : on le nomme ordinairement Sulpice Sévère. On lui doit un *Abrégé de l'histoire sacrée et ecclésiastique*, depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de Jésus-Christ. Cet ouvrage, très-bien fait, lui a mérité le nom de Salluste chrétien. Il est de plus auteur

tième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurais été un peu au delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avait instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en était pas de même des enfants des Juifs, que de la plupart des nôtres : on leur apprenait les saintes lettres, non-seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison¹, mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étaient même obligés de l'écrire deux fois², et il leur était enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je ne puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi³, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un en-

d'une *Vie de saint Martin de Tours*, composée pendant la vie de ce saint évêque. Sulpice Sévère était né à Agen; il mourut vers l'année 420. (G.)

¹ On ne dit pas *atteindre l'usage de la raison*, comme on dit *atteindre l'âge de la raison*. (Acad.)

² Ce que Racine avance ici n'est nullement exact. 1° Chaque Juif n'était point obligé d'écrire le volume de la loi. Cela n'eût été possible chez aucun peuple. Le commun des Juifs était si peu instruit, qu'il fallait, tous les sept ans, dans l'année sabbatique, lire la loi au peuple assemblé, de peur qu'il ne l'oublîât. 2° Les rois n'étaient obligés d'écrire, et, suivant plusieurs interprètes, de ne faire écrire qu'une copie de la loi. Le passage de l'Écriture qui prescrit cette obligation la restreint même au Deutéronome. (Acad.)

³ Louis de France, duc de Bourgogne, fils de Monseigneur, élève de Fénelon, pour lequel il conserva le plus vif attachement. Sa mort prématurée et celle de son épouse plongèrent la France dans le deuil. Le duc de Bourgogne fit éclater dès son enfance un esprit fort supérieur à son âge. Né en 1682, il n'avait réellement que huit ans et demi dans les premiers mois de 1691, lorsque Racine fit cette préface. (G.)

fant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation ; et que si j'avais donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brillent dans les reparties de ce jeune prince, on m'aurait accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de l'Écriture, que tous ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Josèphe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étaient autant de prêtres et de lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandaient. En effet, disent ces interprètes, tout devait être saint dans une si sainte action, et aucun profane n'y devait être employé. Il s'y agissait non-seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devait naître le Messie : « Car ce Messie tant de fois promis comme fils d'Abraham, devait être aussi le fils de David et de tous les rois de Juda. » De là vient que l'illustre et savant prélat* de qui j'ai emprunté ces paroles appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Josèphe en parle dans les mêmes termes ; et l'Écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avait promise. Or cette lampe, qu'était-ce autre chose que la lumière qui devait être un jour révélée aux nations ?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle² de la Pentecôte, qui était l'une des trois grandes

* M. de Meaux. (*Note de Racine.*) — Les paroles que Racine vient de citer sont tirées de l'*Histoire universelle* de Bossuet, seconde partie, section IV. (G.)

² *Un jour de fête. J'ai choisi celle. Fête étant pris indéfiniment et sans article, l'emploi du pronom celle n'est pas grammaticalement exact : il eût été mieux de dire : J'ai choisi la fête de, etc. (Acad.)*

fêtes des Juifs. On y célébrait la mémoire de la publication de la loi sur le mont de Sinaï¹, et on y offrait aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson : ce qui faisait qu'on la nommait encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniraient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelait le coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès que Joiada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paraît-il pas, par l'Évangile, qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife ? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente ans d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire de suite à Joad² et la destruction du

¹ *Le mont de Sinaï.* Il fallait supprimer la préposition, et dire *le mont Sinaï.* (Acad.)

² *Faire prédire à Joad.* Il faut *par Joad.* (Acad.)

temple et la ruine de Jérusalem. Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiraient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très-naturellement la musique, par la coutume qu'avaient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments : témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portait devant eux ; et témoin Élisée lui-même, qui, étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem*¹. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs².

¹ « Faites-moi venir un joueur de harpe. » (Cap. III, vers. 15 du liv. IV *des Rois*.)

² Le silence que l'auteur garde sur la conduite de sa pièce, dans la préface, est remarquable. Dans ses autres préfaces, il a coutume de parler de l'économie de sa tragédie, du succès qu'elle a eu, ou des critiques qu'elle a essuyées ; il se contente, dans celle-ci, d'instruire le lecteur du sujet, et ne dit rien de la manière dont il l'a traité, ni de ce qu'il pense de son ouvrage. Comme cette tragédie n'avait point été représentée, il ignorait l'impression qu'elle pouvait faire sur les spectateurs ; ainsi il n'ose en rien dire : il est incertain si elle plaira aux lecteurs ; il attend le jugement du public. Il ne soupçonnait pas alors que dans la suite il lui serait si favorable. (L. R.)

PERSONNAGES ¹.

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.

ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.

JOAD, autrement JOLADA, grand prêtre.

JOSABETH, tante de Joas, femme du grand prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES

PRÊTRES ET DES LÉVITES.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.

SUITE D'ATHALIE.

LA NOURRICE DE JOAS.

CHOEUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.

¹ Le jeudi 3 mars 1716, *Athalie* fut représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français; les acteurs qui y jouèrent d'original étaient :

JOAD.

ATHALIE.

JOSABETH.

MATHAN.

ZACHARIE.

JOAS.

BEAUBOURG.

Mademoiselle DESMARES.

MADAME DUCLOS.

DANCOURT.

MADAME DANCOURT.

LAURENT, fils du concierge.

Le nom des autres acteurs ne nous est pas parvenu.

ATHALIE¹.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel ;
Je viens, selon l'usage antique et solennel ,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple , orné partout de festons magnifiques ,
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;

¹ Cette pièce devait être jouée à Saint-Cyr le 1^{er} janvier 1690 ; des intrigues s'y opposèrent. Cependant elle fut représentée deux fois à Versailles, dans la chambre de madame de Maintenon, devant le roi, par les demoiselles de Saint-Cyr avec leurs habits ordinaires. Racine la fit imprimer en 1691.

Ce fut seulement au mois de février 1702 qu'*Athalie* fut représentée trois fois à Versailles, par des personnes de la cour et un seul acteur, Baron.

JOAD.

ATHALIE.

ABNER.

JOSABETH.

JOAS.

MATHAN.

SALOMETH.

ZACHARIE.

BARON.

La présidente de CHAILLY.

Le duc d'ORLÉANS.

La duchesse de BOURGOGNE.

Le comte d'ESPRE.

Le duc d'AYEN.

La comtesse de NOAILLES.

M. CHAMPERON.

Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
 De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux
 Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices : [fruits,
 Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
 L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
 En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
 D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
 Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
 Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
 Ou même, s'empressant aux autels de Baal¹,
 Se fait initier à ses honteux mystères,
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères².
 Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
 Vous-même del'autel vous faisant arracher,
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes³.

¹ Baal, idole des Phéniciens, adoptée par les habitants du royaume d'Israël, qui mêlaient au culte de cette fausse divinité des cérémonies infâmes. (G.)

² *Le reste* étant le nominatif de la phrase, il semble qu'il faudrait *ses pères* : mais *le reste* est un nom collectif qui s'accorde très-bien avec le pluriel. Racine a préféré avec raison *leurs pères*, à cause de *ses mystères*, qui se trouve dans le vers précédent, et se rapporte à Baal. (G.)

³ Dans ce peu de vers Racine a fait connaître le caractère d'Athalie, celui de Joad, le jour de l'action, et le lieu de la scène, qui est le vestibule du temple. L'attention que Racine a eue jusqu'ici de déterminer le lieu de la scène paraît être la suite des remarques particulières qu'il avait faites sur Sophocle. On lit dans l'exemplaire de cet auteur qui lui appartenait, et qui est actuellement à la bibliothèque du Roi, la note suivante, écrite de sa main : « Sophocle a un soin merveilleux d'établir de « bonne heure le lieu de la scène; il se sert ici d'un artifice très-agréable, « en introduisant un vieillard qui montre les environs d'Argos à Oreste, « qui en avait été enlevé tout jeune. Le *Philoctète*, du même auteur, « commence à peu près de même : c'est Ulyse qui montre à Pyrrhus « tout jeune l'île de Lemnos, où ils sont, et par où l'armée avait passé. « L'*Œdipe colonéen* s'ouvre par Œdipe aveugle, qui se fait décrire par « Antigone le lieu où il est. Ces trois ouvertures, quoique un peu sem-

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?

Dès longtemps elle hait cette fermeté rare

Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare ;

Dès longtemps votre amour pour la religion

Est traité de révolte et de sédition.

Du mérite éclatant cette reine jalouse

Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.

Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,

De notre dernier roi Josabeth est la sœur¹.

Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,

Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége ;

Mathan, de nos autels infâme déserteur,

Et de toute vertu zélé persécuteur.

C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,

Ce lévite à Baal prête son ministère ;

Ce temple l'importune, et son impiété

Voudrait anéantir le dieu qu'il a quitté.

Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente ;

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante² ;

« blables, ne laissent pas d'avoir une très-grande diversité et des couleurs merveilleuses. » (*Électre* de Sophocle, acte I, sc. 1.) (L. B.)

¹ Joad, dit-on, savait bien que sa femme était fille de Joram et sœur d'Ochozias : ce n'est donc pas pour instruire Joad, mais pour instruire le spectateur, qu'Abner rappelle l'illustre naissance de Josabeth. Observation fautive. Abner n'insiste sur la noblesse de cette origine que pour faire sentir qu'elle est pour Athalie un nouveau motif de haïr, dans l'épouse de Joad, une princesse du sang royal, que ce titre, joint à ses vertus, rend si recommandable aux yeux du peuple. (G.)

² On lisait, dans la première édition de 1691 :

Pour vous perdre il n'est pas de ressorts qu'il ne joue ;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue.

Les amis de Racine lui représentèrent qu'on ne dit point *jouer*, mais

Il affecte pour vous une fausse douceur¹ ;
 Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
 Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
 Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez²,
 Vous cachez des trésors par David amassés.
 Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
 Dans un sombre chagrin parait ensevelie.
 Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux :
 Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
 Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice³.
 Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter⁴

faire jouer des ressorts. L'auteur changea ce vers dans la seconde édition, faite peu de temps après la première. (L. R.)

¹ L'Académie a condamné *fausse douceur* joint avec *affecter*. En effet, on dit bien *affecter une grande douceur*, mais une *douceur affectée* est toujours fausse, c'est l'hypocrisie qui a pris les traits de la vertu : ainsi on n'affecte jamais une fausse douceur, parce qu'on ne peut vouloir affecter l'hypocrisie. — Le portrait de Mathan est admirable pour sa vérité : il peint bien un fourbe consommé, un scélérat, un hypocrite, un mauvais prêtre, en un mot, capable de tout quand il se joue de Dieu. (L. B.) — Tacite a dit que, de tous nos ennemis, ceux qui prennent le parti de nous louer sont toujours les plus dangereux : *Pessimum inimicorum genus laudantes.* (L. R.)

² Cette phrase est un pur latinisme doublement hardi. D'abord, dans le langage ordinaire, on ne dirait point : *il feint* qu'en un tel endroit il y a un trésor : on dirait *il suppose*. *Feindre* ne s'entend que d'une action simulée. De plus, on ne dirait pas *feindre à quelqu'un* : ce sont les Latins qui disent *fecit illi, illi mentitus est*, avec un verbe qui suit. Cette locution est donc une de celles que Racine empruntait des anciens, pour introduire dans notre langue, et surtout dans notre poésie, des constructions précises et rapides, et les substituer à nos circonlocutions languissantes. (L.)

³ Ce soupçon d'Abner est une préparation très-adroite du dénouement. Son est beaucoup trop éloigné d'Athalie ; mais telle est la clarté du sens, que le pronom ne peut se rapporter qu'à elle. (G.)

⁴ Un peu de logique suffit pour concevoir que la conjonction *et* se

Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte¹.

trouve ici de trop, et même pourrait donner lieu à un contre-sens, puisqu'elle travestit des propositions corrélatives en propositions copulatives. J'en offrirai un exemple : *Plus on lit Racine, plus on l'admire*. Il y a dans cette phrase deux propositions simples : *on lit Racine*, et *on l'admire*, lesquelles, prises séparément, n'ont point encore de rapport ensemble. Pour les unir, et n'en faire qu'une phrase, je n'ai qu'à dire *on lit Racine, et on l'admire*. Mais, si je veux faire entendre que l'une est à l'autre ce qu'est la cause à l'effet et l'antécédent au conséquent, alors il ne s'agit plus de les unir; il faut marquer le rapport qu'elles ont ensemble. Or, c'est à quoi nous servent ces adverbies comparatifs, *plus, moins, et mieux* dont l'un est toujours nécessaire à la tête de chaque proposition, sans pouvoir céder sa place, ni souffrir un autre mot avant lui. (D'O.) — La note est juste, mais sévère. Cette faute est très-ancienne; elle pourrait bien remonter jusqu'à l'époque où nos ancêtres bégayaient la langue latine. L'oreille, et non le jugement, aura remplacé par *et* le *eo* latin qui précède ordinairement le second comparatif.

Quo magis video, eo magis amo.

Plus je le vois, et plus je l'aime.

¹ Racine pensait peut-être à ce passage des Proverbes (VII, 2) : *τίμα τὸν Κύριον καὶ ἰσχύσεις, πλὴν δὲ αὐτοῦ μὴ φοβοῦ ἄλλον*. (M. BOISSONADE.)

Tout ce qu'il peut y avoir de sublime paraît rassemblé dans ces quatre vers : la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, et l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par le dernier vers. D'où je conclus que c'est avec très-peu de fondement que les admirateurs outrés de Corneille veulent insinuer que Racine lui est beaucoup inférieur pour le sublime, puisque, sans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrais donner du contraire, il ne me paraît pas que toute cette grandeur de vertu romaine tant vantée, que ce premier a si bien exprimée dans plusieurs de ses pièces, et qui a fait son excessive réputation, soit au-dessus de l'intrépidité plus qu'héroïque, et de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux,

Cependant je rends grâce au zèle officieux
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
 Que vous avez encor le cœur israélite.

grand, sage, et courageux Israélite. (BOILEAU, *Réfl. crit.*) — On a imprimé, avec quelque fondement, que Racine avait imité, dans cette pièce, plusieurs endroits de la tragédie de *la Ligue*, faite par le conseiller d'État Mathieu, historiographe de France sous Henri IV, écrivain qui ne faisait pas mal des vers pour son temps. Constance dit, dans la tragédie de Mathieu :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains...
 On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père :
 Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
 Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
 Aux bêtes des forêts, des prés, et des montagnes :
 Tout vit de sa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte...
 Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
 Aux petits des oiseaux il donne la pâture ;
 Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible, et cependant ce n'en est point un. Rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs, Racine et Mathieu ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Écriture. (VOLTAIRE.) — Ces dernières réflexions sont saines et judicieuses ; mais Voltaire y mêle quelques erreurs, répétées depuis dans tous les dictionnaires de théâtre, dans tous les livres de littérature. On n'a jamais pu imprimer avec quelque fondement que le conseiller d'État Mathieu a fait une tragédie de *la Ligue* : car c'est une assertion absolument fautive. Mathieu a fait cinq tragédies fort ridicules : *Esther*, *Vasthi*, *Aman*, *Clytemnestre*, et *la Guisade*. Les vers cités par Voltaire comme ayant été imités par Racine, ne se trouvent dans aucune de ces tragédies ; ils sont tirés d'une autre pièce intitulée *le Triomphe de la Ligue*. L'auteur, R.-J. Nérée, est un écrivain fort supérieur à Pierre Mathieu. *Le Triomphe de la Ligue* est une tragédie pleine de verve ; on y voit éclater, au sein de la barbarie, des traits dignes d'un meilleur siècle. C'est dans cet ouvrage, imprimé en 1607, que se rencontrent les vers que l'on accuse Racine d'avoir imités, et qu'il ne connaissait peut-être pas ; mais ils n'y sont point tels que Voltaire les cite ; on a eu soin de les limer et de les polir, pour les faire pa-

Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ¹ ?
 Huit ans déjà passés, une impie étrangère ²
 Du sceptre de David usurpe tous les droits ³,

raître plus dignes de l'honneur que Racine, dit-on, a bien voulu leur faire. Je les rétablis ici d'après l'original :

Je ne crains que mon Dieu ; lui tout seul je redoute...
 Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père.
 Il ouvre à tous la main ; il nourrit les corbeaux ;
 Il donne la viande aux petits passereaux,
 Aux bêtes des forêts, des prés, et des montagnes :
 Tout vit de sa bonté.

Le Triomphe de la Ligue, act. II, sc. 1. (G.).

¹ Cette forme de phrase interrompue est très-belle ; elle relève le discours par une interrogation inattendue. La Harpe veut y trouver une faute, il dit qu'en prose il faudrait écrire : *EST-ELLE une foi sincère ?* Il se trompe : il suffit de mettre une virgule après le mot *point* pour que la phrase, devenue correcte, se présente avec un tour aussi vif qu'inattendu. Dans *Athalie*, acte II, sc. VII, on trouve un exemple de cette interruption pittoresque :

- Ce Dieu depuis longtemps votre unique refuge,
- Que deviendra l'effet de ses prédictions ?

² Il ne faut pas consulter la grammaire, mais la poésie, sur le mérite de ce tour heureux et rapide. La grammaire voudrait *huit ans sont déjà passés depuis que*. L'Académie, qui a fait cette observation, ajoute que Malherbe a la gloire d'avoir créé cette façon de parler, dans sa prosopopée d'Ostende. (G.)

³ Ainsi, dès la première scène, *Athalie* est présentée comme n'ayant aucun droit au trône de Juda. Voltaire, dans les dernières années de sa vie, a prétendu qu'*Athalie* est un ouvrage de très-mauvais exemple ; que Joad est un fanatique et un séditieux, qui fait égorger sa souveraine, à laquelle il a fait serment de fidélité. Mais ces points, sur lesquels il appuie sa censure, sont formellement démentis par l'histoire. *Athalie* n'est point la souveraine de Joad, puisqu'elle est *usurpatrice et étrangère*. Le légitime souverain de Juda, c'est Joas ; Joad est donc le sujet de Joas seulement : en second lieu, Joad n'a fait aucun serment à *Athalie*, et jamais, dans la pièce, elle ne lui parle comme à son sujet, comme jamais il ne lui parle comme à sa souveraine. Enfin il est impossible, selon la remarque de La Harpe, que Joad, à ne considérer même que son caractère et sa place, ait fait serment de fidélité à une étran-

Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
 Des enfants de son fils détestable homicide,
 Et même contre Dieu lève son bras perfide;
 Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,¹
 Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
 Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
 « Je crains Dieu, dites-vous; sa vérité me touche! »
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
 « Du zèle de ma loi que sert de vous parer »?

gère impie, à qui il ne parle jamais qu'avec horreur, lui qui est le dépositaire des destinées du jeune roi depuis sa naissance, lui qui est inspiré de Dieu comme Samuel, et l'organe des prophéties qui annoncent la perpétuité du sceptre dans la race de David. Un tel homme ne saurait être un sacrilège; cela implique contradiction; et Voltaire a non-seulement dit ce qui n'était pas, mais a supposé ce qui ne peut pas être. Au reste, on peut appeler du jugement de Voltaire vieux au jugement de Voltaire dans la force de l'âge, lorsqu'il écrivait : « La France se glorifie « d'*Athalie* : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre, c'est celui de la poésie; « c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit point « introduit; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, et « par cette majesté de l'éloquence des prophètes. »

¹ Racine donne ici la plus haute idée d'Abner, personnage qu'il a créé, et dont il n'est fait aucune mention dans Josèphe ni dans l'Écriture. Louis Racine pense que ce caractère produit peu d'effet au théâtre. Il en produit beaucoup aujourd'hui. C'est un homme, dit-il, vertueux à la vérité, mais incapable de grands desseins; il est du moins capable de mourir en combattant pour son roi; il est capable de braver le courroux d'*Athalie*, de s'opposer en sa présence aux conseils pernicieux de son ministre, de faire entendre la voix de l'honneur et de la vérité dans une cour corrompue. Si ce ne sont pas là de grands desseins, ce sont de grandes actions, de grands traits de courage; et il serait fâcheux qu'un guerrier si noble, si généreux, si intrépide, ne fit point d'effet au théâtre, parce qu'il n'est ni ambitieux, ni conspirateur. Abner, plus entreprenant, n'aurait pu entrer dans le plan d'une action conduite par la puissance divine, dont Joad n'est que l'instrument. (G.)

² Quelle vivacité, quel mouvement dans ce discours de Joad, qui

« Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 « Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
 « Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
 « Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
 « Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
 « Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes ;
 « Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
 Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :

joint la réponse à l'objection ; qui, dans la même phrase, fait parler Abner et fait parler Dieu ! (G.) — « Quo mihi multitudinem victimarum « vestrarum ? dicit Dominus. Plenus sum. Holocausta arietum, et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum et agnorum et hircorum non « lui. Quum veniretis ante conspectum meum, quis quæsit hæc de « manibus vestris, ut ambularetis in atriis meis ? Non offeratis ultra sacrificium frustra... Discite benefacere, quærite iudicium, subvenite oppresso, iudicate pupillo, defendite viduam, et venite. » — Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez ? dit le Seigneur. Tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos bœliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. Lorsque vous veniez devant moi pour entrer dans mon temple, qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains ? Ne m'offrez plus de sacrifices inutilement. Apprenez à faire le bien : examinez tout avant que de juger, assistez l'opprimé ; faites justice à l'orphelin, défendez la veuve, et après cela venez. » (ISA., cap. 1, vers. 11, 12, 13 et 17.) — Jean-Baptiste Rousseau (liv. I, ode XI) a traduit aussi le verset 13 du psaume XLIX : « Numquid manducabò carnes taurorum, « aut sanguinem hircorum potabo ? » — « Mangerai-je la chair des taureaux, ou boirai-je le sang des boucs ? »

Que m'importent vos sacrifices.
 Vos offrandes, et vos troupeaux ?
 Dieu boit-il le sang des génisses ?
 Mange-t-il la chair des taureaux ?

Mais il a évité le mot *bouc*, qui est un des plus ignobles de notre langue. Racine l'ennoblit par la manière dont il l'a placé, et par une sorte d'opposition avec *roi*. *Qu'ai-je besoin du sang des boucs ? Le sang de vos rois crie*. La bassesse même du mot fait mieux ressortir le contraste. (G.)

Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
 Éteignit tout le feu de leur antique audace¹.
 Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ;
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
 On ne voit plus pour nous ses redoutables mains²
 De merveilles sans nombre effrayer les humains ;
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles³.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-il son pouvoir ?
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir⁴,
 Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles
 Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
 Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces⁵,

¹ *Le jour qui vit éteindre éteignit* ; il eût été plus exact de dire *vit éteindre aussi*. (G.) — *Un jour qui éteignit* n'est pas une image juste. *Le jour voit éteindre*, et n'éteint pas.

² La répétition du mot *voit*, à un vers de distance, est une négligence légère. (G.)

³ « *Signa nostra non vidimus, jam non est propheta : et nos non cognoscet amplius.* » — « Nous ne voyons plus les signes éclatants de notre Dieu ; il n'y a plus de prophète, et nul ne nous connaîtra plus. » (Ps. LXXIII, vers. 9.)

⁴ « *Qui vides multa, nonne custodies ? Qui apertas habes aures, nonne audies ?* » — « Vous qui voyez tant de choses, n'observez-vous pas ce que vous voyez ? Vous qui avez les oreilles ouvertes, n'entendez-vous point ? » (ISA., cap. XLII, vers. 20.)

⁵ C'est à ce vers que commence la plus belle et la plus éloquente énumération qui jamais ait signalé la verve d'un poète français. C'est une suite de quatorze vers, dont chacun retrace, du style le plus précis et le plus énergique, un miracle fameux et un mémorable trait d'histoire. (Voyez les chap. IX, X, XIV, XX et XXIII, du liv. III *des Rois*, et le chap. IX

Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
 L'impie Achab détruit, et de son sang trempé .
 Le champ que par le meurtre il avait usurpé¹ ;
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée ,
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée² ,
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés³ ,
 Et de son corps hideux les membres déchirés ;
 Des prophètes menteurs la troupe confondue ,
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue⁴ ;
 Élie aux éléments parlant en souverain ;
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain⁵ ,

du liv. IV.) Quelle hardiesse dans ces expressions : *Dieu fidèle en ses menaces. Achab détruit, etc.* ! (G.)

¹ Inversion hardie, qui fait voir qu'entre les mains d'un véritable poète notre langue est moins faible et moins timide qu'on ne le croit. Le champ dont il s'agit est la vigne de Naboth, que Jézabel, femme d'Achab, usurpa par le meurtre du propriétaire; et ce fut dans ce champ qu'elle fut dévorée par les chiens. (G.)

² « At ille dixit eis : Præcipitate eam deorsum; et præcipitaverunt eam, aspersusque est sanguine paries; et equorum unguulæ conculcaverunt eam. » — « Jéhu leur dit : Jetez-la du haut en bas. Aussitôt ils la jetèrent par la fenêtre, et la muraille fut teinte de son sang; et elle fut foulée aux pieds des chevaux. » (*Reg.*, lib. IV, cap. ix, vers. 33.) — Plus il y a de familiarité dans cette façon de parler, *foulée sous les pieds des chevaux*, et plus elle devient énergique quand c'est à une reine que ce malheur arrive. Essayez de mettre *coursiers* à la place de *chevaux*, vous détruisez toute l'image. (G.)

³ « In agro Jezrahel comedent canes carnes Jezabel. — « Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezrahel. » (*Reg.*, lib. IV, cap. ix, vers. 36.)

⁴ Les prophètes de Baal s'étaient flattés de faire descendre le feu du ciel sur la victime; ils ne purent y réussir; mais, à la voix des prophètes du Seigneur, la flamme descendit sur l'autel, dévora la victime et les faux prophètes. (G.)

⁵ *Les cieux fermés*, expression empruntée de l'Écriture : *Dominus claudat caelum.* (*Deuter.*, cap. xi, vers. 17.) *Si clausum fuerit caelum.* (*Reg.*, lib. III, cap. viii, vers. 35.) *Clauso caelo.* (*Paralip.*, lib. II, cap. vi, vers. 26, etc., etc.) *Les cieux d'airain*, métaphore créée par Racine. (G.)

Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée¹,
 Les morts se ranimant à la voix d'Élisée?
 Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
 Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
 Il sait, quand il lui plait, faire éclater sa gloire ;
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis²,
 Et prédits même encore à Salomon son fils ?
 Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
 Devait sortir de rois une suite nombreuse,
 Que sur toute tribu, sur toute nation,
 L'un d'eux établirait sa domination,
 Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
 Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre³.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi fils de David où le chercherons-nous ?
 Le ciel même peut-il réparer les ruines
 De cet arbre séché jusque dans ses racines ?

¹ *La terre trois ans sans pluie* est de la prose. Cette addition, et *sans rosée*, donne à tout le vers une couleur poétique. Il faut surtout remarquer dans ce morceau l'art prodigieux avec lequel Racine fait entrer dans la poésie la plus noble des termes aussi communs que ceux de *chiens*, *chevaux*, et *pluie*. (G.) — *Éclater*, *éclatants*, dans les trois vers suivants : négligence légère, et pourtant rare dans Racine. (L.)

² « Ubi sunt misericordiæ tuæ antiquæ, Domine, sicut jurasti Da-
 « vid in veritate tua ? » — « Où sont, Seigneur, vos anciennes miséri-
 cordes, que vous avez promises à David avec serment, et en prenant
 votre vérité à témoin ? » (Ps. LXXXVIII, vers. 50.)

³ « Et benedicentur in ipso omnes tribus terræ; omnes gentes ma-
 « gnificabunt eum. » — « Et tous les peuples de la terre seront bénis
 en lui ; toutes les nations rendront gloire à sa grandeur. » (Ps. LXXI,
 vers. 17.)

Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
 Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
 Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;
 Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien ! que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moi !

De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
 Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
 Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées !
 Déplorable héritier de ces rois triomphants,
 Ochozias restait seul avec ses enfants ;
 Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
 Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour¹
 Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
 Lorsque la troisième heure aux prières rappelle²,
 Retrouvez-vous au temple, avec ce même zèle.
 Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
 Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
 Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
 Et du temple déjà l'aube blanchit le faite³.

¹ *Je ne m'explique point.* Ces mots mystérieux éveillent la curiosité, promettent un grand événement, une preuve éclatante de la puissance de ce Dieu qui ne trompe jamais. En ne s'expliquant pas, Joad en dit assez. (G.)

² La troisième heure répond, suivant notre manière de distribuer le temps, à neuf heures du matin. (G.) — Il fallait *rappellera*. Le présent s'emploie quelquefois pour le futur ; mais ici la substitution est impossible, parce que ce verbe est entre deux autres verbes au futur.

³ Si j'avais à décider entre les trois expositions fameuses de *Bazet*, d'*Iphigénie* et d'*Athalie*, je donnerais la préférence à cette dernière. Au mérite de bien instruire le spectateur de tout ce qu'il doit savoir, elle joint l'avantage d'être une scène d'action, dans laquelle le

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
 L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas :
 Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
 Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH.

• JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler,
 Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
 Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
 Abusant contre lui de ce profond silence,
 Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur¹.
 Que dis-je ! le succès animant leur fureur,
 Jusque sur notre autel votre injuste marâtre²
 Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
 Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
 Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
 De nos princes hébreux il aura le courage,
 Et déjà son esprit a devancé son âge³.

souverain pontife, en homme qui médite un grand dessein, cherche à s'assurer des dispositions du général de l'armée d'Athalie. Il n'existe point d'autre exemple d'une aussi grande perfection. (G.)

¹ *Erreur pour fausseté* ne paraît pas exact. Il ne peut y avoir d'erreur dans les promesses; l'erreur ne peut être que dans celui qui promet au delà de ses moyens. Cependant ce mot peut passer dans un vers à la faveur d'une ellipse; *accuser les promesses d'erreur*, c'est les accuser de nous induire en erreur, de nous tromper. (G.)

² Athalie était la belle-mère de Josabeth, fille de Joram. (G.)

³ Ce vers prévient l'objection que les discours de Joas sont au-dessus de son âge, et dispose les spectateurs à regarder ce jeune prince comme un enfant merveilleux. (G.)

Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres¹.

JOSABETH.

Sait-il déjà son nom et son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin²,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABETH.

Hélas ! de quel péril je l'avais su tirer !
Dans quel péril encore il est prêt de rentrer !

JOAD.

Quoi ! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne ?

JOSABETH.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort ;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?

¹ Quelle rapidité dans la marche de l'action ! Dès la seconde scène, au moment où l'on apprend pour la première fois que Joas, héritier du trône, existe dans le temple, on voit le grand prêtre prêt à déclarer sa naissance. (G.)

² « Il n'a encore d'autre nom que celui d'Éliacin. » C'était une petite chose, à bien dire. Le poète a trouvé moyen d'en faire un vers élégant : c'est en ne négligeant rien qu'on embellit tout. (L.)

Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde¹ ?
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites² ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABETH.

Je sais que, près de vous en secret assemblé³,
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé ;
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie⁴

¹ Cette locution manque à la fois d'élégance et de correction ; on ne peut pas dire : un honneur qui regarde quelqu'un.

² Opposer ne peut se construire avec contre, puisque, d'après son étymologie, il renferme implicitement la signification de ce mot : *opponere, ponere ob, mettre devant, ou contre*. On oppose une chose à une autre, et non contre une autre. Il fallait opposer à.

³ On ne dit pas en prose un nombre assemblé ; mais le sens est si clair, qu'on excuse cette licence poétique en faveur de la précision. On lit dans la première édition :

Je sais que, près de vous en secret rassemblé, etc. (G.)

On peut voir la manière habile dont Joad prépare cette grande révolution, dans le liv. IV des Rois, chap. vi ; au chap. xxiii du liv. des Paralipomènes, et dans le chap. vii du liv. IX des Antiquités judaïques, de Josèphe. (L. B.)

⁴ Quoique l'esprit et le caractère essentiel de toute la pièce soit de présenter toujours Dieu dans tous les événements, cependant le grand

A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
 Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler¹,
 Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle ?
 Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle ?
 Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
 Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
 De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
 N'environne le temple, et n'en brise les portes ?
 Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
 Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
 Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
 Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
 Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu, qui combat pour nous ?
 Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
 Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance ;
 Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
 Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;
 Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,
 A jusque sur son fils poursuivi la famille² ;
 Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu³,
 Sur cette race impie est toujours étendu ?

prêtre n'a négligé aucune des précautions qu'exige la prudence humaine. Cette sage prévoyance est un devoir : il faut commencer par faire tout ce que peut un mortel, et attendre ensuite le secours divin avec une confiance inaltérable. Tel est le personnage de Joad, le plus étonnant, le plus sublime qu'il y ait au théâtre. (G.)

¹ Geoffroy a observé que la régularité de la construction demanderait : *de quelque noble ardeur qu'ils puissent brûler*. Il est cependant remarquable que Boileau a usé de la même licence dans sa satire XI, et dans sa première épître au roi.

² La relation du mot *son* n'est pas claire. Grammaticalement il peut signifier *le fils de Dieu, le fils de Joram, et le fils de leur fille*.

³ Le mot de *Dieu*, répété quatre fois à la tête de quatre distiques de suite, donne à cette phrase une singulière dignité. (L.)

JOSABETH.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
 Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
 Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
 Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?
 Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
 En faveur de David, voudra lui faire grâce ?
 Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit
 Revient à tout moment effrayer mon esprit.
 De princes égorgés la chambre était remplie ¹ ;
 Un poignard à la main l'implacable Athalie
 Au carnage animait ses barbares soldats,
 Et poursuivait le cours de ses assassinats.
 Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
 Je me figure encor sa nourrice éperdue,
 Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain ² ,
 Et, faible, le tenait renversé sur son sein ³ .
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
 Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
 De ses bras innocents je me sentis presser.

¹ La simplicité de cette expression, *la chambre*, est couverte par la richesse des termes qui l'environnent. Les premiers vers offrent une petite négligence : c'est la consonnance des trois hémistiches de trois vers consécutifs : *enfant, naissant, séparant*. (G.)

² On a partout cité ce morceau comme un modèle de peinture touchante : tous les traits en sont finis. Je ne remarquerai que cet hémistiche, *s'était jetée en vain*, où le vers semble tomber à chaque mot. Il est impossible de mieux rendre l'effort impuissant de la faiblesse. (L.)

³ Quelques grammairiens ont aperçu une équivoque dans ces mots *et faible*. Ils ne savent si *faible* se rapporte à Joas ou à la nourrice, quoiqu'il soit évident par le sens même de la phrase que c'est à la nourrice : *et faible*, c'est-à-dire *et qui étant faible*. (G.) — Cette tournure est très-familière aux Latins ; mais le génie de notre langue, sans y résister tout à fait, ne permet pas toujours d'en faire l'emploi avec autant de clarté que l'a fait Racine.

Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste !
 Du fidèle David c'est le précieux reste :
 Nourri dans ta maison , en l'amour de ta loi ,
 Il ne connaît encor d'autre père que toi .
 Sur le point d'attaquer une reine homicide ,
 A l'aspect du péril si ma foi s'intimide ,
 Si la chair et le sang , se troublant aujourd'hui ,
 Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui ,
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses ,
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

JOAD.

Vos larmes , Josabeth , n'ont rien de criminel ;
 Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel .
 Il ne recherche point , aveugle en sa colère ,
 Sur le fils qui le craint l'impiété du père ¹ .
 Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
 Lui viendrait aujourd'hui renouveler leurs vœux :
 Autant que de David la race est respectée ,
 Autant de Jézabel la fille est détestée .
 Joas les touchera par sa noble pudeur ,
 Où semble de son sang reluire la splendeur ;
 Et Dieu , par sa voix même appuyant notre exemple
 De plus près à leur cœur parlera de son temple .
 Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé ² :
 Il faut que sur le trône un roi soit élevé ,
 Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres ,
 L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau ,

¹ « Filius non portabit iniquitatem patris. » — « Le fils ne portera pas l'iniquité du père. » (Ezéch., cap. xviii, vers. 20.)

² Période de six vers pleine de majesté et d'harmonie. *Tour à tour* pour *successivement*, l'un après l'autre. Ce serait en prose une petite faute. (G.)

Et de David éteint rallumé le flambeau¹.

Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race²,
 Il doive de David abandonner la trace,
 Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
 Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
 Doit être à tes desseins un instrument utile,
 Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
 Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ;
 Confonds dans ses conseils une reine cruelle³ :
 Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
 Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
 De la chute des rois funeste avant-coureur !

L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles
 Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

¹ L'exactitude demandait *a rallumé*. L'a du vers précédent ne se construit pas avec *et de David éteint rallumé*. (Acad.) — *Le flambeau de David*, expression très-belle, et souvent employée dans le livre des Rois. L'épithète *éteint*, qui accompagnerait mal tout autre nom, semble faite pour celui de David, la lumière d'Israël, d'où doit sortir la lumière des nations. (L. R.)

² Nous avons vu la prière de Josabeth, douce et touchante, pleine du sentiment le plus tendre, et terminée par un trait de dévouement héroïque ; celle du grand prêtre est mâle, ferme, courageuse, pleine de grandeur et d'énergie. Cette prière, de douze vers, semble ne former qu'une seule période, dont les divers membres, dépendants l'un de l'autre, s'attirent, s'enchaînent, se succèdent avec rapidité, et forment l'ensemble le plus harmonieux. Ces périodes, inconnues à ceux qui n'écrivent que d'après de froides combinaisons, et non d'après l'impulsion de l'âme, sont un des plus grands secrets du style, et nous donnent une juste idée de ce que Cicéron et les autres législateurs de l'art oratoire appellent *flumen orationis*, torrent d'éloquence. (G.)

³ « Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel. » — « Seigneur, confondez, je vous prie, Achitophel dans ses conseils. » *Reg.*, lib. II., cap. xv, vers. 31.)

SCÈNE III.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
LE CHŒUR.

JOSABETH.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes :
Mais, hélas! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs?
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, *seule.*

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.

Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance¹ ;
 Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Chantons , publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Chantons , publions ses bienfaits.

UNE VOIX, *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
 Il fait naître et mûrir les fruits :
 Il leur dispense avec mesure
 Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
 Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature ,
 Et la lumière est un don de ses mains ;
 Mais sa loi sainte , sa loi pure
 Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï , conserve la mémoire²
 De ce jour à jamais auguste et renommé ,
 Quand , sur ton sommet enflammé ,
 Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
 Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
 Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs ,
 Ces torrents de fumée , et ce bruit dans les airs ,
 Ces trompettes et ce tonnerre ?

¹ « Dies dei eructat verbum. » (Ps. xviii, vers. 2.) Rousseau, traduisant le même passage du psaume xviii, a dit (liv. I, od. u) :

Le jour au jour la révèle,
 La nuit l'annonce à la nuit.

² Il y a dans ce chœur, qui partout est beau, un couplet égal à tout pour le sublime : *O mont de Sinaï, etc.* ; mais j'avoue que les chœurs d'*Esther*, où il n'y a pas moins de sublime, mais où il y a plus de sentiment, me paraissent encore au-dessus. (L.)

Venait-il renverser l'ordre des éléments ?
 Sur ses antiques fondements
 Venait-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
 De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
 Il venait à ce peuple heureux
 Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
 O justice, ô bonté suprême !
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX, seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
 Les nourrit au désert d'un pain délicieux ;
 Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O justice, ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
 D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux¹ ;
 Il nous donne ses lois, il se donne lui-même² :
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
 Que de raisons, quelle douceur extrême

¹ Il faut observer la grâce et l'élégante brièveté de cette énumération des miracles opérés dans le désert en faveur des Israélites. (G.)

² *Il se donne lui-même* ne se peut dire que sous la loi nouvelle. Cette proposition est trop étrangère à l'ancienne loi. (Acad.) — *Il se donne lui-même* peut aussi signifier : il donne son amour, sa protection ; il se donne à son peuple comme un père se donne à ses enfants.

D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX, *seule.*

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile

Et si pénible de l'aimer ?

L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;

Mais des enfants l'amour est le partage.

Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,

Et ne l'aimer jamais¹ !

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !

O justice, ô bonté suprême !

Que de raisons, quelle douceur extrême

D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

¹ Ces deux vers ont été ajoutés par Racine dans les éditions postérieures à celles de 1691 et 1692.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mes filles, c'est assez; suspendez vos cantiques :
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure : allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

SCÈNE II.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mais que vois-je? Mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi, tout pâle et hors d'haleine?

ZACHARIE.

O ma mère!

JOSABETH.

Hé bien! quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané!

JOSABETH.

Comment?

¹ Admirons comment, dès les premiers vers du second acte, la scène est déjà tout en mouvement par cette irruption soudaine et imprévue d'Athalie dans le temple. On va bientôt savoir les raisons de cette démarche si étrange. Dans cette pièce, dont l'action est de la plus grande simplicité, rien ne languit; tout marche, sans remplissage et sans épisode. (G.)

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABETH.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes;
Debout à ses côtés, le jeune Éliacin
Comme moi le servait en long habit de lin;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée¹ :
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphème !
Une femme... C'était Athalie elle-même.

JOSABETH.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis, aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
Mon père... Ah ! quel courroux animait ses regards !

¹ Racine s'est trompé ici sur les rites. On n'arrosait point l'assemblée du sang de la victime. Le prêtre trempait simplement un doigt dans le sang, et en faisait sept aspersions devant le voile du sanctuaire; il en frottait les cornes de l'autel, et répandait le reste au pied du même autel. L'auteur a confondu avec le rit judaïque ce qu'il avait lu dans le ch. xxiv de l'Exode, où il est dit que Moïse fit l'aspersion du sang de la victime sur le peuple assemblé; mais il n'y avait point encore de rit ni de cérémonies légales. (*Acad.*)

Moïse à Pharaon parut moins formidable :

« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,

« D'où te bannit ton sexe et ton impiété.

« Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté? »

La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,

Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche :

J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant

Est venu lui montrer un glaive étincelant ;

Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,

Et toute son audace a paru terrassée¹ ;

Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner ;

Surtout, Éliacin paraissait l'étonner.

JOSABETH.

Quoi donc ? Éliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,

Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.

Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés :

On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,

Et venais vous conter ce désordre funeste².

¹ C'est cet étonnement, cet effroi si naturel dont elle doit être frappée à la vue de Joas, qui explique parfaitement pourquoi elle ne songe pas même à se venger de l'injure qu'elle vient de recevoir. Cette ressemblance si forte entre Joas et l'enfant qu'elle a vu en songe est un des ressorts les mieux conçus qu'on ait jamais employés, et il paraît certain qu'elle a été suggérée par l'histoire de Jaddus, racontée dans Joseph. Racine, dans cet ouvrage, a tiré tout des mêmes sources. (L.)

² L'Académie dit que le mot *conter* est impropre et du style familier ; elle aurait dû remarquer, au contraire, combien cette expression était naturelle dans la bouche d'un enfant. Elle donne à son récit toute la naïveté de son âge, et le poëte a dû l'employer à dessein. Cela est si vrai, qu'on la trouve encore acte V, sc. vi ; mais, comme ce n'est plus un enfant qui parle, Racine la relève par la grâce particulière et par la nouveauté du tour :

Nos lévites, du haut de leurs sacrés parvis,
Ont conté son enfance au glaive dérobée.

Ont conté son enfance : on ne pouvait rendre d'une manière plus heu-

JOSABETH.

Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher ;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes!

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seraient-ils menacés ?

SALOMITH.

Aurait-il de la reine attiré la colère ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABETH.

Ah! la voici. Sortons : il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, ABNER, AGAR, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse.
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse ;
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours !

(Elle s'assied.)

reuse cette pensée : ont conté par quels moyens son enfance fut dérobée au glaive. Cette seule expression réveille en même temps l'idée du miracle, celle de l'innocence, et celle des vertus qu'on a droit d'espérer d'un prince objet des faveurs du ciel.

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre :
 Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
 Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel ;
 Lui-même il nous traça son temple et son autel ,
 Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices ,
 Aux lévites marqua leur place et leurs offices ,
 Et surtout défendit à leur postérité
 Avec tout autre dieu toute société.
 Hé quoi ! vous de nos rois et la fille et la mère ,
 Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère ?
 Ignorez-vous nos lois ? et faut-il qu'aujourd'hui...
 Voici votre Mathan : je vous laisse avec lui¹.

ATHALIE.

Votre présence , Abner, est ici nécessaire².

¹ On a critiqué cette expression *vo*tre, comme peu respectueuse. Il est certain que le pronom *vo*tre, ainsi placé, n'est jamais insignifiant : il exprime toujours quelque sentiment particulier d'affection, de haine ou de mépris. Nous trouverons, dans *Athalie* même, des exemples de ces trois acceptions. Ici, *vo*tre Mathan marque du mépris, non pas pour la reine, mais pour cet indigne prêtre, et renferme même un secret reproche de la confiance qu'Athalie lui accorde : Abner, dans toute la sincérité de son zèle, ne croit pas devoir déguiser à la reine l'horreur que lui inspire cet apostat. (G.)

² Abner a suivi la reine pour prendre auprès d'elle la défense de Joad ; elle le retient, parce qu'elle veut se servir de lui pour satisfaire l'impatience qu'elle a de voir sur-le-champ Éliacin. Personne n'est plus propre qu'Abner à obtenir de Joad cette *complaisance*, qu'il pourrait bien ne pas avoir, si le brave Abner ne la demandait lui-même, et ne lui répondait de l'enfant qu'il *prend sous sa garde*. Athalie n'a pas encore autour d'elle ses moyens de force, et c'est pour cela qu'elle ne parle pas encore en souveraine. On sait que le temple était une espèce de forteresse susceptible de défense. Tel est le motif très-plausible de

Laissons là de Joad l'audace téméraire,
 Et tout ce vain amas de superstitions
 Qui ferment votre temple aux autres nations :
 Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
 Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
 Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
 Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois,
 Demeurez.

SCÈNE V.

ATHALIE, ABNER, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place ?
 Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
 Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
 De ce temple profane osez-vous approcher ?
 Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
 Je ne veux point ici rappeler le passé,
 Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
 Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru devoir le faire.
 Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
 Quoi que son insolence ait osé publier,
 Le ciel même a pris soin de me justifier.
 Sur d'éclatants succès ma puissance établie
 A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie :

l'espèce de confiance qu'elle témoigne un moment à ce même Abner, que d'ailleurs elle estime trop pour l'aimer : les méchants ne peuvent aimer que leurs complices. Aussi Abner a-t-il la discrétion de vouloir se retirer dès qu'il voit paraître le digne confident d'Athalie ; et les raisons qu'elle a de retenir Abner étaient le seul moyen de le mettre en scène avec Mathan, qu'il doit mépriser et détester. On verra dans la scène suivante les beautés qui en résultent. (L.)

Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
 Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond ,
 Ni l'altier Philistin , par d'éternels ravages ,
 Comme au temps de vos rois , désoler ses rivages ;
 Le Syrien me traite et de reine et de sœur¹ ;
 Enfin de ma maison le perfide oppresseur ,
 Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie ,
 Jéhu , le fier Jéhu , tremble dans Samarie ,
 De toutes parts pressé par un puissant voisin ,
 Que j'ai su soulever contre cet assassin ,
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse .
 Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;
 Mais un trouble importun vient , depuis quelques jours ,
 De mes prospérités interrompre le cours .
 Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)²
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :

¹ *Le Syrien*, pour *le roi de Syrie*. Le père d'Athalie avait été tué dans un combat contre ce prince. (G.)

² Ce songe est un morceau achevé : jamais on n'a su narrer et peindre une foule d'objets différents avec des traits plus vrais, plus variés, plus énergiques ; et ces traits expriment non-seulement les choses, mais le caractère du personnage. C'est peu de tant de perfection : ce songe a un mérite unique, que Voltaire le premier a relevé il y a longtemps. Tous les autres songes qui se rencontrent dans nos tragédies ne sont que des hors-d'œuvre plus ou moins brillants : celui d'Athalie seul est le principal mobile de l'action. Il motive la venue d'Athalie dans le temple, le désir qu'elle a de voir Joas, et les frayeurs qui l'engagent ensuite à demander cet enfant. Il amène cette discussion où la bassesse féroce de Mathan est mise en opposition avec la bonté courageuse et compatissante d'Abner. Enfin, il donne lieu à cette scène, aussi neuve que touchante, où Athalie interroge Joas. Elle a été si souvent louée, elle est toujours si universellement sentie, que tout détail serait superflu. (L.) — Ces observations sont vraies ; toutefois, il ne faut pas en conclure qu'un songe doit être le principal mobile d'une action : c'est cependant le sens des paroles de La Harpe. Un songe ne doit être qu'un hors-d'œuvre plus ou moins brillant, se rattachant à l'action, et pouvant en accroître l'intérêt.

Je l'évite partout, partout il me poursuit.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
 Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
 Même elle avait encor cet éclat emprunté
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage ¹,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
 « Le cruel dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 « Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 « Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chairs meurtris, et trainés dans la fange ²,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux ³.

ABNER.

Grand Dieu !

¹ « Venitque Jehu in Jezrahel. Porro Jezabel introitu ejus audito, de-
 « pinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum, etc. » — « Jéhu
 vint ensuite à Jezrahel ; et Jézabel, ayant appris son arrivée, se pei-
 gnit les yeux avec du noir, mit ses ornements sur sa tête, etc. » (*Reg.*,
 lib. IV, cap. IX, vers. 30.)

² Si l'épithète *meurtris* se rapportait à *chair*, elle ne serait ni au
 masculin ni au pluriel ; elle ne peut se rapporter seulement à *os* ; on
 ne dit point des *os meurtris* ; il la faut rapporter aux deux mots à la
 fois. (L. R.)

³ « Quum iissent ut sepelirent eam, non invenerunt nisi calvariam
 « et pedes et summas manus... in agro Jezrahel comedent canes carnes
 « Jezabel... » — « Et étant allés pour l'ensevelir, ils n'en trouvèrent
 que le crâne, les pieds, et l'extrémité des mains... Les chiens mange-
 rent la chair de Jézabel dans le champ de Jezrahel. » (*Reg.*, lib. IV,
 cap. IX, vers. 35 et 36.)

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente

Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante ,
 Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus ¹.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
 Mais lorsque , revenant de mon trouble funeste ,
 J'admiraï sa douceur, son air noble et modeste ,
 J'ai senti tout à coup un homicide acier
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hasard vous parait un ouvrage :
 Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon âme possédée
 A deux fois en dormant revu la même idée ² ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
 J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels :
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;

¹ Il faut *tel* au singulier, ou dire *tels on voit des*. (Acad.)

² Suivant l'Académie, on ne peut pas dire *revoir une idée*, comme on dit *revoir une image*. Le mot *idée* signifie quelquefois la trace que laisse un objet : on dit très-bien : *Je n'ai aucune idée de cela* ; on dit encore d'un homme qu'*il n'est heureux qu'en idée*. Mais, dans ces deux exemples, le mot *idée* est pris tantôt pour *souvenir*, tantôt pour *imagination* ; on ne peut jamais le prendre pour l'image elle-même. L'auteur d'*Émile* a donné des mots *idée* et *image* une définition très-exacte, qui trouve ici son application : « Il y a, dit-il, cette différence entre les unes et les autres, que les images ne sont que des peintures absolues, des objets sensibles, et que les idées sont des notions des objets déterminés par des rapports. »

J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu , quel qu'il soit , en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal , excusez ma faiblesse.

J'entre : le peuple fuit , le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait , ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin ¹,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre ;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter ².
Que présage , Mathan , ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il? de quel sang, et de quelle tribu?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère ;
L'autre m'est inconnu ³.

¹ Ceci ressemble un peu à ce que rapporte Josèphe de la surprise d'Alexandre, qui reconnut, sous l'habit du grand prêtre des Juifs, le même homme qu'il avait vu dans un songe. (L. R.)

² Nous ne connaissons rien dans notre langue de plus beau, de plus poétique, et de plus élégant que ce songe. L'idée vive et rapide qu'Athalie donne de sa puissance, la peinture affreuse qu'elle fait de l'ombre de Jézabel, le portrait plein de douceur de Joas, et la manière dont elle décrit ensuite le trouble qui régnait dans le temple des Juifs lorsqu'elle y est entrée, forment autant de tableaux qui font passer dans l'âme du spectateur le trouble et la terreur d'Athalie. (L. B.)

³ Abner ignore la naissance d'Éliacin. Joad, dans la première scène,

MATHAN.

Pourquoi délibérer?

De tous les deux , madame , il se faut assurer.
 Vous savez pour Joad mes égards , mes mesures ;
 Que je ne cherche point à venger mes injures ;
 Que la seule équité règne en tous mes avis ;
 Mais lui-même , après tout , fût-ce son propre fils ,
 Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
 Le ciel est juste et sage , et ne fait rien en vain.
 Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais , sur la foi d'un songe ,
 Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?
 Vous ne savez encor de quel père il est né ,
 Quel il est.

MATHAN.

On le craint : tout est examiné.

A d'illustres parents s'il doit son origine ,
 La splendeur de son sort doit hâter sa ruine ;
 Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé ¹ ,
 Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?

n'a pas laissé échapper son secret. Cette circonstance est remarquable ; car , en supposant Abner instruit du sort d'Eliacin , il eût été forcé de recourir au mensonge pour le sauver , ce qui aurait nui à la noblesse de son caractère. C'est une de ces convenances délicates dont les ouvrages de Racine offrent une multitude d'exemples.

¹ Dans ces deux vers , d'ailleurs très-beaux , *son sort* et *le sort* ont paru trop près l'un de l'autre , le premier étant pris pour l'état , et le second pour la destinée. (*Acad.*) — Si l'on pouvait corriger Racine , il serait si facile de mettre : *La splendeur de son rang doit hâter sa ruine!*

Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
 Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
 N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
 Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
 Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,
 Des vengeances des rois ministre rigoureux,
 C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !
 Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
 Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
 Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
 Le sang à votre gré coule trop lentement !
 Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
 Madame, quel est donc ce grand sujet de crainte ?
 Un songe, un faible enfant que votre œil, prévenu,
 Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner ; je puis m'être trompée :
 Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
 Hé bien ! il faut revoir cet enfant de plus près ;
 Il en faut à loisir examiner les traits.
 Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence¹.

¹ On ne peut s'empêcher d'admirer ici avec quel art Racine sait faire ressortir dans chaque scène les idées principales. Le régime du pronom par lequel Athalie se contente d'indiquer les enfants qu'elle ordonne d'amener devant elle est placé quarante vers plus haut, et cependant un tel éloignement ne donne lieu à aucune équivoque. Il n'est personne, soit à la scène, soit à la lecture, qui ne se reporte aussitôt, par la pensée, à ce vers :

Deux enfants à l'autel présentaient leur ministère.

Aucun écrivain n'offre un semblable exemple, et il serait dangereux de vouloir l'imiter. Il n'appartenait de braver aussi heureusement les règles de la grammaire qu'à celui qui a su trouver dans notre langue assez de noblesse, de pompe et d'harmonie, pour la faire parler à la Divinité d'une manière digne d'elle.

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance?

De ce refus bizarre où seraient les raisons?

Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.

Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.

Je puis quand je voudrai parler en souveraine.

Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,

Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.

Je sais sur ma conduite et contre ma puissante

Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :

Ils vivent cependant, et leur temple est debout.

Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.

Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,

Et ne m'irrite point par un second outrage.

Allez.

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté ;

Je puis dans tout son jour mettre la vérité.

Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,

Reine : n'attendez pas que le nuage crève¹.

Abner chez le grand prêtre a devancé le jour :

Pour le sang de ses rois vous savez son amour.

¹ Le premier vers est très-beau : l'image est-elle soutenue dans le second? *Le nuage crève* se peut-il lier assez au *monstre naissant qui s'élève*? Et cette expression, *le nuage crève*, est-elle assez noble pour lui sacrifier le rapport nécessaire entre les figures? Je ne le crois pas. Cependant il y a dans cette phrase, *n'attendez pas que le nuage crève*, une vérité qui fait tout passer. Il est si difficile de dire mieux que Racine, même quand il y a quelque chose à reprendre! (L.)

Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace ,
Soit son fils , soit quelque autre...

ATHALIE.

Oui , vous m'ouvrez les yeux :
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée :
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi , cher Mathan , le voir , l'interroger.
Vous cependant , allez , et sans jeter d'alarmes ,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

JOAS , ATHALIE , JOSABETH , ZACHARIE ,
SALOMITH , ABNER , DEUX LÉVITES , LE CHŒUR ,
SUITE D'ATHALIE.

JOSABETH aux deux lévites.

O vous , sur ses enfants si chers , si précieux ,
Ministres du Seigneur , ayez toujours les yeux.

ABNER , à Josabeth.

Princesse , assurez-vous , je les prends sous ma garde¹.

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine , et plus je le regarde...
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(montrant Joas.)

Épouse de Joad , est-ce là votre fils ?

JOSABETH.

Qui ? lui , madame ?

¹ *Assurer pour rassurer*. Du temps de Racine , ce mot s'employait encore en ce sens. Il est très-ancien : on le trouve dans la traduction de Plutarque par Amyot , tome XVI , p. 30. Aujourd'hui *assurer* , avec un régime direct , signifie *certifier*. Le mot était inutile , Racine n'a pu le conserver.

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.

(montrant Zacharie.)

Voilà mon fils.

ATHALIE, à Joas.

Et vous, quel est donc votre père ?

Jeune enfant, répondez ¹.

JOSABETH.

Le ciel jusque aujourd'hui...

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?

C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre

Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité

N'altère point encor la simple vérité.

Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, tout bas.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche ² !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin ³.

¹ Cette expression, *jeune enfant*, paraît convenir à cet âge où l'on n'est plus précisément un enfant, et où l'on n'est pas encore un jeune homme. Cet âge est celui de Joas, à qui le poète donne neuf à dix ans. Le mot *adolescent* n'était pas du style tragique, et n'eût pas fait connaître l'âge véritable de Joas. (L.)

² Ce vers prépare et justifie tout ce qu'il y aura d'étonnant dans les réponses de Joas, suivant ce mot de l'Écriture : « Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem tuam. (Ps. VIII, vers. 3.) (L.) »

³ Phrase latine : *Nomen habere Petrum*. Elle a passé ici, comme ayant

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
 Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
 Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné¹.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer².

quelque chose de naïf; mais elle n'est pas introduite dans le langage de ceux qui parlent bien : *Je me nomme, je m'appelle, mon nom est*, voilà les phrases françaises : *mon nom est Nérestan*. (L.)

¹ *Pater meus et mater mea dereliquerunt me.* — « Mon père et ma mère m'ont abandonné. » (Ps. xxvi, vers. 10.)

² Athalie épuise toutes les questions de la curiosité et de la défiance, et ne peut parvenir à surprendre un mot qui l'éclaire sur ce qu'elle cherche. Plus les interrogations sont pressantes, plus on est charmé de la voir toujours confondue par la simplicité des réponses de l'enfant. Quel art dans ce vers :

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer!

On présume naturellement que c'est là tout ce qu'ont dit à Joas ceux qui

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace¹,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?

l'ont élevé ; et cela se confirme dans la suite, lorsqu'il dit au grand prêtre :

Un malheureux enfant aux ours abandonné, etc.

On ne l'a point trompé, et il ne trompe point. Mais à combien de choses il fallait penser pour que cela fût ainsi! (L.)

¹ Traduction du verset 9 du psaume CXLVI : « Qui dat escam pullis
« corvorum invocantibus eum. »

² Rien n'est plus adroit ni mieux placé que ce mouvement de pitié que l'auteur donne à Athalie. Il est si naturel, si involontaire, et si rapide, qu'Athalie peut l'éprouver sans sortir de son caractère ; et d'ailleurs le reproche qu'elle s'en fait la rend sur-le-champ à elle-même : mais ce qu'il y a de plus heureux, c'est que l'impression qu'elle manifeste confirme celle du spectateur en la justifiant. Bien des gens seraient peut-être tentés de se reprocher l'effet que produit sur eux la naïveté du langage d'un enfant ; mais lorsque Athalie elle-même n'y résiste pas, qui pourrait avoir honte d'y céder. (L.)

De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler¹
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabeth.

Vous sortez²?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune³ :
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

(à Joas.)

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire⁴.

¹ Cette interprétation est forcée sans doute, et n'en marque que mieux l'empressement d'Abner pour écarter Athalie. Louis Racine, trop prompt à condamner son père, n'approuve pas qu'Abner emploie l'ironie en parlant à la reine. Mais il n'y a point d'ironie, il y a de la fermeté et une noble hardiesse dans le langage d'Abner ; il parle de la manière la plus propre à dissiper les frayeurs de la reine, en lui présentant le songe qui l'inquiète comme une illusion méprisable, comme une bagatelle indigne d'occuper une grande âme. (G.)

² Avec quelle adresse Racine coupe ici une scène extrêmement longue, et par là renouvelle l'intérêt ! En voyant sortir Josabeth avec l'enfant, le spectateur respire et croit le danger passé, lorsque tout à coup Athalie faisant revenir l'enfant excite de nouvelles alarmes. (G.)

³ Il est impossible de dire avec plus de précision, et en même temps plus poétiquement : *Vous avez entendu le récit de tout ce qui lui est arrivé.* (G.)

⁴ Quelle sagesse dans toutes ces réponses ! Et cependant il n'y en a pas une qui soit au-dessus de la portée d'un enfant, mais d'un enfant nourri de la lecture des livres saints. L'esprit est confondu quand il veut se rendre compte de toutes les beautés renfermées dans l'entretien si simple d'une femme et d'un enfant. Toute cette pièce, dit La Harpe, est une merveille de l'art et du talent ; car il n'y en avait aucun modèle, et rien n'y a ressemblé depuis. Il faut encore remarquer, avec Geoffroy, que dans ce second interrogatoire les réponses de l'enfant

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
 Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
 Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
 Qu'il résiste au superbe , et punit l'homicide ¹.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
 A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
 Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel ;
 J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
 Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

deviennent plus fortes, et prennent un plus grand caractère; elles sont pour Athalie autant de reproches sanglants qui l'offensent et qui l'irritent.

¹ La réponse en elle-même est parfaite; car il n'y a pas là un mot qui ne soit dans les livres saints. Mais ces quatre vers, comme presque tous ceux que l'auteur met dans la bouche de Joas, ont un mérite théâtral, celui d'offrir un rapport sensible, ou avec lui-même, ou avec Athalie. Ici le premier vers, *que Dieu veut être aimé*, est pour tout le monde : le second et le quatrième sont pour Athalie, et l'application ne lui échappe pas, car elle répond par ce premier mot très-remarquable, *j'entends*. Le troisième vers est pour Joas. (L.)

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?¹
 Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
 Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous le pourrez prier.

JOAS.

- Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre :
 Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :

Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

¹ Il pouvait mettre d'amusement : mais, quoique *passe-temps* ne soit pas noble en vers, il convient en parlant à un enfant; et ce n'est pas sans raison que Racine l'a employé. (L. R.)

² Athalie, qui dans sa conscience se fait l'application de ce mot *méchants*, prend ici un ton plus sévère. Josabeth, qui voit sa colère sur le point d'éclater, se hâte d'excuser l'enfant; mais Athalie, à qui cette interruption a donné un moment pour réfléchir, revient à son système de perfidie et de séduction. (G.)

JOSABETH.

Hé, madame! excusez

Un enfant...

ATHALIE, à Josabeth.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.

Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier¹;

Je veux vous faire part de toutes mes richesses;

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

A ma table, partout, à mes côtés assis,

Je prétends vous traiter comme mon propre fils².

¹ Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme *le métier des armes*. Il est heureusement employé ici par Racine dans le sens le plus bas. (VOLT.)

² Voltaire prétend que Joad et Josabeth « n'ont autre chose à faire « qu'à prendre Athalie au mot; qu'il est naturel qu'une vieille femme « aime son petit-fils quand elle n'a point d'autre héritier; qu'il est naturel qu'Athalie s'attache à Joas et lui laisse son petit royaume, etc. » Mais qui jamais, à moins de vouloir qu'il n'y ait point de pièce, aurait imaginé qu'Éliacin et Joas sont la même chose pour Athalie? Qui jamais se persuadera que, parce qu'un enfant inconnu et orphelin lui a plu un moment par les grâces et la naïveté de son esprit, elle va de suite en faire son héritier? Lui dira-t-on : « Cet enfant que vous voulez traiter comme votre fils est en effet votre petit-fils; il est le frère de tous les princes que vous avez tués; il est le dernier de cette race que vous avez cru exterminer tout entière; il est le légitime maître de ce sceptre dont vous vous êtes emparée. C'est lui dont le ciel vous menace, et qui vous poursuit en songe un poignard à la main. Que pouvez-vous faire de mieux que de le reconnaître pour ce qu'il est? Que pouvons-nous faire de mieux que de le remettre entre vos mains? » S'il se pouvait que Joad et Josabeth eussent tenu ce discours (et c'est exactement celui que Voltaire veut leur faire tenir), la réponse n'est pas douteuse: elle est dans la scène même que Voltaire veut changer d'une façon si étrange, et la voici (acte II, sc. VII) :

Enfin de votre Dieu l'implicable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père

Je quitterais ! et pour...

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE , à Josabeth.

Sa mémoire est fidèle ; et, dans tout ce qu'il dit,
 De vous et de Joad je reconnais l'esprit¹.
 Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
 Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
 Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur² ;
 Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
 Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité

David m'est en horreur, et les fils de ce roi,
 Quelque nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

Ces paroles et un coup de poignard, voilà infailliblement la réponse d'Athalie. (L.)

¹ C'est la première et la seule fois qu'on a imaginé de tirer du charme de l'enfance tout l'intérêt d'une scène tragique. Il n'y en a pas de plus touchant, et l'on sait qu'au théâtre cette scène affecte délicieusement toutes les âmes, sans nuire cependant à l'effet de la tragédie, puisque l'on craint d'autant plus pour l'enfant, qu'on l'aime davantage. (L.)

² *Cultiver la haine* : que cette figure est hardie ! mais qu'elle est juste ! (L.)

A vengé mes parents sur ma postérité¹.
 J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
 Du haut de son palais précipiter ma mère,
 Et dans un même jour égorger à la fois
 (Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois² :
 Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
 Dont elle avait puni les fureurs indiscrettes :
 Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
 Esclave d'une lâche et frivole pitié,
 Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
 Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
 Et de votre David traité tous les neveux
 Comme on traitait d'Achab les restes malheureux !
 Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,
 Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
 Si de mon propre sang ma main versant des flots
 N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?

¹ « Athalia vero, mater Ochoziæ, videns mortuum filium suum, sur-
 « rexit, et interfecit omne semen regium. » — « Athalie, mère d'O-
 chozias, voyant son fils mort, s'éleva contre les princes de la race
 royale, et les fit tous tuer. » (*Reg.*, lib. IV, cap. XI, vers. 1.) Athalie
 avait dit à Abner et à Mathan, acte II, sc. v :

Je ne veux point ici rappeler le passé,
 Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé ;

mais, irritée des réponses de l'enfant et du dernier reproche que vient
 de lui adresser Josabeth, elle s'engage dans l'apologie du plus horrible
 attentat que le cœur d'une mère ait jamais osé concevoir ; elle exhale,
 sans réserve et sans dissimulation, toute son impiété et toute sa rage,
 dans cette tirade d'une éloquence et d'une énergie extraordinaire :
 c'est l'expression la plus vive et la plus naturelle d'un emportement
 qui fait frémir. (G.)

² « Porro filii regis, septuaginta viri, apud optimates civitatis nutrie-
 « bantur. Cumque venissent litteræ ad eos, tulerunt filios regis, et oc-
 « ciderunt septuaginta viros. » — « Or le roi Achab avait soixante et
 dix fils, qui étaient nourris chez les premières personnes de la ville
 (Samaria). Lorsque ces personnes eurent reçu les lettres de Jéhu, elles
 prirent les soixante et dix fils du roi, et les tuèrent. » (*Reg.*, lib. IV,
 cap. XVIII, vers. 4.)

Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
 Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
 David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
 Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
 Que deviendra l'effet de ses prédictions¹?
 Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
 Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
 Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
 J'ai voulu voir ; j'ai vu².

ABNER, à Josabeth.

Je vous l'avais promis :

Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

¹ La construction est renversée, et ce désordre est un effet de l'art ; mais les grands poètes sont seuls capables d'éviter l'abus toujours voisin de pareilles licences. (G.) — *Que deviendra l'effet* n'est pas exact ; il fallait simplement : *que deviendront ses prédictions*. Racine n'a pas voulu dire que les prédictions n'auraient point d'effet si elles étaient accomplies, mais qu'elles ne seraient point accomplies s'il ne restait aucun enfant du sang royal.

² Pouvait-on croire qu'un poète tragique saurait occuper un spectateur d'une longue scène qui ne contient que des interrogations cotées et précises à un enfant de huit ans, et les réponses naïves de cet enfant ? Nous n'avons rien dans les tragédies anciennes et modernes à comparer à cette scène, qui, dans une étonnante simplicité, devient si intéressante. Quel trouble dans le spectateur quand il voit paraître cet enfant devant Athalie, qui, persuadée qu'elle l'a fait égorger, l'égorgerait sur l'heure si elle le reconnaissait, et qui le craint sans en savoir la raison ! On craint, quand il lui répond, qu'il ne lui échappe quelque mot capable d'irriter ou d'éclairer celle qui l'interroge. Toutes les demandes qu'elle lui fait sont simples, et telles qu'on les doit faire à un enfant de cet âge. Toutes ses réponses sont également simples ; et cependant les demandes d'Athalie ont toujours pour motif une curiosité cruelle, et les réponses de Joas ont, sans qu'il puisse en avoir le dessein, une application toujours directe à Athalie. (L. R.)

SCÈNE VIII.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
 JOAD, ABNER, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
 Seigneur?

JOAD.

J'entendais tout, et plainais votre peine.
 Ces lévites et moi, prêts à vous secourir¹,
 Nous étions avec vous résolus de périr.

(à Joas, en l'embrassant.)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
 Vient de rendre à son nom ce noble témoignage !
 Je reconnais, Abner, ce service important :
 Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
 Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
 A souillé les regards et troublé la prière,
 Rentrons; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
 Lave jusques au marbre où ses pas ont touché².

¹ Joad ne paraît avec ces lévites qu'après la retraite d'Athalie. Cette adresse du poëte est remarquable. Si l'on avait été prévenu plus tôt que le grand prêtre se tenait prêt à secourir Joas, le spectateur aurait pu être moins alarmé des dangers auxquels ce jeune prince était exposé. (L. B.)

² Peut-on exprimer avec plus d'harmonie, d'élégance et de pompe, une action aussi commune que celle de laver le pavé du temple? Quel éclat et quelle grandeur le sentiment religieux répand sur les idées les plus ordinaires! Ces beaux vers ont encore le mérite de peindre exactement les mœurs des Juifs, qui contractaient des souillures par l'attouchement, l'approche ou même la seule vue d'objets immondes, et qui se purifiaient par des ablutions. On retrouve encore aujourd'hui cette croyance et ces usages chez tous les peuples de l'Orient. Il n'y a point de tragédie dont le second acte soit si plein, et offre un aussi grand nombre de belles scènes. L'entrée d'Athalie dans le temple, le songe de cette reine, son entretien avec Abner et Mathan, et surtout la

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
 Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
 Il brave le faste orgueilleux,
 Et ne se laisse point séduire
 A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
 Chacun court encenser l'autel,
 Un enfant courageux publie
 Que Dieu lui seul est éternel¹,
 Et parle comme un autre Élie
 Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
 Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
 Croître à l'ombre du tabernacle :
 Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
 Puissestu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE chante.

O bienheureux mille fois
 L'enfant que le Seigneur aime,
 Qui de bonne heure entend sa voix,

scène où elle interroge, sont des beautés du premier ordre ; et l'acte, en finissant, laisse le trouble et la consternation dans les esprits. Quel parti va prendre Athalie ? Quel sera le sort de Joas ? (G.)

¹ Lui est de trop, surtout si près de son sujet, Dieu.

Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès son enfance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX, seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature¹.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX, seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

¹ Après ce vers, dans les premières éditions d'*Athalie*, on passe immédiatement à la strophe qui commence par ces mots : *O palais de David*, etc. La répétition des quatre vers, *loin du monde élevé*, etc., et les neuf vers suivants, ont été ajoutés depuis par Racine, dans l'édition de ses œuvres faites en 1697. (G.)

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
 Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité,
 Comment as-tu du ciel attiré la colère?
 Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
 Une impie étrangère
 Assise, hélas! au trône de tes rois?

TOUT LE CHOEUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
 Une impie étrangère
 Assise, hélas! au trône de tes rois?

LA MÊME VOIX continue.

Au lieu des cantiques charmants
 Où David t'exprimait ses saints ravissements,
 Et bénissait son Dieu, son seigneur, et son père;
 Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
 Louer le dieu de l'impie étrangère,
 Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX, seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
 Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?
 Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver :
 Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
 Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
 Verrons-nous contre toi les méchants s'élever¹?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
 De tant de plaisirs si doux
 Pourquoi fuyez-vous l'usage?
 Votre Dieu ne fait rien pour vous.

¹ « Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabantur, et loquentur iniquitatem? — « Jusqu'à quand les pécheurs, Seigneur, jusqu'à quand les pécheurs triompheront-ils? jusqu'à quand préféreront-ils des paroles impies? » (Ps. xciii, vers. 3.)

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie ;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.

Sur l'avenir insensé qui se fie.

De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain ?

TOUT LE CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révéles
Tes clartés immortelles ;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge¹,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur !
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable²,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

¹ « Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divi-
« tiarum in manibus suis. » — « Ils se sont endormis du sommeil de
la mort ; et tous ces hommes qui se glorifiaient de leurs richesses n'ont
rien trouvé dans leurs mains lorsqu'ils se sont éveillés. » (Ps. LXXV,
vers. 6.)

² « Calix in manu Domini vini meri plenus mixto... Fæx ejus non
« est exinanita : bibent omnes peccatores terræ. » — « Le Seigneur
tient en sa main une coupe de vin pur, pleine d'amertume... La lie
n'en est pourtant pas encore épuisée ; tous les pécheurs de la terre en
boiront. » (Ps. LXXIV, vers. 9.)

TOUT LE CHOEUR.

O réveil plein d'horreur !

O songe peu durable !

O dangereuse erreur !

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL.

Hé quoi ! tout se disperse, et fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?

Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :
C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;
Et, devant le Seigneur maintenant prosternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler¹.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler :
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion ?
D'où nait dans ses conseils cette confusion ?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme².

¹ *Mon fils!... votre illustre mère!* Et il brûle de les égorger ! L'hypocrisie devait être un des caractères d'un scélérat de la trempe de Mathan, et Racine ne pouvait mieux la marquer. (L.)

² Ce mot, qui pourrait ailleurs paraître trop familier, ne choque point ici, parce que cette expression de mépris dans la bouche de Mathan signifie seulement qu'Athalie n'est pas assez méchante à son gré, depuis qu'elle *hésite* dans le crime. (L.)

J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
 Son cœur, déjà saisi des menaces du ciel;
 Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
 M'avait dit d'assembler sa garde en diligence;
 Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
 De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
 Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
 Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
 J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.

Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.

« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
 « Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux;
 « Joad de temps en temps le montre aux factieux,
 « Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
 « Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »

Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.

« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
 « Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
 « Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt :
 « Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt;
 « Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
 « Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. »

NABAL.

Hé bien ! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
 Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
 Voudront-ils que leur temple, enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Eh ! de tous les mortels connais le plus superbe.
 Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.

D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible¹.
 Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
 Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
 Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste ;
 Ils le refuseront : je prends sur moi le reste ;
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
 Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?
 Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
 Je ne sers ni Baal, ni le dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
 Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
 Pour un fragile bois, que malgré mon secours
 Les vers sur son autel consomment tous les jours ?
 Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
 Peut-être que Mathan le servirait encore,
 Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
 Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder².

¹ Il y a dans ces vers une inversion pleine de hardiesse, qui mérite d'être remarquée. L'emploi du mot *attache* pour *attachement* est une hardiesse d'un autre genre, qu'il serait bon d'imiter. L'exemple d'un aussi grand écrivain que Racine, dit La Harpe, n'est-il pas une autorité quand aucun principe ne la contredit ?

² Quel éloge de la loi du vrai Dieu dans la bouche d'un prêtre des idoles ! et cet aveu n'a rien que de vraisemblable. Il est très-naturel qu'un homme aveuglé par ses passions ne veuille pas d'un Dieu qui les condamne : ce sont les passions qui ont toujours fait les impies. Quant à l'hypocrisie de Mathan, qui sert Baal sans y croire, elle est aussi fondée en raison que la foi de Joad en son Dieu. Il est conséquent et dans la nature, que celui qui s'expose à tout pour faire son devoir croie de tout son cœur au Dieu auteur et récompense de tout bien, et que celui qui sacrifie tout à son intérêt méprise l'idole qui ne lui sert qu'à tromper les hommes. (L.)

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
 De Joad et de moi la fameuse querelle,
 Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
 Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
 Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
 Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
 J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
 Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
 J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices;
 Je leur semai de fleurs les bords des précipices;
 Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
 De mesure et de poids je changeais à leur gré.
 Autant que de Joad l'inflexible rudesse
 De leur superbe oreille offensait la mollesse,
 Autant je les charmais par ma dextérité :
 Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
 Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
 Et prodigue surtout du sang des misérables.

Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,
 Par les mains d'Athalie un temple fut construit¹.
 Jérusalem pleura de se voir profanée;
 Des enfants de Lévi la troupe consternée
 En poussa vers le ciel des hurlements affreux².
 Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
 Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,

¹ L'inversion de ces deux vers n'est pas approuvée par l'Académie : mais ce n'est pas dans l'inversion que se trouve la faute. Il y a incorrection parce que le pronom *elle*, sujet de la proposition incidente, se rapporte à un nom qui n'est pas le sujet de la proposition principale. Il fallait dire : *Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit, Athalie éleva de ses mains un temple.*

² Ce mot *hurlement* est du style de l'Écriture-Sainte. Les prophètes, pour dire *gémissez*, disent souvent *ululate*; et les historiens profanes expriment par le même mot le deuil des Orientaux : *Lugubris clamor, barbaro ululatu.* (QUINTE-CURCE, liv. III.) (L. R.)

Et par là de Baal méritai la prêtrise ;
 Par là je me rendis terrible à mon rival,
 Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
 Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire¹,
 Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
 Jette encore en mon âme un reste de terreur :
 Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
 Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
 Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
 Et parmi le débris, le ravage et les morts,
 A force d'attentats perdre tous mes remords² !
 Mais voici Josabeth.

SCÈNE IV.

JOSABETH, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine

Pour rétablir le calme et dissiper la haine,

¹ Ce vers, qui indique si clairement dans quel sens Mathan a parlé, est la meilleure réponse à ceux qui lui ont reproché de *s'avilir* devant Nabal. Ils n'ont pas vu que, bien loin de croire *s'avilir*, il croit se relever en se représentant comme un grand politique, dont les vues sont bien supérieures aux scrupules superstitieux de Joad. Son apostasie, loin de lui paraître une infamie, est à ses yeux *le comble de la gloire*, parce qu'il a ceint la tiare, et qu'il marche l'égal de son rival. (L.)

² On a blâmé cette scène de Mathan avec Nabal, comme peu nécessaire. Il est certain cependant que cet entretien est nécessaire pour bien développer le caractère et le système de Mathan, qui est l'âme d'Athalie, et qui influe tant sur l'action. Bien loin de retarder la marche de la pièce, ce développement motive, prépare les événements : il nous apprend que Joad s'obstinera dans ses refus ; que la reine emploiera toutes ses forces pour vaincre cette résistance. Ainsi, loin de nuire à la marche de la pièce, il la favorise, et même l'accélère, en augmentant le trouble, en remplissant d'avance les esprits d'inquiétude et de terreur. A tous ces avantages joignez celui de l'éloquence et de la poésie du style, toujours si précieux, et qui même supplée quelquefois à tous les autres. (G.)

Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux¹,
 Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
 Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
 Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
 Sur Joad, accusé de dangereux complots,
 Allait de sa colère attirer tous les flots.
 Je ne veux point ici vous vanter mes services :
 De Joad contre moi je sais les injustices;
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
 Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
 Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage².
 De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
 C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu,
 Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABETH.

Éliacin?

, MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte :
 D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte³.
 Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
 Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
 La reine, impatiente, attend votre réponse.

JOSABETH.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

¹ On reconnaît encore dans ce vers le ton doucereux et perfide de l'hypocrite Mathan. (G.)

² *Ombrage* signifie figurément *dé fiance*, *soupçon*; ici il est pris pour *crainte*, ce qui est une acception nouvelle. Du reste, *solenniser des fêtes sans ombrage*, pour dire *soyez sans ombrage pendant la solennité de vos fêtes*, est une légère négligence, la préposition ayant l'air de se rapporter à *fête*, et devant se rapporter au verbe *solenniser*. On trouve plus bas cet hémistiche peu harmonieux : *qu'elle dit qu'elle a vu*. Selon la remarque de L. Racine, il était aisé de faire disparaître cette dissonance, en mettant *qu'elle dit avoir vu*.

³ Quelques commentateurs ont repris l'expression de *faire compte*, pour *tenir compte*; mais elle est autorisée par l'Académie.

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter¹ ?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABETH.

J'admiraïs si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?
Songez-y : vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABETH.

Quel bruit ?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine ;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que, du mensonge implacable ennemie,
Josabeth livrerait même sa propre vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?

¹ *Douter de l'accepter* ; cette expression est incorrecte ; quand *douter* est suivi d'un verbe, il faut *si* ou *que* : *je doute si j'irai* ; *je doute que j'aïlle*. *Hésiter* était le mot propre. (G.)

Une profonde nuit enveloppe sa race ?
 Et vous-même ignorez de quels parents issu ,
 De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu ?
 Parlez ; je vous écoute , et suis prêt à vous croire
 Au Dieu que vous servez , princessè , rendez gloire.

JOSABETH.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
 Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer !
 Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
 Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée¹
 Où le mensonge règne et répand son poison ;
 Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ?

SCÈNE V.

JOAD, JOSABETH, MATHAN NABAL.

JOAD.

Où suis-je ? De Baal ne vois-je pas le prêtre ?
 Quoi ! fille de David , vous parlez à ce traître ?
 Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
 Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent ,
 Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
 Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
 Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.
 Toutefois il devrait montrer plus de prudence ,
 Respecter une reine , et ne pas outrager
 Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien ! que nous fait-elle annoncer de sinistre ?

¹ Assis dans la chaire empestée : expression tirée du psaume 1 : « Et
 « in cathedra pestilentiae non sedit. »

Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN.

J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété¹.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel² :
Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN. (Il se trouble.)

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit.. Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous ?

De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?
Voilà votre chemin.

¹ L'énergie du pontife produit ici l'effet le plus théâtral. Voltaire, dans ses dernières années, a eu le malheur de ne voir que du fanatisme dans cet enthousiasme de la vertu, dans cette horreur si naturelle d'un saint prophète contre un lâche apostat, contre le ministre d'une usurpatrice sanguinaire et sacrilège. Voltaire, admirateur d'*Athalie* tant qu'il conserva du goût, semblait n'avoir plus, dans sa vieillesse, d'autre littérature que sa haine pour la religion. (G.)

² Abiron et Dathan se soulevèrent contre Moïse et Aaron : la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas, et les dévora. (*Nomb.*, ch. xvi.) Doëg accusa, auprès de Saül, Abimelech d'avoir secouru David ; chargé de la vengeance de Saül, il massacra Abimelech, et quatre-vingt-cinq prêtres de la ville de Nobé, tous revêtus de leurs ornements pontificaux. (*Rois*, liv. I, ch. xxii.) Achitophel prit le parti d'Absalon contre son père, et se pendit de désespoir de ce que ce jeune prince ne suivait pas ses conseils. (*Rois*, liv. II, ch. xvii.) (G.)

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABETH.

JOSABETH.

L'orage se déclare :

Athalie en fureur demande Éliacin.

Déjà de sa naissance et de votre dessein

On commence, seigneur, à percer le mystère :

Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé?

Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABETH.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre mattresse.

Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.

Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.

Tandis que les méchants délibèrent entre eux,

Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,

Une seconde fois souffrez que je le cache :

Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.

Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?

Je suis prête : je sais une secrète issue

Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,

De Cédron avec lui traversant le torrent,

J'irai dans le désert où jadis en pleurant,

Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,

David d'un fils rebelle évita la poursuite.

Je craindrai moins pour lui les lions et les ours...

Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?

Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.

Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.

On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,

Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.

Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;
 De David à ses yeux le nom est favorable.
 Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel ,
 A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel ,
 Qui d'un tel suppliant ne plaingt l'infortune ?
 Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?
 En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?

JOSABETH.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?
 Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?
 A ses desseins sacrés employant les humains ,
 N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
 Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :
 Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
 Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
 Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples ;
 Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
 Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir¹,
 N'a pour servir sa cause et venger ses injures
 Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
 Non, non : c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.
 Montrons Éliacin ; et, loin de le cacher,
 Que du bandeau royal sa tête soit ornée :
 Je veux même avancer l'heure déterminée,
 Avant que de Mathan le complot soit formé.

¹ Depuis la construction du temple, il était expressément défendu par Dieu même de sacrifier sur les hauts lieux, et même de célébrer aucune des cérémonies de la religion ailleurs que dans cette enceinte sacrée. (G.)

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABETH, AZARIAS, suivi du chœur et de plusieurs
lévites.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé¹.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Hé ! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous ?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel²,

¹ Plus cette terreur est générale, plus celle de la tragédie s'accroît ici. Tout a fui : il ne reste pour Joas que Dieu et ses prêtres. C'est ce qu'il faut, c'est l'essence du sujet : autrement il n'y en avait pas. (L.)

² « Sisara, général des Chananéens, ayant été défait par Barac, chef

Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
 Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
 Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
 Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
 Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!
 Mais, si tu les soutiens, qui les peut ébranler¹?
 Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
 Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites².
 Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois³,
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du soleil égaler la durée.
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
 C'est lui-même; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ou-
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent. [vrent,

des Juifs, se retira dans la tente de Jabel, femme d'Haïer; celle-ci, pendant son sommeil, le fit périr, en lui enfonçant un clou dans la tête. » (*Juges*, ch. 1v.)

¹ Voilà tout le fond de la pièce : le faible, armé de la confiance en Dieu, et luttant contre le fort. Ce genre de sublime s'élève au-dessus de celui des plus grands écrivains profanes : c'est le plus simple et le plus vrai de tous, et il semble que Dieu seul pouvait l'inspirer à ax hommes. (G.)

² L'opposition entre *perdre* et *ressusciter* n'est pas assez marquée. Dans le passage de l'Écriture imité par Racine, ce contraste, est plus frappant : « Tu flagellas et salvas, deducis ad inferos et reducis. » — « Tu frappes et guéris, tu conduis aux enfers et tu en ramènes. » (*Tob.*, chap. xiii, vers. 2.) (G.)

³ *Jurer un serment, un serment juré*, sont absolument contraires à l'usage de la prose; mais en poésie ce sont des expressions hardies, énergiques. Ces sortes de redoublements de mots ne sont étrangers à aucune langue. Les Grecs et les Latins en offrent de nombreux exemples. (L.)

Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHOEUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin¹.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille².
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille !
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille³.

(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé⁴?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé⁵?

¹ « Fluat ut ros eloquium meum, quasi imber super herbam. » — « Que mes paroles se répandent comme la rosée, et comme les gouttes de l'eau du ciel qui tombe sur l'herbe. » (*Deuter.*, cap. xxxii, vers. 2.)

² « Audite, cœli, quæ loquor ; audiat terra verba oris mei. » (*Deut.*, cap. xxxii, vers. 1.)

³ Racine a cru pouvoir s'affranchir ici de la règle, en mettant à la suite les unes des autres trois rimes féminines. Huit vers plus bas, on trouve encore trois rimes masculines. Peut-être a-t-il cru ce rythme plus propre à peindre le désordre des idées dans un moment d'inspiration.

⁴ Ce vers se rapporte à Joas, dont le règne ne répondit point à l'heureuse éducation qu'il avait reçue de Joad. Le commencement de cette inspiration est pris de ce verset de Jérémie : « Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? » — « Comment l'or s'est-il obscurci ? comment a-t-il changé sa couleur, qui était si belle ? » (*Lament. Jerem.*, cap. iv, vers. 1.)

⁵ Zacharie. (*Note de Racine.*) — La plupart ont dit que l'auteur détruit ici l'intérêt pour Joas, en prévenant sans nécessité les auditeurs que Joas doit un jour faire égorgé le fils de son bienfaiteur. Plusieurs ont voulu excuser cet endroit comme langage prophétique, qui ne fait pas naître une idée distincte. Les critiques ont répondu que si le discours du grand prêtre ne porte aucune idée, il est inutile ; s'il présente

Pleuré, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé¹.

Où menez-vous ces enfants et ces femmes²?
Le Seigneur a détruit la reine des cités³ :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités⁴ :
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes⁵
Pour pleurer ton malheur ?

AZABIAS.

O saint temple !

JOSABETH.

O David !

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,

quelque chose de réel, comme on n'en peut douter par les notes de l'auteur, il détruit l'intérêt. Les autres ont répliqué que l'intérêt principal de la pièce ne porte point sur Joas, mais sur l'accomplissement des promesses de Dieu en faveur de la race de David. (*Acad.*)

¹ Dieu dit lui-même dans Isaïe, ch. 1, vers. 13 : « Incensum abominatio est. » — « L'encens m'est en abomination. »

² Captivité de Babylone. (*Note de Racine.*)

³ « Facta est quasi vidua domina gentium ; princeps provinciarum facta est sub tributo. » — « La maîtresse des nations est devenue comme veuve ; la reine des provinces a été assujettie au tribut. » (*Lament. Jerem.*, cap. 1, vers. 1.)

⁴ « Calendas vestras et solemnitates vestras odivit anima mea : facta est mihi molesta, laboravi sustinens. » — « Je hais vos solennités des premiers jours des mois, et toutes les autres ; elles me sont devenues à charge : je suis las de les souffrir. » (*Is.*, ch. 11, vers. 14.)

⁵ « Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum ? » — « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes ? » (*JER.*, cap. IX, vers. 1.)

Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore; et Joad, un moment après, l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle¹

Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?

Peuples de la terre, chantez :

Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.

D'où lui viennent de tous côtés

Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés²?

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;

Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;

Les rois des nations, devant toi prosternés,

De tes pieds baisent la poussière;

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur

Sentira son âme embrasée!

Cieux, répandez votre rosée,

Et que la terre enfante son Sauveur³!

¹ L'Église. (*Note de Racine.*) — « Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgulta fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris, et unguenti pulveris pigmentarii? » — « Qui est celle-ci qui s'élève du désert comme une fumée qui monte des parfums de myrrhe, d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur? » (*Cant. des cant.*, chap. III, vers. 6.)

² Les Gentils. (*Note de Racine.*)

³ « Rorate, coeli, desuper, et nubes pluant Justum; aperiat terra, et germinet Salvatorem. » — « Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur. » (ISAÏAS, cap. XLV, vers. 8.) — Toute cette prophétie, composée de passages de l'Écriture très-bien liés ensemble, est peut-être le plus beau morceau de poésie lyrique qu'il y ait en notre langue. Il a de plus l'avantage d'être dramatique et très-utile à l'action : il sert à remplir les lévites d'un enthousiasme divin; il en fait des soldats invincibles, prêts à braver tous les dangers pour la défense de Joad et du temple. (G.)

JOSABETH.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur...

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.

(aux lévites.)

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées¹
Qui du sang philistin jadis furent trempées²,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez; je veux moi-même en faire le partage.

¹ « Deditque Joiada sacerdos centurionibus lanceas, clypeosque et « peltas regis David, quas consecraverat in domo Domini. » — « Le grand prêtre Joiada donna aux centeniers les lances, les boucliers et les écussons du roi David, qu'il avait consacrés dans la maison du Seigneur. » (*Paralip.*, lib. II, xxiii, vers. 9.)

² Cette dernière circonstance d'un dépôt d'armes consacrées par David dans le temple répand sur la fin de cet acte une ardeur guerrière qui l'anime et l'échauffe. Joad ne quitte la scène que pour armer ses prêtres. La Harpe pense qu'il y a peu d'action dans ce troisième acte. Cependant le second acte s'est terminé à l'interrogatoire d'Athalie; et à la fin du troisième, on s'arme pour défendre l'enfant qu'a réclamé Athalie par l'organe de Mathan. Le spectateur s'attend à voir fondre sur le temple les cohortes tyriennes. L'arrivée de Mathan, le développement de son caractère et de ses projets, l'exposition de son message, la manière dont il est reçu, l'expulsion ignominieuse de cet apostat, le conseil que tient Joad avec Josabeth sur l'ordre de la reine, sa résolution héroïque, ses inspirations prophétiques, ses mesures pour le couronnement de Joas, ses préparatifs de défense : il semble que, dans tout cela, il y a de quoi remplir suffisamment un acte d'une pièce dont l'action ne demande pas plus de trois ou quatre heures; et Racine lui-même, le plus régulier des poètes, n'a point de tragédie dont la marche soit plus rapide. (G.)

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR,

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!

Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,

Les parfums et les sacrifices

Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!

Qui l'eût cru, qu'on dût voir jamais

Les glaives meurtriers, les lances homicides

Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu, pleine d'indifférence¹,
Jérusalem se tait en ce pressant danger?

D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois

Que la force et la violence,

Où les honneurs et les emplois

Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,

¹ Cette strophe et la suivante ne se trouvent point dans les premières éditions d'*Athalie*. « On craignit, dit La Harpe, que la malignité n'en eût fait l'application à Louis XIV, et que les ennemis de l'auteur, qui étaient très-actifs à profiter de tout, ne se servissent de ces vers pour lui nuire. » Cette opinion n'est pas même plausible : ces vers ne furent point retranchés, puisqu'ils n'existaient pas; ils furent, au contraire, ajoutés par Racine six ans après, dans un temps où les applications étaient plus faciles et plus dangereuses. Il eût été absurde de soupçonner des intentions malignes contre Louis XIV, dans une tragédie faite d'après ses ordres, par un poète comblé des faveurs du monarque et de madame de Maintenon. (G.)

Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever la voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHOEUR chante.

O promesse! ô menace! ô ténébreux mystère!
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX, seule.

Sion ne sera plus : une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion : elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire!¹

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler : notre Dieu , quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère ;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu , qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre , dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

¹ N'est-il pas admirable que Racine ait trouvé le secret de reproduire, dans un simple chœur, les plus grandes beautés du dialogue de Polyeucte et de Pauline? (G.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux¹?

JOSABETH, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABETH.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

¹ Comme le glaive était porté en cérémonie, l'expression qui *marche* est aussi juste que poétique. (L. R.) — Toute la pompe sacrée qui enrichit cet acte n'est point une vaine décoration, elle fait partie de l'action même, et parle au cœur comme aux yeux. Qui est-ce qui n'est pas ému quand Josabeth essaie en pleurant le bandeau de David sur le front d'un orphelin qui est sous le glaive! (L.)

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
 Ah ! princesse , gardez d'en profaner la gloire :
 Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
 Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABETH , lui essayant le diadème.

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !
 Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?
 Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
 Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
 Du Seigneur par ma mort apaiser la colère ?
 Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABETH.

Voici qui vous dira les volontés des cieux¹.
 Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux².

¹ *Voici qui vous dira*, pour *voici celui qui vous dira* : licence poétique qui donne au vers plus de vivacité, mais dont on ne doit user qu'avec beaucoup de réserve. (G.)

² Ici le chœur, témoin des préparatifs du couronnement, sort avec Josabeth pour laisser Joad seul avec Joas, parce qu'il est contre la vraisemblance que ce chœur reste sur la scène dès qu'on y peut dire quelque chose qu'il ne doit point entendre. Cet artifice de Racine ressemble à celui de Sophocle, qui, dans *Ajax*, écarte le chœur du lieu de la scène, afin qu'*Ajax* puisse se tuer en présence du spectateur sans que personne s'y oppose. C'est un coup de maître, selon Racine, et le seul endroit des tragédies grecques où le chœur sorte de la scène depuis qu'il y est entré. « C'est un bel artifice du poëte, ajoute-t-il, « parce que les dernières paroles d'*Ajax* étaient trop considérables « pour être cachées aux yeux du spectateur. » (*Sophocle* de Racine, appartenant à la Bibliothèque du Roi, page 34.) (L. B.)

SCÈNE II.

JOAS, JOAD.

JOAS, courant dans les bras du grand prêtre.

Mon père!

JOAD.

Hé bien, mon fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
 Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
 Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
 Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle :
 Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
 Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
 Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
 Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
 Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
 Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
 Sur la richesse et l'or ne met point son appui¹,
 Craint le Seigneur son Dieu; sans cesse a devant lui
 Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,

¹ L'Académie prétend qu'on ne dit pas *mettre son appui sur*, mais *en* ou *dans*. Cependant il y a ici analogie avec cette expression, *fonder son appui sur une chose*, expression dont Racine a déjà fait usage dans *Esther*.

Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères ¹.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leur excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochosias ².

JOAS.

O mon père!

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble!

(Joad se prosterne à ses pieds.)

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?

¹ *Deuter.*, chap. xvii. (*Note de Racine.*) « Quumque fuerit constitutus, non multiplicabit sibi equos... Non habebit... argenti et auri... immensa pondera... Describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine... Habebit secum, legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum Deum suum, et custodire verba et cæremonias ejus, quæ in lege præcepta sunt : nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos. » — « Et lorsqu'il sera établi roi, il n'amassera point un grand nombre de chevaux ; il n'aura point une quantité immense d'or et d'argent. Après qu'il sera assis sur son trône, il fera transcrire pour soi, dans un livre, ce Deutéronome et cette loi du Seigneur ; il l'aura avec soi, et il la lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, et à garder ses paroles et ses cérémonies, qui sont prescrites dans la loi : que son cœur ne s'élève point d'orgueil au-dessus de ses frères ! »

² Quelle grandeur ! quel pathétique dans cet examen que le grand prêtre fait subir à Joas ! On est saisi d'admiration en songeant aux créations extraordinaires de Racine, dont le génie a tiré d'un fond si simple des beautés si neuves, si extraordinaires, des beautés à part, qui ne ressemblent à rien de ce que nous avons dans le genre tragique, et qui sont au-dessus de tout. (G.)

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas? Moi?

JOAD, se relevant.

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage¹ :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant, et prompt à vous venger.

Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS
AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD continue.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis².

¹ La grammaire exigeait *échappé à sa rage*. *Échapper à*, c'est sortir d'un danger, c'est éviter l'action d'une cause qui tend à nuire : *échapper de*, c'est sortir d'un lieu ou d'une circonstance où l'on était retenu malgré soi.

² « Anno autem septimo misit Joiada, et assumens centuriones et milites, introduxit ad se in templum Domini, pepigitque cum eis foedus; et adjurans eos in domo Domini, ostendit eis filium regis. » — « La septième année, Joiada envoya querir les centeniers et les soldats; il les fit entrer dans le temple du Seigneur, et fit un traité avec

Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis¹.

AZARIAS.

Quoi! c'est Éliacin!

ISMAEL.

Quoi! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Ochosias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.

Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,

eux, et leur fit prêter le serment dans la maison du Seigneur, en leur montrant le fils du roi. » (*Reg.*, lib. IV, cap. XI, vers. 4.)

¹ « Ecce filius regis regnabit, sicut locutus est Dominus super filios « David. » — « Voilà le fils du roi : c'est lui qui doit régner, selon ce que le Seigneur a prononcé en faveur de tous les descendants de David. » (*Paral.*, lib. II, cap. XXIII, vers. 3.)

Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :
 Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.
 Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage ;
 Il faut finir des Juifs le honteux esclavage ,
 Venger vos princes morts , relever votre loi ,
 Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
 L'entreprise , sans doute , est grande et périlleuse :
 J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
 De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux ;
 Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide¹.
 Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
 Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler ;
 Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
 Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
 Couronnons, proclamons Joas en diligence :
 De là, du nouveau prince intrépides soldats,
 Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;
 Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
 Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
 Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
 Nous voyant avancer dans ce saint appareil ,

¹ Sans la foi de Joad et la puissance divine, son entreprise ne serait pas *grande et périlleuse* : elle serait téméraire, insensée, et l'extrême disproportion des moyens avec la fin dépouillerait l'action de tout intérêt. D'un autre côté, si l'on était sûr d'un miracle, il n'y aurait ni terreur ni pitié ; mais l'espérance et la crainte se balancent. On admire l'intrépidité du grand prêtre, parce que sa confiance en Dieu est fondée, sans qu'il ait cependant aucune certitude du succès, puisque les desseins de Dieu sont impénétrables, et qu'il permet souvent le triomphe de l'impie par des raisons inconnues aux mortels. Toute l'action est donc au plus haut degré intéressante et théâtrale. Le poète, dit Louis Racine, pouvait mettre *ma force est dans le Dieu* ; il a cru pouvoir dire *ma force est au Dieu*. Non-seulement Racine a eu raison de le croire, mais il a bien fait de préférer ce dernier tour, plus vif, plus poétique, et plus dans le génie de l'Écriture. (G.)

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
 Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
 Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
 Conduisant au combat les enfants de Lévi,
 Et, dans ces mêmes mains des peuples révérees,
 Les armes au Seigneur par David consacrées !
 Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
 Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ;
 Frappez et Tyriens, et même Israélites ¹.
 Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites ²
 Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
 Rendit dans le désert un culte criminel,
 De leurs plus chers parents saintement homicides,
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
 Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?

Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.

¹ Ce vers, mal interprété, a fourni des armes aux ennemis de la religion : ils ont dit que Joad parlait en fanatique sanguinaire, qui excite ses prêtres au massacre des Israélites : ils n'ont pas vu que Joad parle ici en héros prêt à verser son sang pour son Dieu et pour son roi, et que les Israélites qu'il veut que l'on frappe ne sont plus des Israélites, mais des infidèles, des traîtres et des rebelles, des ennemis de leur roi et de leur Dieu. Nulle part le pontife ne déploie un enthousiasme aussi belliqueux ; car il ne veut pas attendre son ennemi dans le temple : il veut l'aller chercher dans son palais. Les historiens latins sont remplis de belles harangues de généraux à leur armée ; aucune n'est plus vive, plus éloquente que ce discours de Joad. (G.)

² « Congregatique sunt ad eum omnes filii Levi, quibus ait : Dicit « Dominus, Deus Israël : Ponat vir gladium super femur suum... et « occidat unusquisque fratrem, et amicum, et proximum suum. Fece-
 « runtque filii Levi juxta sermonem Moysi. » — « Et les enfants de Lévi s'étant tous rassemblés autour de lui, il leur dit : Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : Que chaque homme mette son épée à son côté... et que chacun tue son frère, son ami, et celui qui lui est plus proche. Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avait ordonné. » (Exod., chap. xxxii, vers. 26, 27 et 28.)

Jurez donc , avant tout , sur cet auguste livre ¹,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui ,
De vivre , de combattre , et de mourir pour lui.

AZARIAS.

Oui , nous jurons ici pour nous , pour tous nos frères ,
De rétablir Joas au trône de ses pères ,
De ne poser le fer entre nos mains remis ,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse ,
Qu'il éprouve , grand Dieu , ta fureur vengeresse ;
Qu'avec lui ses enfants , de ton partage exclus ,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus ²!

JOAD.

Et vous , à cette loi , votre règle éternelle ,
Roi , ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD.

O mon fils , de ce nom j'ose encor vous nommer ,
Souffrez cette tendresse , et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri , de ce fatal honneur ,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse ,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.

¹ « Et eduxerunt filium regis , et imposuerunt ei diadema , et testimonium , dederuntque in manu ejus tenendam legem , et constituerunt eum regem : unxit quoque illum Joiada pontifex. » — « Ensuite ils amenèrent le fils du roi , et lui mirent la couronne sur la tête ; ils le revêtirent des ornements de sa dignité , lui mirent dans la main le livre de la loi , et le déclarèrent roi. Le grand prêtre Joiada l'oignit et le sacra. » (*Paral.* , lib. II , cap. xxiii , vers. 11.)

² « Sicut vulnerati dormientes in sepulchris quorum non es memor amplius. » — « Comme ceux qui , ayant été blessés à mort , dorment dans les sépulcres , dont vous ne vous souvenez plus. » (*Ps.* lxxxvii , vers. 6.)

Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
 Mattresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
 Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
 Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
 Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme ¹,
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
 Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage ².

Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
 Que Dieu fera toujours le premier de vos soins ;
 Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
 Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge ;
 Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin ³,
 Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin ⁴.

¹ Cette rime est vicieuse; on ne doit point faire rimer une longue avec une brève. (*Acad.*)

² Salomon.

³ Fénelon semble s'être rappelé ces deux vers, lorsque, dans le livre II de *Télémaque*, il dit : « Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été faible, pauvre et souffrant comme eux. »

⁴ Le charme du style et l'intérêt de la scène ne sauraient aller plus loin. C'est partout un genre d'émotion qui était inconnu au théâtre, et qu'on n'y a pas retrouvé depuis. (L.) — Ces vers délicieux à l'oreille, et dont la pensée est si touchante, renferment cependant une faute grave à peine entrevue par Louis Racine, et qui a échappé à tous les autres commentateurs. La Harpe lui-même, ce critique si habile à découvrir les fautes, si ingénieux à faire sentir les beautés de Racine, se laissant prendre, comme il le dit, au charme du style, n'a pas vu que le mot *eux*, répété deux fois dans le dernier vers, ne se rapporte à rien. Et d'abord il ne saurait se rapporter à *pauvre*, qui est au singulier. Puis, lors même qu'on lui donnerait le sens du pluriel, la phrase n'en vaudrait pas mieux; car Racine n'a pu vouloir dire que Joas

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne.

JOAD.

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabeth : vous pouvez vous montrer.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉ-
VITES, LE CŒUR.

JOSABETH, embrassant Joas.

O roi, fils de David !

JOAS.

O mon unique mère !

Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH, à Zacharie.

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)

JOAD, pendant qu'ils s'embrassent.

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !¹

JOSABETH, à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

fût pauvre comme un pauvre. Ici l'harmonie des vers produit l'illusion, et la faute disparaît, pour ainsi dire, dans l'intérêt de la scène et dans l'inspiration du poète.

¹ Joas, dans la suite ingrat et rebelle envers Dieu, fit périr Zacharie, fils et successeur de celui qui lui avait servi de père. Si le vers de Joad était une prophétie, elle refroidirait l'intérêt que Joas inspire ; mais ce n'est qu'un souhait ; les personnages ignorent, et les spectateurs sont supposés ignorer en ce moment ce qui se passa trente ans après. (G.)

JOSABETH.

De votre nom , Joas , je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHOEUR.

Quoi ! c'est là...

JOSABETH.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

SCÈNE V.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉ-
VITES, UN LÉVITE, LE CHOEUR.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite¹ ;
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts ;
On voit luire des feux parmi des étendards.
Et sans doute Athalie assemble son armée :
Déjà même au secours toute voie est fermée ;
Déjà le sacré mont , où le temple est bâti
D'insolents Tyriens est partout investi ;
L'un d'eux , en blasphémant , vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers , et ne peut nous défendre.

JOSABETH , à Joas.

Cher enfant , que le ciel en vain m'avait rendu ,
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :
Dieu ne se souvient plus de David votre père !

¹ A peine Joas est-il couronné , à peine le spectateur a-t-il eu le temps de se livrer à des impressions si douces , que le poète vient jeter la terreur tout au travers de cette pompe et de cette allégresse. Cette marche est parfaite. (L.)

JOAD, à Josabeth.

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
 Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour ?
 Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
 Voudrait que de David la maison fût éteinte,
 N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
 Où le père des Juifs sur son fils innocent¹
 Leva sans murmurer un bras obéissant,
 Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
 Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
 Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
 Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé ?

Amis, partageons-nous : qu'Ismaël en sa garde²
 Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
 Vous, le côté de l'Ourse ; et vous, de l'occident ;
 Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
 Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
 Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ;
 Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé³,
 Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
 L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
 Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
 Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
 Qu'Azarias partout accompagne le roi.

¹ Abraham. (*Note de Racine.*)

² « Tertia pars vestrum qui veniunt ad sabbatum, sacerdotum, et « levitarum, et janitorum, erit in portis; tertia vero pars ad domum « regis, et tertia ad portam quæ appellatur Fundamenti; omne vero re- « liquum vulgus sit in atriis domus Domini. » — « La troisième partie de vous tous, prêtres, lévites et portiers, qui venez pour faire votre semaine dans le temple, gardera les portes; l'autre troisième partie se placera vers le palais du roi, et la troisième à la porte que l'on nomme du Fondement; le reste du peuple se tiendra dans le parvis de la maison du Seigneur. » (*Paral.*, lib. II, cap. xxiii, vers. 5.)

³ Poussé n'est pas noble, ni digne de la situation. (*Acad.*)

(à Joad.)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.

(à un lévite.)

Suivez-le, Josabeth. Vous, donnez-moi ces armes.

(au chœur.)

Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez :
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez :
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX, seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

TOUT LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX, seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.

« Faisons, disent-ils, cesser

« Les fêtes de Dieu sur la terre ¹ ;
 « De son joug importun délivrons les mortels ;
 « Massacrions tous ses saints, renversons ses autels ;
 « Que de son nom , que de sa gloire
 « Il ne reste plus de mémoire ;
 « Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous. »

TOUT LE CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances ,
 Grand Dieu , dans ton juste courroux ?
 N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX , seule.

Triste reste de nos rois ,
 Chère et dernière fleur d'une tige si belle ,
 Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
 Te verrons-nous tomber une seconde fois ?
 Prince aimable , dis-nous si quelque ange , au berceau ,
 Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
 Ou si dans la nuit du tombeau
 La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre ?

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés ,
 Grand Dieu , les attentats lui sont-ils imputés ?
 Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHOEUR.

Où sont , Dieu de Jacob , tes antiques bontés ?
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR , sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
 Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats ,

¹ « Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra. » (Ps. LXXIII , vers. 8.)

Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons ; retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien! que nous apprenez-vous¹?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière :
Peut-être nous touchons à notre heure dernière ;
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné :
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel! dans tous les yeux quelle joie était peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau!
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau ;
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.

¹ Ce vers, qui ne trouve sa rime que dans le chœur qui termine l'acte précédent, indique qu'il n'y a jamais d'entr'acte dans cette pièce (quand on la joue avec les chœurs), que la scène n'y est jamais vide, et que Salomith doit aller au-devant de Zacharie à l'instant même où les filles du chœur se retirent dans l'enceinte intérieure. (L.)

Lui , parmi ses transports, affable et sans orgueil ¹,
 A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,
 Jurait de se régler par leurs avis sincères,
 Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
 Des enfants de Lévi la troupe partagée
 Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
 Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
 Et crier pour signal : Vive le roi Joas!
 Mais mon père défend que le roi se hasarde,
 Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
 Cependant Athalie, un poignard à la main,
 Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.
 Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
 Et ne respire enfin que sang et que ruines.
 Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
 Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
 On renfermât du moins notre arche précieuse.
 « O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
 « L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
 « Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
 « Des dieux des nations tant de fois triomphante,
 « Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente? »
 Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
 L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel²,
 Muette, et succombant sous le poids des alarmes,

¹ Le mot *affable* était alors nouveau. Il fut condamné par Patru, mais Racine le consacra par l'heureux emploi qu'il en fit.

² Il est à remarquer que, dans ce sujet si simple, tout est tableau. Quand le tableau n'est pas sur la scène, il est dans les vers du poète. Joad, Josabeth, Joas, ne sont pas là, et on les voit comme s'ils y étaient, chacun d'eux avec les traits qui leur conviennent. (L.)

Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
 Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
 La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas ;
 Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
 Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés ?
 Qui fait courir ainsi ces lévites troublés ?
 Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?
 Le temple est-il forcé ?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes :
 Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER,
 ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
 Cher Abner ? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
 Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège ?
 On disait que d'Achab la fille sacrilège
 Avait, pour assurer ses projets inhumains,
 Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage ;
 Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.
 Dans l'horreur d'un cachot, par son ordre enfermé,
 J'attendais que, le temple en cendre consumé,
 De tant de flots de sang non encore assouvie,
 Elle vint m'affranchir d'une importune vie,
 Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois
 Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce ?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.

Elle m'a fait venir ; et d'un air égaré :

« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,

« Dit-elle ; un fer vengeur va le réduire en cendre¹,

« Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.

« Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,

« A deux conditions peuvent se racheter :

« Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance

« Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,

« Par votre roi David autrefois amassé,

« Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.

« Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre². »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet³

Vous gardiez de David quelque trésor secret;

¹ Un fer peut réduire en poussière, mais il ne peut réduire en cendre.

² On a blâmé le choix qu'Athalie fait d'Abner pour porter au grand prêtre ses dernières propositions ; elle ne pouvait pas en faire un meilleur, car elle a craint de perdre le trésor dans le pillage du temple, comme elle l'avoue ici ; et si quelqu'un pouvait engager l'inflexible Joad à des mesures de conciliation, c'était certainement Abner. Tel est l'avantage d'un plan bien conçu, que chaque objection y fait découvrir un mérite, et que l'injustice des critiques montre la sagesse de l'auteur. (L.)

³ Cette invention d'un trésor caché, qui est de l'auteur, est très-ingénieuse. Il s'ensuit qu'Athalie, trompée par son avarice, a l'air de se précipiter elle-même dans le piège, au lieu d'y être attirée par Joad. Il n'y songeait nullement ; il voulait même aller la chercher jusque dans son palais, mais elle vient se livrer entre ses mains. Il voit que c'est Dieu qui la conduit à sa perte, et il laisse faire Dieu et son ennemie. C'est ce que Louis Racine a très-bien senti et expliqué. (L.)

Et tout ce que des mains de cette reine avare
 Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
 Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
 Viennent briser l'autel, brûler les chérubins¹,
 Et, portant sur notre arche une main téméraire,
 De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD.

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux
 De livrer au supplice un enfant malheureux,
 Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
 Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
 Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
 Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
 Crût calmer par ma mort le ciel, qui la tourmente !
 Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
 Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
 Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
 Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
 Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
 Se vit, presque en naissant, à périr condamné ;
 Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
 Fit par le tyran même élever son enfance.
 Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin ;
 Et si, lui préparant un semblable destin,
 Il n'a point de pitié déjà rendu capable

¹ *D'impurs assassins*, les Tyriens qui composaient l'armée d'Athalie : tous les incirconcis étaient impurs. *Brûler les chérubins* : « Et fecit in Oraculo duos cherubim de lignis olivarum, decem cubitorum altitudinis. » — « Il (Salomon) fit dans l'Oracle (le sanctuaire) deux chérubins de bois d'olivier, qui avaient dix coudées de haut. » (Reg., lib. III, cap. vi, vers. 23.) Ces deux chérubins couvraient l'arche de leurs ailes, et fermaient l'arche et les deux autres chérubins d'or que Moïse avait placés au-dessus. (G.)

De nos malheureux rois l'homicide implacable ?
 Du moins, et Josabeth comme moi l'a pu voir,
 Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir¹ ;
 J'ai vu de son courroux tomber la violence.
 Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?
 Hé quoi ! pour un enfant qui vous est étranger
 Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
 Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
 Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
 Que feriez-vous de plus, si des rois vos ateux
 Ce jeune enfant était un reste précieux ?

JOSABETH, tout bas à Joad.

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :
 Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas temps, princesse².

ABNER.

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
 Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
 Mathan, près d'Athalie, étincelant de rage,
 Demande le signal et presse le carnage.
 Faut-il que je me mette à vôtres sacrés genoux ?
 Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
 Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,
 Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,

¹ Suivant la remarque de l'Académie, la grammaire exigeait : *je l'ai vu s'émouvoir*, j'ai vu *elle* qui s'émouvait. Voltaire a fait la même faute dans la scène II de l'acte IV de *Tancrède*; mais on sait que Voltaire prétendait que si dans ce cas on ne laissait pas aux poètes la liberté de faire le participe déclinable ou indéclinable à volonté, ils devaient renoncer à faire des vers. Malgré cette décision la règle subsiste, même pour les poètes.

² Quelle fidélité dans la peinture des mœurs ! Josabeth, vive et sensible, veut que le grand prêtre mette Abner dans sa confiance; le grand prêtre, impassible, oppose à l'impatience le calme d'une prudence consommée. (G.)

De ce coup imprévu songeons à nous parer.
 Donnez-moi seulement le temps de respirer.
 Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
 Pour assurer le temple et venger ses injures.
 Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
 Pour vous persuader sont un faible secours ;
 Votre austère vertu n'en peut être frappée :
 Hé bien ! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée ;
 Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
 Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse :
 De tant de maux, Abner, détournons la menace.
 Il est vrai, de David un trésor est resté¹,

¹ Nul doute que la conduite du grand prêtre, en cette occasion, ne soit dramatique, et conforme à la prudence humaine. Mais le poète avait à se justifier d'avoir prêté à un pontife inspiré un moyen qui paraît contraire à l'esprit de Dieu. Racine, qui prévoyait l'objection, avait préparé d'avance la réponse. Parmi ses manuscrits conservés à la Bibliothèque royale, on trouve le recueil des matériaux qu'il avait amassés pour construire le plan et motiver les incidents de cette tragédie. Voici la note relative au *trésor de David* : « Pour justifier l'équivoque du grand prêtre, si on l'attaque : 1° « Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud. » (S. JOANN., cap. II, vers. 17.) * 2° Martyre de saint Laurent, à qui le juge demanda les trésors de l'église : « A quo cum quærentur thesauri ecclesiæ, promisit demonstraturum se. « Sequenti die pauperes duxit. Interrogatus ubi essent thesauri quos promiserat, ostendit pauperes dicens : Hi sunt thesauri ecclesiæ... Laurentius pro singulari suæ interpretationis vivacitate sacram martyrii « accepit coronam. » (S. AMBR., *de Offic.*) Dans Prudence, saint Laurent demande du temps pour calculer la somme. Saint Augustin même, si ennemi du mensonge, loue ce mot de saint Laurent : « Hæ sunt divitiæ ecclesiæ. » (Serm. 303.) Dieu a trompé exprès Pharaon. (*Sinops.*) Dieu dit à Moïse, Dites à Pharaon : « Dimitte populum meum « ut sacrificet mihi in deserto ; » et chap. VIII, Pharaon répond :

² Jésus-Christ parlait de sa mort et de sa résurrection d'une manière figurée ; les Juifs prirent ses paroles au sens propre, et l'accusèrent devant Pilate d'avoir dit qu'il pouvait détruire le temple de Dieu.

La garde en fut commise à ma fidélité ;
 C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
 Que mes soins vigilants cachaiet à la lumière.
 Mais puisqu'à votre reine il le faut découvrir,
 Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
 De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ;
 Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
 D'un ramas d'étrangers l'indiscrete fureur :
 Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
 Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre¹?
 De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre².
 Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
 De votre cœur, Abner, je connais l'équité,
 Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
 Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;
 Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah ! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui³.
 Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

« Ego dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto ; ve-
 « rumtamen longius ne abeat. » Une autre fois, Pharaon dit : Sacri-
 fiez ici ; Moïse répond : Nos victimes sont vos dieux. « Abominationes
 « Ægyptiorum immolabimus Domino. » Donc Dieu voulait faire sortir le
 peuple tout à fait ; et Pharaon ne l'entendait pas ainsi. » (G.)

¹ Selon le dictionnaire de l'Académie, on dit figurément d'un homme
 qui se défie de tout, que *tout lui fait ombre*. Racine a donc pu se
 servir de ce mot dans le sens de *faire ombrage*, et les académiciens
 à qui l'on doit les remarques sur *Athalie* n'avaient pas consulté leur
 dictionnaire lorsqu'ils ont condamné cette expression.

² Athalie entrant accompagnée de ses plus braves chefs, soutenue
 d'une escorte de ses plus fidèles guerriers, n'a point l'air d'une femme
 surprise sans défense et massacrée par trahison. Il semble qu'elle pou-
 vait, avec sa suite, se défendre contre des prêtres et des enfants ; mais,
 à l'aspect de leur véritable roi, ses partisans l'abandonnent, et la seule
 nouvelle du couronnement de Joas disperse cette armée, composée d'é-
 trangers et d'infidèles Hébreux. (G.)

³ On ne dit point *prendre sous son appui*, quoique *appui* signifie pro-

SCÈNE III.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
ISMAËL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie¹ !
Ismaël, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

JOSABETH.

Puissant maître des cieus,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps ;
Suivez de point en point ces ordres importants ;
Surtout qu'à son entrée, et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas ;
Qu'il s'avance, suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,

action. Ces deux termes doivent s'employer avec des verbes différents.
(Acad.)

¹ Quelle énergie dans cette expression, *ta proie* ! Elle paraîtrait même trop hardie, si les livres saints n'étaient pas remplis de figures non moins extraordinaires pour exprimer les terribles vengeances du Seigneur. Quel moment que celui où le spectateur attend Athalie dans le temple ! Quelle terreur et quelle émotion ne font pas éprouver les préparatifs que l'on fait pour recevoir l'implacable ennemi de David et de son héritier ! Avec quel intérêt on écoute les ordres que le grand prêtre donne aux lévites ! Enfin quel spectacle que celui du jeune roi, qui monte sur le trône à l'instant même où Athalie arrive pour lui ôter la vie ! Dans une pièce aussi excellente, le commentaire ne peut être souvent qu'une suite de formules d'admiration ; le critique qui essaie d'entrer dans l'explication de ces beautés toujours nouvelles se transforme insensiblement en panégyriste. (G.)

Princesse , et de vos pleurs que la source tarisse.

(à un lévite.)

Vous, dès que cette reine , ivre d'un fol orgueil ,
De la porte du temple aura passé le seuil ,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière ,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi :
Appelez tout le peuple au secours de son roi ;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
JOAS, AZARIAS, TROUPE DE PRÊTRES ET
DE LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD continue.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu ¹ ,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu ;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle ,
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis ,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance ;

¹ « Levites autem circumdant regem habentes singuli arma sua. » —
« Que les lévites demeurent toujours auprès de la personne du roi avec
leurs armes. » (Paral., lib. II, cap. xxiii, vers. 7.) Que d'ordres diffé-
rents le grand prêtre a donnés dans le même instant, sans paraître
ému ! Il a envoyé Ismaël, il a fait préparer le trône de Joas et appeler
sa nourrice, il a ordonné la proclamation quand il en sera temps : main-
tenant il range les lévites qui doivent attendre Athalie, il rassure la ti-
mide Josabeth, il promet la victoire à Joas ; il a dit à Dieu : *On t'amène
ta proie* ; il n'en doute point. (L. R.)

Mais ne la craignez point : songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.

Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, princesse !

JOSABETH.

Ah ! sans pâlir,

Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?

Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte :

Tout est en sûreté.

SCÈNE V.

JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH, ABNER,

SUITE D'ATHALIE.

(Joas est caché derrière le rideau.)

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,

De ligues, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances !

En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :

De ton espoir frivole es-tu désabusé ?

Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.

Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie

Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter¹...

Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter :

Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,

Où sont-ils ?

¹ Il était impossible d'imiter d'une manière plus heureuse et plus naturelle le *quos ego* de Virgile. (G.)

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire¹. On voit Joas sur son trône; sa nourrice est à genoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois².
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connais du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, à Joad.

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé :
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.

¹ Dans les éditions faites du vivant de Racine, et dans les premières qui ont paru après sa mort, on ne trouve que ces mots : *Le rideau se tire*. Les indications qui suivent ont sans doute été ajoutées, dans la suite, pour faciliter la mise en scène d'*Athalie*.

² Je ne connais point de plus grand coup de théâtre. Voltaire a dit que le dernier tableau de *Rodogune* était *plus fort*. Oui, de terreur et d'horreur; mais celui-ci réunit la terreur, l'attendrissement, la pompe, et la majesté. Cette pièce me semble, sous tous les rapports, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. (L.) — Dans le *Dictionnaire philosophique*, Voltaire dit, en parlant du dénouement d'*Athalie* : « C'est là que la catastrophe est admirablement en action; c'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante : chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point Athalie sur le théâtre; le fils des rois est sauvé, et est reconnu roi : tout ce spectacle transporte les spectateurs. »

Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi¹.

[Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple ; et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.]

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison² ! Ô reine infortunée !
D'armes et d'ennemis je suis environnée !

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats ?
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas³ ?

¹ Ce vers embrase le théâtre, électrise le spectateur. Pourquoi ? parce que ce roi est un enfant, et que cet enfant est devenu le nôtre pendant toute la pièce. Voilà ce que personne n'avait même imaginé possible. (L.)

² « *Audivit autem Athalia vocem populi currentis ; et ingressa ad « turbas in templum Domini, vidit regem sedentem super tribunal juxta « morem, et cantores et turbas prope eum, omnemque populum tetra « lantem, et canentem tubis ; et scidit vestimenta sua, clamavitque : « Conjuratio ! conjuratio ! » — « Athalie entendit le bruit du peuple qui accourait ; et, entrant parmi la foule dans le temple du Seigneur, elle vit le roi assis sur son trône, suivant la coutume, et les chœurs et les trompettes auprès de lui, et tout le peuple dans la réjouissance et sonnant de la trompette. Alors elle déchira ses vêtements, et elle s'écria : Trahison ! trahison ! » (Reg., lib. IV, cap. XI, vers. 13, 14.)*

³ Le spectateur sent combien ce reproche est injuste, puisque Abner ne savait rien ; et c'est encore une des raisons qui font voir combien le silence que Joad a gardé avec lui était habilement ménagé par

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, se jetant aux pieds de Joas.

Sur qui ? sur Joas ! sur mon maître !

ATHALIE.

Lui Joas ! lui ton roi ! Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours : tremblez, troupe rebelle !

SCÈNE VI.

JOAS, ATHALIE, JOAD, ISMAEL, ET TOUS LES
ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis :
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée¹,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.

le poète. Si Abner eût été instruit, c'est alors qu'il aurait joué un rôle *peu digne* d'un guerrier, comme un critique le dit très-injustement, puisque Abner ne fait que ce que doit faire un guerrier fidèle et brave, qui se range auprès de son roi. Et remarquez qu'au moment où il tire l'épée l'événement est encore incertain, comme Athalie le dit elle-même, et que le temple peut être forcé. (L.)

¹ S'il était possible de s'arrêter aux détails dans un tableau qui réunit tant d'effets, on pourrait faire remarquer toute l'élégance de cette langue poétique : *ont conté son enfance*, etc. (L.)

Partout en même temps la trompette a sonné,
 Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
 Ont répandu le trouble et la terreur subite
 Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
 Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
 Ont, par divers chemins, disparu les premiers;
 Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite¹;
 Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
 Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
 Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
 Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie²,
 Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
 Tous chantent de David le fils ressuscité.
 Baal est en horreur dans la sainte cité;
 De son temple profane on a brisé les portes;
 Mathan est égorgé³.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes⁴!

¹ Dans cette belle peinture de la joie publique, le poëte n'oublie pas de faire remarquer que *quelques Juifs éperdus* ont pris la fuite. Il a été dit, au commencement de la pièce, que plusieurs étaient du parti d'Athalie, et adoraient Baal. Plus on examine cette pièce, plus on remarque l'ordre dans lequel tout se suit. (L. R.)

² « *Lætatusque est omnis populus terræ, et civitas conquevit.* » — « Tout le peuple fit une grande réjouissance, et la ville demeura en paix. » (*Reg.*, lib. IV, cap. XI, vers. 20.)

³ « *Ingressusque est omnis populus terræ templum Baal, et destruxerunt aras ejus, et imagines contriverunt valide; Mathan quoque sacerdotem Baal occiderunt coram altari.* » — « Et tout le peuple étant entré dans le temple de Baal, ils renversèrent ses autels, brisèrent ses images en cent pièces, et tuèrent Mathan, prêtre de Baal, devant l'autel. » (*Reg.*, lib. IV, cap. XI, vers. 18.)

⁴ Cette exclamation est sublime; c'est le *Christe, vicisti!* de Julien l'Apostat. (L. B.) — La tragédie tout entière n'est que le tableau du combat de Dieu contre Athalie, combat dans lequel Dieu daigne s'engager pour instruire les rois, consoler les opprimés, et faire trembler les oppresseurs. (G.)

Oui, c'est Joas ; je cherche en vain à me tromper :
 Je reconnais l'endroit où je le fis frapper ;
 Je vois d'Ochozias et le port et le geste ;
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
 David, David triomphe ; Achab seul est détruit.
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
 M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
 Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage ;
 Et que, pour signaler son empire nouveau,
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère¹ :
 Que dis-je, souhaiter ! Je me flatte, j'espère
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
 Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,
 On verra de David l'héritier détestable
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
 Et venger Athalie, Achab, et Jézabel.

(Athalie sort, les lévites la suivent.)

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée²,

¹ L'atrocité des crimes d'Athalie, le sang de ses enfants dans lequel elle s'est baignée sans pitié, la volonté de Dieu, dont le grand prêtre est l'interprète, sauvent tout l'odieux qui pourrait résulter pour Joas de commencer son règne par le meurtre de son aïeule. Quelle fierté, quelle énergie dans ces imprécations ! Ce ne sont pas de vaines déclamations : l'histoire nous apprend qu'elles ne furent que trop accomplies. (G.)

² « Præcepit autem Joiada centurionibus qui erant super exercitum, « et ait eis : Educite eam extra septa templi ; et quicumque eam « secutus fuerit feriatur gladio. Dixerat enim sacerdos : Non occidatur « in templo Domini ; imposueruntque ei manus... et interfecta est ibi. »

Et que la sainteté n'en soit pas profanée.
 Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris¹,
 De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
 Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
 Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER, ET TOUS LES
 ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAS, descendu de son trône.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
 Détournez loin de moi sa malédiction,
 Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
 Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, aux lévites.

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :
 Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
 Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
 De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
 Et, saintement confus de nos égarements,
 Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
 Abner, auprès du roi reprenez votre place.

— « Alors Joiada fit ce commandement aux centurions qui commandaient les troupes, et leur dit : Emmenez-la hors du temple; et si quelqu'un la suit, qu'il soit tué par l'épée : car le pontife avait dit : Qu'on ne la tue pas dans le temple du Seigneur. Les officiers se saisirent donc de sa personne, et elle fut tuée en ce lieu-là. » (*Reg.*, lib. IV, cap. XI, vers. 15-16.)

¹ Comme de *meurtre* on a fait *meurtri*, il était naturel que l'un conservât le sens de l'autre, et c'est ce qui a eu lieu d'abord. Mais l'usage, qu'on ne peut pas toujours expliquer, en a décidé autrement, et depuis longtemps *meurtrir* ne signifie plus que *faire des meurtrissures, des contusions*. « Ils l'ont *meurtri* de coups. » Les Anglais, plus conséquents, disent dans un même sens les deux mots *murder* et *murdered*. (L.)

SCÈNE VIII.

JOAS, JOAD, UN LÉVITE, ET TOUS LES ACTEURS DE
'LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAD, au lévite.

Hé bien ! de cette impie a-t-on puni l'audace ?

LE LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père¹.

¹ Cette pièce est regardée avec raison comme le modèle le plus parfait de la tragédie. On est étonné de ce que son mérite a été reconnu si tard. On peut s'étonner aussi de ce qu'il a été enfin si généralement reconnu, que, quand nous parlons des défauts communs aux tragédies, nous exceptons toujours *Athalie*, et que les étrangers en parlent comme nous. Par où une pièce sans amour, sans intrigue, sans aucun de ces événements extraordinaires qu'un poète invente pour jeter du merveilleux, intéresse-t-elle ignorants et connaisseurs, spectateurs de tout âge, si ce n'est par le vrai d'une imitation où se trouvent réunies toutes les perfections, celle du style, celle de la versification, celle des caractères, celle de la conduite ? Cette conduite est si simple, que cette pièce est en poésie ce qu'est en peinture ce tableau de Raphaël qui n'offre que deux figures, un ange qui, sans colère et sans émotion, écrase le démon. (L. R.)

FIN D'ATHALIE.

POÉSIES DIVERSES.

LE PAYSAGE¹,

OU

PROMENADES DE PORT-ROYAL DES CHAMPS.

ODE PREMIÈRE.

LOUANGE DE PORT-ROYAL EN GÉNÉRAL.

Saintes demeures du silence,
Lieux pleins de charmes et d'attraits,
Port où, dans le sein de la paix,
Règne la Grâce et l'Innocence;
Beaux déserts qu'à l'envi des cieux,
De ses trésors plus précieux
A comblés la nature,
Quelle assez brillante couleur
Peut tracer la peinture
De votre adorable splendeur?

Les moins éclatantes merveilles
De ces plaines ou de ces bois
Pourraient-elles pas mille fois
Épuiser les plus doctes veilles?

¹ Les productions de la jeunesse de Racine, les premiers essais de sa muse, qui lui attirèrent de justes réprimandes de la part de ses maîtres de Port-Royal, sont devenus des monuments vraiment curieux, puisqu'ils marquent de quel point ce grand homme est parti pour aller si loin. Les sept odes sur Port-Royal sont ce qu'il y a de plus défectueux dans les premiers essais de Racine. A cette époque, il faisait mieux les vers latins que les vers français. (G.) — On en peut juger par la pièce latine que nous avons rétablie tout entière dans les Mémoires sur la vie de Racine, tome I, page 22.

Le soleil vit-il dans son cours
 Quelque si superbe séjour.
 Qui ne vous rende hommage?
 Et l'art des plus riches cités
 A-t-il la moindre image
 De vos naturelles beautés?

Je sais que ces grands édifices
 Que s'élève la vanité,
 Ne souillent point la pureté
 De vos innocentes délices.
 Non, vous n'offrez point à nos yeux
 Ces tours qui, jusque dans les cieux,
 Semblent porter la guerre,
 Et qui, se perdant dans les airs,
 Vont encor sous la terre
 Se perdre dedans les enfers.

Tous ces bâtiments admirables,
 Ces palais partout si vantés,
 Et qui sont comme cimentés
 Du sang des peuples misérables;
 Enfin tous ces augustes lieux,
 Qui semblent faire autant de dieux
 De leurs maîtres superbes,
 Un jour trébuchant avec eux,
 Ne seront sur les herbes
 Que de grands sépulcres affreux.

Mais toi, solitude féconde,
 Tu n'as rien que de saints attraits,
 Qui ne s'effaceront jamais
 Que par l'écroulement du monde :
 L'on verra l'émail de tes champs
 Tant que la nuit, de diamants

- Sèmera l'hémisphère ;
Et tant que l'astre des saisons
Dorera sa carrière ,
L'on verra l'or de tes moissons.

Que si, parmi tant de merveilles,
Nous ne voyons point ces beaux ronds,
Ces jets où l'onde, par ses bonds,
Charme les yeux et les oreilles,
Ne voyons-nous pas dans tes prés
Se rouler sur des lits dorés
Cent flots d'argent liquide,
Sans que le front du laboureur,
A leur course rapide,
Joigne les eaux de sa sueur?

La nature est inimitable ;
Et quand elle est en liberté ,
Elle brille d'une clarté
Aussi douce que véritable.
C'est elle qui, sur ces vallons,
Ces bois, ces prés et ces sillons,
Signale sa puissance ;
C'est elle par qui leurs beautés,
Sans blesser l'innocence,
Rendent nos yeux comme enchantés.

ODE II.

LE PAYSAGE EN GROS.

Que je me plais sur ces montagnes,
Qui, s'élevant jusques aux cieux,
D'un diadème gracieux
Couronnent ces belles campagnes!

O Dieu, que d'objets ravissants
 S'y viennent offrir à mes sens !
 De leurs riches vallées,
 Quel amas brillant et confus
 De beautés rassemblées
 Éblouit mes yeux éperdus !

De là j'aperçois les prairies,
 Sur les plaines et les coteaux,
 Parmi les arbres et les eaux,
 Étaler leurs pompes fleuries.
 Deçà je vois les pampres verts
 Enrichir cent tertres divers
 De leurs grappes fécondes ;
 Et là les prodigues guérets,
 De leurs javelles blondes,
 Border les prés et les forêts.

Dessus ces javelles fertiles,
 Dessus cet or tout mouvant,
 Je vois aussi l'air et le vent
 Promener leurs souffles tranquilles ;
 Et comme on voit l'onde en repos
 Souvent refriser de ses flots
 La surface inconstante,
 Je vois de ces pompeux sillons
 La richesse flottante
 Ondoyer dessus ces vallons.

Je vois ce sacré sanctuaire,
 Ce grand temple, ce saint séjour
 Où Jésus encor chaque jour
 S'immole pour nous à son père.
 Muse, c'est à ce doux Sauveur
 Que je dois consacrer mon cœur,

Mes travaux et mes veilles :
 C'est lui de qui le puissant bras
 Fit toutes ces merveilles
 Qui nous fournissent tant d'appas.

Ainsi d'un facile langage,
 L'on voit ce temple spacieux
 S'élevant dessus tous les lieux,
 Leur demander un humble hommage,
 Et semble aller au firmament
 Publier encor hautement
 A ces sphères roulantes,
 Qu'ainsi qu'en l'azur lumineux
 De leurs voûtes brillantes,
 Dieu loge en son sein bienheureux.

Je vois ce cloître vénérable,
 Ces beaux lieux du ciel bien aimés,
 Qui de cent temples animés
 Cachent la richesse adorable.
 C'est dans ce chaste paradis
 Que règne en un trône de lis
 La virginité sainte :
 C'est là que mille anges mortels,
 D'une éternelle plainte,
 Gémissent aux pieds des autels.

Sacré palais de l'innocence,
 Astres vivants, chœurs glorieux,
 Qui faites voir de nouveaux cieux
 Dans ces demeures de silence,
 Non, ma plume n'entreprend pas
 De tracer ici vos combats,
 Vos jeûnes et vos veilles :
 Il faut, pour en bien révéler

Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Je vois les altières futaies,
De qui les arbres verdoyants,
Dessous leurs grands bras ondoyants,
Cachent les buissons et les haies :
L'on dirait même que les cieux
Posent sur ces audacieux
Leur pesante machine,
Et qu'eux, d'un orgueil nonpareil,
Prêtent leur forte échine
A ces grands trônes du soleil.

Je vois les fruitiers innombrables
Tantôt rangés en espaliers,
Tantôt ombrager les sentiers
De leurs richesses agréables.
Mais allons dans tous ces beaux lieux
Voir, d'un regard plus curieux,
Leur pompe renfermée ;
Et vous, souffrez, riches déserts,
Que mon âme charmée
Contemple vos trésors divers.

ODE III.

DESCRIPTION DES BOIS.

Que ces vieux royaumes des ombres,
Ces grands bois, ces noires forêts,
Cachent de charmes et d'attraits
Dessous leurs feuillages si sombres !
C'est dans ce tranquille séjour
Que l'on voit régner nuit et jour

La paix et le silence ;
 C'est là qu'on dit que nos aïeux ,
 Au siècle d'innocence ,
 Goûtaient les délices des cieux.

C'est là que cent longues allées
 D'arbres toujours riches et verts
 Se font voir en cent lieux divers ,
 Droites , penchantes , étoilées.
 Je vois mille troncs sourcilleux
 Soutenir le faite orgueilleux
 De leurs voûtes tremblantes ;
 Et l'on dirait que le saphir ,
 De deux portes brillantes
 Ferme ces vrais lieux de plaisir.

C'est sous ces épaisses feuillées
 Que l'on voit les petits oiseaux ,
 Ces chantres si doux et si beaux ,
 Errer en troupes émaillées ;
 C'est là que ces hôtes pieux ,
 Par leurs concerts harmonieux ,
 Enchantent les oreilles ,
 Et qu'ils célèbrent sans souci
 Les charmantes merveilles
 De ces lieux qu'ils ornent aussi.

Là , d'une admirable structure ,
 On les voit suspendre ces nids ,
 Ces cabinets si bien bâtis ,
 Dont l'art étonne la nature ;
 Là , parfois , l'un sur son rameau
 Entraîne le petit fardeau
 D'une paille volante ;

L'autre console, en trémoussant,
 Sa famille dolente,
 De quelque butin ravissant.

Là, l'on voit la biche légère,
 Loin du sanguinaire aboyeur,
 Fouler, sans crainte et sans frayeur,
 Le tendre émail de la fougère.
 Là, le chevreuil champêtre et doux
 Bondit aussi dessus les houx,
 En courses incertaines ;
 Là, les cerfs, ces arbres vivants,
 De leurs bandes hautaines,
 Font cent autres grands bois mouvants.

C'est là qu'avec de doux murmures
 L'on entend les petits Zéphyr,
 De qui les tranquilles soupirs
 Charment les peines les plus dures.
 C'est là qu'on les voit tour à tour
 Venir baiser avec amour
 La feuille tremblante ;
 Là, pour joindre aux chants des oiseaux
 Leur musique éclatante,
 Ils concertent sur les rameaux. -

Là, cette chaleur violente
 Qui, dans les champs et les vallons,
 Brûle les avides sillons,
 Se fait voir moins fière et plus lente.
 L'œil du monde voit à regret
 Qu'il ne peut percer le secret
 De ces lieux pleins de charmes
 Plus il y lance de clartés,
 Plus il leur donne d'armes
 Contre ses brûlantes beautés.

ODE IV.

L'ÉTANG.

Que c'est une chose charmante
De voir cet étang gracieux,
Où, comme en un lit précieux,
L'onde est toujours calme et dormante!
Mes yeux, contemplons de plus près
Les inimitables portraits
De ce miroir humide ;
Voyons bien les charmes puissants
Dont sa glace liquide
Euchante et trompe tous les sens.

Déjà je vois sous ce rivage
La terre jointe avec les cieux,
Faire un chaos délicieux
Et de l'onde et de leur image.
Je vois le grand astre du jour
Rouler, dans ce flottant séjour,
Le char de la lumière ;
Et, sans offenser de ses feux
La fraîcheur coutumière,
Dorer son cristal lumineux.

Je vois les tilleuls et les chênes,
Ces géants de cent bras armés,
Ainsi que d'eux-mêmes charmés,
Y mirer leurs têtes hautaines ;
Je vois aussi leurs grands rameaux
Si bien tracer dedans les eaux
Leur mobile peinture,
Qu'on ne sait si l'onde, en tremblant,

Fait trembler leur verdure ,
Ou plutôt l'air même et le vent.

Là , l'hirondelle voltigeante ,
Rasant les flots clairs et polis ,
Y vient , avec cent petits cris ,
Baiser son image naissante.
Là , mille autres petits oiseaux
Peignent encore dans les eaux
Leur éclatant plumage :
L'œil ne peut juger au dehors
Qui vole ou bien qui nage
De leurs ombres et de leurs corps.

Quelles richesses admirables
N'ont point ces nageurs marquetés ,
Ces poissons aux dos argentés ,
Sur leurs écailles agréables ?
Ici je les vois s'assembler ,
Se mêler et se démêler
Dans leur couche profonde ;
Là , je les vois (Dieu ! quels attraits !) ,
Se promenant dans l'onde ,
Se promener dans les forêts.

Je les vois , en troupes légères ,
S'élancer de leur lit natal ;
Puis tombant , peindre en ce cristal
Mille couronnes passagères.
L'on dirait que , comme envieux
De voir nager dedans ces lieux
Tant de bandes volantes ,
Perçant les remparts entr'ouverts
De leurs prisons brillantes ,
Ils veulent s'enfuir dans les airs.

Enfin , ce beau tapis liquide
 Semble enfermer entre ses bords
 Tout ce que vomit de trésors
 L'Océan sur un sable aride :
 Ici l'or et l'azur des cieux
 Font , de leur éclat précieux ,
 Comme un riche mélange ;
 Là l'émeraude des rameaux ,
 D'une agréable frange ,
 Entoure le cristal des eaux.

Mais quelle soudaine tourmente ,
 Comme de beaux songes trompeurs,
 Dissipant toutes les couleurs,
 Vient réveiller l'onde dormante?
 Déjà ses flots entre-poussés
 Roulent cent monceaux empressés
 De perles ondoyantes,
 Et n'étaient pas moins d'attraits
 Sur leurs vagues bruyantes
 Que dans leurs tranquilles portraits.

ODE V.

LES PRAIRIES.

Mon Dieu , que ces plaines charmantes,
 Ces grands prés si beaux et si verts ,
 Nous présentent d'appas divers
 Parmi leurs richesses brillantes !
 Ce doux air , ces vives odeurs ,
 Le pompeux éclat de ces fleurs
 Dont l'herbe se colore,

Semble-t-il pas dire à nos yeux
 Que le palais de Flore
 Se fait voir vraiment en ces lieux ?

C'est là qu'on entend le murmure
 De ces agréables ruisseaux,
 Qui joignent leurs flots et les eaux
 Au vif émail de la verdure.
 C'est là qu'en paisibles replis,
 Dans les beaux vases de leurs lits,
 Ils arrosent les herbes,
 Et que leurs doux gazouillements,
 De leurs ondes superbes
 Bravent les bruits les plus charmants.

Je les vois, au haut des montagnes,
 Venir, d'un cours précipité,
 Offrir leur tribut argenté
 Dans le beau sein de ces campagnes ;
 Et là, d'un pas respectueux,
 Traîner en cercles tortueux
 Leurs sources vagabondes,
 Et, comme charmés des beautés
 De ces plaines fécondes,
 S'y répandre de tous côtés.

Là ces Méandres agréables,
 Descendant, et puis remontant,
 Font, dans leur voyage inconstant,
 Cent labyrinthes délectables.
 Souvent leurs flots, en s'entr'ouvrant,

 Font cent îles fleuries ;

¹ Le vers manque dans le manuscrit.

Tantôt, quittant leur lit natal,
Ils bordent les prairies
D'une ceinture de cristal.

Là, quand le jour rapporte au monde
Le beau tribut de sa clarté,
Et que l'ombre et l'obscurité
Rentrent dans leurs grottes profondes;
Là, dis-je, des portes du ciel,
On voit de perles et de miel
Choir une riche pluie,
Et Flore pour ce doux trésor
Ouvrir, toute ravie,
Cent petits bassins d'ambre et d'or.

Là l'on voit aussi sur les herbes
Voltiger ces vivantes fleurs,
Les papillons dont les couleurs
Sont si frêles et si superbes :
C'est là qu'en escadrons divers
Ils répandent dedans les airs
Mille beautés nouvelles,
Et que les essaims abusés
Vont chercher sous leurs ailes
Les pleurs que l'Aurore a versés.

C'est là qu'en nombreuses allées
L'on voit mille saules épais,
De remparts superbes et frais
Ceindre ces plaines émaillées :
Oui, je les vois de tous côtés,
En laissant l'éclat argenté
De leurs feuillages sombres,
Comme vouloir à ces ruisseaux,
Qui dorment sous leurs ombres,
Faire d'officieux rideaux.

ODE VI.

DES TROUPEAUX, ET D'UN COMBAT DE TAUREAUX.

C'est dans ces campagnes fleuries
 Qu'on voit mille troupeaux errants
 Aller, en cent lieux différents,
 Ronger les trésors des prairies :
 Les uns, charmés par leur aspect,
 En retirent avec respect
 Leurs dents comme incertaines ;
 Les autres, d'un cours diligent,
 Vont boire en ces fontaines,
 Qui semblent des coupes d'argent.

Là l'on voit les grasses génisses,
 Se promenant à pas comptés,
 Par des cris cent fois répétés,
 Témoigner leurs chastes délices ;
 Là les brebis sur des buissons
 Font pendre cent petits flocons
 De leur neige luisante ;
 Les agneaux aussi, bondissant
 Sur la fleur renaissante,
 Lui rendent leur culte innocent.

Là l'on voit, en troupes superbes,
 Les jeunes poulains indomptés,
 Dessous leurs pas précipités,
 Faire à peine courber les herbes :
 Je vois ces jeunes furieux,
 Qui semblent menacer les cieux
 D'une tête hautaine,
 Et par de fiers hennissements,

S'élançant sur la plaine,
Défier les airs et les vents.

Mais quelle horrible violence
Pousse ces taureaux envieux
A troubler la paix de ces lieux
Sacrés aux charmes du silence ?
Déjà, transportés de courroux,
Et sous leurs pieds et sous leurs coups,
Ils font gémir la terre ;
Déjà leur mugissante voix,
Comme un bruyant tonnerre,
Fait trembler les monts et les bois.

Je vois déjà leur poil qui fume,
Leurs yeux semblent étincelants ;
Leurs gosiers secs et pantelants
Jettent plus de feu que d'écume ;
La rage excite leur vigueur ;
Le vaincu redevient vainqueur ;
Tout coup fait sa blessure :
Leur front entr'ouvert et fendu
Fait rougir la verdure
D'un sang péle-mêle épandu.

Parfois, l'un fuyant en arrière
Se fait voir plus faible et plus lent ;
Et puis revient, plus violent,
Décharger son âpre colère :
De même un torrent arrêté
D'abord suspend sa fierté,
Remonte vers sa source,
Et puis, redoublant en fureur,
Son indomptable course
Traîne le ravage et l'horreur.

Pendant cette rude tempête,
 L'on voit les timides troupeaux
 Attendre qui des deux rivaux
 Les doit faire enfin sa conquête;
 Mais déjà l'un, tout glorieux,
 Fait, d'un effort victorieux,
 Triompher sa furie;
 L'autre, morne et plein de douleur,
 Va loin, de la prairie,
 Cacher sa honte et son malheur.

Mais quittons ces tristes spectacles,
 Qui n'offrent rien que d'odieux,
 Pour aller visiter des lieux
 Où l'on ne voit que des miracles.
 Muse, si ce combat affreux
 T'a presque fait, malgré mes vœux,
 Abandonner ces plaines,
 Viens dans ces jardins, non de fleurs
 Inutiles et vaines,
 Mais d'inestimables douceurs.

ODE VII.

LES JARDINS.

Mes yeux, pourrai-je bien vous croire ?
 Suis-je éveillé? Vois-je un jardin?
 N'est-ce point quelque songe vain
 Qui me place en ce lieu de gloire ?
 Je vois comme de nouveaux cieux
 Où mille astres délicieux
 Répandent leur lumière,

Et semble qu'en ce beau séjour
La terre est héritière
De tous ceux qu'a chassés le jour.

Déjà sur cette riche entrée
Je vois les pavis rougissants
Étaler les rayons luisants
De leur belle neige empourprée.
Dieu ! quels prodiges inouïs !
Je vois naitre dessus les lis
L'incarnat de la rose ,
Je vois la flamme et sa rougeur
Dessus la neige éclore
Embellir même la blancheur.

Je vois cette pompe éclatante ,
Ou plutôt ce petit soleil
Ce doux abricot sans pareil,
Dont la couleur est si charmante.
Fabuleuses antiquités,
Ne nous vantez plus les beautés
De vos pommes dorées :
J'en vois qui , d'un or gracieux
Également parées,
Ravissent le goût et les yeux.

Je vois, sous la sombre verdure ,
Ces deux fruits brillants et pompeux
Parer les murs , comme orgueilleux
D'une inimitable bordure ;
C'est là qu'heureusement pressés ,
Et l'un près de l'autre entassés
Sur cent égales chaînes ,
Ils semblent faire avec éclat,
De leurs branches hautaines ,
Cent sillons d'or et d'incarnat.

Je viens à vous , arbres fertiles ,
 Poiriers de pompe et de plaisirs ,
 Pour qui nos vœux et nos désirs
 Jamais ne se sont vus stériles :
 Soit vous qui , sans chercher d'appui ,
 Voyez sous vos superbes fruits
 Se courber vos branchages ;
 Soit vous qui , des riches habits
 De vos tremblants feuillages ,
 Faites de si vastes tapis.

Mais quelle assez vive peinture
 Suffit pour tracer dignement
 Tout le pompeux ameublement
 Dont vous a parés la nature ?
 Vous ne présentez à nos yeux
 Que les fruits les plus précieux
 Qu'ait cultivés Pomone ;
 Ils ont eu le lis pour berceau ,
 L'émeraude est leur trône ,
 L'or et la pourpre leur manteau.

Je les vois , par un doux échange ,
 Ici mûris , et là naissants ,
 De leurs fruits blonds et verdissants
 Faire un agréable mélange ;
 J'en vois même dedans leur fleur
 Garder encore la splendeur
 De leur blanche couronne ,
 Et joindre l'espoir du printemps
 Aux beaux fruits dont l'automne
 Rend nos vœux à jamais contents.

Je sais quelle auguste matière
 Pouvait sur mes sombres crayons

Jeter encore les rayons
De son éclatante lumière ;
Mais déjà l'unique flambeau,
Allant se plonger dedans l'eau ,
 A fait place aux ténèbres ;
Et les étoiles , à leur tour,
 Comme torches funèbres ,
Font les funérailles du jour.

J'entends l'innocente musique
Des flûtes et des chalumeaux
Saluer l'ombre en ces hameaux
D'une sérénade rustique :
L'ombre qui , par ses doux pavots ,
Venant enfin faire aux travaux
 Une paisible guerre ,
Fait que ces astres précieux ,
 Pâlissant sur la terre ,
Semblent retourner dans les cieux.

N. B. Quelle différence entre ces vers et les vers d'*Athalie* ! C'est ainsi que commencent les grands hommes. (L. R.)

FIN DU PAYSAGE DE PORT-ROYAL.

ODES.

I.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

A LA REINE.

(1660.)

Grande reine, de qui les charmes
S'assujettissent tous les cœurs,
Et, de nos discordes vainqueurs,
Pour jamais ont tari nos larmes;
Princesse, qui voyez soupirer dans vos fers
Un roi qui de son nom remplit tout l'univers,
Et, faisant son destin, faites celui du monde,
Régnez, belle THÉRÈSE, en ces aimables lieux
Qu'arrose le cours de mon onde,
Et que doit éclairer le feu de vos beaux yeux.

Je suis la Nymphé de la Seine :
C'est moi dont les illustres bords
Doivent posséder les trésors
Qui rendaient l'Espagne si vaine.
Ils sont des plus grands rois l'agréable séjour ;
Ils le sont des plaisirs, ils le sont de l'amour.
Il n'est rien de si doux que l'air qu'on y respire.
Je reçois les tributs de cent fleuves divers ;
Mais de couler sous votre empire,
C'est plus que de régner sur l'empire des mers.
Oh ! que bientôt sur mon rivage
On verra luire de beaux jours !

Oh ! combien de nouveaux Amours
 Me viennent des rives du Tage !
 Que de nouvelles fleurs vont naître sous vos pas !
 Que je vois après vous de grâces et d'appas
 Qui s'en vont amener une saison nouvelle !
 L'air sera toujours calme et le ciel toujours clair ;
 Et près d'une saison si belle
 L'âge d'or serait pris pour un siècle de fer.

Oh ! qu'après de rudes tempêtes
 Il est agréable de voir
 Que les Aquilons , sans pouvoir,
 N'osent plus gronder sur nos têtes !
 Que le repos est doux après de longs travaux !
 Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !
 Qu'après un long hiver le printemps a de charmes !
 Aussi, quoique ma joie excède mes souhaits ,
 Qui n'aurait point senti d'alarmes
 Pourrait-il bien juger des douceurs de la paix ?

J'avais perdu toute espérance ,
 Tant chacun croyait malaisé
 Que jamais le ciel-apaissé
 Dût rendre le calme à la France :
 Mes champs avaient perdu leurs moissons et leurs fleurs ;
 Je roulais dans mon sein moins de flots que de pleurs ;
 La tristesse et l'effroi dominaient sur mes rives ;
 Chaque jour m'apportait quelques malheurs nouveaux ;
 Mes Nymphes pâles et craintives
 A peine s'assuraient dans le fond de mes eaux.

De tant de malheurs affligée ,
 Je parus un jour sur mes bords ,
 Pensant aux funestes discords
 Qui m'ont si longtemps outragée ;

Lorsque d'un vol soudain je vis fondre des cieux
 Amour, qui, me flattant de la voix et des yeux :
 « Triste Nymphé, dit-il, ne te mets plus en peine ;
 « Je te prépare un sort si charmant et si doux,
 « Que bientôt je veux que la Seine
 « Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.

« Je t'amène, après tant d'années,
 « Une paix de qui les douceurs,
 « Sans aucun mélange de pleurs,
 « Feront couler tes destinées.
 « Mais ce qui doit passer tes plus hardis souhaits,
 « Une reine viendra sur les pas de la paix.
 « Comme on voit le soleil marcher après l'aurore,
 « Des rives du couchant elle prendra son cours ;
 « Et cet astre surpasse encore
 « Celui que l'Orient voit naitre tous les jours.

« Non que j'ignore la vaillance
 « Et les miracles de ton roi,
 « Et que, dans ce commun effroi,
 « Je doive craindre pour la France.
 « Je sais qu'il ne se platt qu'au milieu des hasards ;
 « Que livrer des combats et forcer des remparts
 « Sont de ses jeunes ans les délices suprêmes.
 « Je sais tout ce qu'a fait son bras victorieux ;
 « Et que plusieurs de nos dieux mêmes
 « Par de moindres exploits ont mérité les cieux.

« Mais c'est trop peu pour son courage
 « De tous ces exploits inouïs :
 « Il faut désormais que Louis
 « Entreprenne un plus grand ouvrage.
 « Il n'a que trop tenté le hasard des combats ;
 « L'Espagne sait assez la valeur de son bras ;

« Assez elle a fourni de lauriers à sa gloire :
 « Il faut qu'il en exige autre chose en ce jour,
 « Et que , pour dernière victoire,
 « Elle fournisse encore un myrte à son amour.

« THÉRÈSE est l'illustre conquête
 « Où doivent tendre tous ses vœux ;
 « Jamais un myrte plus fameux
 « Ne saurait couronner sa tête.

« Le ciel , qui les avait l'un pour l'autre formés ,
 « Voulut que d'un même or leurs jours fussent tramés.
 « Elle est digne de lui comme il est digne d'elle ;
 « Des reines et des rois chacun est le plus grand ;
 « Et jamais conquête si belle
 « Ne mérita les vœux d'un si grand conquérant.

« A son exemple , tous les princes
 « Ne songeront plus désormais
 « Qu'à faire reflourir la paix
 « Et le calme dans leurs provinces.

« L'abondance partout ramènera les jeux,
 « Les regrets et les soins s'enfuiront devant eux ;
 « Toutes craintes seront pour jamais étouffées,
 « Les glaives renfermés ne verront plus le jour,
 « Ou bien se verront en trophées,
 « Par les mains de la Paix , consacrés à l'Amour.

« Cependant LOUIS et THÉRÈSE
 « Passeront leur âge en ces lieux ;
 « Et , plus satisfaits que les dieux,
 « Boiront le nectar à leur aise.

« Je leur ferai cueillir , par de longues faveurs ,
 « Tout ce que mon empire a de fruits et de fleurs ;
 « Je bannirai loin d'eux tout sujet de tristesse ;
 « Je serai dans leur cœur , je serai dans leurs yeux ;

« Et c'est pour les suivre sans cesse
 « Que tu me vois quitter la demeure des cieux.

« Les plaisirs viendront sur mes traces

« Charmer tes peuples réjouis.

« La Victoire suivra Louis,

« THÉRÈSE amènera les Grâces.

« Les dieux mêmes viendront passer ici leurs jours.

« Ton repos en durée égalera ton cours,

« Mars de ses cruautés n'y fera plus d'épreuves ;

« La gloire de ton nom remplira l'univers ;

« Et la Seine, sur tous les fleuves,

« Sera ce que Thétis est sur toutes les mers.

« Mais il est temps que je me rende

« Vers le bel astre de ton roi ;

« Adieu, Nymphes, console-toi

« Sur une espérance si grande.

« THÉRÈSE va venir, ne répands plus de pleurs ;

« Prépare seulement des lauriers et des fleurs,

« Afin d'en faire hommage à sa beauté suprême. »

Ainsi finit Amour, me laissant à ces mots :

Et je courus, à l'heure même,

Contre mon aventure aux Nymphes de mes flots.

O dieux ! que la seule pensée

De voir un astre si charmant

Leur fit oublier promptement

Toute leur misère passée !

Que le Tage souffrit ! quels furent ses transports !

Quand l'Amour lui ravit l'ornement de ses bords !

Et que pour lui la guerre eût été moins à craindre !

Ses Nymphes, de regret, prirent toutes le deuil ;

Et si leurs jours pouvaient s'éteindre,

La douleur aurait pu les conduire au cercueil.

Ce fut alors que les nuages
 Dont nos jours étaient obscurcis
 Devant vous furent éclaircis,
 Et n'enfantèrent plus d'orages.

Nos maux de votre main eurent leur guérison ;
 Vos yeux d'un nouveau jour peignirent l'horizon ;
 La terre, sous vos pas, devint même fertile.
 Le soleil, étonné de tant d'effets divers,
 Eut peur de se voir inutile,
 Et qu'un autre que lui n'éclairât l'univers.

L'impatiente Renommée,
 Ne pouvant cacher ses transports,
 Vint m'entretenir sur ces bords
 De l'objet qui l'avait charmée.

O dieux ! que ses discours accrurent mes desirs !
 Que je sentis dès lors de joie et de plaisirs
 A vous ouïr nommer si charmante et si belle !
 Sa voix seule arrêta la course de mes eaux ;
 Les Zéphyr, en foule autour d'elle,
 Cessèrent pour l'ouïr d'agiter mes roseaux.

Tout l'or dont se vante le Tage,
 Tout ce que l'Inde sur ses bords
 Vit jamais briller de trésors,
 Semblait être sur mon rivage.

Qu'était-ce toutefois de ce grand appareil,
 Dès qu'on jetait les yeux sur l'éclat nonpareil
 Dont vos seules beautés vous avaient entourée ?
 Je sais bien que Junon parut moins belle aux dieux,
 Et moins digne d'être adorée,
 Lorsqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

Régnez donc, princesse adorable,
 Sans jamais quitter le séjour

De ce beau rivage, où l'amour
 Vous doit être si favorable.

Si l'on en croit ce dieu, vous y devez cueillir
 Des roses que sa main gardera de vieillir,
 Et qui d'aucun hiver ne craindront l'insolence ;
 Tandis qu'un nouveau Mars, sorti de votre sein,
 Ira couronner sa vaillance
 De la palme qui croît aux rives du Jourdain.

II.

SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

1663¹.

Revenez, troupes fugitives,
 Plaisirs, Jeux, Grâces, Ris, Amours
 Qui croyiez déjà sur nos rives
 Entendre le bruit des tambours :
 Louis vit ; et la perfidie
 De l'insolente maladie
 Qui l'avait osé menacer,
 Pareille à ces coups de tonnerre
 Qui ne font que brüire et passer,
 N'a fait qu'épouvanter la terre.

Mais vous ne sauriez vous résoudre
 A venir sitôt en des lieux
 Où vous avez cru que la foudre
 Était prête à tomber des cieux ;
 Et, dans la frayeur où vous êtes,
 Vous avez beau voir sur vos têtes

¹ Cette ode fut composée à l'occasion de la rougeole dont Louis XIV fut attaqué le 9 juin 1663. (A.)

Le ciel tout à fait éclairci,
 Vous ne vous rassurez qu'à peine,
 Et n'osez plus paraître ici
 Que Louis ne vous y ramène.

Tel, sur l'empire de Neptune,
 Paraît le timide nocher
 Qu'un excès de bonne fortune
 A sauvé d'un affreux rocher :
 Ses yeux, où la mort paraît peinte,
 Regardent longtemps avec crainte
 L'horrible sommet de l'écueil ;
 Et, le voyant si redoutable,
 Il tremble encore ; et le cercueil
 Lui paraît presque inévitable.

Mais, à moins que d'être insensible,
 Pouvaît-on n'être point troublé ?
 Malgré leur constance invincible,
 Les Vertus mêmes ont tremblé :
 Elles craignaient que l'Injustice,
 Levant toute barrière au Vice,
 Ne leur fit des maux inouïs ;
 Et, sous la conduite d'Astrée,
 Si nous eussions perdu Louis,
 Allaient quitter cette contrée.

Vous savez que s'il vous caresse
 Pour se délasser quelquefois,
 Il donne toute sa tendresse
 Aux vertus dignes des grands rois,
 Et qu'il suit bien d'autres maximes
 Que ces princes peu magnanimes,
 Qui n'aspirent à rien de beau,
 Qu'un honteux loisir empoisonne,

Et qu'on voit descendre au tombeau
Sans être pleurés de personne.

En cette aventure funeste
Tout le monde a versé des pleurs ;
Jamais la colère céleste
N'avait plus effrayé les cœurs :
Non pas même au temps de nos pères ,
Lorsque les destins trop sévères
Éteignirent ce beau soleil ,
Henri , dont l'éclat admirable
Promettait un siècle pareil
A celui que chante la Fable.

Ce que ni l'aïeul ni le père
N'ont point fait au siècle passé ,
Aujourd'hui la France l'espère
Du grand roi qu'ils nous ont laissé :
Et si la Fortune irritée ,
Par une fin précipitée ,
Eût traversé notre repos ,
Nous pourrions bien dire à cette heure
Que le ciel donne les héros
Seulement afin qu'on les pleure.

Je sais que sa gloire devance
Le cours ordinaire du temps ,
Et que sa merveilleuse enfance
Est pleine d'exploits éclatants ;
Qu'il a plus forcé de murailles ,
Plus gagné d'illustres batailles ,
Que n'ont fait les plus vieux guerriers :
Aussi les Parques , étonnées ,
Croyaient , en comptant ses lauriers ,
Qu'il avait vécu trop d'années.

Mais enfin , quoique la Victoire
S'empresse à le couvrir d'honneur,
Il n'est point content de sa gloire,
S'il n'achève notre bonheur :
Il veut que par toute la France
La paix ramène l'abondance ,
Et prévienne tous nos besoins ;
Que les biens nous cherchent en foule ,
Et que sans murmures ni soins
Son aimable règne s'écoule.

Qu'il vive donc , et qu'il jouisse
Des fruits de sa haute valeur :
Que devant lui s'évanouisse
Toute apparence de douleur :
Qu'auprès des beaux yeux de THÉRÈSE
Son grand cœur respire à son aise ,
Et que de leurs chastes amours
Naisse une famille féconde
A qui , comblé d'heur et de jours ,
Il puisse partager le monde.

Et vous , conspiriez à sa joie ,
Amours , Jeux , Ris , Grâces , Plaisirs ,
Et que chacun de vous s'emploie
A satisfaire ses desirs :
Empêchez que son grand courage
Qui dans mille travaux l'engage ,
Ne le fasse trop tôt vieillir :
Rendez ses beaux jours toujours calmes ,
Et faites-lui toujours cueillir
Autant de roses que de palmes.

III.

LA RENOMMÉE AUX MUSES.

1663.

On allait oublier les filles de Mémoire ;
 Et, parmi les mortels,
 L'Ignorance et l'Erreur allaient ternir leur gloire,
 Et briser leurs autels :

Il fallait qu'un héros, de qui la terre entière
 Admire les exploits,
 Leur offrit un asile, et fournt de matière
 A leurs divines voix.

Elles étaient au ciel ; et la Nymphé qui vole
 Et qui parle toujours
 Ne les vit pas plutôt, qu'elle prit la parole,
 Et leur tint ce discours :

« Puisqu'un nouvel Auguste aux rives de la Seine
 « Vous appelle en ce jour,
 « Muses, pour voir Louis, abandonnez sans peine
 « Le céleste séjour.

« Aussi bien voyez-vous que plusieurs des dieux même,
 « De sa gloire éblouis,
 « Prisent moins le nectar que le plaisir extrême
 « D'être auprès de Louis.

« A peine marchait-il, que la fille sacrée
 « Qui se plait aux combats,
 « Et Thémis, qui préside aux balances d'Astrée,
 « Conduisirent ses pas.

« Les Vertus, qui dès lors suivirent leur exemple,
 « Virent avec plaisir

- « Que le cœur de Louis était le plus beau temple
« Qu'elles pussent choisir.
- « Aussi prompt que tout, nous vîmes la Victoire
« Suivre ses étendards,
« Jurant qu'à si haut point elle mettrait sa gloire,
« Qu'on le prendrait pour Mars.
- « On sait qu'elle marchait devant cet Alexandre,
« Et que, plus d'une fois,
« Elle arrêta la Paix toute prête à descendre
« Sur l'empire françois.
- « Mais enfin ce héros, plus craint que le tonnerre,
« Après tant de hauts faits,
« A trouvé moins de gloire à conquérir la terre
« Qu'à ramener la Paix.
- « Ainsi, près de Louis, cette aimable déesse
« Établit son séjour;
« Et de mille autres dieux, qui la suivent sans cesse,
« Elle peupla sa cour.
- « Entre les déités dont l'immortelle gloire
« Parut en ces bas lieux,
« On vit venir THÉRÈSE; et sa beauté fit croire
« Qu'elle venait des cieux.
- « Vous-même, en la voyant, avouerez que l'aurore
« Jette moins de clartés,
« Eût-elle tout l'éclat et les habits encore
« Dont vous la revêtez.
- « Mais, quoique dans la paix Louis semble se plaire,
« Quel orgueil aveuglé
« Osera s'exposer aux traits de sa colère
« Sans en être accablé?

- « Ah ! si ce grand héros vous paraît plein de charmes
« Dans le sein de la paix ,
« Que vos yeux le verront terrible sous les armes ,
« S'il les reprend jamais !
- « Vous le verrez voler, plus vite que la foudre ,
« Au milieu des hasards ,
« Faire ouvrir les cités, ou renverser en poudre
« Leurs superbes remparts.
- « Qu'il fera beau chanter tant d'illustres merveilles
« Et de faits inouïs !
« Et qu'en si beau sujet vous plairez aux oreilles
« Des peuples de Louis !
- « Songez de quelle ardeur vous serez échauffées ,
« Quand, pour vous écouter,
« Vous trouverez ce prince à l'ombre des trophées
« Qu'il viendra de planter !
- « Ainsi le grand Achille, assis près des murailles
« Où l'on pleurait Hector,
« De ses braves aïeux écoutait les batailles,
« Et les siennes encor.
- « Quoi que fasse Louis, soit en paix, soit en guerre,
« Il vous peut inspirer
« Des chants harmonieux qui de toute la terre
« Vous feront admirer.
- « Qu'on ne nous parle plus de l'amant d'Eurydice :
« Quoi qu'on dise de lui,
« Le Strymon n'a rien vu que la Seine ne puisse
« Voir encore aujourd'hui.
- « Je vous promets bien plus : la Fortune, sensible
« A des charmes si doux,

- « Laissera désormais la rigueur inflexible
« Qu'elle eut toujours pour vous.
- « En vain de vos lauriers on se parait la tête ;
« Et vos chantres fameux
« Étaient les plus sujets aux coups de la tempête,
« Et les plus malheureux.
- « C'est en vain qu'autrefois les lions et les arbres
« Vous suivaient pas à pas :
« La Fortune, toujours plus dure que les marbres,
« Ne s'en émouvait pas.
- « Mais ne la craignons plus : Louis contre sa haine
« Vous protège aujourd'hui ;
« Et, près de cet Auguste, un illustre Mécène
« Vous promet son appui.
- « Les soins de ce grand homme apaiseront la rage
« De vos fiers ennemis ;
« Et, quoi qu'il vous promette, il fera davantage
« Qu'il ne vous a promis.
- « Venez donc, puisque enfin vous ne sauriez élire
« Un plus charmant séjour
« Que d'être auprès d'un roi dont le mérite attire
« Tant de dieux à sa cour.
- « Moi-même auprès de lui je ferais ma demeure,
« Si ses exploits divers
« Ne me contraignaient pas de voler à toute heure
« Au bout de l'univers. »
- Là finit son discours ; et la troupe immortelle
Qui l'avait écouté
Voulut voir le héros que la Nymphé fidèle.
Leur avait tant vanté.

Sa présence effaçà dans leur Àme charmée
 Le souvenir des cieux ;
 Et, dans le même instant, la prompte Renommée
 L'alla dire en tous lieux.

 IV.

TIRÉE DU PSAUME XVII.

Diligam te, Domine, etc.

Je t'aimerai, bonté suprême,
 Mon défenseur et mon salut.
 Grand Dieu ! d'un cœur plein de toi-même
 Daigne accepter l'humble tribut !
 De mes rivaux la haine impie
 Attaquait mon sceptre et ma vie ;
 Tu saurves ma gloire et mes jours :
 En rendre grâce à ta tendresse,
 C'est assurer à ma faiblesse
 Un nouveau droit à tes secours.

Déjà, dans mon Àme éperdue
 La mort, répandant ses terreurs,
 Présentait partout à ma vue
 Et ses tourments et ses horreurs :
 Ma perte était inévitable ;
 J'invoquai ton nom redoutable,
 Et tu fus sensible à mes cris :
 Tu vis leur trame sacrilège,
 Et ta piété rompit le piège
 Où leurs complots m'avaient surpris.

Tu dis, et ta voix déconcerte
 L'ordre éternel des éléments ;

Sous tes pas la terre entr'ouverte
Voit chanceler ses fondements.
Dans sa frayeur le ciel s'abaisse ;
Devant ton trône une ombre épaisse
Te dérobe aux yeux des vivants ;
Des Chérubins, dans le silence ,
L'aile s'étend ; ton char s'élançe
A travers les feux et les vents.

Au devant des pâles victimes
Que poursuit ton glaive perçant ,
Prête à sortir de ses abîmes ,
La mer accourt en mugissant ;
Intéressés à ta vengeance ,
Tous les fléaux , d'intelligence ,
S'unissent pour leur châtiment :
Du monde près de se dissoudre ,
Le chaos , en proie à la foudre ,
N'est plus qu'un vaste embrasement.

Quand tu soulèves la nature
Contre leurs projets inhumains ,
Tu récompenses ma droiture
Et l'innocence de mes mains.
Malgré le siècle et ses maximes ,
Tu vis mon cœur exempt de crimes :
Pouvait-il en vain t'implorer ?
Dans mon transport vif et sincère ,
Quels seront mes soins à te plaire ,
Et mon ardeur à l'épurer !

De ton amour et de ta crainte
Ce cœur à jamais pénétré
Sera fidèle à ta loi sainte ;
Et mon triomphe est assuré.

L'impie aux traits de ta justice
 Croit échapper ; mais le supplice
 Tôt ou tard atteint les pécheurs.
 Toujours propice aux âmes pures,
 C'est sur nos mœurs que tu mesures
 Tes châtimens et tes faveurs.

Tel est l'arrêt de ta sagesse ;
 Tu soutiens l'humble vertueux ,
 Et tu confonds la folle ivresse
 Du criminel présomptueux.
 C'est pour toi que je prends les armes :
 Parmi le trouble et les alarmes
 Éclaire ma faible raison ;
 Guide mes pas ; et, dans mon zèle ,
 Il n'est rempart ni citadelle
 Que je ne force en ton saint nom.

Tu me reprends, tu me consoles ;
 Et le miel a moins de douceur¹ ,
 L'or est moins pur que les paroles
 Que tu fais entendre à mon cœur.
 Quel dieu plus saint, plus adorable ,
 Dans ses conseils plus admirable ,
 Plus magnifique en ses bienfaits !
 Même au milieu de ta vengeance,
 Combien de fois ton indulgence
 M'en a-t-elle adouci les traits !

Tu mets un terme à ta justice ,
 Et ton courroux s'est apaisé ;
 Ta main m'enlève au précipice
 Que les méchants m'avaient creusé :

¹ Psaume XVIII, vers. 11. (*Note de Racine.*)

Tel ils m'ont vu dans ma jeunesse,
 Par les secours de ta tendresse,
 Renverser leurs desseins pervers,
 Tromper leur rage, et, sur ton aile¹,
 Prendre l'essor de l'hirondelle²,
 Et m'envoler dans les déserts..

Dieu des batailles, dieu terrible,
 Tu m'instruis dans l'art des combats!
 Je te dois la force invincible
 Qui soutient mon cœur et mon bras³ :
 Ce bras, armé pour leur supplice,
 Ne cessera, sous ton auspice,
 De triompher et de punir.
 Oui, dans le sang de tes victimes,
 De leur blasphème et de leurs crimes
 J'abolirai le souvenir.

Tandis qu'en proie à l'anathème,
 Ils pousseront en vain des cris
 Vers les humains, vers le dieu même
 Dont la fureur les a proscrits,
 Sous mon règne heureux et tranquille
 Je verrai mon peuple docile
 M'offrir le tribut de son cœur.
 L'étranger, forcé de me craindre,
 Sera réduit lui-même à feindre
 Un zèle ardent pour son vainqueur.

Tous ces succès sont ton ouvrage ;

¹ Ou, pour éviter la liaison des deux tercets :

Tel jadis, porté sur ton aile,
 Je pris l'essor de l'hirondelle
 Et m'envolai dans les déserts. (*Note de Racine.*)

² Psaume x, vers. 1. (*Note de Racine.*)

³ Psaume x, vers. 1. (*Note de Racine.*)

Et tu me vois en ce grand jour,
Dieu d'Israël, en rendre hommage
A ton pouvoir, à ton amour.
Étends tes soins jusqu'à ma race :
A mes enfants, avec ta grâce,
Transmets ma gloire et mes États :
Peux-tu signaler ta puissance
Avec plus de magnificence
Qu'en protégeant les potentats!

FIN DES ODES.

IDYLLE SUR LA PAIX.

1685.

Un plein repos favorise vos vœux :
Peuples, chantez la Paix, qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos vœux :
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Charmante Paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos désirs ;
Tu bannis la terreur et les tristes soupirs,
Malheureux enfants de la guerre.

Un plein repos favorise nos vœux :
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Tu rends le fils à sa tremblante mère ;
Par toi la jeune épouse espère
D'être longtemps unie à son époux aimé ;
De ton retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé ;
Tu pares nos jardins d'une grâce nouvelle ;
Tu rends le jour plus pur, et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux :
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Mais quelle main puissante et secourable
A rappelé du ciel cette Paix adorable?

Quel dieu, sensible aux vœux de l'univers,
A replongé la Discorde aux enfers?

Déjà grondaient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts ;
Déjà marchait devant les étendards
Bellone, les cheveux épars,
Et se flattait d'éterniser les guerres
Que sa fureur soufflait de toutes parts.

Divine Paix, apprends-nous par quels charmes
Un calme si profond succède à tant d'alarmes?

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux vous a fait ce loisir.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,
Vaincus cent fois, et cent fois suppliants,
En leur fureur de nouveau s'oubliaient,
Ont osé dans ses bras irriter la victoire.
Qu'ont-ils gagné, ces esprits orgueilleux,
Qui menaçaient d'armer la terre entière?
Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière ;
Ils ont vu ce roc sourcilleux¹,
De leur orgueil l'espérance dernière,
De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore :
La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,
Et sur les bords par le soleil brûlés :

¹ Luxembourg.

De son courroux vengeur, sur le rivage more¹,
La terre fume encore.

Malheureux les ennemis
De ce prince redoutable!
Heureux les peuples soumis
A son empire équitable!
Chantons, bergers, et nous réjouissons :
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.

Le calme dont nous jouissons
N'est plus sujet aux tempêtes.
Chantons, bergers, et nous réjouissons ;
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.

Le bonheur dont nous jouissons
Le flatte autant que toutes ses conquêtes.

De ces lieux l'éclat et les attraits,
Ces fleurs odorantes,
Ces eaux bondissantes²,
Ces ombrages frais,
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
De ces lieux l'éclat et les attraits
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages ;
Nos jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épais, redoublez vos ombrages ;
Fleurs, naissez sous ses pas.

O ciel, ô saintes destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissants,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années.

¹ Alger.

² La cascade de Sceaux.

Qu'il règne ce héros , qu'il triomphe toujours ;
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire ;
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire !

Qu'il règne ce héros , qu'il triomphe toujours ;
Qu'il vive autant que sa gloire !

HYMNES
ET
CANTIQUES SPIRITUELS.

HYMNES

TRADUITES

DU BRÉVIAIRE ROMAIN.

LE LUNDI,

A MATINES.

Tandis que le sommeil, réparant la nature,
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure,
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse :
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux ; et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre
Viendra bientôt recommencer son tour :
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur : tes bontés sont nos armes :
De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que, t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Source ineffable de lumière,
 Verbe en qui l'Éternel contemple sa beauté,
 Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
 Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté ;

Lève-toi, Soleil adorable,
 Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour ;
 Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
 Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
 Le Père dont la gloire a devancé les temps,
 Le Père tout-puissant en qui le monde espère,
 Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfants.

Donne-nous un ferme courage ;
 Brise la noire dent du serpent envieux ;
 Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage ;
 Fais-nous faire toujours ce qui plait à tes yeux.

Guide notre âme dans ta route,
 Rends notre corps docile à ta divine loi ;
 Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
 Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

Que Christ soit notre pain céleste ;
 Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur :
 Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
 Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
 Imite sur leur front la rougeur du matin ;
 Aux clartés du midi que leur foi soit pareille ;
 Que leur persévérance ignore le déclin.

L'aurore luit sur l'hémisphère :
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui ,
Jésus , qui tout entier est dans son divin Père ,
Comme son divin Père est tout entier en lui .

Gloire à toi , Trinité profonde ,
Père , Fils , Esprit saint : qu'on t'adore toujours ,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde ,
Et quand les siècles même auront fini leur cours .

A VÊPRES.

Grand Dieu, qui vis les cieux se former sans matière,
A ta voix seulement ;
Tu séparas les eaux , leur marquis pour barrière
Le vaste firmament.

Si la foule céleste a ses plaines liquides ,
La terre a ses ruisseaux ,
Qui , contre les chaleurs , portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

Seigneur, qu'ainsi les eaux de ta grâce féconde
Réparent nos langueurs ;
Que nos sens désormais vers les appas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

Fais briller de ta foi les lumières propices
A nos yeux éclairés :
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés.

Règne, ô Père éternel , Fils sagesse incréée ,
Esprit saint , Dieu de paix ,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée ,
Et ne changes jamais .

LE MARDI,

A MATINES.

Verbe, égal au Très-Haut, notre unique espérance,
 Jour éternel de la terre et des cieux,
 De la paisible nuit nous rompons le silence;
 Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

Répands sur nous le feu de ta grâce puissante;
 Que tout l'enfer fuie au son de ta voix;
 Dissipe ce sommeil d'une âme languissante,
 Qui la conduit dans l'oubli de tes lois.

O Christ! sois favorable à ce peuple fidèle,
 Pour te bénir maintenant assemblé;
 Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle;
 Et de tes dons qu'il retourne comblé.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
 Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
 Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
 Règles au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

L'oiseau vigilant nous réveille,
 Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit:
 Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
 Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit.

« Quittez, dit-il, la couche oisive
 « Où vous ensevelit une molle langueur:
 « Sobres, chastes, et purs, l'œil et l'âme attentive,
 « Veillez; je suis tout proche, et frappe à votre cœur. »

Ouvrons donc l'œil à sa lumière,
 Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux,
 Pleurons et gémissons : une ardente prière
 Écarte le sommeil, et pénètre les cieus.

O Christ, ô soleil de justice !
 De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement ;
 Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
 Et que ton divin jour y brille à tout moment !

Gloire à toi, Trinité profonde,
 Père, Fils, Esprit saint : qu'on t'adore toujours,
 Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
 Et quand les siècles même auront fini leur cours.

A VÊPRES.

Ta sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracée,
 Débrouilla le chaos ;
 Et, fixant sur son poids la terre balancée,
 La sépara des flots.

Par là son sein fécond, de fleurs et de feuillages
 L'embellit tous les ans,
 L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
 Ses vallons et ses champs.

Seigneur, fais de ta grâce, à notre âme abattue,
 Gôûter les fruits heureux ;
 Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue
 Éteindre en nous les feux.

Que sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices,
 Suivent tes volontés ;
 Qu'innocents à tes yeux, ils fondent leurs délices
 Sur tes seules bontés.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée,

Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

LE MERCREDI,

A MATINES.

Grand Dieu, par qui de rien toute chose est formée,
Jette les yeux sur nos besoins divers,
Romps ce fatal sommeil, par qui l'âme charmée
Dort en repos sur le bord des enfers.

Daigne, ô divin Sauveur que notre voix implore,
Prendre pitié des fragiles mortels,
Et vois comme du lit, sans attendre l'aurore,
Le repentir nous traîne à tes autels.

C'est là que notre troupe, affligée, inquiète,
Levant au ciel et le cœur et les mains,
Imite le grand Paul, et suit ce qu'un prophète
Nous a prescrit dans ses cantiques saints.

Nous montrons à tes yeux nos maux et nos alarmes,
Nous confessons tous nos crimes secrets;
Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos larmes.
Que ta bonté révoque tes arrêts!

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Sombre nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez : le jour s'approche, et l'Olympe blanchit :
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres :
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

Le soleil perce l'ombre obscure ;
Et les traits éclatants qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvrait la nature,
Redonnent la couleur et l'âme à l'univers.

O Christ, notre unique lumière,
Nous ne reconnaissons que tes saintes clartés !
Notre esprit t'est soumis, entends notre prière,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Souvent notre âme criminelle,
Sur sa fausse vertu, téméraire, s'endort ;
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle,
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort !

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

A VÊPRES.

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée
Peins le centre des cieux,
Par toi roule à nos yeux, sur un char de lumière,
Le clair flambeau des jours,
De tant d'astres par toi la lune en sa carrière
Voit le différent cours.

Ainsi sont séparés les jours des nuits prochaines
 Par d'immuables lois ;
 Ainsi tu fais connaître à des marques certaines
 Les saisons et les mois.

Seigneur, répands sur nous ta lumière céleste,
 Guéris nos maux divers ;
 Que ta main secourable, aux démons si funeste,
 Brise enfin tous nos fers.

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
 Esprit saint, Dieu de paix,
 Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
 Et ne changes jamais.

LE JEUDI,

A MATINES.

De toutes les couleurs que distinguait la vue,
 L'obscurc nuit n'a fait qu'une couleur :
 Juste juge des cœurs, notre ardeur assidue
 Demande ici tes yeux et ta faveur.

Qu'ainsi, prompt à guérir nos mortelles blessures,
 Ton feu divin, dans nos cœurs répandu,
 Consume pour jamais leurs passions impures,
 Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

Effrayés des péchés dont le poids les accable,
 Tes serviteurs voudraient se relever :
 Ils implorent, Seigneur, ta bonté secourable,
 Et dans ton sang cherchent à se laver.

Seconde leurs efforts, dissipe l'ombre noire

Qui dès longtemps les tient enveloppés ;
 Et que l'heureux séjour d'une immortelle gloire
 Soit l'objet seul de leurs cœurs détrompés.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
 Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
 Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
 Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Les portes du jour sont ouvertes,
 Le soleil peint le ciel de rayons éclatants :
 Loin de nous cette nuit dont nos âmes couvertes
 Dans le chemin du crime ont erré si longtemps !

Imitons la lumière pure
 De l'astre étincelant qui commence son cours,
 Ennemis du mensonge et de la fraude obscure ;
 Et que la vérité brille en tous nos discours.

Que ce jour se passe sans crime,
 Que nos langues, nos mains, nos yeux, soient innocents ;
 Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
 Aux lois de la raison asservisse les sens.

Du haut de sa sainte demeure
 Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher :
 Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure ;
 Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.

Gloire à toi, Trinité profonde,
 Père, Fils, Esprit saint : qu'on t'adore toujours,
 Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
 Et quand les siècles même auront fini leur cours.

A VÊPRES.

Seigneur, tant d'animaux par toi des eaux fécondes
 Sont produits à ton choix,
 Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes,
 Ou les airs, ou les bois.

Ceux-là sont humectés des flots que la mer roule;
 Ceux-ci, de l'eau des cieux;
 Et, de la même source ainsi sortis en foule,
 Occupent divers lieux.

Fais, ô Dieu tout-puissant, fais que tous les fidèles,
 A ta grâce soumis,
 Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
 De leurs fiers ennemis!

Que, par toi soutenus, le joug pesant des vices
 Ne les accable pas;
 Qu'un orgueil téméraire en d'affreux précipices
 N'engage point leurs pas!

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
 Esprit saint, Dieu de paix,
 Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
 Et ne changes jamais!

LE VENDREDI,

A MATINES.

Auteur de toute chose, essence en trois unique,
 Dieu tout-puissant, qui régis l'univers,
 Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique;
 Écoute-nous, et vois nos maux divers.

Tandis que du sommeil le charme nécessaire
 Ferme les yeux du reste des humains,
 Le cœur tout pénétré d'une douleur amère,
 Nous implorons tes secours souverains.

Que tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale ;
 Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés
 Ces objets dangereux que la ruse infernale
 Dans un vain songe offre à nos sens trompés.

Que notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate
 Ne tienne point nos cœurs ensevelis ;
 Que, par l'impression du vice qui nous flatte,
 Tes feux sacrés n'y soient point affaiblis.

Qu'ainsi, divin Sauveur, tes lumières célestes
 Dans tes sentiers affermissant nos pas,
 Nous détournent toujours de ces pièges funestes
 Que le démon couvre de mille appas.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
 Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
 Dieu qui tout éclatant de ta propre lumière,
 Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Astre que l'Olympe révère,
 Doux espoir des mortels rachetés par ton sang,
 Verbe, fils éternel du redoutable Père,
 Jésus, qu'une humble Vierge a porté dans son flanc,

Affermis l'âme qui chancelle ;
 Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
 Nous chantions dignement et ta gloire immortelle,
 Et les biens dont ta grâce a comblé les humains.

L'astre avant-coureur de l'aurore,
 Du soleil qui s'approche annonce le retour ;
 Sous le pâle horizon l'ombre se décolore :
 Lève-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour !

Sois notre inséparable guide,
 Du siècle ténébreux perce l'obscur nuit ;
 Défends-nous en tout temps contre l'attrait perfide
 De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

Que la Foi, dans nos cœurs gravée,
 D'un rocher immobile ait la stabilité ;
 Que sur ce fondement l'Espérance élevée
 Porte pour comble heureux l'ardente Charité.

Gloire à toi, Trinité profonde,
 Père, Fils, Esprit saint : qu'on t'adore toujours,
 Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
 Et quand les siècles même auront fini leur cours.

A VÊPRES.

Créateur des humains, grand Dieu, souverain maître
 De ce vaste univers,
 Qui du sein de la terre, à ton ordre, vis naître
 Tant d'animaux divers,

A ces grands corps sans nombre et différents d'espèce,
 Animés à ta voix,
 L'homme fut établi par ta haute sagesse,
 Pour imposer ses lois.

Seigneur, qu'ainsi ta grâce à nos vœux accordée
 Règne dans notre cœur ;
 Que nul excès honteux, que nulle impure idée
 N'en chasse la pudeur.

Qu'un saint ravissement éclate en notre zèle ;

Guide toujours nos pas ;
 Fais d'une paix profonde, à ton peuple fidèle,
 Gôûter les doux appas.
 Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
 Esprit saint, Dieu de paix,
 Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
 Et ne changes jamais !

LE SAMEDI,

A MATINES.

O toi qui, d'un œil de clémence,
 Vois les égarements des fragiles humains ;
 Toi, dont l'être un en trois, et le même en puissance,
 A créé ce grand tout soutenu par tes mains,

Éteins ta foudre dans les larmes
 Qu'un juste repentir mêle à nos chants sacrés,
 Et que puisse ta Grâce, où brillent tes deux charmes,
 Te préparer un temple à nos cœurs épurés !

Brûle en nous de tes saintes flammes
 Tout ce qui de nos sens excite les transports,
 Afin que, toujours prêts, nous puissions dans nos âmes
 Du démon de la chair vaincre tous les efforts.

Pour chanter ici tes louanges,
 Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour :
 Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec tes anges
 Les biens qu'à tes élus assure ton amour.

Père des anges et des hommes,
 Sacré Verbe, Esprit saint, profonde Trinité,
 Sauve-nous ici-bas des périls où nous sommes,
 Et qu'on loue à jamais ton immense bonté.

A LAUDES.

L'aurore brillante et vermeille
 Prépare le chemin au soleil qui la suit ;
 Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
 Retirez-vous, démons qui volez dans la nuit.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
 Dangereux ennemis par la nuit enfantés ;
 Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
 Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.

Chantons l'auteur de la lumière,
 Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin ;
 Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
 Se perde en un midi sans soir et sans matin.

Gloire à toi, Trinité profonde,
 Père, Fils, Esprit saint : qu'on t'adore toujours,
 Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
 Et quand les siècles même auront fini leur cours.

A VÊPRES.

Source éternelle de lumière,
 Trinité souveraine et très-sainte unité,
 Le visible soleil va finir sa carrière ;
 Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

Qu'au doux concert de tes louanges
 Notre voix et commence et finisse le jour ;
 Et que notre âme enfin chante avec tes saints anges
 Le cantique éternel de ton céleste amour.

Adorons le Père suprême,
 Principe sans principe, abîme de splendeur,
 Le Fils, Verbe du Père, engendré dans lui-même,
 L'Esprit, des deux qu'il lie, amour, don, paix, ardeur.

FIN DES HYMNES.

CANTIQUES SPIRITUELS.

CANTIQUE PREMIER.

A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ.

(Tiré de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens, ch. XIII.)

Les méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles ;
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste Charité.

En vain je parlerais le langage des anges ;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers :
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour ma science est vaine,
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes,
Que, dans les arides campagnes,
Les torrents naissent sous mes pas ;
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
 Aux pauvres feraient le partage;
 Quand même pour le nom chrétien,
 Bravant les croix les plus infâmes,
 Je livrerais mon corps aux flammes,
 Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
 Charité, fille de la Grâce!
 Avec toi marche la Douceur,
 Que suit, avec un air affable,
 La Patience inséparable
 De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
 De la nuit compagnes funèbres;
 Telle tu chasses d'un coup d'œil
 L'envie, aux humains si fatale,
 Et toute la troupe infernale
 Des vices, enfants de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple, et sans artifice,
 Autant que tu hais l'injustice,
 Autant la vérité te plait.
 Que peut la colère farouche
 Sur un cœur que jamais ne touche
 Le soin de son propre intérêt?

Aux faiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
 Toujours d'un voile favorable
 Tu t'efforces de les couvrir.
 Quel triomphe manque à ta gloire?
 L'amour sait tout vaincre, tout croire;
 Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer tes oracles;
 Le don des langues, les miracles,

La science aura son déclin :
 L'amour, la charité divine,
 Éternelle en son origine,
 Ne connaîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres ;
 Mais Dieu, sans voiles et sans ombres ,
 Nous éclairera dans les cieux ;
 Et ce soleil inaccessible,
 Comme à ses yeux je suis visible,
 Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
 De notre céleste édifice
 La Foi vive est le fondement ;
 La sainte Espérance l'élève,
 L'ardente Charité l'achève,
 Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô Charité suprême ,
 Au sein de la lumière même,
 Le cantique de mes soupirs ;
 Et, toujours brûlant pour ta gloire,
 Toujours puiser et toujours boire
 Dans la source des vrais plaisirs ?

CANTIQUE II.

PLAINTES D'UN CHRÉTIEN SUR LES CONTRARIÉTÉS QU'IL
 ÉPROUVE AU DEDANS DE LUI-MÊME.

(Tiré de l'Épître de saint Paul aux Romains, ch. vii.)

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
 Je trouve deux hommes en moi :
 L'un veut que, plein d'amour pour toi,
 Mon cœur te soit toujours fidèle ;

L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais.
Je veux ; mais (ô misère extrême !)
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire !
Viens me mettre avec moi d'accord,
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

CANTIQUE III.

**SUR LE BONHEUR DES JUSTES, ET SUR LE MALHEUR
DES RÉPROUVÉS.**

(Tiré du livre de la Sagesse, ch. v.)

Heureux qui, de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !

La mort n'a rien qui l'étonne ;
 Et, dès que son Dieu l'ordonne ,
 Son âme , prenant l'essor,
 S'élève d'un vol rapide
 Vers la demeure où réside
 Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
 Seront un jour pénétrés
 Ces insensés qui du monde ,
 Seigneur, vivent enivrés ;
 Quand, par une fin soudaine ,
 Détrompés d'une ombre vaine
 Qui passe et ne revient plus,
 Leurs yeux , du fond de l'abîme ,
 Près de ton trône sublime
 Verront briller tes élus !

« Infortunés que nous sommes ,
 « Où s'égarèrent nos esprits !
 « Voilà, diront-ils, ces hommes ,
 « Vils objets de nos mépris ;
 « Leur sainte et pénible vie
 « Nous parut une folie ;
 « Mais, aujourd'hui triomphants ,
 « Le ciel chante leur louange ,
 « Et Dieu lui-même les range
 « Au nombre de ses enfants.

« Pour trouver un bien fragile
 « Qui nous vient d'être arraché,
 « Par quel chemin difficile,
 « Hélas ! nous avons marché !
 « Dans une route insensée
 « Notre âme en vain s'est lassée ,

« Sans se reposer jamais,
 « Fermant l'œil à la lumière
 « Qui nous montrait la carrière
 « De la bienheureuse paix.
 « De nos attentats injustes
 « Quel fruit nous est-il resté?
 « Où sont les titres augustes
 « Dont notre orgueil s'est flatté?
 « Sans amis et sans défense,
 « Au trône de la vengeance
 « Appelés en jugement,
 « Faibles et tristes victimes,
 « Nous y venons de nos crimes
 « Accompagnés seulement. »

Ainsi d'une voix plaintive
 Exprimera ses remords
 La pénitence tardive
 Des inconsolables morts.
 Ce qui faisait leurs délices,
 Seigneur, fera leurs supplices;
 Et, par une égale loi,
 Tes saints trouveront des charmes
 Dans le souvenir des larmes
 Qu'ils versent ici pour toi.

CANTIQUE IV.

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE.

1694.

(Tiré de divers endroits d'Isaïe et de Jérémie.)

Quel charme vainqueur du monde
 Vers Dieu m'élève aujourd'hui?
 Malheureux l'homme qui fonde

Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers ,
Ou de la flèche rapide
Qui , loin de l'œil qui la guide ,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la Sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit :
« Enfants des hommes , dit-elle ,
« De vos soins quel est le fruit ?
« Par quelle erreur , âmes vaines ,
« Du plus pur sang de vos veines
« Achetez-vous si souvent ,
« Non un pain qui vous repaisse ,
« Mais une ombre qui vous laisse
« Plus affamés que devant ?
« Le pain que je vous propose
« Sert aux anges d'aliment ;
« Dieu lui-même le compose
« De la fleur de son froment.
« C'est ce pain si délectable
« Que ne sert point à sa table
« Le monde que vous suivez .
« Jé l'offre à qui veut me suivre :
« Approchez. Voulez-vous vivre ?
« Prenez , mangez , et vivez. »

O Sagesse ! ta parole
Fit éclore l'univers ,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs .
Tu dis ; et les cieux parurent .
Et tous les astres coururent

Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes ;
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Père ,
Laissa son trône éternel ,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissait la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable ,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix ,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde ;
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

FIN DES CANTIQUES.

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR CHÂPELAIN.

Froid , sec, dur, rude auteur, digne objet de satire ,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer ?
Hélas ! pour mes péchés, je n'ai su que trop lire ,
Depuis que tu fais imprimer !

II.

SUR ANDROMAQUE.

Le vraisemblable est peu dans cette pièce ,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui :
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

III.

SUR LA MÊME TRAGÉDIE.

Créqui prétend qu'Oreste est un pauvre homme
Qui soutient mal le rang d'ambassadeur :
Et Créqui de ce rang connaît bien la splendeur ;
Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

IV.

SUR L'IPHIGÉNIE DE LE CLERC.

Entre Le Clerc et son ami Coras ,
Deux grands auteurs rimant de compagnie,
N'a pas longtemps sourdirent grands débats
Sur le propos de leur *Iphigénie*.

Coras lui dit : « La pièce est de mon cru. »
 Le Clerc répond : « Elle est mienne, et non vôtre. »
 Mais aussitôt que l'ouvrage a paru,
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

V.

SUR L'ASPAR DE M. DE FONTENELLE.

L'origine des sifflets.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
 Un chroniqueur émut la question
 Quand dans Paris commença la méthode
 De ces sifflets qui sont tant à la mode.
 « Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer. »
 Gens pour Pradon voulurent parier.
 « Non, dit l'acteur; je sais toute l'histoire,
 « Que par degrés je vais vous débrouiller :
 « Boyer apprit au parterre à bâiller;
 « Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
 « Pommes sur lui volèrent largement;
 « Mais quand sifflets prirent commencement,
 « C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),
 « C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle. »

VI.

SUR LE GERMANICUS DE PRADON.

Que je plains le destin du grand Germanicus !
 Quel fut le prix de ses rares vertus !
 Persécuté par le cruel Tibère,
 Empoisonné par le traître Pison,
 Il ne lui restait plus, pour dernière misère,
 Que d'être chanté par Pradon.

VII.

SUR LE SÉSOSTRIS DE LONGEPIERRE.

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
 Qui jadis en Égypte, au gré des destinées,
 Véquit de si longues années,
 N'a vécu qu'un jour à Paris.

VIII.

SUR LA JUDITH DE BOYER.

A sa *Judith*, Boyer, par aventure,
 Était assis près d'un riche caissier ;
 Bien aise était : car le bon financier
 S'attendrissait et pleurait sans mesure.
 « Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur :
 « Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
 « A vous saisir pour une baliverne. »
 Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
 « Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne,
 « Si méchamment mis à mort par Judith. »

X.

SUR LA TROADE, TRAGÉDIE DE PRADON,

JOCÉS EN 1678.

Quand j'ai vu de Pradon la pièce détestable,
 Admirant du destin le caprice fatal :
 Pour te perdre, ai-je dit, Ilion déplorable,
 Pallas a toujours un cheval.

X.

SUR L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES, CONVOQUÉE A PARIS
PAR ORDRE DU ROI.

Un ordre, hier venu de Saint-Germain,
Veut qu'on s'assemble : on s'assemble demain.
Notre archevêque et cinquante-deux autres
 Successeurs des apôtres
S'y trouveront. Or de savoir quel cas
S'y traitera, c'est encore un mystère :
 C'est seulement chose très-claire
Que nous avons cinquante-deux prélats
 Qui ni résident pas.

XI.

SUR LES COMPLIMENTS QUE LE ROI REÇUT AU SUJET DE
SA CONVALESCENCE.

Grand Dieu ! conserve-nous ce roi victorieux
 Que tu viens de rendre à nos larmes¹.
Fais durer à jamais des jours si précieux :
 Que ce soient là nos dernières alarmes.
 Empêche d'aller jusqu'à lui
Le noir chagrin, le dangereux ennui,
Toute langueur, toute fièvre ennemie,
 Et les vers de l'Académie.

¹ On venait de faire au roi l'opération de la fistule, en 1686.

CHANSON

CONTRE FONTENELLE.

Adieu, ville peu courtoise,
 Où je crus être adoré.
 Aspar est désespéré.
 Le poulailler de Pontoise
 Me doit remener demain
 Voir ma famille bourgeoise
 Me doit remener demain,
 Un bâton blanc à la main.

Mon aventure est étrange :
 On m'adorait à Rouen ;
 Dans *le Mercure Galant*
 J'avais plus d'esprit qu'un ange.
 Cependant je pars demain,
 Sans argent et sans louange ;
 Cependant je pars demain,
 Un bâton blanc à la main¹.

MADRIGAL

Mis à la tête d'un petit ouvrage de M. le duc du MAINE, presque
 encore enfant.

Ne pensez pas, messieurs les beaux-esprits,
 Que je veuille, par mes écrits,
 Prendre une place au temple de mémoire.
 Vous savez de qui je suis fils :
 Il me faut donc une autre gloire,
 Et des lauriers d'un plus grand prix².

¹ Ces couplets ont été attribués à Boileau et à Racine.

² Ce madrigal fut composé pour orner les œuvres d'un auteur de

IMPROMPTU

Fait dans la chambre de BOILEAU, docteur en Sorbonne.

Contre Jansénius j'ai la plume à la main ;
Je suis prêt à signer tout ce qu'on me demande :
Qu'il soit hérétique ou romain ,
Je veux conserver ma prébende.

POUR LE PORTRAIT

D'ANTOINE ARNAULD.

Sublime en ses écrits, doux et simple de cœur,
Puisant la vérité jusqu'en son origine,
De tous ses longs combats Arnauld sortit vainqueur,
Et soutint de la foi l'antiquité divine.

sept ans, M. le duc du Maine : tous les éditeurs le donnent à Racine. Charles Nodier, dans ses *Mélanges d'une petite Bibliothèque*, publiés en 1829, n'élève aucun doute à cet égard ; mais il veut de plus gratifier Racine de la pièce suivante, qui jusqu'à ce jour avait été attribuée à Boileau, et qui se trouve dans ses œuvres :

Quel est cet Apollon nouveau
Qui, presque au sortir du berceau,
Vient régner sur notre Parnasse ?
Qu'il est brillant ! qu'il a de grâce !
Du plus grand des héros je reconnais le fils.
Il est déjà tout plein de l'esprit de son père ;
Et le feu des yeux de sa mère
A passé jusqu'en ses écrits.

Faut-il donc dépouiller Boileau de ces vers pour les donner à Racine ? M. Charles Nodier le pense, et voici sa raison : c'est que, sur un exemplaire des *Œuvres d'un auteur de sept ans* dont il est possesseur, la signature de Racine se trouve précisément placée au-dessous de cette pièce. L'argument est fort, et nous serions très-disposé à adopter cet avis de M. Nodier, si nous-même nous ne possédions ce joli madrigal écrit tout entier de la main de Boileau, et signé de lui. Il n'y a donc pas lieu à le donner à Racine.

De la grâce il perça les mystères obscurs ;
Aux humbles pénitents traça des chemins sûrs ;
Rappela le pécheur au joug de l'Évangile.
Dieu fut l'unique objet de ses désirs constants :
L'Église n'eut jamais, même en ses premiers temps ,
De plus zélé vengeur, ni d'enfant plus docile.

ÉPITAPHE

D'ANTOINE ARNAULD.

Hai des uns, chéri des autres ,
Estimé de tout l'univers ,
Et plus digne de vivre au siècle des apôtres
Que dans un siècle si pervers ;
Arnauld vient de finir sa carrière pénible.
Les mœurs n'eurent jamais de plus grave censeur ,
L'erreur, d'ennemi plus terrible ;
L'Église, de plus ferme et plus grand défenseur.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
IPHIGÉNIE EN AULIDE.	1
Préface.	3
PHÈDRE.	119
Préface.	121
ESTHER.	223
Préface.	225
ATHALIE.	317
Préface.	319

POÉSIES DIVERSES.

LE PAYSAGE, OU PROMENADE DE PORT-ROYAL DES CHAMPS. —	
Louange de Port-Royal en général.	439
Le Paysage en gros.	441
Description des Bois.	444
L'Étang.	447
Les Prairies.	449
Des Troupeaux et d'un Combat de Taureaux.	452
Les Jardins.	454
ODRS. — I. La Nymphé de la Seine. A la Reine.	458
II. Sur la convalescence du Roi.	464
III. La Renommée aux Muses.	468
IV. Tirée du psaume xvii.	472
IDYLLE sur la Paix.	477
HYMNES traduites du Brévisaire romain.	481
CANTIQUES SPIRITUELS.	497
ÉPIGRAMMES.	505
CHANSON contre Fontenelle.	509
MADRIGAL.	ib.
IMPROMPTU.	510
PORTRAIT d'Antoine Arnauld.	ib.
ÉPITAPHE du même.	511

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

